This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

600022184N

600022184N

ÉTUDES

LITTÉRAIRES

PARIS. — IMPRIMERIE DE J. CLAYE

RUE SAINT-BENOIT, 7

FRAGMENTS

ET

SOUVENIRS

PAR

M. VICTOR COUSIN

TROISIÈME ÉDITION

CONSIDÉRABLEMENT AUGMENTÉE

Souvenirs d'Allemagne.
Kant. Santa-Rosa.
Fourier.
Essai de philosophie populaire.
Études sur le style de J.-J. Rousseau,
etc., etc.

PARIS

DIDIER ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

QUAI DES AUGUSTINS, 35

1857

Tous droits réservés.

210. a. 105

BIBLIOTHECA · BODLEIANA

AVANT-PROPOS

Ce nouveau volume est une simple collection de morceaux écrits à des époques différentes, les uns plus particulièrement marqués d'un caractère littéraire, les autres qui retracent des souvenirs personnels.

N'est-ce pas, en effet, un chapitre des Mémoires de notre jeunesse, que le récit de notre liaison si courte et si tendre avec M. de Santa Rosa, le célèbre chef de la révolution piémontaise de 1821, alors proscrit et caché en France sous un nom étranger? Nous-même, après tant d'années, nous n'avons pu nous défendre d'une émotion inexprimable, en revoyant les pages douloureuses consacrées à la peinture de cette âme héroïque, qui pour

s'être trompée sur le jour et sur l'heure du plus légitime dessein, aujourd'hui accompli, s'est vue condamnée à des agitations stériles, et a été les finir en combattant et en mourant pour la Grèce.

Les souvenirs d'Allemagne semblent encore des fragments de Mémoires dans un genre différent. Ce sont des notes de voyage écrites chaque jour, sur les lieux mêmes, et qui ont au moins le mérite de la plus parfaite exactitude. On y verra les plus fameux représentants de la philosophie allemande, interrogés sur les plus graves problèmes par un jeune Français, décidé à ne se pas payer de mots, les forçant doucement à sortir de leurs nuages, et souvent à laisser paraître de tristes conclusions. Ces notes contiennent donc plus d'une leçon utile, et d'ailleurs nous avons pris soin, dans une sorte de méditation dernière, de soulever les voiles qui couvraient encore en 1817 la philosophie allemande, et d'armer d'avance nos jeunes compatriotes contre les systèmes qui fermentaient alors sourdement, et qui depuis, surtout en 1848, ont éclaté au grand jour et déshonoré leurs principes par leurs conséquences.

Parmi les morceaux littéraires, nous prenons la liberté d'indiquer les Études sur le style de

J.-J. Rousseau, particulièrement dans la Profession de foi du Vicaire savoyard. C'est une suite à nos précédentes études sur le style de Pascal. Non pas assurément que Rousseau et Pascal se ressemblent; mais, parmi tant et d'essentielles différences, une qualité leur est commune : ils sont tous deux de grands artistes; c'est-à-dire qu'à leurs autres facultés extraordinaires ils joignaient le sentiment exquis de la beauté de la forme, et que ni soins ni efforts ne leur ont coûté pour faire passer dans leurs écrits quelque chose de la perfection qu'ils avaient rêvée.

Sans doute J.-J. Rousseau a d'immenses défauts, comme écrivain, comme homme, comme moraliste et publiciste. Mais parmi ses travers, ses erreurs, ses chimères, il a eu deux ou trois idées justes et profondes qui en font un homme à part dans son siècle, et suffisent à sa gloire. Il s'est porté l'adversaire de la mauvaise philosophie qui régnait alors, du matérialisme et de l'athéisme que les beaux esprits de son temps répandaient sous toutes les formes, et s'appliquaient à faire descendre des classes supérieures qu'ils flattaient pour les dominer, jusque dans les derniers rangs du peuple : il a cru à la vertu désintéressée, à la dignité et à

la spiritualité de l'âme, et en un Dieu, père bienfaisant de l'humanité. Seul de tous les gens de lettres du XVIIIe siècle, il a senti et aimé la nature : il y a vu l'image de la beauté et de l'harmonie divine. Au sein du doute, comme il le dit lui-même, la sainteté de l'Évangile parlait à son cœur. S'il a méconnu les conditions nécessaires de la liberté dans les grandes nations civilisées, du moins il en a revendiqué et invinciblement établi le principe; il a prédit, dès 1762, la chute des monarchies absolues et le prochain renouvellement de la société européenne. Or, quand on a de pareilles pensées dans l'esprit et dans l'âme, pour les exprimer d'une façon digne d'elles, il faut un langage que Rousseau aurait en vain cherché autour de lui, et qu'il a été contraint de se forger pour ainsi dire à lui-même, en restituant à la prose française la vigueur qu'elle semblait avoir perdue.

La langue française avait passé par bien des vicissitudes, avant d'arriver à l'état où la rencontrait J.-J. Rousseau. Elle avait suivi la fortune de la France. Après s'être longtemps cherchée, après avoir tour à tour, sous la Renaissance, imité l'antiquité, l'Espagne, l'Italie, et produit des œuvres charmantes, égales dans leur genre à toutes celles

que la main des Valois, guidée par un art étranger, semait alors sur les bords de la Loire et dans les demeures de la royauté, elle s'était enfin trouvée et fixée, pour ne plus relever que d'elle-même et du génie national, au commencement du XVIIe siècle. Mais ce n'est pas en un jour que s'est formée et a paru à la lumière cette littérature et particulièrement cette prose nouvelle qui dit adieu sans retour aux libres allures et à l'inimitable fantaisie de Rabelais et de Montaigne, et se propose un tout autre idéal dont les traits dominants seront une clarté suprême et une simplicité parfaite, rehaussées par la force et par la grandeur. Sous la main de Descartes, elle prend déjà quelques-uns de ces caractères[1]. Descartes est un grand écrivain, parce qu'on ne peut pas ne pas l'être, quand on pense et quand on sent avec grandeur : mais s'il

1. Les causes de toute sorte qui ont amené peu à peu, dans la langue et la littérature française, ce grand changement, si manifeste dans le Discours de la Méthode et dans le Cid, forment un problème d'histoire littéraire aussi curieux que difficile à résoudre, et que l'Académie française a eu bien raison de mettre au concours. La même révolution s'est opérée dans les arts à la même époque. Poussin ne continue pas la tradition de la peinture à moitié française à moitié italienne de la fin du XVIe siècle; il rompt avec cette tradition, et commence une nouvelle école, que l'on peut juger diversement, mais qui évidemment est toute nationale et toute française. Voyez notre ouvrage DU VRAI, DU BEAU ET DU BIEN, leçon X, *de l'Art français*.

est permis de le dire, l'écrivain dans Descartes a moins d'art que de génie; et en prose c'est Pascal qui doit être considéré comme le premier grand artiste qu'ait produit la France. Depuis les Provinciales, la prose française est à ce point constituée, que sans fléchir elle peut recevoir l'impression des génies les plus divers. Les saillies étincelantes de Mme de Sévigné lui apporteront une légèreté inattendue; Molière lui donnera une souplesse égale à celle de la plus vive pensée; Bossuet l'emportera jusqu'à la plus haute poésie, sans l'altérer le moins du monde, sans toucher à sa solidité et à sa vigueur intime. Ces deux qualités se retrouvent jusque dans la contexture de la phrase, ample et abondante, où circule un souffle puissant qui en anime, en ordonne, en soutient toutes les parties. Mais peu à peu vers la fin du règne de Louis XIV, la langue s'épuise comme le reste, et la prose arrive à l'extrémité du cercle qu'elle devait parcourir : elle avait commencé par la rudesse et la pesanteur, elle finit par la netteté, l'élégance, l'agrément, une vivacité modérée. On la croirait parvenue à la perfection, si on ne sentait que la force et la grandeur l'abandonnent. Il semble qu'on n'a jamais parlé une meilleure langue,

plus pure, plus limpide, plus naturelle, convenant mieux à la prompte communication des sentiments et des idées, pourvu que ces idées ne soient pas trop hautes ni ces sentiments trop profonds, car ils briseraient de toutes parts cette légère enveloppe ; tandis qu'elle va merveilleusement à la taille de la société nouvelle, qui succède à la grande société du XVIIe siècle. Elles sont mortes les passions puissantes d'où étaient sorties les luttes qui agitèrent et fécondèrent l'âge précédent. Nulle grande entreprise n'occupe la royauté et la nation : elles se reposent des longues et glorieuses fatigues du grand siècle dans les douceurs d'une paix inaccoutumée. Voltaire est le plus parfait représentant de l'esprit français à cette époque. Ni son temps ni son génie ne le destinaient à la poésie, aussi n'a-t-il excellé que dans la poésie légère. Mais sa prose est d'une qualité exquise, simple, naturelle, rapide, d'une lumière incomparable. Elle a toutes les perfections secondaires; il ne lui manque que cette énergie divine, ces traits de feu, ce pathétique, ce sublime qui ne viennent pas de l'esprit mais du cœur, et que les grands sentiments seuls peuvent enfanter. Montesquieu, embrassant dans ses méditations toutes les sociétés et toutes les légis-

lations, condamné pour tout peindre à tout abréger, trouvera dans la nécessité d'une concision extraordinaire la source de beautés inattendues. Enfermé dans la contemplation de la nature, Buffon lui empruntera quelque chose de sa paix, de son cours régulier et majestueux. Voltaire, entouré de gens de lettres, occupé de petites querelles, travaillant toujours, mais travaillant vite, n'a laissé aucun grand monument, et rarement il s'élève au-dessus du style de sa jeunesse, celui de Fontenelle, qu'il a gardé et en même temps porté à sa perfection, en y ajoutant une vivacité supérieure. Voltaire, en effet, hâtons-nous de le dire, est un artiste accompli dans le genre tempéré. Si sa phrase n'a pas l'ampleur, la plénitude, l'éclat et la force de la phrase du XVIIe siècle, elle ne manque pas encore, ou plutôt elle ne manque jamais d'une suffisante solidité. Mais la langue ne s'arrête pas longtemps sur cette pente glissante. Relisez avec soin la plupart des ouvrages qui ont paru de 1750 à 1760, pièces de théâtre, romans, écrits philosophiques, discours académiques, compositions sérieuses et légères; examinez le caractère général que présente en ces divers écrits la prose française : on la dirait épuisée, étiolée. Sous ces grâces effé-

minées, sous cette molle élégance, on sent la langueur et le dépérissement. Plus de ces périodes puissantes aux membres nombreux bien joints ensemble et formant un corps sain et robuste : des phrases courtes, sans nerfs et sans muscles, incapables de porter des pensées de quelque poids. C'est alors que paraît J.-J. Rousseau.

Que voulez-vous, je vous prie, que Rousseau fasse de cette prose exténuée? Il a besoin d'un bien autre instrument; il est donc réduit à s'en faire un à son usage, à remanier et retremper la prose de son temps, afin d'en tirer les effets qu'il veut produire. Voyez-le instituer avec la langue une lutte savante. Il ne s'agit point de la forcer d'obéir contre nature à un génie étranger; il s'agit de lui rapprendre en quelque sorte son propre génie. On avait si bien porté l'analyse dans la mâle synthèse de la phrase française, qu'on l'avait toute décomposée et mise en poussière : Rousseau rétablit la période aux formes larges et opulentes. Les divers membres de chaque phrase et les phrases elles-mêmes se succédaient presque sans lien marqué : Rousseau les soumet à un enchaînement sévère qu'il rend sensible, faisant du discours l'image du raisonnement et rappelant le style à

une logique vivante. Après avoir ainsi remonté les ressorts trop relâchés de la langue, il pouvait sans danger lui communiquer le mouvement et l'élan qu'elle ne connaissait plus depuis un demi-siècle, et rendre leur essor aux deux facultés de l'âme humaine sans lesquelles on ne peut atteindre à rien de grand dans les lettres comme ailleurs, l'imagination et la passion. Ces deux facultés-là étaient comme les maîtresses pièces, les deux grands mobiles, les ailes mêmes du génie de Rousseau ; elles n'ont pu déployer impunément toute leur puissance que parce qu'elles avaient à leur service le style nouveau qu'il s'était formé, ce style dont le trait distinctif est la force. La force avait fini par manquer à la prose française ; Rousseau la lui a rendue ; c'est là son titre immortel.

Nul écrivain, Pascal excepté, n'a laissé sur la langue une pareille empreinte. Elle paraît, bien qu'adoucie par une imagination faible et tendre, dans toute la manière de Bernardin de Saint-Pierre. Elle est sensible dans les productions de la jeunesse de Mme de Staël, surtout dans les discours des orateurs de la Révolution. Elle était toute vive encore aux premiers jours de notre siècle.

Ce n'est pas, en effet, la prose de Voltaire, d'un tour aisé et d'une étoffe un peu légère, c'est la prose forte et laborieuse de Rousseau qui a servi de modèle à M. de Châteaubriand, le père de la littérature contemporaine.

Nous n'avons pas besoin de rappeler, ce semble, que dans le style de Rousseau les défauts abondent à côté des grandes qualités. Rousseau est excessif dans l'art comme dans tout le reste. Il a redonné du ton à la langue, mais aux dépens du naturel; il a porté le soin jusqu'à l'afféterie, laissé paraître l'effort, prodigué les grands mouvements, gâté souvent l'éloquence par la déclamation, et frayé la route à la rhétorique. Cependant pour être un écrivain d'un siècle de décadence, Rousseau n'en est pas moins, comme Tacite, un grand écrivain. Il est ridicule de le traiter légèrement comme on voudrait le faire aujourd'hui. N'oublions pas que la Nouvelle Héloïse succédait à Manon Lescaut, et la Profession de foi du Vicaire savoyard à Candide. Pardonnons beaucoup à celui qui a écrit tant de belles pages sur la liberté, sur la vertu et sur Dieu. Mais réservons notre admiration tout entière pour les écrivains du XVIIe siècle, parce qu'en eux la simplicité, la naïveté même

est unie à la grandeur, que la grâce y est la parure de la force, et la solidité l'essence même de leur génie. Voilà les maîtres vers lesquels il faut sans cesse reporter ses regards, quand on a quelque sentiment de l'art véritable, et qu'on aime cette admirable langue française, fidèle image de l'esprit et du caractère national, qui ne peut se soutenir et durer que par le perpétuel renouvellement des causes qui l'ont formée et élevée, à savoir les grands sentiments et les grandes pensées, ces foyers immortels du génie des écrivains et des artistes, aussi bien que de la puissance des nations.

15 novembre 1857.

V. COUSIN.

KANT

DANS LES DERNIÈRES ANNÉES DE SA VIE[1]

Kant, l'auteur du grand mouvement philosophique de l'Allemagne contemporaine, a eu tant de biographes, même de son vivant, qu'on ferait une collection nombreuse des ouvrages consacrés à sa mémoire. Il y en a de toutes les sortes. Les uns sont des biographies complètes, d'une étendue considérable; les autres ne renferment que des portions souvent assez courtes de sa vie : ceux-ci s'attachent plus particulièrement au philosophe, ceux-là entreprennent de peindre l'homme. Quiconque l'avait approché s'est empressé de mettre le public dans la confidence de ses relations avec lui. Tout ce qui rappelait par quelque endroit le père de la philosophie allemande a été curieusement recherché et avidement accueilli.

Parmi cette multitude d'écrits, il en est deux que le

1. Sur Kant, sur sa doctrine métaphysique et morale, ses mérites et ses défauts, voyez notre ouvrage intitulé : PHILOSOPHIE DE KANT, 3e édition, 1857.

mérite d'une fidélité scrupuleuse a tirés d'abord de la foule et soutenus dans l'estime publique, quoiqu'ils embrassent seulement quelques années de la vie de Kant, et même les dernières, celles où, parvenu au terme de sa longue carrière et touchant à quatre-vingts ans, l'auteur de la *Critique de la raison spéculative* et de *la raison pratique* n'était guère plus qu'une ombre de lui-même. Mais les lueurs qui brillaient encore par intervalle dans les ténèbres et les misères de la vieillesse, sont autant de révélations précieuses sur cette grande et forte nature mise à nu par l'âge et réduite à son propre fond. Nous nous proposons de les recueillir. Nous avons pensé qu'avec le goût du temps pour les détails historiques et pour les tableaux de chevalet en tout genre, le lecteur français voudrait bien nous suivre un moment à Kœnigsberg dans l'intérieur d'un grand homme qui finit, dans son cabinet d'étude, à sa table, et à son lit de mort. A défaut de grandeur et d'un vif intérêt, nous promettons du moins une vérité parfaite. Les deux écrits sur lesquels nous nous appuierons ont une autorité incontestée. Ils ont été imprimés l'année même de la mort de Kant, et à Kœnigsberg, où la plus légère infidélité, le plus léger charlatanisme eût été à l'instant reconnu et démasqué. Leurs auteurs sont deux hommes honnêtes et consciencieux qui ont vécu dans l'intimité de Kant pendant les dernières années de sa vie, et qui déclarent ne rapporter que ce qu'ils ont vu et entendu eux-mêmes.

L'un est M. Hasse, collègue de Kant à l'Université de

Kœnigsberg, où il professait avec distinction les langues orientales. Il est connu par plusieurs livres estimés, surtout par une grammaire comparée des langues sémitiques, où il fait preuve d'une sagacité rare qui plus d'une fois dégénère en subtilité et le conduit à des chimères dans la route de l'étymologie. On en voit même quelques traces dans ce qu'il a écrit sur Kant[1] : *Derniers propos de Kant, par un de ses commensaux, Joh. Gottf. Hasse, Kœnigsberg*, 1804. L'autre ouvrage a pour titre [2] : *Immanuel Kant dans les dernières années de sa vie; mémoire pour servir à la connaissance de son caractère et de sa vie domestique, d'après un commerce de tous les jours avec lui, par M. Wasianski, diacre à l'église de Teagheim, à Kœnigsberg. Kœnigsberg*, 1804. Personne ne pouvait mieux que M. Wasianski nous faire connaître l'intérieur de Kant; car c'était le plus intime de ses amis, celui qu'il avait choisi dans son extrême vieillesse pour gouverner sa maison et toutes ses affaires, et qu'il institua son exécuteur testamentaire. Les écrits de MM. Hasse et Wasianski sont deux journaux qui partout s'accordent, quelquefois se répètent, et se servent l'un à l'autre de commentaire et de développement. Celui de M. Wasianski est le plus étendu et le plus important. M. Hasse, quoiqu'il fût le collègue de Kant depuis 1786, ne se lia étroitement

1. *Letzte Aüsserungen Kant's von einem seiner Tischgenossen*, etc.

2. *Immanuel Kant in seinen letzten Lebensjahren, ein Beytrag zur Kenntniss seines Characters und haüsslichen Lebens, aus dem taglichem Umgange mit ihm*, etc.

avec lui et ne devint un de ses commensaux habituels que dans les trois dernières années de la vie de l'illustre philosophe. Son journal ne contient donc que les souvenirs de ces trois années, à peu près de 1801 à 1804; Kant, né le 22 avril 1724, ne se montre dans M. Hasse qu'à l'âge de 76 à 77 ans. Mais M. Wasianski avait été auditeur zélé de Kant en 1773 et 1774, même son copiste; et après avoir cessé de le fréquenter pendant une quinzaine d'années, depuis sa sortie de l'Université, il avait renoué avec lui en 1790 des relations qui devinrent de plus en plus intimes et n'ont fini qu'à la mort de Kant. Le récit de M. Wasianski remonte donc plus haut que celui de M. Hasse. Nous nous servirons de tous les deux; et des traits que nous emprunterons à l'un et à l'autre, sans nous permettre d'en altérer un seul et d'ajouter rien du nôtre, nous composerons une relation qui renfermera à peu près tout ce qu'on peut désirer de savoir sur les dernières années du grand métaphysicien allemand.

Commençons par faire connaître les lieux, c'est-à-dire la maison où Kant a passé et terminé sa vieillesse. Pour cela, nous prions le lecteur français de vouloir bien se transporter avec nous à Kœnigsberg, petite ville de la Prusse orientale, sur la Baltique, où Kant est né, et où il est mort sans en être sorti une seule fois, comme Socrate qui dans une vie de 70 ans ne quitta jamais le territoire d'Athènes : premier trait de ressemblance entre deux hommes qui en ont tant d'autres. Dans un coin de cette petite ville, il faut chercher une petite

rue paisible, où les voitures ne circulent point, et où se trouve une assez vieille maison, attenante à des jardins et aux bâtiments de derrière de l'antique château de Kœnigsberg, avec ses tours, ses prisons et ses hiboux. C'est là la demeure de notre philosophe. Un silence si profond y règne, qu'au premier abord on la croirait inhabitée. En montant, à droite est une salle à manger très modeste, à gauche une antichambre un peu enfumée qui conduit dans une grande pièce, laquelle représente le salon. Un sopha, quelques fauteuils avec des housses, une armoire vitrée avec quelques porcelaines, un secrétaire qui contient l'argenterie et l'argent courant; un thermomètre, une console avec un miroir ou un buste dessus : voilà le mobilier de ce salon, dont les murailles ne sont que blanchies. Une petite porte conduit dans un modeste cabinet. « Comme le cœur me battit, dit M. Hasse, la première fois que je frappai à cette porte, et que j'entendis ce mot : *Entrez!* » Là tout respirait une simplicité philosophique. Deux tables communes, un sopha, quelques chaises, une commode avec un miroir, un baromètre et un thermomètre, et un fauteuil de bois, qui est le fauteuil de travail. La plus grande magnificence de ce cabinet était des rideaux de soie verte attachés à des fenêtres à petits carreaux. A côté de ce cabinet est la chambre à coucher, toujours fermée, et d'où le jour et le feu sont bannis en toute saison. Telle est la maison. Voyons maintenant ce qui s'y fait et quels y sont l'ordre et l'emploi de la journée.

Cinq minutes avant cinq heures du matin, été ou hiver, le domestique de Kant, Martin Lempe, ancien soldat prussien, entrait dans sa chambre à coucher avec la régularité militaire, et lui disait : *Il est temps.* Sous aucun prétexte, quand même il n'avait point dormi, Kant ne différait d'un seul instant d'obéir à ce commandement. Souvent à table il demandait avec une sorte d'orgueil à son domestique : Lempe, depuis trente ans, a-t-il fallu m'éveiller deux fois? — Non, monsieur le professeur, était la réponse du vieux soldat. A cinq heures précises, Kant s'asseyait à sa table à thé, prenait une ou deux tasses, fumait une pipe, à la manière allemande, pour tout le reste du jour, avec une très grande rapidité. Pendant ce temps, il repassait dans son esprit le plan qu'il avait fait la veille de sa journée. A sept heures, il sortait pour donner ses leçons, et, à son retour, se remettait au travail jusqu'à une heure. Depuis 1793, onze ans avant sa mort, il avait cessé de faire des cours, et pendant toute la matinée il ne travaillait plus qu'à ses derniers écrits. A une heure moins un quart, la cuisinière, qui, avec Lempe, composait toute sa maison, venait lui dire : « Les trois quarts sont sonnés. » Il se levait de son bureau, se préparait, prenait un demi-verre de vin de Hongrie ou du Rhin ou de bischoff pour s'ouvrir l'appétit, et alors attendait la compagnie invitée à dîner, convenablement habillé; car il n'eût pas voulu se mettre à table, même avec ses plus intimes amis, trop en négligé

et en robe de chambre. Le dîner durait d'une heure à trois, et quelquefois davantage. Après dîner, Kant s'était prescrit, comme une règle de santé, de se livrer à un exercice modéré. Il faisait donc chaque jour une petite promenade; et il la faisait toujours seul. Il avait pour cela deux raisons : d'abord il désirait penser à son aise et se délasser du commerce des hommes dans la libre et paisible contemplation de la nature; ensuite il voulait respirer seulement par le nez et sans ouvrir la bouche, pour que l'air eût le temps de s'adoucir avant d'arriver à ses poumons. C'était un conseil d'hygiène qu'il donnait à tous ses amis : il prétendait par là éviter l'enrouement, la toux, le rhume; et peut-être n'avait-il pas tort, car il avait très rarement ces incommodités. Sa promenade était à peu près d'une heure. Il n'y manquait ni été ni hiver, à la pluie et dans la boue, pendant la neige et sur la glace. Dans ce dernier cas, il se faisait accompagner de son domestique, et marchait avec toutes sortes de précautions, dont il a parlé lui-même dans l'écrit adressé à son ami le célèbre médecin Hufeland[1]. A son retour, il lisait les journaux savants et les feuilles politiques. Il était si curieux de ces dernières, que souvent pour les lire il interrompait son travail du matin, et se jetait avidement dessus. A six

1. *De la puissance de l'âme, par la seule résolution de se rendre maître de ses sensations maladives*, 1797, dans la collection des petits écrits de Kant, IMANUEL KANT'S VERMISCHTE SCHRIFTEN, Halle, 1799, t. III, p. 389. — ŒUVRES DE KANT, édit. de Rosenkranz, t. X, p. 361.

heures, il se mettait au travail du soir. C'était alors qu'il réfléchissait aux lectures importantes qu'il avait faites, ou à ses leçons du lendemain ou à ses écrits. Hiver ou été, il s'asseyait toujours auprès du poêle, place d'où il pouvait voir à travers les fenêtres la tour du vieux château. Ses yeux s'y reposaient avec plaisir; et quand, dans les derniers temps de sa vie, les peupliers d'un jardin voisin lui ôtèrent cette perspective, cela troubla les méditations du bon vieillard. Pour être agréable à Kant, le propriétaire du jardin consentit à couper le haut de ses peupliers, en sorte que le philosophe put revoir sa vieille tour, et reprendre en paix le cours de ses réflexions. Il écrivait sur de petits papiers les idées les plus remarquables qui lui venaient. Il terminait sa soirée par des lectures, et, sans jamais souper, se couchait vers dix heures. Un quart d'heure avant de se mettre au lit, il cessait toute occupation, et secouait toute idée qui aurait pu empêcher ou troubler son sommeil, car la moindre insomnie lui était extrêmement pénible. Dans les plus grands froids, il couchait dans une chambre sans feu, et ce ne fut que vers la fin de sa vie que ses amis obtinrent de lui à grand'peine qu'il laissât chauffer un peu sa chambre. Les fenêtres en étaient toujours fermées été ou hiver, et il ne voulait pas que la lumière y pénétrât jamais. Il se déshabillait seul, avec méthode, de manière à pouvoir se rhabiller le lendemain sans embarras. Il avait acquis une habileté particulière pour se bien couvrir dans son lit. Il s'y glis-

sait légèrement, tirait sous lui un coin de sa couverture d'une épaule à l'autre, en faisant autant avec l'autre coin qu'il ramenait jusque sur sa poitrine, et, ainsi enveloppé et emballé comme un cocon de soie, il attendait le sommeil. Quand je suis ainsi dans mon lit, disait-il à ses amis, je me demande à moi-même : Y a-t-il un homme qui se porte mieux que moi? Il s'endormait sur-le-champ : aucun souci n'interrompait son sommeil. Chacun de ses jours ressemblait à l'autre, et sa vie s'écoulait tranquille et sereine dans un ordre inviolable et dans une uniformité sans ennui. C'était à cet ordre et à ce régime qu'il attribuait son grand âge et sa bonne santé, qui n'était pas seulement l'absence de toute douleur, mais le sentiment positif d'un vrai bien-être. Il la regardait comme son ouvrage, et il en jouissait comme d'un triomphe. C'était, disait-il, un tour de force, de s'être ainsi maintenu en équilibre au milieu de tous les accidents de la vie; mais il ajoutait qu'il y avait de l'impertinence à lui de vivre si longtemps, et d'empêcher par là de plus jeunes de faire leur chemin.

Kant n'aimait à recevoir aucune visite ni le soir ni le matin : c'était à dîner qu'il se plaisait à voir du monde et à causer avec ses amis. Dans sa jeunesse, il allait souvent dîner en ville, et il prenait ordinairement ses repas à table d'hôte. Dès 1790, il commença à manger chez lui; peu à peu il refusa toute invitation, et prit l'habitude d'avoir toujours quelque ami à sa table : car il ne pouvait souffrir de dîner seul, jusque-là qu'un jour, aucun de ses amis n'ayant pu venir, il

voulait que son domestique allât au hasard inviter le premier passant dans la rue. Chaque jour il invitait quelque ami, ordinairement deux, et quelquefois cinq. Il pratiquait scrupuleusement la maxime que dans un repas bien ordonné le nombre des convives ne doit pas être au-dessous du nombre des Grâces ni au-dessus de celui des Muses. Ses dîners avaient quelque chose d'original; le ton en était libre et abandonné, sans manquer pourtant de la convenance et des bonnes manières qui se trouvent assez rarement dans les meilleures sociétés où il n'y a point de dames. Quand l'heure du dîner était venue, son domestique Lempe ouvrait la porte avec une certaine gravité, en disant : La soupe est servie. Kant s'empressait de répondre à cet appel, et on se rendait à la salle à manger en causant du temps et des nouvelles du jour; car auparavant, dans le cabinet de Kant, on ne se permettait aucun propos semblable. Son cabinet était comme un sanctuaire réservé à ses études, où l'on ne parlait jamais de nouvelles. Mais aussitôt qu'on était à table, on le voyait charmé de se délasser de ses travaux par des propos de toute espèce.

La salle à manger était fort simple, mais d'une propreté parfaite. Le dîner se composait de trois plats préparés avec goût, avec un petit dessert et du vin, jamais de bière ni à dîner ni ailleurs. Il était ennemi déclaré de cette boisson : quand quelqu'un était incommodé, sa question ordinaire était : Ne boit-il pas de bière le soir? ou même quand quelqu'un mourait avant l'âge,

il disait : C'était probablement un buveur de bière. Enfin la bière lui paraissait un vrai poison, comme le café au médecin de Voltaire. Il ne pouvait souffrir qu'on fît des façons à table : chacun se servait soi-même. Le premier qui mettait la main au plat était à ses yeux le meilleur convive : car, entre autres raisons, son tour à lui arrivait plus tôt. Il ne supportait aucun retard, en homme qui travaillait depuis le matin et n'avait encore rien mangé ; et même, dans les derniers temps, il avait tellement faim qu'il pouvait à peine attendre le dernier convive. Il mangeait assez bien, surtout du second plat, qui était toujours un de ses mets favoris. Mais il faut songer qu'il ne soupait pas, et ne déjeunait qu'avec du thé. Chaque dîner était une espèce de fête. Les propos les plus instructifs sans aucun ton magistral assaisonnaient le repas, et abrégeaient le temps depuis une heure jusqu'à trois, et souvent plus tard, sans que l'intérêt et le plaisir diminuassent un moment. Il ne voulait pas de calmes plats, comme il appelait les rares et courts moments où la conversation languissait ; il avait l'art de créer et de nourrir une conversation générale ; il ne parlait à chacun que de ce qui l'intéressait. Il fallait que les bruits de ville fussent bien remarquables pour qu'ils arrivassent jusqu'à sa table. Il n'y était jamais question de la philosophie critique. Il était à cent lieues de l'intolérance des savants qui mettent toujours la conversation sur leurs études favorites. Son langage était tout à fait populaire, et un étranger qui n'aurait connu de lui que ses écrits, eût eu bien de la peine à

deviner, en l'entendant parler, que ce fût là le plus grand métaphysicien du siècle. Quand la conversation tournait sur des objets relatifs à la physiologie, à l'anatomie, ou sur les mœurs de certains peuples, on y disait souvent des choses qui ailleurs eussent pu devenir et passer pour lestes, mais qui là étaient graves par le ton dont elles étaient dites et l'esprit général de la conversation. Kant s'appliquait à lui et à ses amis la maxime : *Sunt castis omnia casta.* Dans le choix de ses commensaux, outre le précepte relatif au nombre, il en suivait deux autres encore. Premièrement, il les choisissait de différents états, fonctionnaires publics, professeurs, médecins, ecclésiastiques, négociants instruits, étudiants studieux, afin de varier la conversation; secondement, il voulait que ses commensaux fussent plus jeunes et même beaucoup plus jeunes que lui, pour que la société fût plus animée, et aussi pour s'épargner le chagrin de se voir enlever ceux avec lesquels il passait sa vie. Quand l'un d'eux était malade, il en était très affecté, au point qu'on eût pu croire qu'il aurait de la peine à supporter sa mort. Il envoyait à tous moments savoir de ses nouvelles; il attendait avec anxiété la crise de la maladie, et ses travaux mêmes en étaient troublés. Le malade avait-il fermé les yeux, Kant se montrait résigné, tranquille, et on eût pu dire presque indifférent. Malgré ses scrupules à observer ce second précepte dans le choix de ses commensaux, il en perdit plusieurs, et son stoïcisme eut surtout à souffrir de la perte de l'inspecteur Ehrenboth, jeune

homme d'un esprit supérieur et d'une instruction très étendue.

C'était principalement la politique qui faisait les frais de la conversation. On y traitait à fond des nouvelles du jour que rapportaient les gazettes. Kant n'avait foi à aucun événement dont on ne donnait ni la date ni le lieu : cet événement fût-il d'ailleurs le plus vraisemblable, il ne voulait pas même qu'on s'en occupât. Son coup d'œil politique était si étendu et si perçant, et pénétrait si avant dans le fond des affaires, que souvent on croyait entendre un diplomate versé dans les secrets des cabinets. Pendant les guerres de la révolution française, il avança, surtout par rapport aux opérations militaires, des conjectures et des paradoxes qui se vérifièrent ponctuellement, comme s'était vérifiée sa grande conjecture astronomique[1], qu'entre Mars et Jupiter il n'y avait point de lacune dans le système planétaire, conjecture qu'avait pleinement justifiée, de son vivant, la découverte de la Cérès par Piazzi à Palerme, et celle de la Pallas par Olbers à Brême. Une de ses opinions singulières était que Bonaparte n'avait pas le dessein d'aller en Égypte; et il admirait extrêmement l'art avec lequel il masquait, par ce feint projet, son dessein véritable d'aller en Portugal. Le Portugal lui paraissait une province anglaise, dont la conquête pouvait porter un

1. Dans son *Histoire naturelle et théorie du ciel, d'après les principes de Newton*, 1755. Voyez la co lection plus haut citée, t. I, p. 283-520; et Œuvres de Kant, t. VI, p. 39, etc. Herschel lui a rendu justice, et exprimé plus d'une fois son admiration pour Kant.

coup mortel à l'Angleterre, en empêchant l'importation des produits des manufactures anglaises en Portugal et l'exportation du vin de Porto, cette boisson favorite des Anglais. Il persista à combattre l'expédition en Égypte, alors même que les journaux l'annonçaient déjà comme heureusement terminée : il prétendait que cette entreprise était tout à fait impolitique, et que les Français ne pourraient tenir en Égypte. Les événements firent voir qu'il ne s'était pas trompé sur l'issue de cette expédition [1]. Tous les grands événements du jour étaient ainsi débattus en tous sens à sa table, au grand profit et agrément de ses convives.

Sans doute la politique était ce qui l'intéressait le plus; mais il suivait aussi avec un vif intérêt tous les progrès des connaissances humaines, et les découvertes récentes en tout genre, surtout dans la géographie et dans l'histoire. Il parlait si fréquemment des voyages de Hornemann et de Humboldt, que son domestique pouvait venir à son secours lorsqu'un nom lui échappait. Les découvertes de Piazzi, d'Olbers et d'Herschel firent sur lui la plus grande impression; il en parlait souvent, mais sans rappeler qu'il les avait prédites longtemps à

1. C'est un autre philosophe allemand, Leibnitz, qui conseilla le premier à la France cette expédition dont l'utilité est évidente; mais il n'est pas moins évident qu'une pareille expédition exige un vaste déploiement de forces maritimes, soutenu avec une constance inébranlable, et sinon le concours, du moins le consentement de l'Angleterre, toutes choses que l'on pouvait bien demander à Louis XIV, mais dont le directoire était incapable. Ainsi les deux philosophes avaient raison chacun à son point de vue. Voyez plus bas, *M. Fourier en Égypte*.

l'avance. La cranologie de Gall le frappa beaucoup. Sans faire usage des médecins pour lui-même, il recherchait leur société, à cause de leurs connaissances accessoires, et se plaisait à causer avec eux d'histoire naturelle, de météorologie, de la chimie, qu'il aimait beaucoup et dont il présageait des merveilles, et, sur la fin de sa vie, du galvanisme, qui malheureusement le trouva trop avancé en âge pour qu'il ait pu s'en rendre bien compte, malgré tous ses efforts. Il ne cessa de lire jusqu'au dernier moment les ouvrages qui paraissaient sur cette matière. Un entre autres a été trouvé sur son bureau, avec des marques au crayon sur les marges. Il invitait à sa table tous les jeunes médecins qui revenaient de voyages scientifiques : par exemple, MM. Motherby, Reusch, Oelsner, Lobmeyer et autres, et il leur faisait raconter ce qu'ils avaient vu ou appris de nouveau. Le système de Brown lui paraissait la découverte capitale de la médecine moderne, et il l'étudia avec le plus grand soin aussitôt que Weichardt l'eut fait connaître en Allemagne. Il regardait ce système comme un progrès de la plus haute importance, non-seulement pour la médecine, mais pour l'humanité, et comme un produit naturel de la marche de l'esprit humain, qui, après beaucoup de détours, finit toujours par revenir à ce qu'il y a de plus simple. Il s'en promettait le plus grand bien, et aussi sous le rapport de l'économie, la pauvreté empêchant plus d'un malade de se procurer les remèdes chers et compliqués. Il n'en fut pas ainsi de la découverte du docteur Jenner; il ne reconnut pas d'abord, ni même

plus tard, l'utilité de la vaccine. Il trouvait qu'il n'était pas sans danger pour la nature humaine de se familiariser ainsi avec la nature animale, et que le mélange des miasmes animaux avec le sang, ou du moins avec la lymphe, pouvait introduire le germe des maladies des bêtes dans l'organisation de l'homme. Il doutait même, faute d'expériences assez nombreuses et bien constatées, que ce fût un préservatif réel contre la petite vérole. Les essais de Beddoes sur l'air vital, ainsi que la méthode de Reich pour enlever la fièvre, excitèrent vivement son attention. Il attachait une extrême importance en médecine à la constitution atmosphérique et au rôle qu'y joue l'électricité. Il rapportait à cette cause, et à son influence cachée, une foule de phénomènes pathologiques, inexplicables d'ailleurs. Alors même qu'il avait tort, ses amis trouvaient encore un puissant intérêt dans ces discussions approfondies, qu'il semait de mille traits ingénieux, et qu'animait un amour sincère de l'humanité et de la science.

Les recherches de l'érudition, de la philologie et de la linguistique le touchaient aussi par leur rapport à l'histoire et à la philosophie; et M. Hasse nous dit qu'il avait même du goût pour les étymologies. Mais il ne faut pas oublier que M. Hasse était lui-même un ardent étymologiste; et Kant ayant le soin, au rapport de ses deux biographes, de mettre ses convives sur les matières qui leur étaient le plus familières et le plus agréables, il est possible que M. Hasse ait pris pour un goût particulier de Kant ce qui n'était de sa part qu'une politesse.

Il était d'ailleurs fort naturel que celui qui mettait tant de soin à la détermination précise des idées n'en mît pas moins à celle des mots qui les expriment; et partout nous le voyons dans ses ouvrages, voulant rendre à tout prix les nuances différentes des idées par des termes exactement correspondants, sortir de la langue populaire encore peu développée et dont il ne connaissait pas toutes les ressources, franchir la langue latine, la moins philosophique des langues et la plus dépourvue de nuances, et remonter jusqu'à la langue grecque, si riche, si souple, si expressive. De là les mots d'*antinomie*, d'*autonomie*, d'*hétéronomie*, et toute cette terminologie dont il bravait la bizarrerie par besoin de précision et par scrupule d'exactitude[1]. Souvent, dit M. Hasse, il s'informait de la manière dont certaines idées étaient exprimées dans des langues qu'il ne connaissait pas, et il donnait la plus grande attention aux mots étrangers qu'il rencontrait dans ses lectures de voyages. M. Hasse entre à ce sujet dans une foule de détails que nous supprimons dans la crainte que le lecteur s'y plût un peu moins que le savant narrateur. Nous dirons seulement que Kant aimait singulièrement son prénom d'Immanuel, et il aimait à s'en faire expliquer le sens hébreu syllabe par syllabe, *Imma* avec, *Immanu* avec nous, *El* Dieu; *Immanuel*, Dieu est avec nous. Et peut-être même poussons-nous trop loin la fidélité de rapporteur en donnant ici le dialogue suivant qui eut lieu à table, le 15 juin 1802, entre Kant et

1. Voyez PHILOSOPHIE DE KANT, leç. IIe, p. 24, etc.

M. Hasse, dialogue que celui-ci écrivit le jour même, et qu'il cite tout au long avec la complaisance d'un homme qui y joue le premier rôle.

Kant avait parlé à ses amis de la peine qu'il avait éprouvée le matin à déterminer avec précision l'idée propre de la philosophie dans un des chapitres de l'ouvrage auquel il travaillait avant sa mort et qu'il n'a pu achever.

Hasse. Les philosophes ne sont donc pas d'accord sur ce qu'est proprement la philosophie?

Kant. Comment le seraient-ils? Ils disputent encore s'il y a une philosophie.

Hasse. Mais, puisque les mots de philosophe et de philosophie existent, ils doivent renfermer quelque idée. Assurément les Grecs devaient attacher une certaine idée à ces mots : *sofos* et *sofia*, et c'est cette idée qu'il faudrait chercher, d'autant plus que les anciens exprimaient, ou du moins pensaient exprimer avec les mots l'essence des choses.

Kant. Mais ici l'étymologie ne sert pas à grand'chose, et tout finit à *sofos*. *Sofos* est le *sapiens* des Latins : *philosophia est studium sapientiæ*, comme dit Cicéron, et voilà tout.

Hasse. Pardon, *sapiens* est la traduction du mot grec *safes*[1], et non de *sofos*, et il reste à savoir ce que *safes* veut dire. Nous autres Allemands, nous avons appelé philosophe (*weiser*) celui qui sait beaucoup (*der viel*

1. Inutile de relever la fausseté d'une pareille étymologie.

weiss). C'est bien là le savant, mais non pas le philosophe dans le sens grec; et quand Cicéron explique la *sapientia*, il fait une définition de choses, comme il le dit lui-même, définition qui ne rend pas compte du mot *sapientia*.

KANT. Eh bien! avez-vous mieux?

HASSE. Permettez-moi : les Grecs n'étaient pas des génies inventeurs. Ils n'avaient pas inventé la philosophie; ils l'avaient reçue et développée. Il faut donc chercher à quelle nation ils avaient emprunté la chose, et par conséquent le mot, et quel est dans cette nation le sens primitif de ce mot.

KANT. Ce ne pouvaient être que les Égyptiens et les Phéniciens.

HASSE. En cophte et en égyptien, philosophie n'est pas un mot primitif. Sa racine est phénicienne et hébraïque.

KANT. Alors il faut qu'il ait été porté là par les Grecs, car les Phéniciens et les Hébreux n'étaient pas philosophes.

HASSE. Cependant ils ont le mot; et pensez, je vous prie, que ce n'est pas des contrées voisines, que ce n'est pas de l'Égypte qu'est venue la connaissance de l'unité de Dieu, connaissance qui, en supposant qu'elle n'émane pas d'une révélation surnaturelle (je parle à un philosophe), témoigne certainement d'une culture philosophique très élevée. Ensuite la chronologie s'oppose à ce que le mot *sofos* soit venu de la Grèce dans l'Orient; car les Hébreux appelaient leurs prophètes des philo-

sophes (*sofihm*), à une époque où les Grecs cultivaient à peine les sciences; et Sanchoniaton parle de *sofah semin*, c'est-à-dire de philosophes célestes, dans un temps où les Grecs n'avaient pas encore d'existence nationale, et mangeaient le chêne autochthone.

KANT. Et que signifie ce mot hébreux?

HASSE. En hébreu, le verbe *safah* signifie *speculari*, spéculer; l'adjectif *sofeh*, le *sofos* des Grecs, un spéculateur, et le substantif *sofiah*,, spéculation.

KANT. Cette étymologie rend très bien compte de l'idée fondamentale de la philosophie : ne voulez-vous pas développer cela et le donner au monde savant?

HASSE. Je craindrais qu'on n'y vît que des subtilités et des minuties verbales.

KANT. Je ne regarde point de pareilles recherches comme inutiles.

Ce même jour, 15 juin 1802, Kant dit à M. Hasse qu'il avait beaucoup pensé à l'idée de Dieu, et que cette méditation l'avait beaucoup fatigué. Il ajoutait que cela ne venait point de l'âge ou de la faiblesse de sa tête, mais de la difficulté du sujet.

Sa conversation à table était, comme on le voit, forte et instructive. Mais il ne faudrait pas croire qu'elle fût toujours d'un genre aussi sévère; quand elle avait pris quelque temps un tour sérieux, il s'empressait de l'égayer, et voulait que tout le monde s'amusât. C'était alors l'hôte le plus aimable. Quelquefois pour mettre ses convives en bonne humeur, il récitait des vers singuliers qu'il avait appris dans sa jeunesse, et qu'il disait

du ton le plus naïf, à faire pâmer de rire ses amis. Il racontait des anecdoctes sur lui-même et sur les autres; par exemple sur Frédéric le Grand, qu'il admirait beaucoup, ainsi que Bonaparte. Pour s'amuser, il demandait à son domestique qui était roi d'Angleterre. Celui-ci devait répondre : M. Pitt; et cette idée peu à peu s'empara si bien de son esprit qu'il ne voulait plus entendre parler d'un autre roi en Angleterre. Il avait les reparties les plus heureuses, et il lui échappait une foule de mots pleins de finesse et de grâce, comme on en trouve plus d'un dans ses ouvrages : par exemple, celui-ci sur la philosophie comme servante de la théologie. Oui, disait-il; mais il s'agit de savoir si c'est son porte-flambeau ou son porte-queue.

Nous venons de faire connaître les dîners de Kant, c'est-à-dire sa conversation. Voici maintenant quelques détails sur sa manière de vivre, ses habitudes domestiques, ses petites singularités, les excellentes qualités de son cœur et la tournure de son caractère.

Son tempérament était extrêmement sec. Il ne transpirait ni jour ni nuit. Il lui fallait dans son cabinet une chaleur constante de 75 degrés Farenheit; il était malheureux quand il en manquait un seul; et même en juillet et en août, quand la température ne montait pas jusque-là, il faisait du feu jusqu'à ce que son thermomètre fût arrivé à ce degré.

Autant il était ennemi déclaré de toutes les petites délicatesses et des soins excessifs qu'on prend de soi-même, autant il était observateur scrupuleux des règles

d'hygiène qu'il s'était prescrites. Ainsi il portait toujours des bas de soie, qu'il ne liait pas autour de la jambe par des jarretières, mais qu'il soutenait par des cordes à boyaux, attachés à de petits ressorts élastiques qui étaient fixés dans deux petits goussets pratiqués tout exprès à côté de ses goussets de montre. Tout cet arrangement, aussi compliqué que celui d'un de ses traités de métaphysique, avait pour objet de maintenir la libre circulation du sang.

Kant, qui se servait si bien de sa plume, ne savait pas la tailler. Il était fort bon mécanicien en théorie, mais nullement en pratique, ce qui donnait lieu à des scènes très plaisantes entre lui et son domestique Lempe. Le grand théoricien posait à merveille le problème dans toutes les petites circonstances domestiques, et c'était Lempe, le praticien, qui était chargé de le résoudre. Mais la pratique et la théorie ne s'accordaient pas, et rien n'allait, ce qui était fort pénible à Kant : il aimait que tout se fît bien et vite. Sa question ordinaire était : « Cela peut-il se faire sur-le-champ? » A quoi il fallait répondre : « Oui, sur-le-champ » ; un simple *oui* ne lui eût pas suffi; mais « oui, sur-le-champ », vous valait : « Oh! c'est à merveille. »

Veut-on savoir une originalité du bon vieillard? Quand il congédiait un ami, son habitude était de lui serrer la main : mais il ne fallait pas qu'on le lui rendît trop fort, et un savant célèbre ayant mis sa susceptibilité en ce genre à une trop rude épreuve, il ne voulut plus le revoir jusqu'à ce qu'il se fût bien corrigé ; après

quoi il le reçut avec plaisir, et ils devinrent très bons amis.

Il était méthodique, régulier, constant dans toutes ses habitudes jusqu'à la minutie. Nous avons dit que le matin il prenait dans son cabinet un peu de thé, et pendant ce temps repassait en son esprit l'emploi de sa journée qu'il avait arrêté la veille. Un jour que M. Wasianski était venu de très bonne heure pour quelque affaire, il trouva Kant à sa table à thé, et sans façon lui demanda à partager son petit déjeuner. Kant y consentit avec sa politesse accoutumée. « Je m'assis donc auprès de lui, dit M. Wasianski; mais je vis bien que quelque chose le troublait. A la fin, il me pria de vouloir bien me placer de manière qu'il ne me vît pas, car il y avait plus d'un demi-siècle qu'il n'avait pas eu une âme auprès de lui en prenant son thé le matin. M. Wasianski se prêta bien volontiers à son désir, et Kant reprit sa tranquillité ordinaire. Quoiqu'il ne fît plus de leçons, et qu'il ne travaillât plus guère, cette habitude d'un demi-siècle de se recueillir un moment seul avant de commencer sa journée était si forte en lui qu'elle avait survécu aux motifs qui l'avaient fait naître. »

Il n'était pas accoutumé et n'aimait guère à être contredit. La supériorité de son esprit, sa moralité sans tache, l'étendue de ses connaissances, sa gaieté quelquefois caustique, le rendaient à la fois trop respectable, trop aimable et trop redoutable aussi pour qu'on s'avisât de l'attaquer. Cependant il détestait toute flatterie, et faisait un cas infini de la droiture et de la franchise. Une contradic-

tion bienveillante et amicale était assurée de son estime et même de son respect. Il admettait très bien les conseils; souvent même il allait au-devant d'eux, et sur la fin de sa vie il s'y abandonnait entièrement, non par faiblesse, mais par l'esprit de conséquence qu'il portait partout. Il voulait ou agir par lui-même d'après ses propres vues, sans se laisser ébranler ni détourner, ou, s'il ne le pouvait, s'en remettre absolument aux conseils de celui auquel il aurait, une fois pour toutes, donné sa confiance. C'est ce qu'il faisait dans les derniers temps avec M. Wasianski. Nulle réserve avec lui, nulle contestation. Il avait promis à M. Wasianski et s'était promis à lui-même de faire ce que celui-ci lui recommanderait pour tous les détails de sa maison; et il mettait du scrupule à tenir sa parole. « Mon cher ami, lui disait-il quelquefois, quand vous trouvez une chose utile, et que je la trouve inutile ou même mauvaise, si vous me la conseillez, je veux la faire. » Sa facilité était encore une suite de sa fermeté et de son habitude de se conduire en toute chose par principes.

Kant avait adopté le paradoxe d'Aristote : Mes amis, il n'y a pas d'amis. Il se servait de l'expression d'ami dans les relations ordinaires comme de celle de très humble serviteur au bas d'une lettre, et on ne s'en étonnera pas si on songe à la manière dont il avait passé sa vie. Sa destinée s'était écoulée tout entière dans son cabinet. Son rôle en ce monde était celui d'un penseur et d'un observateur. Il ne connaissait les passions, les

souffrances et le malheur que de nom; dévoué tout entier à ses études, il avait recherché et facilement rencontré des relations sûres et agréables, sans éprouver le besoin d'une affection particulière très intime; mais quand avec l'âge un appui et des soins continuels lui furent devenus nécessaires, et qu'il les eut trouvés dans quelques-uns de ses amis et surtout dans M. Wasianski, il abandonna son triste paradoxe et convint que l'amitié n'est pas une chimère.

Il conservait une reconnaissance profonde du bien qu'on lui avait fait, et jusqu'à ses derniers moments la mémoire de ses bienfaiteurs lui demeura sacrée. Il se souvenait particulièrement du docteur Franz Albert Schulze, directeur du collége de Frédéric, où il avait été élevé, et qui le premier avait reconnu ses dispositions, avait engagé ses parents à le faire étudier, et l'avait sans cesse protégé, lui et les siens, avec cette délicatesse qui permet d'accepter les bienfaits sans en rougir. Kant ne parlait jamais de M. Schulze sans un vif sentiment de respect et de reconnaissance, et il regrettait de ne lui avoir pas rendu un hommage public dans quelqu'un de ses écrits.

Mais c'était surtout le souvenir de sa mère qu'il gardait avec une vénération et une tendresse particulière. C'était, à ce qu'il paraît, une femme d'un grand esprit naturel, d'une âme élevée, d'une piété sincère; et Kant, comme la plupart des grands hommes, tenait surtout de sa mère. Elle avait eu la plus grande influence sur le caractère de son fils, et il lui rapportait en partie

ce qu'il était devenu par la suite. Elle n'avait pas négligé ses propres dispositions, et elle possédait une sorte de culture que probablement elle s'était donnée elle-même. Avertie par M. Schulze, elle reconnut bientôt la capacité supérieure du jeune Emmanuel, et prit le plus grand soin de son éducation. Elle était fort attachée à ses devoirs de femme; son mari était aussi un très honnête homme. Tous deux aimaient par-dessus tout la vérité; jamais aucun mensonge ne sortit de leur bouche; jamais aucune querelle ne troubla leur ménage; et jamais leur fils n'assista à ces tristes scènes où les parents, par les reproches réciproques qu'ils s'adressent l'un à l'autre, affaiblissent dans le cœur de leurs enfants le respect qui leur est dû. Ces bons exemples influèrent utilement sur le caractère de Kant : son éducation ne mit point en lui le germe de défauts que plus tard la meilleure volonté ne parvient pas toujours à déraciner entièrement. Sa mère allait souvent avec lui dans la campagne, lui faisait remarquer les objets curieux de la nature, lui apprenait à connaître les herbes utiles, lui parlait même de l'ordre et de l'arrangement du ciel selon ses faibles connaissances. Elle remarquait avec joie et cultivait l'intelligence de son fils chéri. Les questions de celui-ci l'embarrassaient souvent. Lorsqu'il alla à l'école, et même quand il était à l'université, les promenades de la mère et du fils continuèrent, mais les rôles étaient changés. C'était la mère qui faisait les questions et qui était l'écolière; c'était le fils qui expliquait et donnait les leçons; l'heu-

reuse mère acquérait ainsi une instruction qui lui était précieuse, et elle la tenait de son fils, et en même temps elle y voyait la preuve de ses progrès rapides qui la remplissaient d'espérance. Mais quelles que fussent ses illusions maternelles, jamais sans doute elles n'allèrent jusqu'à deviner la grandeur de la destinée de son cher Emmanuel. Sa mort laissa dans l'âme de Kant des regrets profonds. Il se plaisait à raconter plusieurs circonstances de la vie de sa mère, et surtout celle qui l'enleva avant l'âge. Elle avait une amie qu'elle chérissait tendrement. Celle-ci était fiancée à un homme auquel elle avait donné tout son cœur, et qui trahit sa foi et en épousa une autre. La pauvre délaissée prit une fièvre de chagrin qui la conduisit au tombeau. La mère de Kant la soigna dans sa maladie, et son amie faisant difficulté de prendre les remèdes qui lui étaient ordonnés, sous prétexte qu'ils avaient mauvais goût, elle, pour la convaincre du contraire, prit elle-même une cuillerée de la potion que la malade venait de goûter. A l'instant le frisson la saisit, son imagination s'émut, et comme elle avait remarqué des taches sur le corps de son amie, elle les prit pour des signes d'une fièvre putride contagieuse, déclara qu'elle était perdue, se mit au lit le même jour, et mourut bientôt victime de l'amitié.

A la plus vive reconnaissance pour ceux qui lui avaient fait du bien, Kant joignait une indulgence extrême pour tous les hommes. Il ne parlait mal de personne. Il évitait les entretiens où il était question

des vices grossiers de l'humanité, comme si en parler seulement eût dû mettre d'honnêtes gens mal à l'aise, et de moindres défauts lui paraissaient au moins un sujet peu digne de conversation. Il rendait justice au mérite et cherchait des hommes distingués pour les avancer à leur insu. Aucune ombre de rivalité, encore moins d'envie, n'était en lui. Il mettait le plus aimable empressement à servir ceux qui débutaient. Il parlait de ses collègues avec une grande considération et rendait justice au mérite particulier de chacun d'eux. Il y en avait même un, à ce que dit M. Wasianski, qui malheureusement ne nous apprend pas son nom, que Kant mettait à côté de Képler, c'est-à-dire, selon lui, du penseur le plus profond qui ait encore existé. Avec cette bienveillance générale pour tout le monde, on se doute bien qu'il ne méprisait aucune profession. Il réservait son mépris pour ceux qui se conduisaient mal dans chacune d'elles, et encore l'exprimait-il rarement.

A mesure qu'on le connaissait davantage, on ne pouvait s'empêcher d'admirer les vertus fortes qui le caractérisaient, la fixité dans ses principes, la fermeté dans ses actions, la constance dans ses résolutions, la régularité dans sa manière de vivre, la résignation à la destinée. Advienne que pourra, disait-il sans cesse; et quand les choses n'allaient pas selon ses désirs, mais sans qu'il y eût de sa faute, sa maxime était de faire bonne mine à mauvais jeu. C'était d'ailleurs le plus doux des hommes, et dans toute sa vie il n'avait pas fait de mal à un enfant. Il était d'une bienfaisance qui

eût été remarquée dans une plus grande fortune, et la sienne n'était que celle d'un philosophe. Né pauvre, ses leçons et ses écrits, avec de l'ordre et de l'économie, lui avaient fait peu à peu une existence honorable dans une petite ville comme Kœnigsberg. Un testament qu'il fit en 1798 portait sa fortune à 14,310 rixdalles, sans compter sa maison et son mobilier; à sa mort elle s'élevait à 17,000 rixdalles (environ 64,000 francs). Son revenu était à peu près de 2,000 rixdalles. Sur ce revenu, il donnait, au témoignage de M. Wasianski, son homme d'affaires, 200 rixdalles à sa famille. Il était attaché à ses parents, et l'on a vu combien il chérissait sa mère; mais en général il n'aimait pas les voir autour de lui, non pas qu'il en rougît, il était bien au-dessus d'une pareille faiblesse, mais parce qu'il ne pouvait y avoir entre eux et lui aucun commerce satisfaisant. Il s'assurait qu'ils étaient bien, leur faisait remettre chaque mois une certaine somme fixe, puis il n'en voulait plus entendre parler. Il avait fait à sa sœur, un peu moins âgée que lui, une petite pension qu'il augmenta successivement. Il finit par la recueillir chez lui, et quoique accoutumé à n'avoir personne autour de lui, il se fit peu à peu à sa société, et prit même son fils dans sa maison. Quand il remplaça son vieux domestique Lempe, qui avait fini par se gâter et par être insupportable, il lui fit une retraite de 40 rixdales. Il donnait chaque année à la caisse des pauvres une somme presque égale à celle qu'il consacrait à sa famille, sans parler des charités hebdomadaires qu'il fai-

sait à beaucoup d'indigents; mais il ne donnait jamais à ceux qui lui demandaient dans la rue. Il voulait s'assurer du vrai besoin qu'on avait de ses aumônes et de l'usage qu'on en ferait. Sa bienfaisance, jointe à sa vieillesse, lui attirait des visites où l'importunité allait quelquefois jusqu'à la violence : il retrouvait alors toute sa fermeté, et quoiqu'il n'eût qu'un souffle de vie, il savait se faire respecter. Une femme un jour pénétra jusqu'à son cabinet sous quelque prétexte, et allait lui prendre sa montre, quand M. Wasianski arriva. Kant prétendit qu'il l'aurait bravement défendue.

Avec le cœur le plus débonnaire était chez lui une fermeté inébranlable. Quand une fois il avait promis, il tenait sa promesse plus religieusement que d'autres leurs serments; et M. Wasianski rapporte qu'il se servait de cette fidélité de Kant à sa parole pour l'empêcher de faire des choses nuisibles à sa santé, et de céder à certaines habitudes qui ne convenaient plus à son âge. L'important était d'obtenir sa parole qu'il s'abstiendrait de telle ou telle chose; la parole donnée était inflexiblement tenue, et les désirs les plus ardents mis au néant. Ainsi Kant souffrit longtemps les défauts de son vieux domestique qui, s'autorisant de ses longs services, abusant des bontés de son maître, et se fiant à sa répugnance bien connue pour changer ses habitudes, devint inexact, paresseux, insolent avec les amis de Kant et avec Kant lui-même. Lempe comptait que jamais Kant n'en viendrait à se séparer de lui, et la patience du philosophe fut en effet très grande. Mais

Lempe fut perdu le jour où Kant prit et annonça la résolution de s'en défaire. Dès lors ni promesses ni prières ne l'émurent. Il le traita convenablement, et lui fit une pension, mais à la condition expresse que ni lui ni les siens ne remettraient les pieds à la maison.

Il détestait en toutes choses l'affectation, le genre solennel et sentimental, qu'on ne lui épargnait pas toujours, et qui lui était d'une fadeur insupportable. Tout ce qui était exagéré, soit dans les manières, soit dans le langage, le mettait au supplice. Il n'aimait que ce qui était simple, naturel et tout uni. Aussi les professeurs d'éloquence étaient-ils assez mal venus auprès de lui, comme on le voit dans son *Anthropologie;* il les comparait aux avocats. Il recherchait peu les théologiens et les juristes. C'était le moraliste dans Stäudlin[1] dont il faisait cas, et il fallut une circonstance particulière pour lui faire faire attention aux écrits de Schmalz[2]. Ses favoris étaient ceux qui s'occupaient des sciences exactes et des sciences naturelles, surtout, comme nous l'avons déjà dit, les médecins, dont il estimait infiniment les connaissances accessoires.

Sa bibliothèque était très peu nombreuse; elle ne contenait pas plus de 450 volumes, et encore la plupart étaient-ils des cadeaux. Il n'avait pas eu besoin d'avoir des livres à lui, ayant été précédemment bibliothécaire

1. Célèbre théologien de l'Université de Gœttingen. Voyez plus bas SOUVENIRS D'ALLEMAGNE, *dix jours à Gœttingen.*

2. Jurisconsulte distingué de l'école de Kant. Voyez le *Manuel de l'histoire de la philosophie de Tennemann*, traduction française, 2e édit. t. II, p. 251.

de la bibliothèque royale de Kœnigsberg, où il trouvait tous les bons ouvrages, et en particulier une riche collection de voyages, qui lui avaient servi pour sa géographie physique. Depuis, il s'était arrangé avec son libraire pour avoir en communication les ouvrages nouveaux. Il les lisait rapidement et les renvoyait.

Il recevait chaque jour des lettres de toutes les parties de l'Allemagne et des pays étrangers, de Hollande, de France, de Suisse, d'Italie, dans des langues et des dialectes que souvent il ne comprenait pas; il se les faisait traduire, par exemple les lettres d'Italie par M. Hasse, et répondait à un très petit nombre, souvent par la main de M. Wasianski; sur la fin il ne faisait plus attention à aucune. Il en était devenu à peu près de même des livres qu'on lui envoyait ou qu'on lui dédiait. Dans les derniers temps ces envois n'obtenaient ni réponses, ni remerciements, et il y était tout à fait insensible. Quand il reçut les *Fragments pour une biographie de Kant*, il les mit sur sa table sans avoir l'air de prendre en mauvaise part qu'on eût fait son histoire de son vivant, et après les avoir parcourus il n'en dit absolument rien, sinon qu'il y avait une faute d'impression qui était encore augmentée dans l'*erratum*.

Nous allons maintenant suivre le fil du récit de MM. Hasse et Wasianski à travers les trois ou quatre dernières années de la vie de Kant jusqu'à sa mort.

Dès 1793, il avait cessé ses leçons, et en 1799 pris congé du public. Ce fut alors que le poids de l'âge com-

mença à se faire sentir, et que ses forces physiques et morales diminuèrent. Lui-même s'en aperçut, et il n'avait pas la faiblesse de chercher à le cacher ni aux autres, ni à lui-même; il dit alors à ses amis : « Messieurs, je suis vieux et faible; il faut me traiter comme un enfant. »

Il fut obligé de changer successivement ses habitudes. Auparavant il se couchait à dix heures et se levait à cinq. Il resta toujours fidèle à la dernière coutume, mais non pas à la première ; et peu à peu il en vint à se mettre au lit à neuf heures et même avant. Au lieu de ses grandes promenades ordinaires, il se borna à une courte promenade dans le jardin du Roi, près de sa maison; et encore, malgré toutes ses précautions, une fois lui arriva-t-il de tomber dans la rue. Deux dames s'empressèrent de l'aider à se relever. Il les remercia vivement, et, fidèle aux principes de la vieille galanterie, il offrit à l'une d'elles la rose qu'il tenait à la main. Elle la prit avec joie, et la conserva comme un souvenir de Kant.

Cet accident lui fit supprimer toute promenade, ce qui l'affaiblit encore davantage; et les choses en vinrent au point que sur la fin de 1801 il remit à M. Wasianski le gouvernement de sa maison et de ses affaires.

Celle de ses facultés qui commença à décliner le plus sensiblement fut sa mémoire, qui avait toujours été très mauvaise pour les choses de la vie commune. Il répétait plusieurs fois par jour les mêmes anecdotes.

Pour éviter à ses amis l'ennui de ses répétitions, il avait soin d'écrire ce dont il voulait les entretenir à dîner sur de petits papiers qui s'égaraient, et qu'il remplaça par un petit cahier à cet usage, lequel devint ainsi une espèce de journal régulier. Il s'embrouillait dans les comptes d'argent. Il ne mesurait plus le temps exactement, surtout dans ses petites divisions, et devenait à la fois oublieux et très impatient. Quelquefois on essayait de se servir de ce défaut à son profit, par exemple, pour ne pas lui donner du café, qu'il aimait beaucoup, mais qui l'agitait un peu la nuit; mais tôt ou tard il fallait céder à l'extrême vivacité de ses désirs. Il demandait du café *sur-le-champ*, selon sa coutume. On tâchait de lui faire prendre le change, de détourner son attention, et on le faisait attendre le plus possible. Il revenait à la charge; on lui disait d'abord : Le café va venir. Oui, répondait-il, c'est là le mal, il va venir, il n'est pas venu. Alors on lui disait : Il vient à l'instant; oui, à l'instant, mais il y a une heure que cet instant dure. A la fin, il se résignait stoïquement : Ah! dans l'autre monde, je suis bien décidé à ne plus demander de café. Ou bien, il se levait de table, allait à la porte, et criait le plus fort possible : Du café, du café; et quand enfin il voyait monter le domestique, il s'écriait plein de joie comme le matelot du haut de ses hunes : *La terre, la terre, j'aperçois la terre!*

Mais où l'effet de l'âge paraissait davantage, c'était dans la faiblesse qu'il montrait pour sa théorie de l'électricité. On sait l'importance qu'il attachait à la

constitution atmosphérique, et le rôle qu'il y faisait jouer à l'électricité. Il finit par lui attribuer les phénomènes les plus différents, par exemple, l'espèce de mortalité des chats qui eut lieu à cette époque à Breslaw, à Vienne, à Copenhague et ailleurs. Il l'expliquait par le rapport de l'électricité générale qui régnait alors dans l'atmosphère avec celle dont ces animaux sont particulièrement chargés. Il trouvait que l'électricité influe jusque sur la forme des nuages: il voulait même qu'elle fût la cause de ses pesanteurs de tête, et il espérait qu'avec un changement de temps cette indisposition passerait. Il éludait toute objection contre sa théorie favorite; et comme elle lui était un motif de consolation, ses amis ne cherchaient guère à le contredire.

Lui, jusque-là si actif, ne pouvait plus supporter le mouvement. Ses jambes lui refusaient leur service; il tombait souvent; mais il n'en faisait que rire, en disant qu'il ne pouvait se faire grand mal et tomber lourdement, à cause de la légèreté de son corps. Souvent, et surtout le matin, il s'endormait sur sa chaise, et en dormant tombait par terre; et comme il ne pouvait se relever lui-même, il restait là tranquillement jusqu'à ce que quelqu'un arrivât. Plusieurs fois le soir sa tête s'inclina sur la lumière qui mit le feu à son bonnet: loin de s'effrayer il le prenait avec ses mains sans faire attention à la douleur de la brûlure, le portait tout enflammé au milieu de la chambre, et l'éteignait sous ses pieds.

Pendant tout l'hiver de 1802 il ne sortit pas une fois. Au printemps on essaya de lui faire faire quelques promenades en voiture et de le descendre dans son jardin. Mais il le reconnaissait à peine, et il disait qu'il ne savait où il était. Il se sentait mal à l'aise comme dans une île déserte, et redemandait les lieux auxquels il était accoutumé. Le printemps ne lui fit presque pas d'impression. Quand le soleil brillait dans le ciel, quand les arbres commençaient à fleurir, et que ses amis lui faisaient remarquer, pour l'égayer, ce réveil de la nature, il disait avec froideur et indifférence : « C'est de même chaque année, et toujours de même. » Le seul plaisir qu'il eut fut le retour d'une fauvette qui, le printemps précédent, était venu chanter devant sa fenêtre. Encore cet unique plaisir ne lui resta pas; le froid chassa la fauvette. Kant l'attendit avec une tendre impatience; et, comme elle tardait : « Il doit faire encore froid sur les Apennins », dit-il; et il souhaitait un bon voyage à l'amie qui devait revenir le visiter, soit par elle-même, soit dans ses enfants. Mais ni elle, ni les siens ne revinrent. La bonne saison s'écoula ainsi sans faire de bien au pauvre vieillard.

1803 le trouva triste et fatigué de la vie. Il disait qu'il n'était plus bon à rien et qu'il ne savait plus que faire de lui-même. Le soir, quand on le menait au lit, il montrait son corps décharné, et disait à ses amis d'une voix douce et mélancolique : « Ah! messieurs, vous êtes jeunes et forts; vous voyez mes misères : quand vous aurez quatre-vingts ans, vous serez aussi faibles

que moi »; et il montrait en se plaignant, mais sans aucune faiblesse, ses mains et ses pieds, d'une maigreur extrême. « Je n'ai plus longtemps à vivre, ajoutait-il, mais je m'en vais avec une conscience pure et avec le sentiment consolant que je n'ai fait sciemment ni d'injustice ni de peine à personne. » Et quand M. Hasse lui disait : « A merveille pour vous; mais quand on n'a pas la conscience nette? — Hé bien! alors il faut tout faire pour réparer la brèche : il faut restituer, dédommager, expier autant que possible. » Plus d'une fois le noble vieillard, dans le sentiment de jour en jour plus douloureux de cette faiblesse de l'âge qui effrayait aussi Socrate, souhaita la mort. « La vie, disait-il, est pour moi un fardeau : je suis las de le porter; et si cette nuit l'ange de la mort m'appelait, je lèverais les mains et dirais de grand cœur : Dieu soit béni! Je ne suis pas un poltron, et j'ai encore assez de force pour en finir si je voulais; mais je regarde une pareille action comme immorale. Celui qui se détruit est une charogne qui se jette elle-même à la voirie. » M. Wasianski fait ici parler Kant un peu différemment : « Messieurs, aurait-il dit, je ne crains pas la mort, je saurai mourir; et je vous assure devant Dieu que si cette nuit je sentais que je vais mourir, je lèverais les mains et dirais : Dieu soit béni! Mais si un mauvais démon s'asseyait sur mon cou et me soufflait à l'oreille : Tu as rendu malheureux un de tes semblables; alors ce serait tout autre chose. » Paroles qui caractérisent parfaitement l'homme de bien, qui n'eût pas racheté sa vie au prix d'une fai-

blesse, et qui se disait sans cesse à lui-même et avait pris pour devise :

> Summum crede nefas animam præferre pudori,
> Et propter vitam vivendi perdere causas.

C'est aujourd'hui, lui dit un jour M. Hasse, jour de jeûne et de pénitence. Il commença par sourire ; puis bientôt, devenant sérieux : Cet usage, répondit-il, serait fort utile si chacun employait ce jour à se rappeler ses péchés et à réparer autant que possible tout ce qu'il a fait de mal. Le verset XXIII de saint Matthieu : Accordez-vous au plus tôt avec votre adversaire (et il récitait tout le verset sans faire une faute) serait un très bon texte. Il ajouta qu'autrefois il avait voulu faire, comme candidat de théologie, un sermon sur ce texte, qu'il l'avait même écrit, mais qu'il ne l'avait point prononcé. Ce sermon n'a pas été retrouvé après sa mort dans ses papiers.

Le même jour, il s'exprima sur le péché originel en rigoriste et presque comme un véritable augustinien. «Il n'y a pas grand'chose de bon dans l'homme, dit-il : tout homme hait son voisin, cherche à s'élever au-dessus de lui, est plein d'envie, de malice, et de vices diaboliques : *Homo homini non Deus, sed diabolus.* Que chacun sonde sa conscience. »

Le 3 mars 1803, il dit que si la Bible n'était pas écrite, il est vraisemblable qu'elle ne le serait jamais.

Il rappela et maintint avec force le principe de l'interprétation morale établie dans sa *Critique de la religion dans les limites de la seule raison* et dans son *Com-*

bat des facultés, comme la base de l'interprétation de la Bible. Comme théologien et prédicateur, disait-il, on doit supposer ce sens moral aux paroles de la Bible, alors même qu'il n'y serait pas. Sa prédilection pour ce genre d'interprétation est bien connue, et quand on lui annonçait que non-seulement des théologiens, mais des philosophes bibliques, par exemple Eichorn[1], avaient fait de fortes objections contre l'interprétation morale, il montrait le plus grand désir de les lire, ne les lisait pas, et répétait sans cesse son principe favori.

Il regardait le catholicisme comme très conséquent, et la défense de lire la Bible comme la clef de voûte de tout l'édifice. Il défendait l'*absolutum decretum* de Calvin. Après avoir lu la partie de l'Histoire ecclésiastique de Schroeckh[2], qui traite des hérésies : Il n'y a plus, dit-il, d'opinion nouvelle à inventer sur la divinité de Jésus-Christ : tout est épuisé.

Le 2 juin 1803, M. Hasse lui ayant demandé ce qu'il attendait après cette vie : Rien d'arrêté, répondit-il après quelque hésitation. Un instant auparavant, il avait répondu à une autre personne : Je ne sais rien de l'état à venir. Une autre fois il se prononça pour une sorte de métempsychose.

« Éternité, dit-il un jour, entre toi et ici il y a un immense abîme. Avoir un pied dans l'éternité, l'autre ici,

1. Savant théologien. Voyez plus bas SOUVENIRS D'ALLEMAGNE, *dix jours à Gœttingen*.

2. Schroeckh, professeur de théologie à Wittemberg, est surtout connu par le manuel : *Historia religionis et ecclesiæ christianæ*, dont la 1re édit. est de 1785.

c'est ressembler à l'ange du Coran dont un sourcil est éloigné de l'autre de 8,000 lieues.»

De temps en temps il retrouvait quelque force et il y avait des occasions où il parlait encore avec une expression profonde. Ç'avait toujours été là l'éloquence qui lui était propre. Il était étranger à toute déclamation et ignorait les gestes étudiés, mais une chaleur intérieure était dans sa voix et dans ses moindres paroles. Kant se montra encore une fois tout entier à ses amis, en leur parlant de l'instinct merveilleux des animaux et d'une expérience qu'il en avait faite lui-même. Dans un été assez froid où il y avait eu peu d'insectes, il trouva dans un magasin de farine plusieurs nids d'hirondelles, avec un certain nombre de petits étendus à terre sans vie. Les recherches qu'il fit le portèrent à conclure que c'étaient les hirondelles elles-mêmes qui, par un instinct de prévoyance et malgré la tendresse maternelle, ne pouvant nourrir tous leurs petits, en avaient sacrifié quelques-uns pour sauver les autres. A cette découverte, disait Kant, je restai stupéfait; il n'y avait qu'à adorer et à s'incliner, et il disait cela d'une manière qu'il est impossible de décrire. La haute piété qui régnait sur son visage vénérable, le son de sa voix, le tremblement de ses mains jointes, étaient quelque chose d'unique. Une amabilité sérieuse animait aussi son visage lorsqu'il racontait comment un jour, tenant dans ses mains une hirondelle, il était resté longtemps à regarder et à lire dans ses yeux, et qu'il lui avait semblé qu'il voyait le ciel. Il y a un Dieu, s'écriait-il, et il développait avec

force l'argument tiré de l'ordre physique et des causes finales [1]. Un débutant en philosophie lui ayant envoyé un écrit qui contenait sur le verso du titre une formule algébrique de Dieu, Kant écrivit au-dessous avec un crayon : Ce serait = 0.

Il avait fini par ne plus suivre le mouvement qu'il avait lui-même imprimé à la philosophie allemande, et les systèmes qui étaient venus après le sien n'avaient pour lui aucun intérêt, ou lui donnaient même de l'humeur. Il levait les épaules quand on lui parlait de Reinhold [2]. Il ne fallait pas lui parler de Fichte [3] et de son école ; il accusait Herder [4] de vouloir être dictateur. Reimarus [5] était le philosophe qu'il estimait le plus, et il faisait souvent l'éloge du professeur Kraus [6] et du prédicateur Schulz [7].

1. En dépit de son système, il avait toujours eu un vrai respect pour l'argument des causes finales. Voyez PHILOSOPHIE DE KANT, leç. VI, *Dialectique transcendentale*, p. 216.

2. Léonard Reinhold, né à Vienne en 1759, mort à Kiel en 1823 ; le premier il interpréta clairement la philosophie de Kant, puis la modifia, et enfin l'abandonna. Voyez le *Manuel de la philosophie de Tennemann*, trad. franç., t, II, p. 258.

3. *Ibid.*, p. 264.

4. Célèbre par ses *Idées sur la philosophie de l'histoire de l'humanité*. Il a écrit contre Kant un livre fort médiocre : *Métacritique de la critique de la raison pure*, 1799.

5. Très sage philosophe en effet, appartenant à l'école éclectique allemande, sortie de Leibnitz et de Wolf, et qui a précédé la nouvelle philosophie, née de la *Critique de la raison pure*. Voyez le *Manuel de Tennemann*, t. II, p. 188.

6. Christian-Jacques Kraus, professeur à Kœnigsberg, mort en 1807. Il a peu écrit. On a publié sa vie et sa correspondance en 1819.

7. J. Schulz, né en 1739, mort un an après Kant, auteur de deux excellents écrits sur la Critique de la raison. *Manuel*, t, II, p. 242.

Quand le libraire Volmer publia sa *Géographie physique*, il en montra beaucoup d'humeur; il dit que tout cela n'était que charlatanisme, qu'il avait envoyé lui-même son manuscrit au professeur Rink à Dantzig. La vérité est que, s'il avait envoyé à Rink son propre cahier, celui dont il se servait pour ses leçons, Volmer s'était procuré trois cahiers d'étudiants qui avaient suivi, à diverses époques, les cours de Kant sur la géographie physique, et qui avaient reproduit les développements riches et variés qu'il improvisait et qui manquent dans son cahier et dans l'édition de Rink [1].

Son dernier ouvrage, le seul manuscrit qu'il ait laissé (il avait disposé des autres précédemment), était intitulé, selon M. Hasse : *System der reinen Philosophie in ihrem ganzen Inbegriffe*, *Système complet de philosophie spéculative*. M. Hasse déclare qu'il le vit souvent sur le bureau de Kant, et le feuilleta plus d'une fois; qu'il contenait plus d'une centaine de pages in-folio écrites très-fin, et que les points les plus graves y étaient traités; par exemple l'idée de la philosophie, à quoi se rapporte la conversation dont nous avons rendu compte entre Hasse et Kant, l'idée de Dieu, l'idée de la liberté et surtout le passage de la physique à la métaphysique. Au contraire M. Wasianski prétend que le sujet de l'ouvrage était le passage de la métaphysique de la nature à la physique proprement dite. Selon M. Hasse, Kant, dans l'intimité, l'appelait son chef-d'œuvre, l'écrit qui

1. La réclamation de Kant contre la publication de Volmer a été recueillie dans ses *Œuvres*, t. XI, p. 206.

renfermait tout son système, et il disait qu'il n'avait plus que la dernière main à mettre à la rédaction, ce qu'il espéra faire jusqu'au dernier moment. Selon M. Wasianski, Kant parlait très diversement de ce manuscrit : tantôt il le donnait pour le plus important de ses ouvrages et comme à peu près complet, sauf la dernière rédaction ; tantôt il voulait qu'on le brûlât après sa mort. Mais les deux narrations s'accordent sur le seul point qui nous intéresse, à savoir, que soumis à M. Schulz, que Kant regardait avec raison comme le meilleur interprète de ses écrits, celui-ci en porta ce jugement, qu'il n'y avait rien qui répondît au titre, que c'était un simple commencement d'ouvrage, et qu'il ne pouvait conseiller de le publier [1]. Quoi qu'il en soit, il paraît certain que les efforts que fit Kant pour achever cet écrit ont beaucoup contribué à l'affaiblir ; et vers le milieu de 1803, il devint évident que le grand philosophe approchait de sa fin.

Le 22 avril 1803, anniversaire de sa naissance, Kant réunit encore ses amis, et tâcha d'être gai, sans y réussir. Chacun vit bien que c'était la dernière réunion de ce genre. Le 24 avril, il écrivit dans son journal : « La Bible dit : *Notre vie dure* 70 *ans, au plus* 80, *et la meilleure n'est que fatigue et travail.* »

Sa faiblesse ne lui permit plus de recevoir d'autres visites que celles de ses plus intimes amis, et toute visite d'étranger lui devint insupportable. Il ne s'y prêtait

1. Il n'est point dans l'édition de Rosenkrans.

qu'avec une peine extrême. On s'adressait à M. Wasianski, qui n'obtenait pas toujours sa permission. Au moins faisait-il ses conditions, et il ne fallait pas le tenir longtemps. Il recevait debout, appuyé sur son bureau, n'invitait pas à s'asseoir, ou même, ce que j'ai vu, dit M. Hasse, il laissait ses visiteurs dans l'antichambre, paraissait un moment à la porte, et à tous les compliments qu'on lui faisait il répondait : « Vous voyez en moi un pauvre vieillard à moitié mort. » Mais il reçut avec plaisir la visite de M. Otto, l'ambassadeur français qui traita de la paix avec lord Hawkesbury; et lui-même exprima le regret que son état ne lui eût pas permis de faire la connaissance du duc de Brunswick, à son passage par Kœnigsberg. L'illustration personnelle l'attirait, toute autre lui était indifférente; et quand le matin il avait reçu des visites de grands seigneurs ou de personnages titrés, il se plaignait à dîner de n'avoir vu que des hommes à rubans et à crachats. Il y avait de temps en temps des scènes touchantes, d'autres ridicules. Un jeune médecin russe, qui avait passionnément désiré d'être présenté à Kant, aussitôt qu'il le vit se jeta sur sa main et la baisa. Le lendemain il se présenta de nouveau, et demanda au domestique de l'écriture de Kant. Celui-ci, ayant trouvé un morceau de la préface de l'*Anthropologie*, depuis longtemps imprimée, le donna au jeune homme, qui, dans un transport de joie, baisa le papier, et ne sachant comment témoigner assez sa reconnaissance, ôta l'habit et le gilet qu'il portait, et en fit cadeau au domestique avec un thaler.

Toutes les bagatelles qui avaient appartenu à Kant ont été ainsi considérées comme des reliques. On conserve aujourd'hui à Dresde, dans un cabinet de curiosités, une paire de souliers de Kant. Après sa mort on se disputa ses vêtements et ses meubles; et sa vieille casquette, qui avait plus de vingt ans et ne valait pas six liards, fut vendue 8 rixdales 1/2, environ 33 fr.

Pour surcroît de misère, il perdit alors en partie le seul œil qui lui restait de bon. Depuis très longtemps il avait perdu l'usage de l'œil gauche. On ne s'en apercevait que quand on le savait; il n'aimait pas à en parler, et prétendait même qu'on ne voyait pas mieux avec deux yeux qu'avec un seul, et que la vision, en se retirant de l'un, se fortifiait dans l'autre. Au milieu de 1803, l'œil droit aussi s'affaiblit et ne vit plus distinctement. Kant fut donc obligé de renoncer à toute écriture et à toute lecture, aux journaux politiques et scientifiques, et fut à peine en état de signer son nom, mais toujours sans aucun tremblement. Plus tard même il en devint incapable, et en décembre il se décida à donner à M. Wasianski une procuration générale. La signature qu'il donna à grand'peine en cette occasion est le dernier mot qu'il ait écrit.

Il ressentait profondément sa situation, poussait souvent des soupirs, et murmurait de temps en temps les mots de tutelle et de dépendance. Il essayait de se passer le plus possible des services de son domestique, tâchait de se tenir debout et de marcher droit. Le corps

était abattu, mais l'esprit n'avait pas encore perdu toute sa force.

Quoiqu'il fît grand cas des médecins, il ne voulait pas y avoir recours. Il était fier de n'en avoir jamais eu besoin, et il soutenait qu'il n'était pas malade, mais vieux et faible. Je veux bien mourir, disait-il, mais non pas par la médecine. Et il rappelait cette inscription funéraire d'un homme que la médecine avait tué : « Un tel se portait bien ; pour avoir voulu se porter mieux, il est ici. » Toute la pharmacopée de Kant consistait en quelques pilules qu'il prenait après son repas, et que lui avait données le docteur Trünmer, son camarade de collége, la seule personne au monde qu'il tutoyât. Il était en médecine d'une complète hétérodoxie; sa maxime était : *Pharmacon venenum.*

Ses amis le soutenaient à la fin de 1803 en lui parlant du printemps prochain, où il aurait ses quatre-vingts ans, et célébrerait l'anniversaire de sa naissance. Cette idée le réjouit. Mais, dit-il, il faut le faire *sur-le-champ;* et il voulut absolument qu'on le satisfît, et qu'on le laissât boire un verre de champagne à la santé de ses amis.

Quelques éclairs de gaieté se montraient encore de loin en loin. Un jour qu'on avait parlé à table de l'expédition des Français en Angleterre, et qu'on avait beaucoup employé devant lui les expressions de *mer* et de *terre-ferme*, il dit en riant qu'il y en avait aussi beaucoup de mer dans son assiette et pas assez de terre-ferme. En effet, depuis quelque temps on ne lui permettait plus qu'un peu de soupe.

Il ne pouvait plus trouver les expressions de la vie commune; mais, chose étrange! même dans sa plus grande faiblesse, il parlait encore avec une précision étonnante de tout ce qui se rapportait à la géographie physique, à l'histoire naturelle ou à la chimie. Il s'expliquait fort bien sur toutes les espèces de gaz et leurs éléments. Il pouvait réciter les tables de logarithmes de Képler; et dans les derniers mois, quand sa faiblesse effrayait ses amis et mettait obstacle à toute conversation, M. Wasianski leur disait : Parlons de sciences, et je parie que Kant comprend tout, et entre dans la conversation. Ils n'en voulaient rien croire. « J'en fis l'essai, dit M. Wasianski, et j'adressai à Kant « quelques questions sur les Barbaresques. Il me raconta « en peu de mots leur manière de vivre; il fit même la « remarque que, dans le mot *Alger*, *ge* devait se pro- « noncer *gie*, Algier. »

Sa seule distraction était la musique de la garde montante. Quand elle passait devant sa maison, il laissait ouvertes les portes de son cabinet, et l'écoutait avec attention et plaisir. On pourrait croire que l'auteur de la *Critique du jugement* (Théorie du goût et des arts) n'aimait que la belle et noble musique, celle des premiers artistes. Nullement; il distinguait mal la bonne musique de la mauvaise, et il aimait par-dessus tout la musique forte. Ayant une fois entendu de la musique funèbre à l'occasion de la mort de Mosès Mendelsohn, il n'y avait trouvé qu'une lamentation ennuyeuse. Il aurait voulu que l'artiste eût exprimé encore

autre chose que la douleur, par exemple la victoire sur la mort, le jugement dernier ; et il avait été sur le point de s'enfuir. Depuis cette cantate, il ne voulut plus assister à aucun concert, de peur d'éprouver le même désappointement. La musique qui lui plaisait était la musique militaire.

Le 17 août, il avait écrit dans son journal ces six vers :

Chaque jour a ses peines,
Et le mois a trente jours ;
Ainsi le compte est clair,
Et l'on peut dire sûrement
Que le mois le plus heureux
Est toi, beau février.

On ne sait d'où Kant avait tiré ces vers ; mais ce mois de février qu'il célébrait ainsi devait être celui de sa mort. Elle approchait visiblement. Ses nuits devinrent mauvaises et se remplirent de songes effrayants. Il ne rêvait que scènes tragiques, meurtres, assassinats. Il se croyait chaque nuit assailli par des brigands, et ces rêves sinistres s'emparèrent tellement de son imagination qu'en s'éveillant il prit une fois pour un assassin son domestique qui accourait à son secours. Le jour, il souriait de ses fantômes nocturnes, et il écrivait sur son journal : Se garder des mauvais rêves. Quelquefois aussi ses rêves, sans être moins fatigants, étaient d'une tout autre nature. Ses oreilles étaient involontairement assiégées d'airs populaires qu'il avait autrefois entendu chanter aux enfants dans la rue, et il ne pouvait parvenir à s'en délivrer. Quelquefois c'étaient des souvenirs d'éco-

lier qui l'assaillaient, et le Descartes de notre siècle récitait : *Vacca* la pince, *forceps* la vache, *rusticus* la moustache, *nebulo* c'est toi : en un mot, Kant tombait en enfance.

Le 8 octobre, il devint sérieusement malade pour la première fois de sa vie. Il n'avait jamais eu qu'une fièvre, quand il était à l'université, et depuis une forte contusion à la tête en se heurtant contre une porte. Ç'avaient été là toutes ses maladies, et il ne pouvait s'en rappeler aucune autre. Ses pesanteurs de tête et ses faiblesses d'estomac n'étaient que l'effet inévitable de l'âge. Mais le 8 octobre il eut une petite indigestion dont les suites pensèrent lui être funestes. Il tomba par terre et on le porta à moitié mort dans son lit. Pour la première fois, un médecin, le docteur Oelsner, fut appelé. On parvint à le ranimer ; il se rétablit un peu, reprit de l'appétit et quelque gaieté, et redemanda ses vieux mets favoris et ses amis. On rappela les uns, on tâcha de lui faire oublier les autres ; mais depuis il n'eut plus que des intervalles d'esprit et de vie.

Pendant ces courts intervalles, son excellent cœur se montra tout entier. Il exprimait à M. Wasianski sa reconnaissance avec une émotion profonde, et prenait des mesures pour récompenser le zèle du nouveau domestique, Jean Kauffmann, qui avait succédé à Lempe, et qui le soignait avec un attachement particulier et une patience infatigable. Kant l'appréciait et lui fit du bien. M. Hasse rapporte même que les derniers jours, touché des soins pénibles que lui prodiguait son fidèle

domestique, une fois Kant voulut lui baiser la main.

Dans le mois de décembre sa vue s'éteignit tout à fait.

En janvier 1804, il perdit tout appétit. Il ne faisait que bégayer à table, et ne parlait distinctement que dans son lit. Ses nuits étaient sans repos et sans sommeil. Il commença à ne plus reconnaître ceux qui étaient autour de lui, d'abord sa sœur, puis M. Wasianski; son domestique fut celui qu'il reconnut le plus longtemps.

Enfin vint le mois de février, sur lequel il avait écrit le verset que nous avons cité, et qui en effet fut le moins pénible de ses derniers mois, puisqu'il n'eut pour lui que douze jours. Son corps était réduit, comme il le disait lui-même, au *minimum*. Quelques jours avant de mourir, il était à moitié mort. Le 3 février, son médecin, le docteur Oelsner, qui était son collègue à l'université, et alors recteur, étant venu lui faire visite, Kant se leva, lui tendit la main, et prononça successivement et distinctement ces mots : beaucoup de fonctions, fonctions importantes; puis : beaucoup de bonté, puis enfin reconnaissance. Tout cela sans liaison, mais avec chaleur. M. Wasianski expliqua tout haut à M. le recteur que Kant voulait dire qu'il avait beaucoup de fonctions importantes, que c'était beaucoup de bonté à lui de lui faire visite, et qu'il en avait bien de la reconnaissance. C'est cela, dit Kant, qui essayait de se tenir debout et tombait presque de faiblesse. Le médecin le pria de s'asseoir. Kant tardait; M. Wasianski expliqua encore que Kant ne voulait pas s'asseoir devant lui. M. Oelsner

paraissait en douter, et fut touché jusqu'aux larmes lorsque Kant rassemblant ses forces, dit avec effort : Le sentiment de la politesse ne m'a pas encore abandonné. Le 5 février, M. Wasianski dîna chez lui avec un de ses amis. On fut obligé de le porter à table, et, comme il tombait de côté, de relever et d'assurer ses coussins. Voilà tout en ordre, dit M. Wasianski. Oui, répondit Kant, *testitudine et facie*, comme un jour de bataille. Le 6, ses regards devinrent fixes; il ne dit plus un mot; seulement quand on parlait de sciences, il donnait encore quelques signes qu'il était là. Quelques mois auparavant, il s'était fait dans le caractère de Kant cette petite décomposition qui précède et annonce toujours la mort. Le plus doux des hommes était devenu d'humeur difficile et quelquefois assez dure. Ce changement avait touché tous ses amis, au lieu de les rebuter; ils n'y virent que l'effet de la dernière lutte, dans laquelle la nature physique était la plus forte. Quelques semaines avant sa mort, la lutte avait cessé, et il ne parut plus en lui la moindre trace d'inquiétude et de mauvaise humeur.

« Le 7 février, dit M. Hasse, nous fûmes invités chez « lui pour la dernière fois. A peine l'avait-on porté à « table, et avait-il pris une cuillerée de soupe, qu'il de- « manda à être reporté dans son lit. Quand on le déshа- « billa, nous vîmes que ce n'était plus qu'un squelette, « et son corps épuisé s'affaissa dans le lit comme dans « un tombeau. Nous restâmes à table, nous entretenant « de lui avec M. Wasianski. Il le remarqua, et prononça « très distinctement le mot état, état (*zustand, zustand*).

« Nous lui dîmes : Vous entendez, monsieur le profes-
« seur, que nous parlons de vous. Oui, justement (*ja*
« *ganz recht*), dit-il encore, et ce fut le dernier mot que
« j'entendis de sa bouche ; ce fut la dernière fois que
« je le vis. Il ne se releva plus. »

Le 9 il ne répondit plus aux questions qu'on lui fit. Le 10 au matin, M. Wasianski, lui ayant demandé s'il le reconnaissait, il répondit oui, lui tendit la main, et le caressa sur la joue. Le 11 au soir, ses yeux étaient éteints et son visage calme. « Je lui demandai, dit
« M. Wasianski, s'il me reconnaisait. Il ne me répondit
« point ; mais il me tendit les lèvres comme pour m'em-
« brasser. Une profonde émotion me saisit. Je ne sache
« pas qu'il ait jamais embrassé aucun de ses amis, du
« moins je ne l'ai jamais vu embrasser personne. Une
« fois seulement, quelques semaines avant sa mort,
« il embrassa sa sœur et moi, mais sans paraître savoir
« ce qu'il faisait. Je regardai le mouvement de ses lèvres
« comme l'adieu de l'amitié, et ce fut le dernier signe
« de connaissance qu'il donna. Tous les symptômes d'une
« mort prochaine paraissaient. Je voulus assister à sa
« mort comme j'avais assisté à une grande partie de sa
« vie, et je restai près de son lit la dernière nuit. Vers
« une heure du matin, il revint un peu à lui, et quand
« je lui présentai à boire, il put approcher sa bouche
« du verre ; et comme elle n'avait pas la force de garder
« la boisson, il la tint fermée avec sa main jusqu'à ce
« que tout fût avalé, et il me dit encore intelligiblement :
« C'est bon. Ce fut son dernier mot. Bientôt les extrémi-

« tés devinrent froides et le pouls intermittent. Le 12 fé-
« vrier, à quatre heures du matin, le pouls n'était déjà
« plus sensible ni aux mains, ni aux pieds, ni au cou.
« A dix heures son visage changea visiblement : l'œil
« était fixe et éteint, et la pâleur de la mort décolora son
« visage et ses lèvres. Vers onze heures le moment fatal
« approcha. Sa sœur était debout au pied de son lit,
« son neveu au chevet, moi à genoux près de lui, es-
« sayant de surprendre encore quelque étincelle de vie
« dans ses yeux. Je fis appeler son domestique pour
« qu'il pût être témoin de la mort de son bon maître. Un
« de ses meilleurs amis, que j'avais fait avertir, arriva.
« La respiration devint de plus en plus faible : on aper-
« cevait à peine un souffle léger sur ses lèvres, et sa mort
« fut une cessation de la vie et non pas une crise. A
« onze heures Kant avait cessé de vivre. »

La mort bien constatée, on lui rasa la tête, et M. le professeur Knorr se chargea de prendre son masque, et même la forme entière de la tête pour la collection du docteur Gall. Le corps fut exposé quelques jours dans une chambre de la maison, et il n'y eut personne dans la ville qui ne s'empressât de profiter de cette dernière occasion de pouvoir dire qu'il avait vu Kant. Pendant plusieurs jours, à toute heure, la maison était remplie d'une foule immense de personnes de toutes conditions. Il y en avait même qui revenaient deux ou trois fois, et plusieurs jours d'exposition suffirent à peine à la curiosité publique. L'état de maigreur auquel le corps était arrivé excitait l'étonnement général.

Kant avait écrit lui-même quelques années auparavant la manière dont il voulait être enterré : il avait voulu que ce fût le matin, dans un profond silence, et sans autre suite que ses commensaux. Sur quelques remarques de M. Wasianski qu'il avait chargé d'exécuter ses volontés dernières, il ne mit plus d'importance à ces dispositions et n'en parla point : on fut donc libre à cet égard. Le 28 février, à deux heures après midi, un cortége immense, les premiers personnages de la ville en tête, se réunit pour accompagner Kant à sa dernière demeure. Tous les étudiants suivaient, décemment habillés et profondément recueillis ; après eux venait une foule innombrable de gens à pied de toutes les classes. Sur le cercueil était cette inscription : *Cineres mortales immortalis Kantii, Restes mortels de l'immortel Kant.* Le corps fut porté ainsi en grande pompe, au son de toutes les cloches, jusqu'à l'église de l'université, qui était richement illuminée. Là était dressé un superbe catafalque. Une cantate funèbre fut exécutée, et deux discours exprimèrent les sentiments qui remplissaient tous les cœurs. Après la cérémonie, les restes de Kant furent déposés dans le caveau de l'université. On ensevelit avec lui et on plaça sous sa tête un coussin sur lequel les étudiants lui avaient autrefois présenté des vers. Le 22 avril suivant, anniversaire de sa naissance, l'université lui fit de nouveau des obsèques solennelles, et son buste fut installé dans la grande salle.

SOUVENIRS D'ALLEMAGNE

NOTES D'UN JOURNAL DE VOYAGE

I

Motifs du voyage. — Route de Paris à Francfort-sur-le-Mein. — Séjour à Francfort — M. le comte Reinhart, ministre de France à la diète de Francfort. — M. Schlosser, l'historien. — M. Manuel, pasteur méthodiste. — M. le Dr Passavant, médecin mystique. — M. Frédérik Schlegel. — Excursion à Heidelberg. M. Hegel.

Du 25 juillet au 20 août 1817.

Depuis l'automne de 1815 où j'avais succédé à M. Royer-Collard dans la chaire de l'histoire de la philosophie moderne à la Faculté des lettres, et pris la direction des conférences philosophiques de l'École normale, jusqu'à la fin de l'année scholaire de 1817, n'avais pas eu un seul jour de relâche. Ce double enseignement avait tenu sans cesse en exercice toutes les facultés de mon esprit et de mon âme. L'univers s'était réduit pour moi au quartier latin, à la rue Saint-Jacques et à la rue des Postes[1]. Je n'avais guère

1. La Faculté des Lettres était alors établie rue Saint-Jacques, dans le vieux bâtiment du collége du Plessis, et l'École normale, rue des Postes, au séminaire du Saint-Esprit.

vu la campagne qu'au jardin du Luxembourg. Ma seule compagnie avait été mes livres et quelques élèves choisis de l'École normale, devenus aujourd'hui des hommes célèbres; mon unique satisfaction, de sentir croître un peu mon intelligence et se former autour de moi une école philosophique. Enfin j'avais passé ces deux années comme Abailard raconte qu'il avait quelque temps vécu sur la montagne Sainte-Geneviève et au cloître Notre-Dame, avant de rencontrer Héloïse. Un peu de repos m'était devenu nécessaire. Je résolus donc de donner congé à mon esprit, et d'employer mes vacances à courir le monde.

Enfant de Paris, à peine à vingt-cinq ans étais-je sorti de l'enceinte de la grande ville. Jusqu'ici les points extrêmes, les bornes de mon horizon étaient Sceaux, Versailles, Montmorency, Vincennes. La seule idée d'un voyage était une fête pour mon imagination.

Mais où aller? La délibération ne fut pas longue. Je voulais me divertir sans tout à fait perdre mon temps, et mettre encore à profit pour mes études cette course nécessaire à ma santé. Les arbres seuls et les montagnes, comme dit Platon, ne voulaient rien m'apprendre; il me fallait des hommes et des philosophes. La belle Italie ne me suffisait donc pas, et je n'avais guère à choisir qu'entre l'Écosse et l'Allemagne. Mais entre Édimbourg et moi il y avait l'Océan qui effrayait ma poitrine et ma mère, tandis que l'Allemagne était à ma porte.

D'ailleurs, à parler franchement, j'en avais assez pour

le moment de la philosophie écossaise[1]. Après l'avoir étudiée sous M. Royer-Collard, je l'avais moi-même et assez longtemps enseignée. Reid m'était aussi familier que mon rudiment; et pour M. Dugald-Stewart, le seul philosophe que j'eusse pu rencontrer à Édimbourg, j'étais en état de lui réciter tous ses ouvrages. J'avais traduit les *Esquisses de philosophie morale;* je les avais dictées à mes élèves quand j'étais professeur de philosophie au collége Bourbon dans l'été de 1815; et de cette traduction, j'avais tiré en 1816 quatre longs articles pour le *Journal des Savants*[2]. Aussi, depuis quelque temps, mes regards se tournaient du côté de l'Allemagne dont la philosophie, longtemps retenue sur le sol germanique et séparée de la France par la guerre, commençait à paraître sur la scène de l'Europe. Je m'étais enfoncé dans la traduction latine de Kant par Born, et du sein de cette nuit était sorti à mes yeux plus d'un éclair. J'avais appris assez d'allemand pour vérifier dans le texte les passages de la traduction de Born qui m'avaient le plus frappé; et c'est ainsi que, pendant l'année 1817, j'avais pu donner à mes auditeurs quelque idée de la *Critique de la raison spéculative* et de la *Critique de la raison pratique*[3]. J'avais lu avec mon maître d'allemand et grossièrement traduit plu-

1. Sur la philosophie écossaise, voyez l'ouvrage que nous lui avons consacré : PHILOSOPHIE ÉCOSSAISE, 3e édit., 1857.

2. FRAGMENTS PHILOSOPHIQUES, *philosophie contemporaine,* p. 115-163.

3. PREMIERS ESSAIS DE PHILOSOPHIE, cours de 1817, etc. — En 1820, nous avons fait sur ce grand sujet un cours régulier, aujourd'hui imprimé. Voyez PHILOSOPHIE DE KANT, 3e édit., 1857.

sieurs passages des écrits de Fichte; mais je ne connaissais les autres philosophes allemands contemporains que par les analyses superficielles de M. de Gérando, à travers les aperçus rapides de M. Ancillon et les brillants nuages du livre de Mme de Staël. Je brûlais de voir de près ces philosophes. Je ne me flattais pas de pouvoir les bien comprendre, et de saisir en courant et comme à vol d'oiseau cette philosophie transcendante. Je ne me proposais pas même de l'étudier véritablement; car je n'allais pas travailler, j'allais me promener en Allemagne : mais il me semblait qu'un séjour de plusieurs mois sur le sol et au milieu des mœurs et des idées de toute espèce d'où la métaphysique allemande est sortie, et le commerce même le plus superficiel avec quelques-uns de ses modernes représentants, me serviraient au moins de préparation à l'étude sérieuse et approfondie que je devais à la philosophie la plus célèbre de mon temps.

Cette attente n'a pas été trompée. Dans cette course rapide en Allemagne, j'ai vu des choses nouvelles qui m'ont vivement frappé; j'ai rencontré des hommes dont les entretiens ont déposé dans mon esprit plus d'un germe utile; j'ai contracté des amitiés que le temps a fortifiées et que la mort seule a pu rompre. Sans pénétrer dans les profondeurs des doctrines qui se disputaient l'opinion, j'ai pu en saisir les caractères les plus généraux, reconnaître le champ de bataille, les forces et les chefs des divers partis. La nature allemande est expansive et confiante; on était touché de voir un pro-

fesseur de Paris faire trois ou quatre cents lieues pour s'enquérir de systèmes réputés extravagants dans le pays de Condillac et de Tracy. J'avais aussi un bien grand avantage : j'étais jeune et obscur; je ne faisais ombrage à personne; j'attirais les hommes les plus opposés par l'espérance d'enrôler sous leur drapeau cet écolier ardent et intelligent que leur envoyait la France. Privilége de la jeunesse perdu sans retour, avec le charme de ces conversations abandonnées où l'âme d'un homme se montre à celle d'un autre homme sans aucun voile parce qu'elle la croit vierge encore de préjugés contraires, où chacun vous ouvre le sanctuaire de ses pensées et de sa foi la plus intime, parce que vous-même vous n'avez pas encore sur le front le signe d'une religion différente! Aujourd'hui que j'ai un nom, que je suis l'homme de mes écrits et d'une théorie, que je me suis pourtant efforcé de rendre bien peu personnelle, on s'observe avec moi; les esprits se retirent dans leurs convictions particulières; les cœurs mêmes se resserrent, et, rançon amère d'une réputation incertaine, à force d'être connu en Allemagne, j'y suis devenu étranger. Mais alors, au delà du Rhin, j'étais accueilli comme l'espérance; j'osais proposer toutes les questions, et on y répondait avec un entier abandon. Il n'y a qu'un printemps dans l'année, une jeunesse dans la vie, un fugitif instant de confiance spontanée et réciproque entre les membres de la famille humaine. Le souvenir de ce temps, qui ne reviendra plus, est le seul intérêt qui anime encore pour moi cet

aride journal de voyage, où le soir je déposais à la hâte un bref résumé de ce que j'avais vu ou entendu. Comme je l'ai déjà dit, je ne cherchais à rien approfondir, et quand je l'aurais voulu, je n'en aurais pas été capable. Ce journal, publié si tard, pourra donc avoir aujourd'hui deux inconvénients : l'un, d'être fort peu instructif pour ceux qui connaissent la philosophie allemande, l'autre, d'être à peu près inintelligible à ceux qui ne la connaissent pas. Mais peut-être aussi, sans être à personne un livre d'étude, sera-t-il pour quelques-uns ce que ce voyage m'a été à moi-même, une sorte d'avant-goût et d'initiation imparfaite à la philosophie allemande, depuis la mort de Kant et de Fichte. C'est dans cette espérance que je transcris ces notes, sans y rien changer, et sans mêler après coup à ces récits de jeune homme, pour en couvrir la pauvreté, les jugements et les idées d'un autre âge.

Me voilà donc parti pour l'Allemagne, sans trop savoir où j'irai, et courant le plus vite possible à Francfort-sur-le-Mein, où je compte faire quelque séjour et arrêter le plan de mon voyage.

Départ le 25 juillet au matin. A Meaux, après le dîner, on me mène voir à l'évêché l'appartement de *monsieur Bossuet*. Cet appartement est isolé au bout d'une terrasse; chambre assez grande où Bossuet travaillait; petit cabinet où il couchait; un cabinet au-dessus pour son domestique.

A La Ferté-sous-Jouarre, la nuit, en changeant de chevaux, la maîtresse de la poste et le postillon causent ensemble avec vivacité. Celui-ci se plaint tout haut de manquer de pain : « On nous laisse crever de faim, dit-« il, et si nous disons un mot, autant de pris, autant de « fusillés. — Cela ne peut durer ainsi, répond la maî-« tresse de la poste, cela ne durera pas. » A Dormans, même langage.

A Châlons, promenade autour de la ville; conversation avec un paysan; caractère du Champenois; son bon sens, sa résignation au malheur, sa soumission envers l'autorité.

Verdun. Différence de la Champagne et de la Lorraine : race plus forte et plus active. Partout une misère profonde. A quelques lieues de Verdun, sur la route de Metz, déjeuner chez un paysan. Le pain est tout humide, et il coûte onze sous la livre. « Si Louis XVIII en mangeait, cela le dégraisserait », mot du conducteur. Silence et abattement des paysans. Déjà les Prussiens et les Bavarois se montrent.

Approches de Metz. Lorsqu'on a passé Gravelotte, on a devant soi un spectacle magnifique : on se trouve dans un vallon fermé par des montagnes au milieu desquelles s'élève une ville superbe. La route se prolonge doucement à travers une nature charmante, cultivée par l'art le plus ingénieux et par un peuple digne du pays qu'il habite. Devant moi, Metz avec ses remparts; à gauche, en face de Metz, le Saint-Quentin où Charles-Quint fit monter des canons pour bombarder la ville; mais le canon

ne porte pas jusque-là ; à droite, encore des montagnes.

Voici la première place de guerre que je rencontre. Trois rangs de remparts avant d'arriver à la ville, et chacun de ces remparts forme une place distincte : la première plus petite que la seconde, celle-ci moins grande que la troisième qui se mêle à la ville. Aspect général de grandeur et de force ; activité et mouvement de la population ; excellente attitude de la garnison. A table, conversation avec deux officiers, l'un à demi-solde, l'autre employé. Celui-ci n'a que son épaulette, il y tient, et sa parole est grave et mesurée ; respect du plus jeune pour le plus vieux ; patriotisme de tous les deux ; sang-froid du plus âgé ; impétuosité du jeune homme, qui est ardent et beau comme Achille. Au fond le gouvernement n'est pas aimé et l'étranger abhorré.

A Forbach, impression solennelle en quittant pour la première fois la France.

La Prusse à Sarrebruck. A mon langage, on me reconnaît, on m'entoure. « Que dit-on en France ? Pense-t-on à nous ? Nous avons le corps prussien et le cœur français. »

Arrivée la nuit à Mayence. Le lendemain matin, je cours sur le pont du Rhin. Ce spectacle ne peut se décrire. *Le Rhin tranquille et fier*. Mayence à gauche, sous mes pieds le fleuve, et devant moi le Rhingau. En voyant cette forteresse où des Prussiens et des Autrichiens montent aujourd'hui la garde, je pense au temps où le drapeau français flottait sur ces tours ; je pense au

siége de Mayence, à Meunier, à Marceau, à Kléber, à tant de combats livrés, à tant de sang répandu pour conquérir cette frontière du Rhin, aujourd'hui perdue; je pense à l'admirable position de Mayence pour couvrir la France entre Strasbourg et Cologne, et contenir ou inquiéter l'ennemi.

Je m'en vais par eau à Francfort-sur-le-Mein. Là, je me sens réellement en Allemagne. La langue, les usages, aussi bien que l'aspect des lieux, tout m'est nouveau, tout me frappe. Francfort est une ville très propre et très agréable, excepté le quartier des Juifs et celui du Mein. Les auberges y sont de véritables palais. La *Zeilstrasse*, qui partage la ville, est une des plus belles rues qu'on puisse voir. Les anciennes fortifications abattues ont fait place à des boulevards qui forment une promenade charmante où l'on a des points de vue ravissants. C'est là que je passais ma vie pendant mon séjour à Francfort, quand je n'étais pas à la légation française ou dans le cabinet de quelque philosophe.

J'avais une lettre pour le ministre de France auprès de la diète germanique, M. le comte Reinhart, Allemand d'origine, depuis longtemps au service de France, et qui, après avoir traversé une longue carrière diplomatique, a trouvé à Francfort un poste qui convient à sa capacité et à ses goûts. Il connaît profondément l'Allemagne. Il a été lié avec les hommes les plus distingués de son temps, et il est encore un des correspondants de Gœthe. Son instruction est surtout historique et littéraire, mais il s'intéresse aussi à la philosophie.

S'il appartenait à une école, ce serait plutôt à celle de Kant. Il connaît personnellement et il révère M. Jacobi. Mais toute la nouvelle philosophie allemande, celle qui commence à M. Schelling, lui est peu familière et fort suspecte. M. Reinhart est un ami sincère de la liberté et de la révolution française. Il en chérit toujours les principes et il aime ceux qui les aiment comme lui. Par ces divers motifs M. Reinhart me prit en affection, et il se forma entre nous une liaison et je puis le dire une amitié qui a résisté à plus d'une épreuve [1].

Les hommes distingués que je connus à Francfort par l'entremise de M. Reinhart sont MM. Fr. Schlosser, Manuel, Passavant et Frédérik Schlegel.

M. Frédérik Schlosser était alors bibliothécaire de la ville de Francfort et professeur d'histoire au Gymnase. Il a écrit une savante histoire des iconoclastes, et il achève en ce moment une histoire du moyen âge, qu'il publie volume par volume. M. Schlosser n'est pas un historien du premier ordre [2] et un esprit très original; d'ailleurs la philosophie n'est pas son affaire : mais comme un historien doit un peu s'occuper de tout, il est assez au courant de l'état de la philosophie en Allemagne, et il m'en a fait un tableau qui aurait pu m'arrêter tout court au début de mon voyage. Selon lui,

1. M. de Reinhart est mort en 1837, membre de l'Institut et pair de France. M. de Talleyrand a prononcé son éloge le 3 mars, 1838. Voyez les *Mémoires de l'Académie des sciences morales et politiques*, t. II.

2. M. Schlosser est connu en France par une estimable *Histoire du* XVIIIe *siècle*, traduite par M. de Golbery.

depuis Kant, la philosophie en Allemagne va de mal en pis et d'extravagance en extravagance. « Ce que vous savez de l'Allemagne, me dit-il, est précisément ce qu'elle a de mieux : ce que vous en ignorez ne vaut pas la peine d'être appris. Dans cette multitude de systèmes qui se combattent, je m'attache à ceux qui, quels que soient leurs principes spéculatifs, sont favorables à la vertu et conservent dans l'âme des jeunes gens le trésor de la foi chrétienne. Par exemple, M. Daub, professeur de théologie à Heidelberg, est un des philosophes les plus vertueux qu'il y ait en Allemagne, et vous devriez aller à Heidelberg pour faire sa connaissance. »

M. Manuel est un jeune Vaudois, ministre de l'église réformée de Francfort. Il a beaucoup d'esprit et d'instruction; mais ses goûts sont particulièrement littéraires. Sa théologie n'est point raffinée; c'est celle de Calvin, avec les nuances de tolérance et de mysticisme qu'y mêle involontairement la belle âme de M. Manuel.

Il prend l'Écriture sainte à la lettre. Depuis Adam, l'homme est radicalement déchu, corrompu dans son esprit et dans son cœur. La raison seule ne peut donner la vérité; la volonté seule ne peut produire la vertu. La raison est incapable de nous faire connaître Dieu. Les œuvres de l'homme sont sans valeur; elles ne sauvent pas, et on ne peut être sauvé que par les mérites de Jésus-Christ. Il n'y pas de philosophie : la seule philosophie est le christianisme [1]. — On conçoit la triste im-

1. On le voit : c'est le jansénisme exagéré. Nous avons rencontré sur notre route, et, à ce qu'il nous semble, solidement réfuté le jansé-

pression que faisait sur moi une pareille doctrine. J'y reconnaissais avec douleur une secte, alors, grâce à Dieu, fort peu répandue en France, mais aujourd'hui très puissante, qu'on appelle le méthodisme. Par politesse, je dissimulais à M. Manuel le sentiment pénible que j'éprouvais, et me bornais à lui témoigner un peu d'étonnement qu'un esprit aussi ferme, une âme aussi bonne, se pût laisser dominer par le préjugé religieux jusqu'à recevoir des dogmes aussi désolants. Comment! vous n'admettez pas qu'Aristide, Épaminondas, Socrate, aient connu, aimé et pratiqué la vertu! Vous n'admettez pas que Platon ait connu Dieu! L'Église catholique traite bien mieux la raison et la philosophie. Elle distingue la vraie et la fausse philosophie; elle accepte l'une et repousse l'autre. Chez nous, il est de foi que la lumière naturelle peut nous donner la connaissance certaine de la liberté, de la vertu, de la spiritualité de l'âme, et de Dieu. Aussi nous avons dans nos écoles des chaires de philosophie. Avec vos dogmes, vous n'en devriez souffrir aucune. Mais puisque vous n'admettez d'autre philosophie que le christianisme, c'est une raison de plus de le bien connaître. La doctrine de saint Augustin sur la grâce est déjà très forte : elle n'a pas besoin d'être encore exagérée; elle demande bien plutôt à être tempérée et expliquée comme elle l'a été par l'Église. Là-dessus je me permettais de dire bien doucement à M. Manuel que le chapitre de mon

nisme, tout en admirant beaucoup Port-Royal, dans nos ÉTUDES SUR PASCAL, v^e édit, p. 66-100, etc.

petit catéchisme, intitulé *de la Satisfaction*[1], bien entendu, est tout autrement profond que la théorie méthodiste; et je m'efforçais d'inspirer au jeune pasteur le goût de l'histoire ecclésiastique et des spéculations philosophiques. M. Manuel me répondait toujours : « Je n'ai pas la prétention d'être un savant ni un philosophe : je ne suis, je ne veux être que chrétien, et chrétien selon mon Église. » Le dimanche, j'allai l'entendre prêcher sur le sujet habituel de nos entretiens : il me plut par la noblesse et la douceur de son langage. M. Manuel, dont la doctrine est si intolérante, est dans la pratique, par une contradiction rare et généreuse, la tolérance même. Nous passions ensemble presque toutes nos soirées, et nous allions à la campagne promener nos communes rêveries dans un abandon vraiment fraternel. Il aimait profondément sa patrie; il la regrettait; il soupirait après ses Alpes et après son beau lac; le Rhin et les montagnes que nous apercevions les lui rappelaient tristement. Depuis, j'ai appris qu'il était retourné dans son pays, et que cet homme vraiment évangélique avait enseveli ses talents dans l'obscure et sainte fonction de directeur de la maison pénitentiaire de Lausanne. Ainsi les hommes ne connaîtront pas M. Manuel. Mais qu'est-il besoin d'être connu des hommes? Ce bruit qu'on fait parmi eux, dangereux pour la vertu, que fait-il pour le bonheur? Je n'ai pas la force d'envier la destinée de M. Manuel, mais je n'ai pas non plus la faiblesse de le plaindre.

1. J'entends le catéchisme de Bossuet qui, dans ma jeunesse, était le catéchisme universel, à l'usage de toutes les écoles de l'empire français.

M. Passavant, docteur en médecine, est chrétien aussi comme M. Manuel, mais il l'est bien différemment et à la manière de M. Franz Baader dont il est un fervent disciple. M. Passavant a fait tous ses efforts pour m'expliquer la doctrine de son maître, sans y réussir. Cette doctrine n'a point une méthode fixe, des principes arrêtés, un développement régulier; c'est une suite d'aperçus ingénieux et subtils qui répandent sur toutes choses une lumière équivoque. Il semble que M. Baader ne veuille pas dire son dernier mot, et que, moitié naturellement, moitié à dessein, il embrouille la religion par la philosophie et la philosophie par la religion. Jusqu'ici, du moins, le christianisme de M. Baader n'est pas à mes yeux un christianisme de bon aloi. M. Baader a été d'abord un disciple de la *Philosophie de la nature*. Plus tard il y a joint une imitation du mysticisme de Bœhme et de saint Martin, et le voilà maintenant un des coryphées du catholicisme bavarois [1]. M. le docteur Passavant, pour me séduire à la philosophie de son maître et me montrer son orthodoxie, m'a prêté un petit écrit français de M. Baader sur l'Eucharistie. Je n'ai fait que le parcourir à la hâte; mais je suis forcé de dire que ce petit écrit m'a paru un chef-d'œuvre d'extravagance. On y dit que l'Eucharistie est un préservatif réel, physique et moral, contre le démon qui mange le corps et boit le sang, c'est-à-dire l'âme. *Eva* nous perdit, *Ave*

1. M. Franz Baader est né à Munich en 1765, et il était en 1817 membre de l'Académie des sciences de cette ville.

nous sauve; car *Ave* c'est *Eva* retourné [1]. Que dites-vous de ce christianisme?

M. le docteur Passavant explique le péché originel d'une façon très bizarre. Il admet la préexistence des âmes; et, pour lui, Adam n'est pas l'idéal de l'homme parfait, c'est la personnification de la matière. Les esprits que nous sommes ont donc péché dans Adam, c'est-à-dire dans la matière; et pour cela ils sont tous punis. C'est ainsi qu'Adam nous a perdus, et nous portons aujourd'hui la juste peine de ce péché originel. L'homme sent qu'il n'est pas dans l'ordre, qu'il n'y a pas d'harmonie en lui-même, et que l'état actuel est un état monstrueux. M. le docteur Passavant, ainsi que M. Manuel, voit partout des preuves du péché originel contracté par tous et puni dans tous. Nous étions des anges, des êtres supérieurs qui nous sommes abaissés nous-mêmes vers les choses de la terre, et Platon a entrevu la doctrine chrétienne. Quant à Dieu, on ne peut trop se pénétrer de ces paroles de saint Paul : « Nous vivons en Dieu et nous nous y mouvons. » La croyance en Dieu est la croyance primitive. Elle précède celle du moi; car le moi n'est concevable que rapporté à Dieu. — Oui, sans doute, le moi n'est bien et parfaitement concevable que rapporté à Dieu; mais, pour connaître Dieu ou quoi que ce soit, il faut aussi

1. Ce petit écrit avait été imprimé en 1816, et distribué seulement aux adeptes. M. Baader l'a publié de nouveau dans la collection de ses opuscules philosophiques, 2 vol. in-8°, Münster, 1831-1832, t. Ier, p. 207.

se connaître soi-même. La connaissance de Dieu ne peut donc pas précéder celle du moi; elle la suit; tout au plus peut-on admettre que ces deux connaissances sont contemporaines : elles se supposent, se soutiennent et s'achèvent l'une l'autre.

M. Passavant ayant souvent employé dans la conversation le mot de révélation, je lui ai demandé s'il admettait une révélation particulière autre que la révélation faite une fois pour toutes au genre humain. Il m'a dit qu'oui. — Socrate a-t-il connu cette seconde révélation? — Oui. — Et Confucius? — Aussi. — Mais la révélation dont vous me parlez n'est donc pas la révélation de Jésus-Christ; est-ce alors une révélation personnelle, faite à quelqu'un de privilégié, par une grâce spéciale? — Point de réponse intelligible.

M. le docteur Passavant s'occupe beaucoup de magnétisme animal. Il en attend de grandes lumières et une sorte d'affranchissement des liens de la matière [1]. Il croit qu'on ne doit pas non plus mépriser les songes, et qu'on y voit souvent plus clair que dans la veille. M. Manuel nous a raconté qu'il connaît un homme, vivant encore à présent, et d'ailleurs très raisonnable, auquel est arrivé le fait suivant. Une nuit, il vit en songe sa fille unique, en pension dans une ville voisine; il la vit mourante avec tel habillement, avec telle coiffure, dans telle chambre. Il se lève, court à la ville

1. M. Passavant a depuis mis au jour des *Recherches sur le magnétisme animal, Untersuchungen über den Lebensmagnetismus*, Francfort-sur-le-Mein. 1821.

voisine et demande sa fille; on lui dit qu'elle est malade; on le conduit à sa chambre; il reconnaît cette chambre qu'il a vue en rêve; il reconnaît les meubles, etc. Ah! ma fille est perdue! En effet, deux heures après elle était morte. — Dieu voulait que je la visse encore une fois!

M. Frédérik Schlegel est, ainsi que son frère Auguste Guillaume, un des plus grands critiques de l'Allemagne. Comme son frère aussi, et avant lui, il a étudié les langues orientales et publié un ouvrage très estimé sur la *Langue et la sagesse des Indiens*. Il a touché à tout et il a traversé tout. Il a commencé par être un des partisans les plus ardents de M. Schelling, et il a composé à cette époque de sa vie des romans panthéistes d'une moralité très équivoque. Dans la suite il a abandonné la philosophie pour la religion, et il est devenu chrétien orthodoxe. C'est alors qu'il a converti sa femme, de juive qu'elle était, au protestantisme. Puis, étant lui-même devenu catholique, il l'a une seconde fois convertie au catholicisme, et, aujourd'hui, ils convertissent tous deux à qui mieux mieux. M. Schlegel est conseiller de la légation autrichienne auprès de la diète germanique, et il passe pour un des favoris de M. Gentz, favori lui-même de M. de Metternich. Les protestants et beaucoup de philosophes attribuent tant de changements à des calculs intéressés, comme si l'homme, pour changer, avait besoin d'être poussé par l'intérêt, comme si la mobilité n'était pas dans sa nature, et même n'entrait pas jusqu'à un certain point dans ses perfections! Mais je laisse là les bavardages

des partis; je prends M. Fr. Schlegel en lui-même et vais raconter ce qu'il m'a dit.

C'est un homme d'une figure belle et régulière, mais l'embonpoint commence à le gagner. Ses manières sont extrêmement simples. Il me reçut assez bien et m'invita à venir le soir avec lui faire une promenade autour de la ville. Il parle français à merveille, et s'exprime avec une clarté parfaite. Voici le résumé de notre conversation :

« Prenez garde à la route dans laquelle vous allez entrer : c'est celle du panthéisme. Avec Kant, comme vous l'entrevoyez déjà, Fichte est inévitable; mais avec Fichte il faut bien savoir que Schelling est inévitable aussi : la raison ne peut conduire qu'au panthéisme.

« On pouvait croire d'abord que Jacobi ne tomberait point dans le panthéisme, lui qui voulait substituer l'empire du sentiment à celui de la raison. Mais quand il a expliqué nettement ce qu'il entendait par le sentiment du divin, il s'est trouvé que ce sentiment des choses divines appartient à la raison, et que l'adversaire de Kant en est le disciple. Voilà donc Jacobi lui-même rationaliste, et, s'il était conséquent, il devrait être panthéiste, c'est-à-dire athée.

« La vérité est qu'il y a un sens particulier des choses divines, un organe intérieur, une révélation immédiate des faits religieux. L'empirisme est le seul système raisonnable; mais ce n'est pas l'empirisme de Locke et de Condillac; il y a un empirisme supérieur; il y a des visions de conscience extraordinaires qui

donnent cette foi légitime et infaillible que ne peut donner la raison.

« C'est ce sens qu'il faut dégager, ce sont ces visions qu'il faut éclaircir.

« Bacon a très bien vu cela, et jusqu'ici personne n'a compris Bacon. Bacon indique souvent deux genres de recherches entièrement distinctes, les faits ordinaires pour lesquels il a tracé de si belles méthodes, et les faits religieux qu'il n'a point développés, mais qu'il reconnaît comme une partie riche et neuve de la science humaine. »

En entendant parler ainsi M. Frédérik Schlegel à Francfort, je me souvins que l'hiver précédent à Paris, dans la rue Royale, son frère Auguste Guillaume m'avait tenu exactement le même langage. Il m'avait dit : « Nul argument ne prouve Dieu. Kant a rendu un service immense en délivrant pour jamais la philosophie de toutes ces vaines argumentations pour ou contre l'existence de Dieu ; mais la raison pratique ne donne pas plus Dieu que la raison spéculative, parce que c'est encore là de la raison. La foi seule peut mener à Dieu. Hemsterhuis et Jacobi l'ont bien vu, mais la foi de Jacobi est équivoque et l'on ne sait trop ce qu'il veut dire. L'âme humaine est une sphère dont un côté est tourné vers le monde extérieur, et l'autre côté nous révèle Dieu et l'autre vie. Il ne faut pas confondre Bacon avec ses disciples. Il leur est très supérieur, et il en est très différent. Une étude profonde de Bacon donnerait des résultats nouveaux et inattendus. »

Nous voilà donc, selon MM. Schlegel, ramenés à Bacon et à un empirisme d'un nouveau genre. En effet, Bacon ne repousse pas absolument l'étude de certains faits, ordinairement attribués à la superstition et à l'extravagance, et on peut trouver à cet égard dans le livre *De l'utilité et de l'avancement de la science* des phrases dignes d'être remarquées et recueillies, par exemple celles-ci : « La divination a son fondement naturel dans la puissance de l'âme qui en se repliant sur elle-même pressent l'avenir : ces pressentiments ont lieu surtout dans le rêve, dans l'extase, à l'approche de la mort..... Il se peut que les choses divines elles-mêmes influent directement sur nous et réveillent l'entendement endormi [1]... » Voilà, certes, des passages qui étonneraient bien certains disciples de Bacon. Mais il y a loin de ces passages isolés et peu nombreux à une théorie philosophique; et nulle part on ne trouve dans Bacon la moindre tendance au mysticisme; l'imputer à Bacon, c'est chercher soi-même le paradoxe et gâter l'histoire de la philosophie, comme la philosophie elle-même, par une vue partielle et incomplète de la vérité.

M. F. Schlegel n'estime point l'école écossaise; il pense qu'il faut philosopher ou ne pas philosopher, comme si philosopher avec sobriété et dans les limites des facultés humaines n'était pas philosopher encore, et de la plus sage manière ! A ce compte, Socrate serait

1. Voyez notre ESQUISSE D'UNE HISTOIRE GÉNÉRALE DE LA PHILOSOPHIE, leç. XIe.

un pauvre philosophe. M. Fr. Schlegel m'a dit que les deux hommes de France qui seuls peuvent prétendre à l'esprit philosophique, sont Saint-Martin et M. de Bonald. M. de Bonald a le tort d'avoir appelé au secours de la religion la raison qui la détruit, mais il spécule de haut. Pour Saint-Martin, c'est un scandale qu'il n'ait pas produit plus d'effet en France [1].

Voici le jugement de M. Fr. Schlegel sur les philosophes allemands contemporains : « Fries et Krug sont des « esprits médiocres. Bouterweck est superficiel. Hegel « est subtil. A Berlin, il faut voir Solger et Schleiermacher. Les trois hommes les plus éminents de l'Allemagne sont Jacobi, Schelling et Baader. »

Je me refusais à placer M. Baader en pareille compagnie, d'après son écrit sur l'Eucharistie. Je faisais aussi bien des objections contre la doctrine de M. Jacobi, telle au moins que je la concevais, et je défendais la théorie platonicienne de la raison. « La raison, la raison! me dit M. Fr. Schlegel; prenez garde, encore un pas, et vous voilà panthéiste. » Mais la prédiction ne m'effrayait guère; car depuis longtemps j'étais familier avec ce jeu du parti catholique, qui, au lieu de nous persuader

1. Saint-Martin a produit en France l'effet qu'il devait produire : il a formé autour de lui une petite école qui a subsisté dans l'ombre. Nous avons toujours parlé du célèbre théosophe avec un respect sincère. Voyez PHILOSOPHIE DE LOCKE, Ire leç., *Classification des écoles au* XVIIIe *siècle*, p. 9 : « Il est juste de reconnaître que jamais le mysticisme n'a eu en France un interprète plus profond, plus éloquent et qui ait exercé plus d'influence que Saint-Martin. Ses ouvrages, célèbres dans toute l'Europe, ont fait école parmi nous. »

le christianisme en nous y faisant voir, avec tous les grands docteurs de l'Église, le triomphe de la raison, prétend, suivant un artifice inventé par Pascal et tout récemment rajeuni par l'abbé de Lamennais, nous mener à la foi par la route du scepticisme, en nous enseignant l'impuissance de la raison, en s'efforçant même de l'établir par le raisonnement, ce qui vraiment n'est pas un paralogisme d'un médiocre ridicule [1].

M. Frédérik Schlegel se propose de publier un jour ses idées, mais il attend : il se trouve encore trop jeune pour cela, quoiqu'il ait au moins cinquante ans. D'ailleurs est-il parfaitement convaincu, bien arrêté et catholique de tous points; ou n'y a-t-il pas encore en lui du vieil homme, et sans hypocrisie ne se joue-t-il pas un peu de son esprit et de son instruction au service de sa cause nouvelle, comme il faisait autrefois pour une cause différente? C'est ce que je n'ai ni la prétention de décider ni même le désir de rechercher. On peut avoir très sincèrement changé d'opinion et n'avoir pas changé de nature. Sans me séduire, j'avoue que M. F. Schlegel m'a beaucoup plu. Je n'ai pu voir en lui le Méphistophélès dont on avait voulu me faire peur, et j'échappai fort aisément aux piéges qu'il ne songeait pas à me tendre [2].

J'allais donc quitter Francfort pour faire le tour de

1. Il n'est pas besoin de marquer la différence que nous mettons entre le parti catholique et la religion catholique : l'un est à nos yeux le plus grand danger de l'autre.

2. M. Fr. Schlegel a fait à Vienne des leçons sur *la Philosophie de l'histoire*, et d'autres sur *la Philosophie de la vie*, publiées en 1828, et qui ne contiennent rien de fort original. Il est mort à Dresde en 1829.

l'Allemagne, quand une rencontre inattendue vint changer mes desseins.

M. Schlosser, venant d'être nommé professeur d'histoire et bibliothécaire à l'université d'Heidelberg, m'engagea à faire avec lui une excursion jusqu'à cette ville, et j'acceptai cette offre comme on accepte une partie de campagne, comme à Paris tout étranger va visiter Versailles ou Fontainebleau.

Cette petite course me fit grand plaisir. Je vis en passant Darmstadt, qui est une charmante ville avec de magnifiques jardins. Pour Heidelberg, il n'y a pas un livre de voyage sur le Rhin qui ne célèbre avec raison sa situation sur les bords du Neckar, les ruines pittoresques de son vieux château, la beauté des environs, la variété des points de vue tour à tour les plus riants ou les plus sauvages. Mais, dans une ville d'université, il fallait bien voir aussi quelques professeurs. M. Schlosser m'introduisit chez son ami M. Daub, le théologien philosophe dont il m'avait fait un si grand éloge. M. Daub est un homme d'une physionomie mâle et sérieuse. Le peu qu'il me dit avait l'accent de la conviction et de la force; mais il me fut impossible d'engager avec lui une conversation régulière, car il entend à peine le français; et il me déclara, avec une modestie admirable, que si j'étais curieux de philosophie, ce n'était pas à lui qu'il fallait m'adresser, mais au professeur de philosophie de l'université d'Heidelberg, M. Hegel. Je me souvins que ce nom m'avait été prononcé entre plusieurs autres par M. Schlegel avec un éloge assez médiocre, et

j'hésitais si je ferais visite à celui qui le portait. J'étais pressé de retourner à Francfort et n'avais pas destiné plus de deux ou trois jours à cette promenade. Cependant, par scrupule de conscience, je me décidai à aller voir M. Hegel quelques heures avant le départ de la voiture. Mais ce jour-là la voiture partit sans moi; le lendemain, elle partit sans moi encore, et le surlendemain je ne quittai Heidelberg qu'avec la ferme résolution d'y revenir et d'y séjourner quelque temps avant de rentrer en France.

Que s'était-il donc passé? J'avais trouvé sans le chercher l'homme qui me convenait. Dès les premiers mots, j'avais plu à M. Hegel, et il m'avait plu; nous avions pris confiance l'un dans l'autre, et j'avais reconnu en lui un de ces hommes éminents auxquels il faut s'attacher, non pour les suivre, mais pour les étudier et les comprendre, quand on a le bonheur de les trouver sur sa route.

Il n'est pas très facile d'expliquer cette sympathie si prompte et si forte qui m'attira vers le professeur de philosophie de l'université d'Heidelberg. M. Hegel n'avait point encore la renommée qui pouvait exercer quelque prestige sur l'imagination d'un jeune homme : il ne passait alors que pour un élève distingué de M. Schelling. Ce n'étaient pas non plus sa brillante élocution et le charme de sa parole qui avaient pu me séduire; il s'est toujours exprimé avec peine en allemand, et il parlait très mal le français. Voici comment je me rends compte du goût que je ressentis d'abord

pour lui. A Francfort, le seul esprit supérieur que j'eusse rencontré était Schlegel, et Schlegel était mystique et illibéral; au fond, il détestait la révolution française et la France, tandis que moi j'adorais la révolution, la liberté et la philosophie. Mon jeune spiritualisme avait même de la peine à ne pas être injuste envers le mysticisme. M. Hegel aimait la France, il aimait la révolution de 1789, et, pour me servir d'une expression de l'empereur Napoléon, que M. Hegel me rappelait souvent, lui aussi il était *Bleu*. Il était à la fois très libéral et très monarchique, et ces deux sentiments sont aussi au plus haut degré et dans mon cœur et dans ma raison. Il connaissait parfaitement l'histoire de la révolution française, qui m'était familière, et nous en parlions perpétuellement. J'étais charmé de trouver dans un homme de son âge et de son mérite mes sentiments les plus intimes; et lui, déjà vieux, semblait comme réchauffer son âme au feu de la mienne. Et puis M. Hegel était un esprit d'une liberté sans bornes. Il soumettait à ses spéculations toutes choses, les religions aussi bien que les gouvernements, les arts, les lettres, les sciences; et il plaçait au-dessus de tout la philosophie. Il me laissa voir pour ainsi dire le fantôme d'idées grandes et vastes; il me présenta, dans le langage un peu scholastique qui lui était propre, une masse de propositions générales plus hardies et plus étranges les unes que les autres, et qui firent sur moi l'effet des ténèbres visibles du Dante. Tout ne m'y était pas entièrement inintelligible, et ce que j'en saisissais me donnait un ardent

désir d'en connaître davantage. Il y avait du moins entre M. Hegel et moi quelque chose de commun, une foi commune dans la philosophie, une commune conviction qu'il y a ou qu'il peut y avoir pour l'esprit humain une science vraiment digne de ce nom qui n'atteint pas seulement l'apparence, mais la réalité des choses, qui n'exprime pas seulement les rêves mobiles de l'imagination humaine, mais les caractères intrinsèques des êtres. M. Hegel était dogmatique; et, sans que je pusse encore me bien orienter dans son dogmatisme, il m'attirait par là. De son côté, il me savait gré des efforts que je faisais pour l'entendre et de mon goût pour les grandes spéculations. Ainsi se forma notre amitié, et cette liaison à la fois de cœur et d'esprit qui ne s'est jamais démentie, alors même qu'avec le temps la différence de nos vues en métaphysique se déclara de plus en plus, et que la politique demeura notre seul et dernier lien.

Au bout de quelques jours, je restai persuadé que, pour ne pas être à ma portée, le professeur de philosophie de l'université d'Heidelberg n'en était pas moins un esprit du premier ordre, en possession d'une grande doctrine, digne d'être sérieusement étudiée. Je reconnus en même temps l'impossibilité de parcourir utilement l'Allemagne entière en quelques mois, quand on est exposé à rencontrer dans la moindre université des hommes aussi remarquables. Je fis donc deux parts de l'Allemagne, le nord et le midi, et je résolus de consacrer au nord ce premier voyage et de remettre le midi

à une autre année. Voici le plan que je formai : aller à Gœttingen et y séjourner quelque temps; monter vers le nord jusqu'à Berlin; passer en Saxe, visiter Dresde, Leipzig, Iéna et Weimar; redescendre sur les bords du Rhin par Wurtzbourg, revenir à Heidelberg, et rentrer en France par Strasbourg. C'était déjà une assez belle course pour trois ou quatre mois de vacances; elle embrassait des pays très différents, des universités et des écoles opposées, presque également célèbres, les principaux foyers du protestantisme avec un avant-goût de la Bavière catholique à Wurtzbourg, une foule d'hommes dont la renommée remplissait alors l'Allemagne; enfin elle avait pour point de départ et pour terme Heidelberg et le nouvel ami que m'avait donné le hasard.

Ce plan arrêté, je reviens en toute hâte à Francfort et me mets immédiatement en route pour Gœttingen.

II

Route de Francfort à Gœttingen. — Marburg et M. Tennemann. — Cassel et Willemshœhe.

Du 20 au 24 août.

Pendant la route de Francfort à Giessen, j'emploie mon temps à fixer dans mon esprit les points sur lesquels je me propose d'interroger mes futurs interlocuteurs. En faisant les premiers pas sur le sol de l'Alle-

magne, je songe à ce que je veux surtout lui demander, et me voilà au fond de la diligence écrivant au crayon une liste de questions à proposer à tout venant. Quand je jette les yeux aujourd'hui sur cette liste à moitié effacée, je trouve qu'en vérité je n'étais pas dégoûté de vouloir obtenir la solution de pareilles questions : cela, certes, aurait bien valu les frais du voyage. Je ne veux pas transcrire ici tout ce long et indéchiffrable grimoire, quelque intérêt qu'il ait encore pour moi, comme une sorte de statistique de mon esprit, de mes recherches et de mes pensées à cette époque de ma vie; je me bornerai à en donner un échantillon.

Philosophie proprement dite : Psychologie. Logique et Métaphysique. — Combien l'esprit humain possède-t-il de facultés simples et irréductibles?

Combien y a-t-il de vérités premières, de principes universels et nécessaires, de lois de l'esprit?

Toutes nos connaissances sont-elles purement subjectives? Faut-il rayer du langage humain ces mots : la nature des choses; et n'y laisser que ceux-ci : la nature de notre esprit?

Comment la nouvelle école de Kant explique-t-elle la notion de l'absolu?

Dans quelles circonstances acquérons-nous la notion de l'être? Quel est le premier être qui nous est donné, et dans quel ordre les êtres arrivent-ils à notre connaissance? N'y a-t-il pas plutôt simultanéité que succession dans la plupart de nos idées fondamentales?

En quoi consiste la notion de matière? Du système

atomistique et corpusculaire, et du système des forces. Du plein et du vide. De l'échelle des êtres et de leur ordre de développement.

La philosophie de la nature a-t-elle fait des découvertes qui lui soient propres en physiologie, en anatomie comparée, en physique, en chimie, etc., ou n'est-elle qu'une nouvelle manière d'expliquer les faits admis par tout le monde?

Dieu est-il un être personnel, avec la conscience, et des facultés distinctes, par exemple le sentiment, la volonté et la raison, dans les proportions de sa nature infinie? ou n'est-ce que la personnification de l'ordre du monde, de la première impulsion jugée nécessaire pour commencer le mouvement, de la substance éternelle qu'on est obligé d'admettre derrière tous les phénomènes dont l'ensemble compose l'univers visible?

Le moi a-t-il par lui-même une substantialité qui résiste à la dissolution des organes corporels, et qui, par conséquent, soit un sûr fondement d'immortalité? ou le moi n'est-il lui-même qu'un phénomène soumis en ce monde à certaines conditions, et qui, pour durer dans un autre monde, aurait besoin d'un acte spécial de Dieu?

Morale. — Quel est le but de la vie? Une épreuve dont l'objet et la fin est le perfectionnement libre de l'âme, ou un simple et nécessaire développement de l'existence universelle sous certaines conditions particulières?

Kant a raison : il y a une loi du devoir distincte de

l'intérêt et de la prudence, et il faut obéir à cette loi. Mais il s'agit de savoir ce que cette loi commande.

Théologie. — Quelle est l'authenticité des quatre Évangiles, et surtout de l'Évangile de saint Jean?

Du christianisme d'Alexandrie : ce qu'il a pu recevoir de la philosophie platonicienne.

De l'histoire du dogme de la Trinité jusqu'au temps de saint Athanase et du concile de Nicée.

De la philosophie de l'histoire et de l'interprétation symbolique appliquée au christianisme.

Dans le rapprochement qui, dit-on, s'opère aujourd'hui en Allemagne entre le luthéranisme et le calvinisme, laquelle de ces deux communions a l'avantage? La tentative de Leibnitz, à la fin du XVIIe siècle, de rapprocher les églises protestantes de leur mère, l'Église catholique, ne peut-elle se renouveler aujourd'hui, au moins dans le monde de la pensée, à l'aide d'une philosophie supérieure?

Esthétique. — 1° Le beau et le sublime sont-ils distincts? 2° Sont-ce des sentiments ou des conceptions? 3° Peut-il y avoir du beau et du sublime sans quelque idée morale? 4° L'art ne fait-il qu'imiter la nature, ou bien opère-t-il librement sur elle, et dans ce cas, quelle est sa règle et sa fin? 5° De la querelle du romantique et du classique. Le romantique n'est-il que l'imitation du moyen âge avec le cortége de ses idées et de ses sentiments, ou y a-t-il dans l'art un élément romantique, universel et éternel?

De l'état du monde. — Quel est le but vers lequel

marche l'Europe depuis la révolution française? — Que pensez-vous du système représentatif dans la science et dans la pratique? La monarchie constitutionnelle n'est-elle pas très préférable à la fois à la monarchie pure et à la démocratie pure, dont elle possède tous les avantages sans en avoir les inconvénients?

En Allemagne, après tant de systèmes de toute espèce, en est-on encore à la recherche de tel ou tel système, qui paraisse supérieur à tous les autres et s'établisse sur leurs ruines, ou ne sent-on pas le besoin de quelque combinaison plus vaste que tous les systèmes particuliers, et où chacun d'eux pourrait avoir sa représentation? On essaie une diète fédérale à Francfort. La philosophie aussi ne pourrait-elle pas avoir comme sa diète, où chaque grand système aurait ses droits et les ferait valoir au profit de la philosophie tout entière?

Tout en écrivant ces questions, et en laissant aller mon esprit au torrent de pensées et de rêveries où elles l'entraînent, j'arrive à Giessen, petite ville de sept à huit mille âmes, dans le duché de Hesse-Darmstadt. Ce duché, comme tout État, même le plus petit, en Allemagne, a une résidence, où siége le gouvernement, et une université. La résidence est Darmstadt, et l'université, Giessen. Cette université n'est pas très ancienne et ne remonte pas au delà des premières années du XVIIe siècle. Elle compte à peu près trois cents étudiants. Je n'y séjourne pas, et le lendemain, laissant à droite Fulda avec sa cathédrale, où repose l'apôtre et le civilisateur

de l'Allemagne, saint Boniface, et à gauche Wetzlar, où sont encore la couronne des empereurs d'Allemagne et l'anneau de fer qu'on leur mettait au doigt, je quitte le duché de Hesse-Darmstadt et j'entre dans la Hesse-Électorale.

Ici se rencontrent partout des vestiges des anciens temps, partout des châteaux forts tombant en ruine. Population énergique et pauvre, montagnes couvertes de chênes, ciel gris, triste et plat, mauvais temps, mauvais chemin : sombre aspect de la Westphalie.

Marburg, type de la ville du moyen âge. Figurez-vous au haut d'une colline un antique château en ruine; autour, sur le penchant et au pied de la colline, quelques maisons mal bâties : voilà Marburg. Mais, au milieu de ces tristes maisons, est une belle église gothique qui renferme des tableaux d'Albert Durer et les tombeaux de plusieurs princes de la Hesse. Marburg est aussi une des plus anciennes universités de l'Allemagne, fondée en 1527 par Philippe le Magnanime, sous l'inspiration de Mélanchton, pour servir de foyer et de tribune au protestantisme. En me promenant dans la cour de cette vieille université, je songe à plusieurs de mes compatriotes qui jadis y trouvèrent un asile : je songe à ce courageux et savant franciscain d'Avignon, François Lambert, qui, ayant quitté la foi ancienne pour la foi nouvelle, vint ici défendre et propager la réforme par ses leçons et par ses écrits. C'est encore ici qu'il y a un siècle Wolf, chassé de Halle par l'orthodoxie protestante, devenue à son

tour aussi intolérante, aussi ombrageuse que l'orthodoxie romaine, vint chercher un enseignement plus libre et publier en paix ses innombrables ouvrages. C'est ici enfin que l'histoire de la philosophie, fondée par Brucker, au milieu du XVIIIe siècle, a trouvé jusqu'au moment même où je parle les plus savants et les plus habiles interprètes. L'auteur de l'*Esprit de la philosophie spéculative*, Tiedemann, a été professeur à Marburg, depuis 1786 jusqu'à sa mort en 1803. Il a eu pour successeur M. Tennemann, c'est-à-dire l'homme de ce temps qui a rendu le plus de services à l'histoire de la philosophie [1]. Depuis 1804, M. Tennemann enseigne ici, et il publie une *Histoire générale de la Philosophie* qui compte déjà huit ou neuf volumes et qui doit en avoir une douzaine. Un des plus importants écrits de ce savant homme est le *Système de la philosophie platonicienne*, en quatre volumes ; et le plus utile peut-être est son *Manuel de l'histoire de la philosophie*, qui a paru en 1812 et qui aujourd'hui sert partout de base à l'enseignement, comme auparavant le *Manuel* de Brucker.

Je m'empressai de faire visite à M. Tennemann. C'est un homme d'environ cinquante-cinq à soixante ans, de taille moyenne, grêle de corps et de figure, d'une politesse extrême, et qui me reçut fort bien. Malheureusement il ne parle pas français. J'essayai un peu d'alle-

1. Je parlais ainsi, et avec raison, en 1817. Depuis s'est élevé M. Ritter, et surtout M. Brandis, qui ont laissé Tennemann bien loin derrière eux.

mand que je ne pus soutenir, et nous fûmes réduits à nous entretenir en latin.

M. Tennemann est un défenseur opiniâtre de la philosophie de sa jeunesse, celle de Kant; il la regarde comme la dernière conquête de l'esprit humain, et c'est avec elle qu'il juge toutes les autres philosophies. — « Mais, lui dis-je, la philosophie de Kant aboutit au scepticisme. » — « Non pas, me répondit-il, on ne l'a pas comprise. » Et il se mit à me l'expliquer. Mais l'explication ne me suffisait pas; car elle-même était sceptique. Je le fis remarquer à M. Tennemann, et lui expliquai à mon tour ma théorie de l'objectivité de la raison[1]. Il la goûta médiocrement, et lui trouva même quelque analogie avec les idées de M. Schelling, dont il me peignit la doctrine comme le tombeau de la vraie philosophie et particulièrement de toute philosophie morale.

A propos de morale, je lui fis un grand éloge de celle de Kant, et je lui dis que je l'avais enseignée cette année à Paris. Je n'ai jamais vu un homme aussi étonné, et il m'avoua que, si un autre que moi le lui disait, il ne le croirait pas. Il me prenait les mains et me comblait de politesses. Je le calmai un peu en lui disant que j'adoptais toute la partie psychologique et toute la partie morale de la philosophie de Kant, mais que je n'en pouvais accepter les conclusions systématiques, et que

1. Voyez partout dans nos écrits, et particulièrement dans le livre DU VRAI, DU BEAU ET DU BIEN, leç. IIIe, *de la valeur des principes*, comme aussi PHILOSOPHIE DE KANT, leç. VI et leç. VIII.

j'espérais bien échapper à son scepticisme, sans abandonner ni la critique, ni la psychologie, ni la morale.

« Quel est avec vous, lui dis-je, le philosophe contemporain qui défend avec le plus de succès la doctrine de Kant, et que vous en regardez comme le représentant le plus accompli? — C'est sans contredit M. Fries, de Iena. Fries a refait pour notre siècle la Critique de la raison. Il en a gardé l'admirable méthode; et, ce qui vous plaira à vous autres Français, il en a simplifié la composition et la langue. Comme Kant, Fries est aussi un mathématicien et un physicien habile, tandis que Schelling et ses disciples ignorent entièrement les mathématiques et corrompent la physique. Mais ce qu'il faut le plus estimer dans Fries, c'est le moraliste. Il propage dans la jeunesse le goût de la vertu que détruit la *Philosophie de la nature*. Je vous conseille d'aller à Iéna voir M. Fries et de passer quelque temps auprès de lui. »

Avant de nous séparer, M. Tennemann me fit cadeau de la seconde édition de son *Manuel de l'Histoire de la Philosophie* qui venait de paraître[1]. Je lus cet ouvrage pendant le reste de la journée jusqu'à Cassel. C'est le livre d'un véritable maître. Analyses et jugements, tout y est à sa place, et dans la mesure convenable. C'est le tableau le plus complet et le plus méthodique

1. En 1816. — M. Tennemann étant mort en 1819, M. Wendt, alors professeur de philosophie à Gœttingen, a donné une troisième et une quatrième édition de ce manuel en 1820 et en 1825, et même une cinquième très améliorée en 1829. J'ai cru devoir traduire en français cet excellent ouvrage, avec l'aide de mon ami M. Viguier.

de tous les systèmes philosophiques depuis les Grecs jusqu'à nous. Mais tant d'efforts aboutiraient-ils au scepticisme? Voilà ce que je n'admettrai jamais. Ou l'esprit humain est en délire et ce monde une maison de fous, ou, comme l'esprit humain le croit, il y a en dehors de nous quelque chose qui existe réellement, qui a ses attributs et ses lois, et que notre esprit, cette autre réalité également certaine, étudie et tâche de comprendre. L'énigme de l'univers doit avoir son mot. C'est ce mot que cherche la philosophie. Elle le cherche parce qu'il est, et il est puisqu'elle le cherche. Il y a une nature des choses, cette nature nous fût-elle encore inconnue. Le dogmatisme est la vérité en philosophie, et le scepticisme est faux; ou il n'y a ni faux ni vrai, il n'y a ni bien ni mal, il n'y a rien, pas même d'apparence, car l'apparence sans réalité qu'elle manifeste est tout aussi inexplicable que la réalité elle-même; le doute est une maladie sans remède, et la philosophie un tourment sans fin et sans but.

Cassel est la capitale de la Hesse-Électorale dont Marburg est l'université. C'est une jolie ville divisée en deux parties, la vieille ville et la nouvelle, avec plusieurs belles rues et plusieurs belles places. Je reste ici un jour entier pour voir le Musée qui est assez riche, et pour aller faire une promenade à la célèbre maison de plaisance appelée Willelmshœhe, ainsi nommée parce qu'elle a été bâtie sur une hauteur par l'électeur Guillaume. Elle se compose du château proprement dit, la résidence d'été du prince, et de deux autres châteaux situés au

milieu de jardins immenses, l'un appelé le Château du Lion (Lowenburg); l'autre, le château de Charles (Karlsburg), sur la montagne de ce nom qui est celui d'un électeur de Hesse.

Le Lowenburg est comme consacré à la chevalerie et au moyen âge. Les amateurs des temps passés peuvent venir ici en pèlerinage : ils en trouveront des images frappantes, rassemblées avec un grand luxe d'érudition. D'abord une salle d'armures anciennes de toute sorte, entre autres l'armure complète du fameux général suédois, le maréchal de Horn, un canon à main qu'assurément nulle main moderne ne pourrait tirer, les premiers fusils qui furent portés, des pistolets avec des garnitures énormes, des épées plus longues que les plus longs sabres de nos cuirassiers, de lourdes masses avec leurs pointes de fer, des fléaux en fer, des chemises de fer, etc. Après avoir parcouru cette salle, on demeure convaincu que, pour être bon chevalier, il fallait encore plus de force physique que de force morale, et que Bayard se trompait bien lorsqu'en voyant des fusils et des canons, il s'écriait : Adieu la valeur! Tout au contraire, la vraie valeur appartient aux héros modernes qui s'élancent sur une brèche ou sur une batterie de canons, sans boucliers, souvent sans cuirasses et sans casques, comme Condé à Rocroi et Napoléon à Arcole. La chapelle est une imitation gothique, sans naïveté et sans grandeur. Divers tableaux de l'ancienne école allemande, et de vieux bas-reliefs d'un art fort médiocre. Ce qu'il y a de mieux est une assez

noble statue d'un duc de Hesse couché sur un tombeau ; mais cette statue est évidemment une imitation, et le duc a les traits, la pose, tout le caractère du *Gladiateur mourant*. Bien entendu, la bibliothèque n'est composée que de livres de chevalerie. Voici des tapisseries dont les têtes et les mains sont peintes. Dans cette autre salle, il y a des verres de toute dimension ; les plus vieux, qu'on devait se passer de main en main, tiendraient trois litres d'aujourd'hui. Non loin de là, une fosse profonde figure la prison d'autrefois. De l'esplanade on aperçoit un lieu entouré de barrières : c'est l'antique tournoi. Auprès, un balcon d'où les belles dames d'alors applaudissaient et couronnaient les chevaliers vainqueurs.

Le Karlsburg, qui est bâti sur une montagne, s'élève d'étage en étage à une hauteur extraordinaire, et se termine en un dôme surmonté d'une statue gigantesque de l'Hercule Farnèse. J'ai eu la folie de monter jusque dans la massue d'Hercule d'où, par une ouverture, on touche le pied du colosse, on domine tout le pays, et on découvre le Brocken et les principales branches du Harz. L'esplanade qui précède le dôme est à treize cents douze pieds au-dessus de Cassel, et l'Hercule a trente-deux pieds de haut.

Dans les jardins, ce qui me frappe le plus sont les bassins, les jets d'eau, les cascades. Un aqueduc, pratiqué à travers des rochers taillés en manière de ruines, conduit toute l'eau de Willelmshœhe sur un rocher, d'où elle se précipite et forme une cascade qui sur-

passe incomparablement toutes celles que j'ai vues. Cet eau se rassemble en tombant dans un immense bassin où il y a une fontaine, ou du moins un jet d'eau entouré de douze autres jets qui se mêlent et se confondent avec le grand, et soulèvent une masse d'eau énorme, si haute et si ample, qu'elle s'élève à cent quatre-vingt-douze pieds au-dessus du château. Parmi les curiosités gigantesques de ces jardins, on me montre l'*Enfer* et le *Pont du Diable*. L'*Enfer* était superbe autrefois; mais il a beaucoup perdu sous les Français : ce n'est plus qu'une grotte profonde et sombre, aux deux côtés de laquelle étaient deux statues; l'une est abattue, et je ne puis dire ce qu'elle représentait; l'autre est saint Michel terrassant un dragon. Pour avoir une idée du fameux *Pont du Diable*, il faudrait le voir quand les eaux vont, quand une partie des eaux du Karlsburg se presse avec fracas sous ce pont fragile suspendu entre deux roches escarpées, et roule sur un lit de pierres disposées de façon à produire des effets et des accidents plus ou moins terribles. Mais, quand je vis ce pont, son appareil de terreur lui manquait.

En résumé, sous le rapport de l'art, il n'y a rien de vraiment beau ni dans les châteaux ni dans les jardins de Willelmshœhe; mais l'ensemble est imposant et d'un assez grand effet.

En sortant le lendemain de Cassel, sur une hauteur voisine, nous rencontrons une croix, surmontée d'une roue, et sur cette roue est étendu le corps d'un malheureux qui a été rompu, puis décapité. Les pieds

pendent d'un côté; de l'autre est incliné le tronc avec les deux épaules nues et le cou coupé; une des épaules affaissée présente ses chairs à moitié pourries. La tête est plantée au milieu de la roue avec un gros clou. Tête forte, assez belle figure : les yeux semblent animés, et les lèvres sont entr'ouvertes. Cette espèce d'échafaud est en face de Willelmshœhe. On a cru faire merveille de laisser là ce cadavre en spectacle à tous les passants. Mais savez-vous ce qu'a produit cette sinistre exposition? On a volé les souliers du mort. Pour aller détacher ces souliers, il a fallu monter au haut de cette croix qui a près de cinquante pieds. Après cela, prodiguez donc les supplices et les affreux spectacles : au lieu de faire peur, on ne fait le plus souvent que familiariser avec l'atroce.

A Münden commence le Hanovre et les uniformes anglais. Quelques heures après on est à Gœttingen.

III

Dix jours à Gœttingen. — Les étudiants. L'Université. La Bibliothèque. — M. Heeren. — M. Staüdlin. — M. Eichorn. — M. Schulze. — M. Bouterweck. — Mme de R.

25 août — 5 septembre.

Gœttingen était un village avant que l'Université y fût établie, au commencement du siècle dernier : c'est encore aujourd'hui une fort petite ville. Les maisons nou-

velles s'élèvent au milieu des bicoques anciennes : aucun monument remarquable ; tout autour une campagne nue sous un ciel bas et grisâtre : la ville entière est un grand cabinet d'étude.

L'étudiant est comme le citoyen de Gœttingen ; le reste des habitants n'y semblent qu'une population d'esclaves. Il est donc naturel qu'un être aussi important soit quelque peu enclin à l'insolence. De plus, il faut savoir que l'aristocratie allemande préfère Gœttingen à toutes les autres universités, comme étant moins occupée de spéculations philosophiques et politiques que de belle littérature et d'histoire. Il faut songer aussi aux nombreux priviléges attribués aux étudiants dans toutes les universités allemandes. Il est reconnu que les étudiants composent un ordre à part, qui a le pas sur la bourgeoisie et qui n'est pas soumis à la police générale, excepté dans des cas très rares. Un étudiant qui entre violemment dans une maison, qui frappe un bourgeois, ou qui se bat en duel avec un autre étudiant et tue son adversaire, n'est pas justiciable de la justice commune. L'Université a sa police, son sénat (*senatus academicus*) qui juge les étudiants et les punit, les emprisonne, et sans les chasser les invite paternellement à s'en aller ailleurs (*consilium abeundi*), ou bien les chasse sans retour et avec éclat, ce qui s'appelle reléguer (*relegare*). Ces jugements sont imprimés et affichés à la porte de l'université, et on peut voir par le nombre de ces affiches quelle est la licence de ces jeunes gens. Notre *conseil académique* en France a bien quelques traits de ressem-

blance avec le *senatus academicus* allemand ; mais il en diffère beaucoup aussi, car il ne connaît que des délits purement universitaires que la police et la justice communes n'atteignent point : il commence où finit le droit commun, et finit où le droit commun commence. En Allemagne le *senatus academicus* a un droit exceptionnel qui suspend le droit commun. Les étudiants forment entre eux différentes nations qui rappellent l'université de Paris au moyen âge. Ces vieilles distinctions subsistent ici dans toute leur force, marquées jusque dans l'habillement. Il est impossible de confondre les étudiants avec les bourgeois. Leur costume est toujours bizarre; voici maintenant quelques variétés de cette bizarrerie. Ne mettez pas de cravate; laissez tomber vos cheveux en désordre sur votre cou et sur vos épaules; endossez une petite redingote de molleton blanc; passez dans vos jambes un pantalon de velours gris d'un pied de large avec deux rangs de baguettes sur les côtés; faites en sorte que ce pantalon énorme soit garni dès le mollet d'un cuir qui tombe sur de petites bottes mises par dessous ; n'oubliez pas la toque semblable à celle de nos palefreniers, quand ils sont à l'écurie, et vous serez habillé, je crois, à la *teutone*. Ainsi est habillé un étudiant qui est sous mes yeux; si je savais dessiner, j'en ferais la meilleure caricature. Mais j'oubliais le signe caractéristique de l'étudiant, son vrai symbole, la pipe plus ou moins longue, plus ou moins grosse ; un étudiant qui se respecte, surtout s'il est Teuton, ne peut porter une pipe de moins de deux pieds de longueur. Il

faut aussi qu'il ait bien soin de laisser croître ses favoris, ses moustaches, souvent même sa barbe, et de prendre un air farouche. J'ai décrit le noble et antique Teuton ; voici le Rhénois : pantalon de velours noir, des bottes par dessous ; une petite redingote noire garnie de boutons de même couleur et nouée avec des cordons de soie noire ; une toque noire et point de cravate. Ce costume est assez joli tant qu'il est propre.

On ne peut se faire ici une idée de toutes les folies que se permet cette jeunesse. Ce qui donne de l'importance à ces misères et en général aux étudiants, c'est que les universités en Allemagne sont presque toutes dans de petites villes. Mettez ces mêmes étudiants au milieu d'une population nombreuse, occupée d'autres intérêts, ils se confondront plus ou moins avec elle. On a beau dire que les petites villes sont favorables à l'étude : elles ne sont favorables qu'à la bizarrerie des manières et même à celle des idées. L'isolement est un mauvais apprentissage de la vie commune. Il y a d'ailleurs mille raisons scientifiques qui veulent que les universités soient placées dans de grandes villes. Mais je ne discute pas, je raconte, et je reviens à Gœttingen.

L'université de Gœttingen compte aujourd'hui douze ou quinze cents étudiants : elle n'en a jamais eu davantage, ni même autant. Les cours se font ou dans le bâtiment de l'université ou dans la maison du professeur. Les leçons sont d'avance indiquées pour chaque semestre comme chez nous. Chaque professeur annonce en latin la matière de son enseignement, avec les

jours et les heures, et on réunit ces annonces dans un grand cadre suspendu dans la cour de l'université. On les imprime aussi sous le titre de *Catalogus prælectionum*.

Une université allemande [1] se compose de quatre facultés, à savoir : la théologie, la jurisprudence, la médecine, la philosophie. Cette dernière faculté (*ordo philosophicus*) réunit nos deux facultés des sciences et des lettres. Mais si au moyen âge les lettres et les sciences pouvaient se mêler impunément parce qu'elles étaient peu développées, aujourd'hui elles doivent se séparer pour prendre tout leur essor. J'en demande bien pardon aussi à la philosophie, mais je n'aime pas trop à voir son nom à la tête d'une faculté où sont renfermés tant d'objets différents que l'esprit philosophique doit tendre sans doute à embrasser et à rapprocher, mais par les efforts individuels de quelques philosophes, et non pas officiellement. Notre division française de faculté des sciences et de faculté des lettres est plus modeste et plus vraie.

Il y a dans toute faculté deux classes de professeurs : des professeurs ordinaires (*ordentliche*) et des professeurs extraordinaires (*aüsserordentliche*); en outre, de jeunes docteurs sont admis, avec l'agrément de la faculté, à donner des leçons dans la salle publique : c'est là la pépinière des professeurs.

Les professeurs ordinaires et extraordinaires reçoivent de l'État un traitement fixe assez modique; mais ils

1. Voyez notre ouvrage sur L'INSTRUCTION PUBLIQUE EN ALLEMAGNE, ET PARTICULIÈREMENT EN PRUSSE, 2 vol., 3e édition.

tirent des élèves un traitement éventuel, en général, d'un louis par semestre pour chaque élève. Chaque cours s'appelle un collége (*ein Collegium*) : donner un cours, c'est lire un collége (*lesen ein Collegium*). Chaque collége se compose de trois leçons par semaine, et tout professeur lit plusieurs colléges, deux pour le moins ; mais chaque leçon est d'une heure seulement. En supposant donc qu'un professeur ait de la célébrité et qu'il ait une centaine d'élèves à chacun de ses cours, chacun d'eux lui rapporte deux cents louis par an ; ce qui fait quatre cents louis pour deux cours. Quelquefois même un professeur lit trois colléges. Ici, par exemple, M. Bouterweck donne trois cours, l'un sur les prolégomènes de la philosophie, l'autre sur le droit naturel et politique, l'autre enfin sur l'esthétique. M. Schulze, le célèbre auteur d'*Aenesidemus*, en donne tout autant. Tous les deux attirent beaucoup de monde. M. Heeren en attire bien davantage et gagne beaucoup d'argent, indépendamment de son traitement fixe. Cette organisation a deux grands avantages : 1° le professeur, sans intrigue et par son seul talent, se fait une position honorable ; 2° les élèves, payant les leçons qu'ils reçoivent, en profitent d'autant mieux, y mettent plus de zèle et y attachent plus d'importance.

Les cours des diverses facultés forment de l'université de Gœttingen une espèce d'encyclopédie en action, un immense foyer de lumière et de vie scientifique.

Ce mouvement se soutient et se propage à l'aide de trois institutions qui se retrouvent à peu près dans

chaque université d'Allemagne : une académie, un journal, une bibliothèque.

L'Académie de Gœttingen est connue en Europe; elle a publié de nombreux volumes de *Mémoires*, et c'est sous ses auspices qu'ont été entreprises les deux grandes histoires de la littérature et de la philosophie moderne, par M. Bulhe et par M. Bouterweck. Le journal de Gœttingen (*gelerthe Anzeige*) se distingue par l'impartialité et la solidité des articles : son opinion fait autorité en Allemagne. La bibliothèque est trop récente pour être aussi riche que plusieurs bibliothèques de l'Europe, mais elle ne contient que des ouvrages d'élite. J'ai été frappé de l'ordre admirable qui préside à la répartition et à la distribution des livres. Chaque science a une salle particulière; dans cette salle, les diverses parties de la science ont leur place distincte, marquée par des cloisons habilement pratiquées. Chaque livre a son rang, et si méthodiquement assigné que, sans connaître le numéro d'un livre, tout homme instruit peut le trouver presque immédiatement. Cependant, pour plus de commodité, chaque ouvrage a son numéro et même deux; car il y a deux catalogues et par ordre de noms et par ordre de matières. En général, tout est arrangé pour les besoins des professeurs et des élèves. Non-seulement les élèves y entrent tous les jours, mais sur un billet de leur professeur ils peuvent emporter un volume. La bibliothèque de Gœttingen est surtout riche en histoire. Le bibliothécaire actuel, M. Reuss, et son prédécesseur, Heyne, ont

extrêmement négligé la philosophie. Mais il est bien temps de passer des choses aux hommes.

Gœttingen a perdu plusieurs des professeurs qui l'avaient rendue si célèbre, mais elle compte encore en tout genre des hommes du plus grand mérite : en théologie, MM. Planck, Stæudlin, le vieux Eichorn ; en jurisprudence, M. Hugo et le jeune Eichorn ; dans les sciences, MM. Gauss et Blumenback ; dans les lettres, l'historien Heeren, le philologue et archéologue Welker, Bouterweck, également célèbre comme homme de goût et comme philosophe, et l'ingénieux auteur d'*Aeneside-mus*, et beaucoup d'autres que je ne cite point, parce que je les ai à peine entrevus.

Je n'ai rien à dire de MM. Gauss et Blumenback, avec lesquels je n'avais aucune communauté d'études. M. Planck, un des meilleurs historiens de l'Église, de qui j'attendais tant, était gravement incommodé, et un patriotisme mal entendu se mit entre M. Welker et moi. Que voulez-vous ! l'amitié aussi a son heure, et celle de la nôtre n'était pas venue; elle est venue depuis, et, je l'espère, pour ne plus finir. Mais à cette époque l'irritation politique contre la France était mal apaisée : Welker me montra une froideur que j'acceptai, et nous échangeâmes à peine quelques paroles. Ce fut M. Heeren qui voulut bien se charger de me servir de cicérone à Gœttingen.

Tout le monde connaît les ouvrages de M. Heeren. Son édition des *Eclogæ* de Stobée commença sa réputation, qu'il accrut successivement par ses excellents manuels

d'histoire ancienne et moderne, et par son grand ouvrage sur l'*Histoire du Commerce dans l'antiquité*. C'est un érudit, homme de goût et d'esprit, et qui a le talent, assez rare en Allemagne, de savoir faire un livre. Il a épousé la fille de Heyne. C'est un homme d'environ quarante-cinq ans, de taille ordinaire, assez agréable de sa personne, d'une politesse parfaite et parlant fort bien le français. Il me reçut avec beaucoup de bonté. Après les premiers compliments, je lui demandai son opinion sur quatre points, Homère, Rome, les races et les langues.

Les poëmes d'Homère ont-ils été primitivement écrits, ou n'ont-ils été conservés que par la tradition? Sont-ils l'œuvre d'un seul auteur, ou étaient-ce des chants très divers et de mains différentes qu'on a réunis dans des temps postérieurs? M. Heeren me répondit qu'il pensait avec Wolf que les poëmes d'Homère n'avaient pas été originairement écrits, que l'écriture, telle qu'elle était en usage alors, n'aurait pu y suffire. Si Wolf a prétendu que l'*Iliade* n'est pas d'un seul auteur, Heyne, après avoir longtemps hésité, a, dans un dernier *excursus*, adopté l'opinion contraire, qui attribue l'*Iliade* et l'*Odyssée* à un seul homme, et les regarde comme des poëmes composés tout d'abord en totalité, à cause de l'espèce d'unité qui s'y montre. M. Heeren est de cet avis; seulement il pense que plusieurs épisodes ont été ajoutés plus tard, comme la description des vaisseaux, et il n'affirme point que les derniers chants de l'*Iliade* et de l'*Odyssée* appartiennent à Homère, ni les deux poëmes au même auteur.

Les rois de Rome ont-ils jamais existé? S'ils ont existé, ont-ils fait ce qu'on leur attribue, et y a-t-il dans l'histoire romaine quelque chose d'authentique avant la guerre contre les Gaulois? Et je parlai à M. Heeren des mémoires de Larcher sur ces grands sujets, mémoires qui venaient de paraître dans le dernier volume publié par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. « Je les connais, me répondit-il; nous avons en Allemagne agité toutes ces questions. M. Nieburh a composé sur l'histoire romaine un ouvrage dans lequel il cherche à démontrer que l'histoire primitive de Rome est un tissu de fables. Cet ouvrage est rempli de vues ingénieuses; mais il est reconnu aujourd'hui que M. Nieburh a poussé les choses trop loin. Je ne crois point comme lui que l'histoire des rois de Rome soit tirée d'épopées nationales; mais il y avait alors en Italie de vieilles traditions et des chants populaires qui ont pu passer dans l'histoire. Les prêtres, dépositaires et conservateurs officiels des événements publics, ont très bien pu y mêler des fables. Ensuite, les premiers historiens de Rome étaient des Grecs au service des familles patriciennes; ces Grecs ne se faisaient point scrupule d'arranger les faits pour flatter la vanité de ces familles. On ne peut douter qu'il n'y ait eu à Rome beaucoup d'écrivains, Grecs d'origine, avant Polybe. Plutarque, dans la Vie de Romulus et de Numa, s'appuie sans cesse sur des écrivains grecs. » Là-dessus M. Heeren me dit qu'il s'occupait d'un travail sur les sources de Plutarque et de Justin ou Trogue Pompée. On dit tou-

jours : Plutarque a dit, Justin a dit; mais souvent ils n'ont pas dit, ils n'ont fait que répéter. Il importe donc de rechercher quels sont ceux qui ont dit et d'apprécier leur autorité. Je lui demandai sur quelle autorité il fonde ce qu'il admet des commencements de Rome; il me répondit : Sur les *Annales pontificii,* cités souvent par Cicéron. Or ces annales parlent d'un Servius, d'un Numa, etc., et il ne paraît pas douteux à M. Heeren que ces personnages n'aient réellement existé.

Quant à la classification des races et des langues, il me dit que l'on n'avait pas assez de faits pour résoudre cette grande question, qui peut-être ne sera jamais bien résolue. M. Blumenback, dans son ouvrage sur la variété des races humaines, compte cinq races, et il se fonde sur les cinq couleurs qui distinguent les races actuelles; mais ces cinq couleurs sont-elles essentiellement différentes ou ne sont-ce pas seulement des nuances? Ensuite ces couleurs, fixes aujourd'hui, l'étaient-elles primitivement, ou ne le sont-elles pas devenues par l'action bien puissante du temps? M. Heeren rejette l'hypothèse des cinq races de M. Blumenback, blanche, noire, rouge, jaune, cuivrée; et, après avoir parcouru avec moi les diverses hypothèses de trois races, de deux, et enfin d'une seule, il finit par avouer que nous n'avons pas une idée assez exacte des diverses couleurs des races humaines, et qu'il faudrait envoyer en Asie et en Afrique des dessinateurs, et surtout des coloristes, qui peindraient au lieu de décrire; car les langues sont défectueuses parce qu'elles généralisent trop et

effacent souvent les nuances et les diversités naturelles.

Où placez-vous le berceau du genre humain, et n'y a-t-il qu'un seul berceau à notre race? — Cette question rentre en partie dans la précédente. Il paraît bien que l'homme a paru d'abord en Asie; mais est-ce sur le Thibet ou sur le Caucase, sur les bords du Gange ou de l'Euphrate? Je n'en sais rien. — Et l'Amérique? — Peuplée par l'Asie.

« On a voulu, me dit-il, se servir des langues, au lieu des couleurs, pour résoudre le problème de la diversité des races. Mais qui peut savoir précisément le nombre des langues primitives? Adelung, dans le *Mithridates*, soutient l'opinion d'une seule langue. La doctrine de cet ouvrage, qui vient d'être achevé par un professeur de Berlin, M. Vater, souffre beaucoup de difficultés. On prend une centaine de mots dans la langue d'un peuple barbare; on y aperçoit des rapports avec les mots d'une langue connue, et on en conclut l'identité des deux langues. Mais il faudrait savoir si les mots que l'on examine sont radicaux, et surtout il faudrait tenir compte de bien des différences qu'on néglige. Personne ne nie que les langues n'aient des rapports entre elles, mais on conteste leur identité radicale. »

Je n'insistai pas davantage, craignant de mettre à une trop longue épreuve l'obligeance du savant professeur. Je le revis plusieurs fois, et il eut la bonté de me présenter à plusieurs personnes que je désirais connaître. Il me conduisit chez M. Fiorillo, qui a écrit

une histoire estimée des arts en Allemagne; mais le pauvre homme se meurt, et je n'en ai pu tirer que l'éloge de M. Quatremère de Quincy. Il me conduisit aussi chez le célèbre jurisconsulte Hugo. C'est un homme de beaucoup d'esprit, mais qui déteste la métaphysique et ne cherche que l'historique des choses, sans s'apercevoir qu'ainsi le fond même de l'histoire échappe. S'il n'y a pas de philosophie du droit, s'il n'y a pas de principes fixes, l'histoire des législations n'est plus qu'une vaine fantasmagorie : il n'y a ni progrès ni déclin; il n'y a pas de marche régulière, et l'histoire des sociétés humaines n'est qu'un jeu capricieux et inintelligible. Rien n'est vrai, rien n'est faux; rien n'est bien, rien n'est mal, et tout se résout en faits incertains et fugitifs, que l'érudition a bien tort en vérité de disputer à l'oubli, puisque la raison n'en peut rien faire. La maison de M. Hugo est comme consacrée à l'histoire romaine; elle est divisée dans les différentes périodes de cette histoire. Dans une chambre telle période, avec tous les ouvrages qui s'y rapportent, de près ou de loin; car M. Hugo est particulièrement versé dans ce qu'on appelle l'histoire littéraire du droit; une autre chambre contient une autre période. Je n'étais pas assez romaniste pour être tenté de parcourir toute la maison.

Peu satisfait du droit, je me rejetai sur la théologie avant d'arriver à la philosophie. M. Planck étant malade, je ne pus voir que M. Stæudlin et M. Eichorn.

M. Stæudlin était alors prorecteur de l'université et accablé d'une multitude d'affaires. C'est un théologien

de l'école de Kant[1], plus occupé de la morale que du dogme. Il est petit; sa tête est à moitié chauve, ses yeux très vifs et son parler ferme et décidé. Il est connu par son *Histoire du Scepticisme*, principalement dans son rapport avec la morale et la religion, deux volumes, Leipzig, 1794. Il travaille à une seconde édition de sa *Morale philosophique et biblique*. Il m'a paru d'assez mauvaise humeur contre les recherches exégétiques sur l'âge et l'authenticité des divers évangiles du Nouveau Testament, et il m'a parlé du testament primitif comme d'une hypothèse insoutenable. Moraliste avant tout, il a en horreur tout ce qui sent le panthéisme, M. Schelling et ses adhérents. Il ne peut pas comprendre comment M. Daub, d'Heidelberg, peut s'arranger d'un système qui, en détruisant toute liberté, détruit toute morale et par conséquent toute vraie religion. M. Stæudlin est un homme de sens et d'un caractère sévère. Son confrère, M. Eichorn, est beaucoup plus indulgent.

C'est un homme assez gros, d'une bonne figure ronde, d'un esprit serein et enjoué. Je n'ai pu me défendre d'un sourire et d'une profonde révérence en entrant dans son cabinet, ce sanctuaire de la compilation. Il m'a montré tous ses ouvrages : c'est une bibliothèque entière. Mais M. Eichorn n'est pas seulement un compilateur; c'est un critique remarquable, dont le nom restera attaché à l'histoire de l'exégèse en Allemagne. Sans aimer la métaphysique, il a l'esprit philosophique et

1. Né à Stuttgart en 1761, professeur de théologie à Gœttingen depuis 1790, mort en 1826.

libéral, et il m'a demandé en souriant ce que c'est que l'orthodoxie. « On a beau faire, me dit-il, il est impossible de rester toujours au même point : on change pour avancer; et, par exemple, on en sait beaucoup plus aujourd'hui sur Jésus qu'on n'en savait il y a trois cents ans. Il y a un milieu à tenir en toutes choses, et je rejette autant les hypothèses de Paulus[1] que je gémis de la conversion d'Ammon. » M. Ammon est un éloquent prédicateur protestant, qui passait alors pour incliner au catholicisme. Mais, en voyant moi-même M. Ammon à Dresde, je me suis convaincu qu'il n'est point passé au catholicisme, mais qu'il le comprend et le respecte. Il désire et espère une réunion de toutes les communions; il est prêt à faire toute sorte de concessions au catholicisme, mais il ne l'a pas embrassé, comme on le disait alors. J'ai prié M. Eichorn de m'orienter un peu au milieu des théologiens de l'Allemagne. Voici les renseignements qu'il m'a donnés.

Pour lui, Eichorn, il n'a point de système; il prend le Nouveau Testament et l'Ancien pour ce qu'ils sont, et tâche de montrer leur accord avec la raison. Il admet deux principes de toute connaissance, l'Écriture sainte et la raison, et il ne croit pas qu'on doive sacrifier l'une à l'autre. Planck n'est point un exégète : c'est un historien dont les opinions sont celles des théologiens français du XVIIe siècle. Le travail de Stæudlin est de mettre la morale chrétienne en harmonie avec celle de

1. Professeur de théologie et de langues orientales à Heidelberg, célèbre rationaliste, né en Wurtemberg en 1761.

Kant. Voilà pour les théologiens de Gœttingen. A Giessen, Kuinœl est un pur commentateur. A Berlin, Néander est mystique, de Wette à moitié mystique, à moitié kantien, et Schleiermacher partisan plus ou moins déclaré de Schelling. A Dresde, Ammon, d'abord kantien, puis chrétien, puis catholique. A Halle, Wegscheider est rationaliste. A Leipzig, Beck et Rosen Müller sont des érudits. A Iéna, Schott est un disciple de Griesbach, dont la critique est toute matérielle. Quand un manuscrit, ou quand un Père, surtout Origène, donne telle leçon, Griesbach l'admet aveuglément. Mais l'autorité des Pères n'est pas par elle-même décisive, car ils citaient souvent de mémoire. A Heidelberg, vous trouverez les deux extrêmes du rationalisme dans Paulus, et du mysticisme panthéistique dans Daub. — « Monsieur, il y a partout un retour vers le christianisme. »

Le bon Eichorn, déjà bien vieux, a entrepris et poursuit une histoire universelle. Quand je suis allé lui faire mes adieux, il me fit un grand éloge de M. Silvestre de Sacy et me chargea de ses compliments pour cet illustre orientaliste. « Venez les lui faire vous-même, lui dis-je; ne ferez-vous donc pas un voyage en France? — Monsieur, je ne peux plus faire qu'un voyage, là-haut », en montrant le ciel.

Les deux philosophes de Gœttingen sont MM. Schulze et Bouterweck. Ernest Schulze, l'auteur d'*Aenesidemus* [1], est un grand et bel homme; noble figure, regard

1. Sur M. Schulze, voyez le *Manuel de l'histoire de la Philosophie*, t. II, p. 327-330. L'*Aenesidemus* est de 1792. Depuis, M. Schulze a

pénétrant, politesse sans recherche; c'est à tous égards un homme très-distingué. « Il y a, m'a-t-il dit, en Allemagne, trois systèmes qui se combattent : le vieux kantisme, le panthéisme de Schelling, la doctrine du sentiment de Jacobi, que mon collègue Bouterweck a adoptée en partie, et ma philosophie, qui consiste à détruire toutes les autres. » Il est surtout en querelle ouverte avec le système de M. Schelling. Je ne sais si c'est lui ou un autre professeur de Gœttingen qui m'a raconté que M. Schulze, pour se moquer du panthéisme et du mysticisme, s'amusa un jour à bâtir un système dans l'esprit à la mode et le publia dans un journal. C'était un vrai *non-sens*. La Bavière en fut éprise; on ordonna de l'enseigner dans toutes les écoles. Il fallut que M. Schulze, ne voulant pas pousser trop loin la mystification, leur dît que ce système était une extravagance; mais on ne l'écouta pas, et on l'enseigna malgré lui. Cette anecdote m'a tout l'air d'un conte imaginé par Messieurs de Gœttingen pour décrier l'influence de M. Schelling en Bavière. J'aurais eu grand plaisir à causer de l'histoire de la philosophie allemande avec M. Schulze, qui paraît un excellent esprit, malgré son scepticisme; mais il parle peu français, et avec tant de peine que je me fis scrupule d'abuser de sa complaisance.

publié divers écrits bien moins sceptiques et même d'un dogmatisme tempéré, une *Encyclopédie des Sciences philosophiques*, en 1814, une *Anthropologie psychique*, en 1816, et dans cette même année 1817 une *Morale philosophique*. — Son dernier ouvrage est intitulé : *De la Connaissance humaine*; il a paru l'année même de sa mort, en 1832. M. Schulze était né en Thuringe en 1761.

Tout au contraire, on ne peut s'exprimer avec plus de facilité, de finesse et de grâce que M. Bouterweck[1] : environ cinquante-cinq ans, taille moyenne, figure délicate; mais il est presque sourd, et il y voit à peine. Il a une connaissance parfaite de toutes les langues et de toutes les littératures[2] de l'Europe, et c'est un des écrivains les plus élégants de l'Allemagne. D'abord kantien modéré, il a fini par allier Kant et Jacobi, les modifiant et les perfectionnant l'un par l'autre. Il est le professeur le plus disert de Gœttingen ; ses leçons sur l'esthétique sont particulièremeut suivies; mais la faiblesse de sa santé et la fatigue de l'enseignement lui imposent, après ses leçons, des ménagements infinis, et, à mon regret, je dus presque renoncer à toute discussion avec lui. Je pus à peine lui arracher quelques mots où respirait une véritable antipathie pour la philosophie de M. Schelling. Il était profondément affligé et inquiet de l'état de la philosophie en Allemagne. « Elle est, me dit-il, dans un état de crise dont il est impossible de prévoir l'issue. Dans cette obscurité de l'avenir, ce qui reste à faire à tout homme de bien est de s'opposer fortement à la philosophie de la nature. L'université de Gœttingen lui ferme tout accès dans ses écoles. Mon collègue Schulze et moi, par des raisons différentes, nous nous sommes unis con-

1. Sur M. Bouterweck, Voyez le *Manuel*, t. II, pages 310-313. — Né en 1766, mort en 1828.

2. M. Bouterweck a donné une *Histoire de la Poésie et de l'Éloquence en Europe, depuis la fin du* XIIIe *siècle*, 1801-1807, 6 vol. On a traduit en français la partie de ce grand ouvrage qui concerne la *littérature espagnole*, 2 vol., 1812.

tre cette philosophie, qui ne peut donner à l'âme qu'une exaltation vide de toute vraie religion et de toute moralité. Voyez Schleiermacher, qui prétend que vouloir conserver sa personnalité dans l'autre vie est un égoïsme condamnable, et qu'on doit se contenter de se perdre dans l'infini. Schleiermacher est un homme exalté comme tout spinoziste doit l'être; car se croire l'attribut d'un autre être est contraire à la conscience et à la raison, et on ne peut se soutenir dans cette illusion qu'en s'exaltant continuellement. Aussi Spinoza, le plus froid des hommes, trouve-t-il de l'enthousiasme en parlant de l'amour de Dieu. Il faut que le *moi* soit un être pour être libre : la liberté suppose l'existence ; tout être qui n'existe pas par lui-même ne peut être libre, ses mouvements ne dérivant pas de lui-même, mais de ce par quoi il existe. Une raison sévère détruit la philosophie de Schelling; mais, d'un autre côté, il ne faut pas se fier trop à la raison; le sentiment est un meilleur guide : c'est en dernière analyse le juge suprême. Toutes les grandes vérités nous sont connues immédiatement par persuasion intime, tandis que les catégories de Kant ne conduisent qu'à des paralogismes. La plus grande contradiction où un philosophe puisse jamais tomber est de prétendre, comme Kant, établir en morale ce qu'il détruit en métaphysique. Moi aussi j'ai d'abord été kantien ardent; mais, avec l'âge, j'ai quitté ce système, tout en respectant Kant, dont j'ai fait l'éloge funèbre. Le philosophe que je préfère à tous les autres est Jacobi, et l'homme le plus dangereux de l'Allemagne

est Schelling. Ses écoliers ont corrompu toutes les parties des sciences : Oken, l'histoire naturelle; Goerres et Creutzer, l'histoire des religions et de l'humanité; Daub, la théologie; et voilà Hegel qui fait de la scolastique avec la poésie du maître. »

En nous séparant, M. Bouterweck me donna un petit volume, fort agréablement imprimé, contre la coutume allemande : *Idées pour une métaphysique du Beau, en quatre traités*, Leipzig, 1807, ainsi que son *Manuel des Sciences philosophiques*, Gœttingen, 1813, qui est, je crois, son dernier ouvrage et qui contient son dernier mot. Je les garde comme un précieux souvenir d'un des hommes les plus instruits et les plus aimables que j'aie rencontrés en Allemagne.

En somme, l'université de Gœttingen était en 1817 aussi florissante qu'elle l'avait jamais été. Elle maintenait son caractère particulier, qui est de préférer les études positives à la spéculation, l'histoire et la littérature à la philosophie, et en philosophie le bon sens à l'enthousiasme et la médiocrité raisonnable aux innovations hasardeuses du génie. Il faut de tout dans le monde, et l'université de Gœttingen est en Allemagne une opposition utile à celle d'Iéna, jusqu'ici le foyer des grandes spéculations philosophiques. C'est d'une chaire d'Iéna qu'est partie la voix qui a appris à l'Allemagne qu'il y avait à Kœnigsberg un homme de génie. C'est Reinhold qui, par son enseignement lucide et ingénieux, a fait la fortune du système de Kant. C'est à Iéna que Fichte a professé et écrit. C'est là encore que M. Schelling a débuté,

et qu'il a formé MM. Hegel, Oken, et ses disciples les plus célèbres. D'un autre côté, on est aussi libéral à Iéna qu'on est, jusqu'à un certain point, aristocrate à Gœttingen. J'ajoute que c'est par Gœttingen que l'Allemagne influe sur l'Angleterre, beaucoup de jeunes Anglais venant étudier à cette université à moitié allemande, à moitié britannique.

Depuis 1817 il s'est fait bien des changements à l'université de Gœttingen. Welker a quitté le service de Hanovre pour celui de Prusse, et Gœttingen pour Bonn ; mais il a trouvé un digne successeur dans un savant disciple du séminaire philologique de Berlin, Ottfried Müller, célèbre, jeune encore, par son beau travail sur les Doriens. Fiorillo est mort. Eichorn a fait son dernier voyage. Bouterweck l'a suivi, et Schulze a suivi Bouterweck.

Si donc je retourne jamais à Gœttingen, je retrouverai à peine quelques personnes qui se souviendront encore de ce jeune Français qui vint, en 1817, leur proposer des questions de philosophie. Je ne la retrouverai pas non plus à Gœttingen cette aimable et spirituelle Mme de R., la fille de Schloetzer, que la nature fit belle, que son père fit savante, et qui, dans les situations les plus diverses, garda ce que Dieu lui avait donné, une âme excellente, dévouée à tout ce qui était grand et beau. Née, je ne sais trop comment, dans la maison poudreuse de l'historien et publiciste Schloetzer, élevée au milieu des livres, on lui apprit le grec, le latin, l'histoire et la philosophie comme à un écolier de

Gœttingen; on lui fit soutenir thèse; elle eut à vingt ans le bonnet de docteur, et, peu de temps après, on la maria à un riche négociant de Brême. Elle s'ennuya, et trouva, dit-on, un ami pour toute la vie dans un officier français chassé de son pays par la tourmente révolutionnaire. Il avait toujours eu le goût des belles choses : elle lui donna celui des choses solides. Elle ne pouvait ennoblir son cœur, mais elle forma sa tête, encouragea et partagea ses travaux, et c'est de là qu'est sorti M. de Villers. Depuis, la guerre ayant ravagé le Hanovre et les villes hanséatiques, Mme de R. perdit sa fortune; son ami mourut en 1815, et je la trouvai, en 1817, à Gœttingen, mal remise de la perte qu'elle venait de faire, et déjà sur le déclin de l'âge, presque réduite à la pauvreté, et consacrant le reste de sa vie à soigner son vieux mari tombé en enfance, et à élever ses enfants, un jeune homme qui donnait les plus grandes espérances, et deux filles qui promettaient d'être aussi aimables et aussi belles que leur mère. J'avais une lettre pour Mme de R., et presque tous les soirs j'allais passer une heure entre elle et ses filles. Mme de R. avait dû être parfaitement belle. Elle parlait très bien le français. Elle me frappait surtout par son grand sens et une élévation d'esprit que le malheur n'avait pu faire fléchir. Fidèle à Gœttingen et à la philosophie de sa jeunesse, Kant était son philosophe de prédilection, et elle me parlait de M. Schelling comme auraient pu le faire MM. Schulze et Bouterweck. Je lui faisais ma cour en lui apprenant que je faisais connaître la philosophie de Kant à la France. C'était bien le cas de lui dire un

peu de bien du livre de M. de Villers : j'eus la bêtise de lui en dire du mal. J'ignorais leurs rapports, et j'étais sévère comme les jeunes gens. Plus d'une fois je vis Mme de R. pâlir à mes injustes paroles[1], sans comprendre ce qu'elle éprouvait. Elle ne défendit jamais son ami ; elle ne prononça pas une fois son nom. Plus tard, quand j'appris à Paris ce que je ne savais pas à Gœttingen, je fus tenté de repasser le Rhin tout exprès pour réparer à force de soins le mal involontaire que j'avais pu faire à une aussi bonne créature. Elle s'effaçait pour faire paraître ses filles, auxquelles elle donnait toutes ses vertus et toutes ses grâces. Toutes deux étaient charmantes ; mais elles formaient le contraste le plus piquant. L'aînée était vive, ardente, passionnée pour toutes les belles choses, et, pour peu qu'elle fût à son aise, elle parlait avec une inspiration, une éloquence qui aurait pu troubler un autre cœur. Pour moi, que poursuivaient de sombres problèmes, et qui d'ailleurs mets surtout le génie de la femme dans la bonté et la modestie, j'admirais assurément cette spirituelle et noble personne ; mais la cadette m'attirait davantage, peut-être d'abord parce qu'elle était plus belle, ensuite parce qu'elle semblait heureuse des succès de sa sœur, et qu'une douceur exquise était dans ses traits si fins, dans ses yeux bleus, dans cette blanche figure, ornée des plus beaux cheveux blonds. Que d'agréables moments j'ai passés dans cette famille ! Mais le démon de la philosophie et de la guerre m'em-

1. Voyez, sur le livre de Villers, PHILOSOPHIE DE KANT, 1re leçon, p. 20.

portait vers Berlin et Lutzen, et je quittai bientôt le salon de Mme de R. pour aller sentir battre mon cœur dans les champs où tomba Gustave-Adolphe, et reconnaître à Berlin cette redoutable philosophie de la nature dont on avait si peur à Gœttingen. Hélas ! quelques années s'étaient à peine écoulées que la mort s'était aussi étendue sur la famille de Mme de R. Elle perdit son vieux mari; son jeune fils fut tué en duel; sa fille aînée périt consumée du feu qui la rendait si touchante, et la pauvre mère, fuyant Gœttingen avec sa dernière fille, languissante elle-même et menacée du même mal, était allée demander au ciel de la Provence quelques rayons de soleil pour ranimer sa vieillesse affligée et sauver son dernier espoir.

IV

Route de Gœttingen à Berlin, par Hannover, Brunsweig, Magdeburg, Brandeburg et Postdam.

Du 6 au 10 septembre.

Hannover est une jolie petite ville où il n'y a pas un seul monument remarquable. Là finit en paix sa vie le savant et respectable Feder, longtemps professeur de philosophie à l'université de Gœttingen, et qui a fait bien des livres sensés et médiocres [1]. Il est aujourd'hui

1. Sur Feder, voyez le *Manuel* de Tenneman, t. II, p. 216 et 239.

à la tête de la bibliothèque de Hannover, où se conservent tous les papiers de Leibniz. Il a publié en 1805 un volume de lettres nouvelles du grand polygraphe, tirées de cette bibliothèque[1], et, comme il annonce bien d'autres lettres et même des ouvrages entiers, je désirais ardemment parcourir les trésors dont le dépôt est commis à sa garde. Son gendre Schulze m'avait donné un mot pour son beau-père. Ma mauvaise étoile a voulu que M. Feder fût à la campagne et la bibliothèque en vacances.

Je me dédommage de ne pouvoir m'enfoncer, comme je l'avais espéré, dans les manuscrits de Leibniz, en admirant à la promenade ces femmes du Nord au teint si blanc, aux yeux bleus, à la blonde chevelure, telles que les représentent les romans un peu fades de l'honnête Auguste La Fontaine.

Brunsweig, que nous appelons Brunswick : encore une assez jolie ville. La seule chose qui m'y frappe est un escadron des fameux hussards de la Mort, avec leur habillement tout noir et une tête de mort figurée sur leur casque. Terribles de loin, quand on les approche on les trouve grêles et doux. — A Brunsweig est le col-

1. *Lettres choisies de la correspondance de Leibniz, publiées pour la première fois*, par I.-G.-H. Feder, Hannovre, 1805, in-8°. — C'est là, p. 136-142, que se trouvent une lettre de Leibniz à Malebranche et une autre de Malebranche à Leibniz, qui nous ont mis sur la voie de l'importante correspondance entre ces deux grands philosophes, que plus tard à notre tour nous avons exhumée et mise au jour. Voyez FRAGMENTS PHILOSOPHIQUES, pour faire suite à nos cours de l'histoire de la philosophie, *Philosophie cartésienne*, p. 349-428.

lége Carolin, du nom de l'électeur Charles, établissement intermédiaire entre les gymnases ordinaires et les universités. M. Buhle, l'auteur de l'histoire de la philosophie morderne[1], y est professeur. Il revient de Russie, où il a dirigé quelque temps le collége de Saint-Pétersbourg. J'avais rendu compte de son célèbre ouvrage[2] et me promettais un grand profit dans ses entretiens : comme Feder il était à la campagne.

Approches du territoire prussien. Terre sablonneuse. Des soldats qui font l'exercice. Mines plus fières, corps plus robustes.

Magdeburg est une ville de guerre et de commerce. L'Elbe y passe et y apporte des bateaux de tous les pays voisins. La partie de la ville du côté de l'Elbe, où l'on embarque et débarque les marchandises, forme un frappant contraste avec l'autre partie, couverte de remparts et remplie de soldats. Ce sont les plus beaux remparts que j'aie vus depuis ceux de Metz. Ici cinq lignes de circonvallation avant le dernier pont et la forteresse, bâtiment carré de trente pieds de haut. De toutes parts des gens affairés, des porteurs de ballots de laine et de coton, des vendeurs et des revendeurs, et au milieu de tout ce négoce des patrouilles qu'on exerce à toutes les heures du jour. Singulier

1. Histoire de la philosophie moderne, depuis la renaissance, Gœttingen, 6 vol., 1800-1804. Il y en a une fort mauvaise traduction française, Paris, 1816.

2. Fragments philosophiques, etc., *Philosophie contemporaine*, p. 180, etc.

mélange d'activité commerciale et d'ardeur militaire.

Dans les rues on n'aperçoit que des portraits de Blücher, de Gneisenaw, de Bulow, etc. Partout des récits des grands faits d'armes de la dernière guerre. Belle place d'armes devant un palais bâti par Guillaume Ier et que les boulets français ont à moitié démoli. Vis-à-vis est le Dôme ou l'église, avec ses deux grandes tours et ses hautes voûtes. Au milieu, un grand drapeau, avec ces mots : *Regi et Patriæ,* 1813. A côté sont inscrits sur une table de marbre blanc les noms des commandants et des officiers des légions de Magdeburg qui prirent part à la guerre de l'indépendance; au-dessous les noms des morts.

Autour de l'église est un cloître tout rempli de tombeaux et d'inscriptions funéraires, vieilles et nouvelles. En l'honneur des filles du Nord et de Mlles de R., je copie l'inscription suivante sur la tombe d'une enfant morte à dix-sept ans sans avoir connu l'amour :

EXIGUUM HOC MONUMENTUM
VIRGINI
ANNÆ JUSTINÆ
FILIÆ UNICÆ UNICEQUE DILECTÆ
NATÆ ANNO 1646 V APRIL
RENATÆ 8 APRIL
DENATÆ ANNO 1660 XXI JANUAR
MOESTISSIMI PARENTES
QUOS PER BREVICULAM HANC VITAM
NE VERBO QUIDEM OFFENDIT UNQUAM
TESTANDÆ GRATITUDINIS ERGO
POSUERE.

Il n'y a point d'université à Magdeburg, mais on y

compte deux gymnases, avec une multitude d'écoles primaires. Deux gymnases dans une ville de guerre et de commerce; quelle leçon pour la France! A Lyon, six fois grande comme Magdeburg et la seconde ville du royaume, nous n'avons qu'un seul collége, en dépit du décret impérial qui en institue deux.

Sortie de Magdeburg. Pays désolé par la guerre et où l'on rencontre à chaque pas la trace encore toute vive des maux passés. En même temps, de loin en loin, quel beau spectacle, et comme l'Elbe coule noblement entre ces deux forêts de sapins! Puis, nous entrons dans un vrai désert de sable. Souvent nous courons à travers champs; des poteaux seuls marquent le chemin. Beaux effets de lumière sous les hauts bois de sapins. Les corps élancés des arbres laissent des intervalles où se jouent en riches accidents les rayons du soleil qui pénètrent à travers les têtes pyramidales. Çà et là de grands troncs de sapins coupés s'élèvent comme des montagnes. Tout autour des bruyères immenses. Population rare, mais forte. De temps en temps quelques villages qui sortent à peine de leurs ruines. Mais dans les moindres lieux on sent la main du gouvernement et l'administration partout présente de Frédérick. Des affiches officielles portent le tarif de tous les prix, d'un dîner, du vin, du café, etc., et une affiche de ce genre doit être dans la salle à manger de toute auberge, et jusque dans la chambre de chaque voyageur.

Nous arrivons à 9 heures du soir à Ziesar, petite ville remplie de casernes, où se trouve un dépôt de cavalerie.

La Prusse est une vaste caserne et une grande écurie qui contiennent une cavalerie toujours prête et des troupes sans cesse exercées.

Nous repartons la nuit pour Brandeburg. Toujours du sable, des forêts de sapins, des bruyères, des marécages; pas de chemin tracé. Nous avançons guidés par un chien qui nous avertit si l'eau est basse ou profonde, si le terrain est uni ou montueux ou en pente. On n'aperçoit rien; il faut écouter attentivement et distinguer si le chien qui nous conduit nage dans l'eau ou s'il marche, s'il se précipite ou s'il suit un terrain uni.

Brandeburg était la résidence des anciens électeurs. C'est la capitale de la vieille Prusse, le cœur de la monarchie. Il y règne un sérieux patriotisme, moins bruyant, mais aussi sensible qu'à Magdeburg. La Sprée y charrie ses eaux peu limpides.

Belle route de Brandeburg à Postdam, sur les bords de la Sprée. Jolie petite ville de Verder dans une île charmante.

Environs de Postdam. Parc et moulin de Sans-Souci. Le palais est une imitation mesquine de Versailles; tout y est dépourvu de vraie grandeur et de bon goût. Les chiens de Fréderick sont ensevelis dans les bosquets des empereurs romains, et les noms de Diane, de Tick, etc., sont là vis-à-vis de ceux d'Adrien et de Marc-Aurèle. Rien à voir, excepté la porte de Brandeburg et l'église de la garnison. Cette église n'est pas fort belle, malgré sa tour où une horloge joue une

chanson entière à chaque heure, une petite à chaque demi-heure, et un couplet à chaque quart d'heure; mais c'est là que repose Fréderick. Au milieu un autel, derrière cet autel un caveau, et dans ce caveau deux tombes, celle de Fréderick et celle de son père. Au-dessus du caveau s'élève la chaire, surmontée de l'aigle prussienne. Des deux côtés, hélas! des drapeaux français, conquis dans le dernière guerre, portent encore les numéros des régiments auxquels ils appartenaient. Voici le drapeau du 29e de chasseurs, criblé et déchiré ; voilà des aigles de la garde impériale! Je détourne les yeux, et sans m'arrêter davantage je prends la route de Berlin.

V

La ville de Berlin. — M. Ancillon. — M. Solger. — M. Schleiermacher. — M. de Wette.

Du 10 au 25 septembre.

Le premier aspect de Berlin est imposant. Quand on entre dans cette ville qui surgit d'un désert de sables, qu'on se promène pour la première fois dans ces rues larges et bien alignées où chaque maison est comme un palais, on éprouve une impression de grandeur. Mais, quand cette première impression est dissipée et qu'on regarde avec attention, on ne trouve plus un seul

beau monument dans cette ville si belle. L'ensemble frappe, et rien n'attache. C'est une ville d'hier, qu'un grand homme a jetée dans l'espace sur de vastes proportions pour un magnifique avenir; mais, cet avenir n'étant pas venu encore, il faut bien se contenter d'espérance, et songer à la guerre, à la politique et aux sciences plutôt qu'aux arts et au goût.

Au reste, ce n'étaient pas les arts que j'étais venu chercher à Berlin; j'étais venu y prendre en courant quelque idée de l'état de la philosophie allemande, causer quelques minutes avec un certain nombre d'hommes célèbres sur les matières qui occupaient ma pensée, et tirer de ce commerce rapide des sujets de réflexion à mon retour dans ma patrie.

Arrivé à Berlin dans les premiers jours de septembre, je trouvai toute l'université en vacances. Le célèbre jurisconsulte Savigny était allé faire un voyage sur les bords du Rhin. Wolf, l'homérique, malade et se survivant à lui-même, était retiré à la campagne. Je rencontrai une ou deux fois le voyageur Lichtenstein, l'anatomiste Rudolphi et le magnétiseur Wolfart. Ce fut en vain que le ministre de France, M. le marquis de Bonnay, me proposa de m'introduire dans la belle société de Berlin : je ne cherchais que des théologiens et des philosophes. Ma passion pour la métaphysique était telle qu'elle me rendait indifférent aux choses mêmes qui auraient dû exciter le plus mon intérêt. Je pus à peine obtenir de moi d'aller deux ou trois fois au théâtre entendre Wolf et Mme Stich; et, pour faire ici ma confession tout

entière, j'avouerai qu'au beau milieu de l'enthousiasme de la jeunesse de Berlin pour les tournois du fameux Jahn je n'eus pas même la curiosité d'aller une fois à la place de Brandeburg pour assister à ces exercices. Je ne fis la connaissance d'aucun autre étudiant allemand que du pauvre étudiant en médecine qui me servait de barbier tous les matins. Tout mon temps se passait à chercher quelques hommes, à leur dérober quelques conversations sur mes études chéries; dans les intervalles, je me promenais seul dans les rues immenses, rêvant à mes conversations de la veille ou du lendemain, et livrant mes yeux au spectacle d'une grande ville étrangère.

Je parcourais souvent et j'avais peine à quitter la promenade qui commence au Thier-Garten et se prolonge jusqu'à la place à laquelle aboutit la rue Royale. Après avoir erré dans le Thier-Garten, les Champs-Élysées de Berlin, j'entrais dans la ville par l'arc de triomphe de la porte de Brandeburg. Là commence une longue file de palais; au milieu, l'allée célèbre *Sous les tilleuls*, où dans les beaux jours d'été on respire un air embaumé; des deux côtés, de longues rues avec leurs vastes perspectives, entre autres la rue de Frédérick, qui traverse toute la ville et présente le soir, quand elle est éclairée, un coup d'œil magique. En continuant, on rencontre les palais du roi et des princes ses enfants, l'arsenal, la bibliothèque, l'église catholique, l'Opéra, et vis-à-vis l'université. Vous arrivez ainsi au pont de la Sprée. Passez ce pont, et vous

trouvez une superbe place, le monument du duc de Dessau-Anhalt, le créateur de l'infanterie prussienne, et le palais royal qu'habitait Frédérick; encore une belle place, puis un nouveau pont avec la statue du grand électeur, la rue Royale avec ses brillantes boutiques, et la grande place, où se termine cette admirable promenade. Dans l'intérieur de la ville, il faut voir aussi la rue de Guillaume, avec ses palais, et la place dite des Maréchaux, où sont les statues des lieutenants de Frédérick.

Les hommes les plus remarquables que je connus alors à Berlin, dans la dispersion de tous les professeurs pendant les vacances de septembre, sont MM. Ancillon, Solger, Schleiermacher et de Wette. Je me contente de transcrire ici les notes rapides où, le soir, avant de me coucher, je déposais à la hâte le résumé des conversations que j'avais eues pendant la matinée.

M. Ancillon est un homme d'une grande stature, assez gros, tête et figure larges; quelque chose de distingué, mais aussi de composé jusqu'à l'affectation, dans toute sa personne. Il parle très bien, mais comme un livre : il s'écoute et désire qu'on l'écoute; il procède par phrases détachées où il place toujours quelque chose de saillant, une pensée ou au moins une tournure spirituelle.

On pense bien qu'avec un conseiller d'État la conversation ne pouvait manquer de rouler sur la politique. M. Ancillon était alors tout à fait constitutionnel; il professait la plus vive admiration pour notre opposition de 1816.

Les discours de MM. de Serres et Royer-Collard l'avaient charmé. Il était touché que M. Guizot eût bien voulu traduire une de ses brochures politiques. Je le trouvai tout occupé de l'ouvrage de M. de Haller, le petit-fils du grand naturaliste, qui, de protestant devenu catholique, et de républicain ultra-royaliste, venait de publier une *Restauration de la Science politique*[1], où il détruit toute espèce de principes politiques, et, selon la manœuvre ordinaire du parti, prétend ramener au dogme de la souveraineté du peuple toutes les théories un peu libérales des publicistes modernes. « Haller se trompe, me dit M. Ancillon; il est impossible d'identifier les principes de Grotius et ceux de Rousseau. Le principe de la souveraineté du peuple se produisit pour la première fois dans Buchanan et dans les *Vindiciæ adversus tyrannos* de Languet. Il dormit jusqu'aux troubles d'Angleterre, où Milton et son parti le réveillèrent. Locke le systématisa, et c'est de là qu'il passa dans toute l'Europe. Mais comment peut-on retrouver ce système dans Grotius? Certes, si quelqu'un part du fait, et non de droits hypothétiques, c'est bien Grotius. Je ne pense donc point qu'on puisse ramener au même point de vue toutes les théories modernes. Ensuite je crois que la politique a ses principes et qu'il ne faut pas l'abandonner aux caprices de l'autorité et aux hasards des circonstances. Les principes politiques ne doivent

1. L'ouvrage entier a quatre volumes qui ont paru successivement de 1816 à 1820. Le 1er volume fit d'abord une très grande sensation en Allèmagne.

être tirés ni de l'origine de la société, ni d'un contrat hypothétique, ni seulement de la loi morale, qui ne donne point d'applications positives, mais de la considération de l'objet de la société. »

M. Ancillon n'aimait ni la personne, ni la philosophie, ni la politique de M. Schleiermacher. « Oui, la traduction de Platon est un bel ouvrage; elle entre profondément dans le sens de Platon, mais elle n'en reproduit pas la grâce. Le style de Schleiermacher manque d'âme et imite mal l'ironie de Platon. L'ironie de Platon naît d'un contraste et s'annonce par un sourire; celle de Schleiermacher est un rire amer. »

Je fis tous mes efforts pour l'amener à une conversation philosophique sérieuse; mais je n'en pus tirer que des propositions extrêmement générales : qu'il faut distinguer la raison du raisonnement; que le système de l'existence universelle est la plaie de la philosophie allemande; que M. Schelling a corrompu la métaphysique et la physique. Il me cita souvent un ouvrage qu'il publiait en ce moment à Berlin et à Paris, et qui est dédié à M. Jacobi, qu'il appelle le Platon de l'Allemagne. L'homme de Berlin qui lui paraît avoir les idées les plus saines et les plus profondes en philosophie est le célèbre physicien Herman. Il me donna à l'instant même un billet pour lui. J'y courus en sortant de chez M. Ancillon. Malheureusement M. Herman était allé passer les vacances à la campagne. J'étais extrêmement curieux de connaître quelle pouvait être la métaphysique d'un homme auquel les Anglais et les Français accordent

des connaissances très solides en physique, un rare talent d'expérience et l'habitude d'une méthode rigoureuse.

Le lendemain, M. Ancillon m'envoya l'ouvrage dont il m'avait parlé, ses *Nouveaux mélanges de littérature et de philosophie*. J'y remarquai les articles suivants : *Éléments de philosophie, ou Tableau analytique des développements du moi humain; De l'abus de l'unité en métaphysique; De la philosophie de la nature ou du système de l'unité absolue*. Je revins plusieurs fois chez M. Ancillon pour lui proposer les difficultés que m'avait fait naître la lecture de ces différents morceaux. Je me permis de lui représenter que ni lui ni M. Jacobi, qui parlent tant de Platon, ne sont pas assez platoniciens, qu'ils tiennent de Kant plus qu'ils ne pensent, et subjectivent[1] beaucoup trop la raison. Je lui exposai ma théorie de la raison comme l'apperception pure et simple de ce qui est, l'intuition directe de la vérité. Je critiquai même ce titre : *Éléments de philosophie ou développements du Moi*, la vérité qui n'appartient pas au moi ne pouvant en être un développement. Puis, à ce propos, reprenant ses premiers *Mélanges de littérature et de philosophie*, qui avaient paru à Paris en 1809, et que j'avais fait connaître à mes auditeurs dans mes leçons de 1816, je tâchai de le piquer un peu en lui disant qu'il avait soutenu autrefois une toute autre théorie, selon moi, également défectueuse, et je lui renouvelai les objections

1. Voyez PHILOSOPHIE DE KANT, *passim*.

que j'avais publiquement élevées contre divers passages de son *Essai sur l'existence et sur les derniers systèmes de la philosophie allemande*. Je lui reprochai de tomber dans le défaut de l'abstraction qu'il reproche à M. Schelling, en mettant la notion de l'existence avant celle du moi, comme si pour le moi il pouvait y avoir la connaissance de quelque existence avant celle de sa propre existence, et comme si une saine psychologie permettait de placer la notion de l'existence, c'est-à-dire d'une existence indéterminée, avant celle d'une existence déterminée, quelle qu'elle soit! Je retournai enfin contre lui-même toutes les bonnes et solides objections qu'il a opposées au système de M. Schelling[1]. Impossible d'instituer

1. Nous ne parlons point ici après coup : on trouvera ces diverses objections suffisamment développées dans nos PREMIERS ESSAIS DE PHILOSOPHIE, cours de 1816 sur la question de l'existence personnelle, *Académie de Berlin*, p. 124. Le passage est tellement important que nous demandons la permission de le mettre sous les yeux du lecteur : « M. Ancillon dit : « La perception de l'existence est immédiate; elle est différente de la perception du moi, car le moi n'existant qu'avec l'existence de ce qui n'est pas moi, suppose que le moi se distingue du monde extérieur ou du moins de ses propres représentations. La perception du moi n'est donc pas une perception immédiate : elle est postérieure à celle de l'existence; elle la suppose et en est en quelque sorte le premier développement. » Il est singulier que ce passage se trouve entre les deux critiques que M. Ancillon fait de Wolf et de M. Schelling. N'est-il pas de toute évidence qu'il tombe dans l'erreur même qu'il leur reproche? Cela est si vrai que nous pouvons tourner contre M. Ancillon les objections qu'il adresse à M. Schelling. Remarquez, lui dirons-nous, qu'il ne s'agit pas de trouver le secret de la notion d'existence. Cela est trop aisé; il est bien facile de voir que c'est une abstraction, et cette abstraction nous la faisons nécessairement sur un être particulier. Mais il s'agit des existences déterminées et réelles. Comment connaissons-nous les êtres individuels, Dieu,

avec lui une discussion un peu régulière. Il me parla beaucoup de son père le prédicateur, mort loin de lui en 1814, et il me dit qu'il préparait une édition de ses ouvrages, où se trouveraient des sermons inédits, pleins de profondeur et d'éloquence. Je souscris d'avance à ce jugement, car j'ai lu dans les mémoires de l'Académie de Berlin plusieurs mémoires de M. Ancillon père, sur le principe de causalité, sur le principe des connaissances humaines, sur la philosophie de Kant, etc., qui tous annoncent un penseur éminent et même de temps en temps un écrivain distingué [1].

J'ai revu plusieurs fois M. Ancillon avec un plaisir altéré par le travail qu'il faut s'imposer pour soutenir sa conversation. Il m'avait paru prendre un intérêt réel à mes études et à mon avenir. Nous devions même aller

nous-mêmes, les objets extérieurs? Voilà la vraie question. Wolf s'est trompé en tirant l'existence déterminée de la possibilité indéterminée. Quand on tire le moi de la notion d'existence, on fait la même chose. Vous reprochez à M. Schelling l'erreur de sa méthode, mais l'erreur de M. Schelling est bien moindre que la vôtre. Son existence absolue est au moins une existence réelle, universelle, éternelle et divine. Mais votre existence, on ne sait ce que c'est : ce n'est pas comme dans M. Schelling l'existence universelle, antérieure à celle du moi, car s'il en était ainsi, vous n'auriez aucune différence avec M. Schelling. Ce n'est point non plus l'existence du moi, car alors pourquoi distinguer l'existence du moi d'avec le moi? Ce n'est donc qu'une abstraction. Or, l'abstraction de l'existence suppose des existences réelles connues. Il n'est donc pas vrai que nous ayons d'abord la perception immédiate de l'existence, et ensuite la perception médiate des êtres et particulièrement celle du moi et du non-moi. C'est tout le contraire; nous apercevons d'abord les êtres réels et particuliers, puis nous nous formons la notion médiate et toute abstraite d'existence, etc. »

1. Voyez ce même jugement sur M. Ancillon père dans les PREMIERS ESSAIS DE PHILOSOPHIE, à l'endroit cité plus haut.

ensemble un jour à Postdam pour voir M. Herman; mais la cour et le roi me l'enlevèrent, et j'étais parti de Berlin avant qu'il fût redevenu libre.

Le jeune Eichorn m'avait donné une lettre pour M. Solger, et à Francfort Frédéric Schlegel m'en avait parlé comme de l'un des métaphysiciens les plus remarquables de l'Allemagne. C'est un homme d'à peu près trente-six ans. Il a les yeux d'une douceur et d'une pénétration merveilleuse. Son parler est fin. Un goût exquis semble le caractère de son esprit et de toutes ses habitudes. Il a beaucoup d'analogie avec M. Fauriel. Comme critique et connaisseur de l'antiquité, il a peu d'égaux. Ses travaux sur les tragiques grecs sont très estimés, et ceux qui le connaissent attendent beaucoup de lui en philosophie. Il a étudié à Iéna sous M. Schelling en 1801, et il y a suivi aussi les leçons de M. Hegel. A Berlin, il a été un des auditeurs assidus de Fichte, et plus tard son collègue et son ami.

Voici quelques-uns de ses jugements: «La philosophie est chez nous dans un état de crise. Jusqu'ici, elle a marché avec plus d'impétuosité et d'ardeur que de mesure et de réflexion: il est temps d'y appliquer la critique. Vous êtes bien bon d'avoir été à Gœttingen. La bibliothèque y a tué la philosophie : on y compile. Depuis l'*Aenesidemus*, Schulze n'a rien produit de remarquable. N'attendez rien de Leipzig. Daüb, d'Heidelberg, est un homme d'imagination : il ne fera qu'embrouiller la théologie avec les idées de Schelling, qu'il ne connaît même que dans leur première

forme[1]. Il est aisé d'éblouir comme Franz Baader, lorsqu'on ne publie que de petits écrits d'une demi-feuille. Tout résumé d'idées est toujours un peu frappant, mais il faut voir cela développé. Herbart de Kœnigsberg[2] est un vrai philosophe. Fichte est mort entièrement : lui qui attirait tant de monde à ses leçons, n'a pas fait un seul élève qui de son vivant ou depuis sa mort ait enseigné sa doctrine avec succès ; et cela tient au fond même de cette doctrine. Ici sa place ne peut être remplie que par Hegel. »

M. Solger a débuté en philosophie par ERWIN, *quatre dialogues sur le beau et sur l'art;* et il m'a donné un nouvel ouvrage qu'il vient de publier sous cette même forme, qu'il a empruntée à l'antiquité et qu'il croit particulièrement propre à la discussion : ce sont des DIALOGUES PHILOSOPHIQUES : *Jules Ier, la Société, le Rêve, Théodore, Jules II.* Ces dialogues seront suivis d'autres qui développeront la pensée de l'auteur. Jusqu'ici il se contente d'expliquer la différence des systèmes par un point de vue qui fait ressortir leurs mérites et leurs défauts. Il ne m'a pas dit, ni même laissé soupçonner quel est ce point de vue [3]. « J'ai l'air encore sceptique, m'a-t-il dit, mais je m'expliquerai successivement. »

1. Les vrais connaisseurs admettaient donc déjà des formes diverses du système de M. Schelling, un progrès dans le développement de ses idées.

2. Sur M. Herbart, voyez le *Manuel*, t. II, p. 330, etc.

3. Le *Manuel* range M. Solger parmi les partisans de M. Schelling, t. II, p. 305.

J'aurais bien désiré que M. Solger s'expliquât avec moi; mais il éludait le plus qu'il pouvait mes questions métaphysiques et me rejetait sur la politique. « Ici les choses ont assez bonne mine, mais en vérité nous serions dans un danger extrême si les finances n'étaient en assez bon état. Le congrès de Vienne a composé la Prusse de populations dont les mœurs et la religion sont très différentes, ce qui excite et nourrit des troubles intérieurs et une fermentation qui pourrait devenir redoutable. Aujourd'hui la moitié de la Prusse est catholique. Les pays du Rhin et celui de Münster, éloignés du centre, supportent impatiemment une autorité protestante. Il faudrait réunir la Saxe à la Prusse pour la fortifier contre l'Autriche, et surtout contre la Russie, maintenant limitrophe de la Prusse. Il y a antipathie entre les Russes et nous; et sans le bon accord des souverains, la guerre se déclarera tôt ou tard entre les deux peuples. La vraie Prusse est admirable de patriotisme et de courage. Les Poméraniens se sont conduits comme des héros. Nous sommes divisés en deux partis; les nobles voudraient bien une constitution, mais fondée sur les anciens droits de la nation; ils veulent un passé, plus ou moins libéral; les autres pensent qu'il faut travailler sur le présent et dans un esprit nouveau. »

M. Solger, qui évitait la métaphysique et s'excusait toujours sur son peu d'habitude du français, ne tarissait plus lorsqu'il s'agissait de son pays et de la dernière guerre. C'était un patriote allemand dans le vrai et bon sens du mot. Il avait servi lui-même dans la landwerh,

et il lui restait encore quelque chose de l'ardeur militaire qui en 1813, 1814 et 1815 avait transporté toute l'Allemagne sur les champs de bataille. « Nous avons été battus à Iéna parce que nos officiers étaient de petits nobles ignorants. Depuis, nous avons été souvent vainqueurs, parce que ceux-là commandaient qui l'avaient mérité par leurs services. C'est une excellente ville que Berlin. Vous n'avez pas d'idée de l'enthousiasme qui nous saisit tous après la bataille de Gross-Gœrschen. Vous étiez à nos portes ; tout Berlin voulait s'enrôler sous Bulow. On se moque aujourd'hui de l'ardeur guerrière de Fichte ; mais j'étais avec lui, Monsieur, quand il prit la résolution de quitter sa femme et ses enfants pour aller à l'armée, et je vous assure que ce qui se passa dans son cœur, ce que j'y vis, était admirable. Ah ! si vous aviez connu Scharnhorst ! c'est le sauveur de l'Allemage. Gneisenau est son élève. Bulow n'avait peut-être pas d'aussi grands talents militaires, mais c'était un homme heureux. Blucher avait l'avantage de n'avoir qu'une seule idée, celle de pousser la guerre à toute extrémité et de ne s'arrêter qu'à Paris. C'était un mauvais sujet, une mauvaise tête, mais un bras toujours prêt. Il n'avait qu'une idée et un mot : « *Kinder, forwärts, Enfants, en avant.* »

Puisque je ne pouvais rien tirer de M. Solger en métaphysique, je m'enfonçais avec lui dans la politique et la guerre, ces deux autres passions de mon cœur. Nos idées se ressemblaient beaucoup ; quant à nos sentiments, il avait trop de délicatesse pour ne pas me parler avec res-

pect de la France, et je ne croyais pas mon patriotisme engagé à lui cacher dans l'intimité ma profonde admiration pour la conduite de l'Allemagne. Nous nous étions liés de cœur, presque sans nous connaître, et je l'aimais parce qu'il paraissait m'aimer. Je ne puis pas dire la tendresse et les soins qu'il avait pour sa femme qui relevait de maladie. A peine étions-nous restés ensemble deux minutes qu'il me quittait pour aller la voir, puis revenait auprès de moi, et toujours ainsi pendant deux ou trois heures. Cette femme qu'il aimait tant, sans être belle, était agréable, bonne et douce comme une Allemande, instruite et suffisamment aimable. La veille de mon départ, nous allâmes tous les trois en bateau sur la Sprée faire une promenade à Charlottenburg, le Saint-Cloud de Berlin comme Postdam en est le Versailles, et visiter ensemble le monument de la feue reine qui vit encore dans les souvenirs du peuple et dans les regrets de son époux. A mesure qu'on approche de ce monument, l'aspect du beau jardin de Charlottenburg devient plus mélancolique. La disposition des lieux, des allées, des points de vue, le choix des arbres et leur arrangement, tout porte l'empreinte et inspire le sentiment d'une douleur profonde. On arrive au monument par une allée oblique de saules pleureurs sous lesquels est un banc où le roi vient souvent s'asseoir près du tombeau de son épouse bien-aimée. On dit que, lorsqu'il est à Berlin, il passe rarement une semaine sans venir en cet endroit. Mme Solger me raconta quel amour et quel respect ce prince avait toujours eus pour sa femme,

et quelle femme c'était que la reine, la plus belle et la plus aimable de son royaume, et morte si jeune et par une mort affreuse! Le monument est un bâtiment très simple, composé d'un caveau où sont déposés les restes de la reine, et d'une salle où elle est représentée couchée sur un lit. Ce morceau est le chef-d'œuvre de Rauch, valet de chambre de la reine, qui discerna son génie, lui donna tous les moyens de le développer et l'envoya se former en Italie à l'école de Canova, dont il devint un des meilleurs élèves. L'ouvrage entier est du plus beau marbre de Carrara. Le lit est d'un seul morceau et d'un travail élégant sans recherche. La belle Louise y est posée sur une couche, la tête appuyée sur un bras, l'autre ramené sur son sein avec mollesse. La figure est vraiment angélique, et on la dit ressemblante. Dans cette image de sa bienfaitrice, l'artiste est allé aussi loin que son génie le lui permettait; il a évité le défaut du maître : il n'a point tourmenté le marbre pour lui donner une expression de délicatesse mensongère; il n'a pas tenté de dépasser les limites de son art, mais peut-être ne les a-t-il pas atteintes. L'ouvrage est simple; il est même beau, mais un peu froid. Des deux côtés sont deux candélabres de marbre blanc, l'un du même Rauch, l'autre de Tieck, le frère du poëte.

C'est un samedi soir que j'allai faire visite à M. Schleiermacher, Wilhelmsstrasse, 73, à l'ancien palais de Saaken. M. Solger m'avait annoncé, et la sœur de M. Schleiermacher m'avait dit la veille que son frère me recevrait avec plaisir. Cependant j'éprouvais une certaine inquié-

tude à l'idée de me rencontrer avec l'un des hommes les plus illustres de l'Allemagne. M. Schleiermacher est un philosophe et un écrivain du premier ordre. Ses *Discours sur la religion à ses contempteurs éclairés* [1] sont dignes de Lessing, du moins pour la sincérité et l'audace. Les *Monologues* peignent une âme aussi noble qu'indépendante [2]. Quoi qu'en dise M. Ancillon, la traduction de Platon est un travail admirable, au-dessus de toute comparaison avec les autres traductions qu'on a essayées en Italie, en Angleterre et en France. Sa *Critique des systèmes de morale* [3] passe pour un chef-d'œuvre de dialectique, et ses sermons ont effrayé la cour. Métaphysicien hardi, moraliste profond, théologien, orateur, érudit, mon imagination rassemblait tous ces titres sur quelque imposant personnage. La porte s'ouvre, et dans le fond d'un cabinet mal éclairé j'entrevois un petit homme, chétif et bossu; c'était là Schleiermacher. Je demeurai immobile d'étonnement, et m'aperçus à peine qu'il y avait une autre personne dans le cabinet : c'était le célèbre théologien de Wette. M. Schleiermacher me le présenta. Je me remis peu à peu, et ce commencement ne m'ayant point égayé, j'entrai en matière avec un grand sérieux. M. de Wette nous quitta bientôt, et nous restâmes seuls : notre conversation dura deux heures qui furent bien remplies.

1. Ils parurent d'abord anonymes à Berlin en 1799. L'auteur les avoua dans une seconde édition en 1806.

2. MONOLOGUES, *présent de nouvelle année*, Berlin, 1800.

3. Berlin, 1803.

Ce qui m'a le plus frappé dans M. Schleiermacher, c'est ce qu'on m'avait aussi le plus vanté en lui, la prodigieuse subtilité de son esprit. On ne peut pas être plus habile, plus délié, et pousser plus loin une idée. Si je pouvais reproduire sa conversation, on y verrait un modèle d'adresse; il ne voulait pas dire sa pensée, mais sans cesse il me plaçait sur des pentes glissantes qui m'y conduisaient doucement et inévitablement. J'aurais dû y consentir et me donner le spectacle de l'esprit de M. Schleiermacher; mais les choses m'occupaient tout entier, et je lui demandai trop et trop vite. Il ne me répondit jamais ou presque jamais directement. Cependant, ma bonne foi encourageant la sienne, sur la fin de la conversation il m'énonça quelques propositions assez claires.

Platon et Spinoza sont les deux hommes de M. Schleiermacher : il va de l'un à l'autre.

Il me vanta beaucoup le système de Spinoza. Je faisais mille objections. « Eh bien, alors, prenez Platon au lieu de Spinoza, admettez que la matière n'est pas un attribut de Dieu, mais une substance à part et indépendante. »

« Êtes-vous bien sûr que la matière soit étendue? » Et il m'insinuait que le moi pourrait bien être aussi étendu que le non-moi, ou le non-moi aussi spirituel que le moi, la nouvelle physique réduisant tous les corps à des gaz, ce qui est déjà un peu subtil, et le moi étant aussi bien dans l'espace que le non-moi dans le temps.

Nous nous sommes enfoncés dans la question de la

création. — « Il est aisé de s'élever à Dieu, mais très difficile d'en descendre. Là, on ne peut marcher régulièrement ; il faut sauter de l'infini dans le fini. »

« L'esprit et la matière, une fois unis, sont immortels; le corps ne périt pas plus que l'esprit ; rien ne périt et ne peut périr. »

Je lui demandai s'il concevait l'état d'immortalité sans conscience ni réminiscence. — Oui. — C'est bien là, lui dis-je, l'opinion d'Aristote ; mais croyez-vous donc que ce soit celle de Platon ? — Oui ; il faut distinguer dans Platon, la partie systématique et la partie populaire. Toutes les fois qu'il parle de dieux, de héros, d'élysée, etc., Platon s'accommode au peuple; mais il est aisé, même en ces endroits, de reconnaître sa vraie doctrine. Dans le *Phédon* même, il n'y a rien qu'on ne puisse ramener à l'existence sans conscience.

J'ai revu plusieurs fois M. Schleiermacher; je m'étais trompé sur sa personne. Je l'avais mal vu le soir ; au jour il m'a paru mieux ; il est vrai qu'il est un peu bossu, mais il a des yeux de génie, et au bout de quelque temps on le trouve fort agréable. Il a à peu près quarante ans [1]; il est marié avec une femme encore jeune et belle, et il en a plusieurs enfants.

Nous avons de nouveau agité de graves problèmes. Rien de net.

M. Schleiermacher travaille à une Éthique pour faire suite à sa *Critique des systèmes de morale*. Je lui ai parlé

1. Né à Breslaw en 1768. Voyez sur M. Schleiermacher, le *Manuel*, t. II, p. 339.

des sermons politiques qu'on lui attribue dans les journaux; il s'en est défendu. — On veut me nuire; je ne fais que des sermons religieux et même très chrétiens.

Il m'a conseillé de traduire un ouvrage de Lessing, intitulé *de l'Éducation du genre humain*. Il retouche les premiers volumes de sa traduction de Platon et travaille au reste de l'ouvrage.

J'avais rencontré M. de Wette, la veille, chez M. Schleiermacher; il n'avait point pris part à la conversation, et il était sorti peu de temps après mon arrivée. Je suis allé ce matin lui faire visite.

M. de Wette est professeur de théologie, et, je crois, quelque peu orientaliste. Eichorn me l'avait donné pour un exégète distingué. Je savais qu'il avait été professeur à Heidelberg et qu'il avait étudié à Iéna; j'étais donc sûr de trouver en lui un très libre penseur.

De Wette est un homme de quarante ans à peine[1], de taille moyenne, figure délicate et pensive, regards doux, même timides; il ressemble un peu à M. Bouterweck. Il vit que je venais pour m'entretenir sérieusement, et il eut la bonté de répondre à toutes mes questions.

Je débutai par lui demander ce qu'il pensait de l'hypothèse d'un Évangile primitif où auraient puisé les quatre évangélistes, comme le veut Eichorn, dans son Introduction au Nouveau Testament, et comme paraît le croire Schoell dans sa littérature biblique. Il me répondit qu'il fallait borner la question aux trois évangé-

1. Né en 1780, près de Weimar.

listes saint Luc, saint Matthieu et saint Marc : saint Jean est à part. Quant aux trois autres, on ne peut douter, à la presque identité de leurs récits et surtout à celle des expressions et des formes, qu'ils n'aient puisé à une source commune. M. Schleiermacher, dans son dernier écrit sur saint Luc, a prétendu que l'évangile de saint Luc n'est qu'une compilation d'écrits antérieurs qu'il appelle des mémoires ; et, sans adopter aucune hypothèse particulière, il faut bien admettre en effet quelque chose qui ait précédé les évangiles actuels.

M. de Wette me parla ensuite des caractères qui distinguent l'évangile de saint Jean des trois autres évangiles. D'abord ceux-là ne racontent qu'une année de la vie de Jésus; celui de saint Jean embrasse plusieurs années. Dans les uns, Jésus s'énonce par sentences; dans saint Jean, il se développe et raisonne. Les formes générales, la couleur, le ton sont différents. — Et le dogme? lui-dis-je. — Le dogme est le même pour l'essentiel; mais Jésus est plus juif dans les trois premiers, ses promesses sont plus *messianiques* et plus grossières, sa doctrine est plus obscure; dans le dernier, il s'exprime plus nettement. Voici en quelques mots le christianisme selon saint Jean : Le christianisme unit l'homme à Dieu. Jésus est le verbe de Dieu fait homme; quoique homme, il reste verbe et uni à Dieu ; et comme tout chrétien est obligé de répéter la vie de Christ en lui-même, tout chrétien s'unit par là à Jésus-Christ et par Jésus-Christ à Dieu. Devenir un avec Dieu par le Christ ou le verbe, tel est le christia-

nisme. — Et les récompenses? — Union avec Dieu.

Il me dit que la morale qui dérive du christianisme le satisfait entièrement; que le christianisme est le but où tend toute philosophie; que la théologie et la philosophie sont la même chose, la vérité étant une. — Et quel est le système philosophique qui, selon vous, se rapproche le plus du christianisme? — Celui de Kant perfectionné par Fries. Là-dessus il m'exposa le système de M. Fries avec toute la clarté désirable. Je l'interrompis souvent pour lui demander des explications; il essaya de m'en donner: elles ne me satisfirent point; il le vit, et ne continua pas moins les explications nouvelles que je lui demandai avec une simplicité, une bonne foi et une liaison d'idées qui me charmaient. Voici les principaux résultats du système de M. Fries.

M. Fries[1] est kantien; il admet la division des facultés de Kant et les catégories ou lois attachées à l'exercice de ces facultés, et il croit à l'objectivité de ces catégories sur la foi du sentiment, *Gefülh*, qu'il faut bien distinguer de la sensation, *Empfindung*, et grâce au pressentiment, *Ahnung*, dont M. Fries a donné une analyse philosophique. La catégorie de la substance donne l'âme personnelle; la même catégorie, en des circonstances différentes, donne le moi des autres hommes et le non-moi matériel conçu substantiellement. La réunion des âmes forme le monde intelligible. Il n'y a point de temps ni d'espace. La raison, dont la loi est la plus

1. Sur M. Fries et son école, voyez le *Manuel*, t. II, p. 389.

haute unité, par l'application de la catégorie de la causalité, dérive toutes les substances, celle du monde intelligible et celle de l'univers, d'une cause première substantielle, Dieu. Voilà la création.

Je lui faisais bien des objections. « Monsieur, me répondit-il, Fries fait le tableau de la raison [1] il ne la justifie pas. La certitude absolue est impossible; l'intérieur de la vérité ne se voit pas; on n'aperçoit que le côté relatif à nous. Rappelez-vous ce que disait hier Schleiermacher, que la création présente une solution de continuité, qu'on ne peut aller naturellement de l'infini au fini; qu'ici on ne marche point, il faut sauter. »

Que pensez-vous du système de M. Schelling? — Que c'est un délire. — Et de M. Hégel? — Qu'il a mis dans toute son évidence l'absurdité du système de Schelling. J'ai lu tous les écrits d'Hégel, qui est un des esprits les plus pénétrants de l'Allemagne; ils m'ont tous paru des nonsens. — Et M. Daüb? — Comme Hégel. Son écrit sur Judas Iscariote est en dehors des bornes de la raison.

« Je ne vous ai exposé que le système métaphysique de Fries; mais chez lui, toutes les facultés sont cultivées, le cœur comme l'intelligence. Le cœur a trois sentiments, qui sont comme des divinations relativement aux trois êtres, l'âme, le monde et Dieu : pour l'âme, il y a un sentiment d'enthousiasme qui nous révèle notre destination, de là la morale; pour le monde, il y a

1. *Nouvelle critique de la raison*, 3 vol., Heidelberg, 1807; et *Science, Croyacne, Pressentiment*, Iéna, 1805.

le sentiment du beau et la résignation ; pour Dieu, le sentiment de la dévotion. Par sentiment de dévotion, Fries entend tout sentiment profond, sans admettre la nécessité de penser directement et précisément à Dieu. Ainsi Pindare exprime le sentiment religieux quand il chante les héros, et toute conviction profonde est une religion. »

M. de Wette fait une étrange application au christianisme de l'Esthétique de M. Fries [1]. En présence d'une montagne, ce ne sont point les sens qui nous disent qu'elle est belle; mais il y a en nous un sentiment du beau et du sublime, que nous appliquons à cette montagne; et bien que naturellement elle ne soit ni belle ni sublime, nous croyons pourtant qu'elle l'est. De même naturellement Jésus ne nous paraîtrait peut-être qu'un homme, et sa doctrine, une doctrine humaine; mais, tout comme il y a en nous le sentiment du beau et du sublime, il y a aussi le sentiment du divin, et quand on considère l'ensemble des actions de Jésus et de sa doctrine, on leur appplique ce sentiment, et en même temps on croit à la légitimité de cette application. Jésus, comme homme, pouvait pécher; on ne peut pas le nier; mais, esthétiquement, il y a en nous un sentiment de pureté absolue, d'impeccabilité, et ce sentiment, la foi l'applique à Jésus sur ce seul fondement externe qu'il n'a point péché.

Et l'immortalité de l'âme, qu'en pensez-vous? —

1. L'Esthétique est la troisième partie du troisième volume de la *Nouvelle critique de la raison.*

L'âme est essentiellement immortelle. Il ne suffit pas que l'immortalité de l'âme soit une espérance; dans mon opinion, c'est une nécessité. J'admets aussi l'éternité de la matière : rien ne périt et ne peut périr; le mal n'est qu'un phénomène, une apparence. — Et croyez-vous à l'identité essentielle de l'âme et de la matière? — Non. Je n'admets point l'opinion de Schleiermacher, qui veut que l'esprit et la matière soient nécessairement unis et éternellement liés. La nature et la pensée ne sont point contemporaines. La pensée a précédé, et la nature lui est subordonnée.

Ici arriva un professeur de théologie qui mit fin à la conversation, et je sortis de chez M. de Wette frappé et fatigué des traits de lumière et des ténèbres de cet entretien.

Seconde visite à M. de Wette. Arrivé chez lui, à sept heures du soir, j'y suis resté jusqu'à minuit. Nous avons repris notre discussion sur la création et sur le christianisme. La note qui m'en reste est si courte qu'elle est presque inintelligible. Je la supprime, et me borne à transcrire les renseignements qu'il me donna sur l'état de la science théologique en Allemagne.

Les cinq livres du Pentateuque sont à peu près de la même antiquité, du temps de David et de Samuel. Les cantiques de David et le reste ont été écrits au temps d'Ezéchias. L'Ecclésiaste est postérieur. Pour le Nouveau Testament, le plus ancien et le plus authentique monument qu'il renferme est la collection des épîtres de saint Paul, moins l'épître aux Hébreux, qui est d'un

de ses disciples, et la seconde épître, ajoutée après coup. Viennent ensuite les évangiles et les épîtres de saint Pierre; tout cela sur la fin du premier siècle.

La critique sacrée se divise en critique philosophique et en critique historique, pour l'un et l'autre Testament. Pour la critique historique de l'Ancien Testament, lire Beck et Eichorn; pour celle du Nouveau, Eichorn, Schleiermacher et lui de Wette; pour la critique philosophique des deux Testaments, Paulus, Eichorn, Ammon. Les jugements de M. de Wette sentent fort le rationaliste. Il ne m'a pas même prononcé le nom de M. Neander; pour l'exégèse ou critique littérale, il m'a cité un très grand nombre de savants : Kuinoël, Keil, etc. Il m'a fort recommandé d'apprendre l'hébreu. Je suis bien décidé à n'en rien faire.

Je suis parti de Berlin pour Dresde le 25 septembre, à onze heures du soir, selon ma coutume de passer les nuits sur les grands chemins pour épargner le temps et employer le jour dans les villes en visites et en causeries. Berlin m'avait plu, et j'avais fait le projet d'y revenir, pour approfondir ce que j'avais à peine effleuré et suivre les relations que j'y avais formées. J'y revins en effet dans l'automne de 1824, par cette même route de Dresde, en quelles circonstances, on le sait [1]. Mais tout était bien changé à Berlin. M. Solger était mort en 1819,

1. Voyez en ce volume la fin du morceau qui suit, intitulé : SANTA ROSA.

dans toute la force de l'âge et du talent[1]. M. de Wette, pour avoir un peu trop mêlé la politique à la théologie, avait été destitué, et était allé porter en Suisse, dans l'université de Bâle, son érudition et sa foi religieuse et politique. Pour M. le conseiller d'état Ancillon, adorateur des dieux nouveaux, aussi partisan de la sainte-alliance qu'il l'avait été de la direction constitutionnelle de 1817, sa fortune n'avait pas chancelé un instant; mais on se doute bien qu'il ne connaissait plus un homme accusé d'avoir voulu mettre le feu aux quatre coins de l'Allemagne. De tous mes anciens amis, je ne retrouvai donc que M. Schleiermacher; mais je le retrouvai tout entier, fidèle à la liberté comme à l'amitié, et ainsi que M. Schelling lui-même, ayant un peu modifié ses pensées en théologie et en philosophie. Et avec lui que d'hommes excellents ne rencontrai-je pas encore à Berlin cette fois qui n'y étaient pas ou que je n'y avais pas connus à mon premier voyage, hommes également supérieurs par leur caractère et par leurs lumières : Guillaume de Humboldt, homme d'état et philologue éminent, l'égal de son frère Alexandre; Savigny, le grand jurisconsulte; Niebuhr, l'homme du monde qui a le mieux connu Rome, et vous, Hégel, transporté d'Heidelberg dans la capitale de l'Allemagne, avec une nombreuse et brillante école, et enfin placé dans la chaire de Fichte, selon le vœu prophétique de Solger[2] !

1. Il était né en 1780. MM. Tieck et Raumer ont publié en 1826, en deux volumes, ses *Œuvres posthumes et sa correspondance*.

2. Je suis revenu une troisième fois à Berlin après la révolution de

VI

Route de Berlin à Dresde.

25 septembre.

Je pars de Berlin le soir à onze heures en extra-poste, comme on dit en Allemagne; mais n'ayant pas de chaise de poste à moi, il me faut à chaque relai prendre celle que j'y trouve, et je ne trouve la plupart du temps que de mauvais chariots découverts, où l'on met une botte de paille pour soutenir ma tête. C'est ainsi que je voyage jusqu'à Dresde par Mittenwald, Luckaw, Sonnenwald, Elsterwald, Grossenhain. Nulle part je ne m'arrête que pour changer de voiture et de chevaux. Partout du sable, partout des forêts de sapins. Nuit déjà froide, mais brillante, calme, majestueuse. Je contemple avec ravissement cette nature inconnue, ce ciel du Nord avec ses étoiles éclatantes, mille fois plus belles que le jour pâle et sombre qui leur succède. La tête immobile sur mon sac de paille, je roule en mon esprit les redoutables problèmes que je porte avec moi depuis tant d'années; et je ne me réveille de ces méditations confuses qu'à la vue de Dresde, sur le pont élégant et léger qui joint les

1830, avec une mission du gouvernement nouveau relativement à l'instruction publique. J'eus le bonheur d'y retrouver encore presque tous mes amis, M. Guillaume de Humboldt et M. de Savigny, Hegel et Schleiermacher. Mais Niebuhr, hélas! n'y était plus.

deux parties de la ville, et d'où j'ai sous les yeux le cours sinueux de l'Elbe; en face, les montagnes de Pilnitz, qui bornent l'horizon; à gauche, les jardins du comte de Brüll, la terrasse, le belvédère; à droite, le gracieux vaisseau de l'église catholique.

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

VII

Weimar[1]. — Visites à Goethe.

19 et 20 octobre.

Weimar est une petite ville assez chétive par elle-même. Mais Weimar est la résidence des grands ducs, et cette circonstance lui a donné quelques belles maisons, un théâtre, un superbe château et un parc magnifique. Ce parc est tout à fait à l'allemande : jardins vastes et champêtres, où l'art s'est contenté de mettre un peu d'ordre sans déranger la nature.

On m'avait donné une carte d'introduction pour le docteur Wieland, le fils du célèbre écrivain de ce nom.

1. Voyez Weimar au point de vue de l'instruction publique et des établissements d'utilité et de bienfaisance, DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE EN ALLEMAGNE, etc., t. Ier, p. 28-120.

C'est un homme de quarante ans, ami de M. Fries, par conséquent partisan de Kant et ennemi déclaré de M. Schelling. Il est à la tête d'un journal d'opposition, *Oppositions blatt*, dont il me donna un numéro. On y dit nettement qu'il arrivera de deux choses l'une en France, ou que les Bourbons s'uniront à la France contre l'étranger, ou que la France chassera et l'étranger et les Bourbons.

Je me souviens aussi d'avoir rencontré par hasard le spirituel, et, si on veut, le méchant, mais très insignifiant Kotzebue, auteur de pièces de théâtre fort médiocres, devenu un publiciste rétrograde, qu'un fanatique eut la bêtise d'assassiner en 1819. Jamais coup de poignard n'a été plus mal placé. Qui saurait aujourd'hui que Kotzebue a existé sans la bizarrerie de sa mort? Mais laissons là tout ce qui n'est pas Goethe, car c'était lui que j'étais venu voir à Weimar.

Je le vis deux fois. La première, j'eus à peine le temps d'échanger avec lui quelques paroles : il allait sortir pour une visite de cour; sa voiture l'attendait, et son habit était chargé de décorations enfilées l'une avec l'autre et formant sur sa poitrine une ligne très étendue. Il avait l'air soucieux et même sombre.

La seconde fois, je le vis assez longtemps, et je pus l'observer tout à mon aise.

Goethe est un homme d'environ soixante-neuf ans : il ne m'a pas paru en avoir soixante. Il a quelque chose de Talma, avec un peu plus d'embonpoint : peut-être aussi est-il un peu plus grand. Les lignes de son visage

sont grandes et bien marquées : front haut, figure assez large, mais bien proportionnée; bouche sévère, yeux pénétrants, expression générale de réflexion et de force.

Sa maison est fort belle; elle a été construite, dit-on, sur l'emplacement et avec les restes d'une ancienne église. Sur le seuil de la porte est inscrit ce mot : *Salve*. Il me reçut dans une galerie ornée de bustes, où nous nous promenâmes. Sa démarche est calme et lente comme son parler; mais à quelques gestes rares et forts qui lui échappent, on sent que l'intérieur est plus animé que l'extérieur. Sa conversation, d'abord assez froide, s'anima peu à peu; il parut ne pas trop s'y déplaire : j'ai joui quelques instants de Goethe se développant avec plaisir. Il marchait et s'arrêtait pour m'examiner, ou pour se recueillir et marquer toujours plus profondément sa pensée, chercher une expression plus exacte ou donner un exemple et des détails. Le geste rare, mais pittoresque, et l'habitude générale grave et imposante. Nous restâmes ensemble à peu près une heure. Il n'a mis en avant aucun paradoxe, et il ne m'a dit que des choses neuves. Son imagination perçait de temps en temps; beaucoup d'esprit dans le détail et le développement; un vrai génie dans le corps de l'idée. Ce qui me paraît caractériser son esprit, c'est l'étendue.

Notre entretien commença assez mal. Je lui exposai l'état de la philosophie en France et mes projets. Ils n'étaient pas tout à fait de nature à plaire au Voltaire de l'Allemagne, à l'admirateur de Diderot, et il m'insinua doucement que la France ne s'occuperait jamais

sérieusement de philosophie. Je lui répondis qu'au contraire la philosophie était dans l'essence même du génie français, témoin tant de philosophes illustres qu'a produits la France depuis Descartes jusqu'à M. Royer-Collard. Goethe m'eut tout l'air de ne connaître ni l'un ni l'autre. Il me dit alors qu'il croyait bien qu'il y aurait toujours en France des individus d'élite qui étudieraient la philosophie, mais qu'il doutait fort qu'ils pussent communiquer leur goût à un public nombreux. Il me cita l'exemple de son ami M. de Villers dont il déplora la perte. — « Monsieur, lui répliquai-je, M. de Villers était émigré, et il ne connaissait pas la France nouvelle. Moi, je suis un enfant de la révolution, je suis libéral comme tous mes camarades, et bien résolu à ne reculer devant aucune difficulté. J'ai d'ailleurs la ferme conviction que j'ai raison, et que le matérialisme et l'athéisme du XVIIIe siècle sont des erreurs funestes, incompatibles avec les sentiments et les mœurs d'un peuple libre. » — Ce ton de jeune homme, qui dans ses préoccupations oublie à qui il parle, aurait irrité Voltaire : il fit sourire Goethe, et l'intéressa même, car tout ce qui avait la moindre apparence de caractère et de nouveauté, en mal ou en bien, excitait son attention. — Eh bien, me dit-il, puisque vous aimez la philosophie, et que vous voulez connaître la philosophie allemande, je puis vous en parler, car je l'ai vue naître et se développer. Là-dessus il passa en revue tous les philosophes distingués qui étaient sortis d'Iéna et de Saxe-Weimar : Rheinold,

Fichte, Schelling, Hegel, Herder, Schiller, Wieland, qui était aussi philosophe à sa manière.

« J'ai tout vu en Allemagne, depuis la raison jusqu'au mysticisme. J'ai assisté à toutes les révolutions. Il y a quelques mois, je me suis mis à relire Kant; rien n'est si clair depuis que l'on a tiré toutes les conséquences de tous ses principes. Le système de Kant n'est pas détruit. Ce système, ou plutôt cette méthode, consiste à distinguer le sujet de l'objet, le moi qui juge de la chose jugée, avec cette réflexion que c'est toujours moi qui juge. Ainsi les sujets ou principes du jugement étant différents, il est tout simple que les jugements le soient. La méthode de Kant est un principe d'humanité et de tolérance.

« La philosophie allemande, me dit-il encore, c'est la manifestation des diverses qualités de l'esprit. Nous avons vu paraître tour à tour la raison, l'imagination, le sentiment, l'enthousiasme... »

Il m'a beaucoup entretenu de physique. Selon lui, la physique de M. Biot, qui venait de paraître, a deux parties écrites dans deux systèmes différents, dont un esprit exercé saisit aisément l'opposition perpétuelle. Il m'a parlé avec vivacité contre le système atomistique.

Je ne puis qu'indiquer ici les points principaux de notre conversation. Il m'est impossible de donner une idée du charme de la parole de Goethe : tout est individuel, et cependant tout a la magie de l'infini ; la précision et l'étendue, la netteté et la force, l'abondance et la simplicité, et une grâce indéfinissable sont dans son

langage. Il finit par me subjuguer, et je l'écoutais avec délices. Il passait sans effort d'une idée à une autre, répandant sur chacune une lumière vaste et douce qui m'éclairait et m'enchantait. Son esprit se développait devant moi avec la pureté, la facilité, l'éclat tempéré et l'énergique simplicité de celui d'Homère.

Après mes aventures de Berlin, en 1824 et 1825, je passai de nouveau à Weimar, et j'y revis Goethe vieux et souffrant. Voici le récit de cette seconde visite :

Weimar, 28 avril 1825.

Je suis allé à onze heures chez Goethe. On me dit que M. le ministre de Goethe était malade. Je remis au domestique la lettre de M. Hegel, et me retirai. J'avais déjà fait la moitié de la rue, quand je vis accourir le domestique, qui me dit que M. de Goethe désirait me voir. Je repris donc le bel escalier orné de plâtres et de petites statues; puis on m'introduisit dans cette galerie où, il y a huit ans, j'avais eu le plaisir de faire plusieurs tours avec Goethe, et de cette galerie dans le cabinet, où l'on me dit que Goethe allait venir. La pièce est plus longue que large. Sur le mur qui est en face des croisées sont des dessins et des esquisses de tableaux; au-dessus du canapé, une composition que je n'ai pas eu le temps d'examiner; sur un meuble des dessins coloriés, l'un avec l'inscription : *Hern Alexander von Humboldt*. Vis-à-vis, près des croisées, de petits meubles avec quelques livres, le tout dans le plus grand ordre ; dans

le fond un pupitre à divers compartiments où sont de grands cartons qui renferment sans doute des gravures. J'étais assez ému de l'idée de me trouver là dans le cabinet de Goethe, où Goethe allait paraître, quand la porte de la galerie s'ouvrit, et je vis un vieillard, que je reconnus sur-le-champ. Il avait une cravate de couleur nouée négligemment, un pantalon de drap gris, une redingote bleue, et la tête nue. Quelle tête ! large, haute, imposante comme celle de Jupiter Olympien. Il s'avança lentement et doucement, me montra un sopha, et s'y assit avec moi.

A chaque mot qu'il prononçait, il toussait, sa voix tremblait. En l'écoutant, je le regardais fixement, et je pus juger des ravages que huit années avaient faits sur cette grande et forte figure. Chaque parole lui coûtait : il avait l'air de souffrir ; je le lui dis. « Non ; je ne souffre pas trop ; mais l'âge ! Il faut seulement que je prenne des précautions, que je ne me livre à rien trop longtemps, et me tienne en équilibre pour pouvoir suffire aux occupations dont je suis capable encore. »

Je lui demandai ses commissions pour Paris, où on commençait à s'intéresser à la littérature allemande, où on traduisait Schiller et Goethe. Je voulais l'amener à me parler de l'état de la littérature en France et prendre ses conseils ; mais voici tout ce qu'il me dit :

« Oui, tant de traductions prouvent un désir du mieux, et on ne peut nier qu'il n'y ait de la bonne volonté en France... Oui, je le sais ; mais je n'ai pas lu ces traductions ; comme je vous disais, je dois me tenir en

équilibre, et me refuser à des lectures qui me plairaient. Dans ma jeunesse, je me livrais à tout ce qui m'intéressait; maintenant, il faut que je m'abstienne, et me borne à quelques objets.

... « On a traduit Faust littéralement? Je le conçois pourtant; pour s'améliorer, la langue française n'a besoin que de reculer de quelques siècles et de revenir à Marot... Oui, la langue de Marot... Il faut prendre quelques libertés : peu à peu on s'y habitue. »

On comprend tout ce que j'aurais eu à lui répondre, moi qui trouve insupportable l'archaisme de M. Courier, toutes les fois que la passion ne vient pas l'animer et le rajeunir, et qui préfère incomparablement la prose simple et mâle du XVIIe siècle à la langue souple et gracieuse, il est vrai, mais déjà maniérée du XVIe. Mais ne voulant pas contredire l'illustre vieillard, et voyant que je n'en pourrais tirer davantage sur la France, je changeai de sujet: « Du moins, lui dis-je, je suis heureux que, parmi les choses dont vous pouvez vous occuper, vous ayez mis la nouvelle littérature italienne et mon ami Manzoni. »

« Ah! Manzoni! (en levant les yeux et avec un accent réfléchi) c'est un jeune homme bien intéressant. Il a commencé à s'écarter des règles reçues, et surtout de l'unité de lieu. Mais les anciennistes, dit-il en souriant lui-même de son mot, ne veulent pas cela... Oui, on lui en a voulu, et cependant il ne s'en est écarté qu'avec mesure, et cela me plaît. C'est très bien commencé. D'ailleurs, ces querelles dureront toujours, et il n'y a

pas de mal ; il faut que chacun fasse à sa manière.

« Oui, j'ai reçu Adelchi. J'en ai même fait un extrait que je publierai peut-être, si j'en ai l'occasion. Je l'ai bien étudié. Il y a de très belles choses. Je n'aime pas à m'arrêter aux particularités, c'est toujours l'ensemble qu'il faut voir ; mais, tenez, vous rappelez-vous ce soldat lombard chez qui se réunissent les conjurés, et qui ne songe qu'à sa propre élévation ? Comme il arrange tout pour lui ! » Ici Goethe, fatigué et toujours toussant, quoique paraissant s'intéresser à la conversation, accompagna le peu de mots qu'il pouvait prononcer de regards et de gestes, comme pour me faire entendre ce qu'il ne pouvait exprimer. « Comme il fait servir les desseins de tout le monde à son but ! Et ensuite, à la cour de Charlemagne, comme il a l'air de protéger ceux qu'il a trahis !

« Oui, Manzoni se tient à l'histoire et aux personnages réels qu'elle fournit ; mais il les élève jusqu'à nous par les caractères qu'il leur donne ; il leur prête nos sentiments humains, libéraux même, et il a raison. Nous ne pouvons nous intéresser qu'à ce qui nous ressemble un peu, et non aux Lombards ou Longobards et à la cour de Charlemagne, qui serait aussi un peu trop rude. Voyez Adelchi, c'est un caractère de l'invention de Manzoni. »

Là-dessus je lui dis avec un peu d'émotion : Les sentiments d'Adelchi mourant sont ceux de Manzoni lui-même. Manzoni, qui est toujours un poëte lyrique, s'est peint dans Adelchi.

« Oui, vraiment, il y a longtemps que j'avais connu son âme et sa manière de sentir dans ses *Inni sacri*. C'est un catholique naïf et vertueux. »

Je lui exprimai ma reconnaissance, comme ami de Manzoni, de ce qu'il avait eu la bonté de le défendre contre la critique du *Quarterly Rewiew*. Il me répondit, avec un accent vrai et profond : « J'en fais grand cas, j'en fais grand cas. Adelchi est un plus grand sujet; mais le comte de Carmagnola a bien de la profondeur. Et la partie lyrique en est si belle que ce méchant critique anglais l'a louée et même traduite. »

Je lui appris que Manzoni faisait un roman où il serait plus fidèle à l'histoire que Walter Scott, et appliquerait à la rigueur son système historique.

« Et quel en est le sujet? — Le seizième siècle à Milan. — Le seizième siècle à Milan! Manzoni est Milanais, il aura bien étudié ce siècle. Si vous voyez Manzoni, dites-lui combien je l'estime et je l'aime. »

Goethe était si fatigué qu'en conscience je ne voulus pas prolonger l'entretien. Je me levai, et lui demandai ses ordres pour Paris. Il me dit que pour le moment il n'avait aucune commission à me donner. « Mais croyez, dit-il en me regardant avec ses yeux calmes et pénétrants, que je m'intéresse bien à vous; et quand vous serez à Paris, donnez-moi de vos nouvelles. » Là-dessus il inclina doucement sa noble tête, et je sortis.

Le soir, quand je dis à Mme de Schw.. que j'avais vu Goethe le matin, elle en fut bien surprise, et m'apprit que la veille Goethe avait été saigné, et que le médecin

lui avait commandé de ne recevoir personne pendant plusieurs jours. M. le chancelier de Muller, l'un des habitués de la maison de Goethe, qui y avait dîné, me dit que Goethe lui avait parlé de moi avec bonté, et qu'il n'avait pas voulu me laisser quitter Weimar sans me voir. En rentrant à mon auberge, le sommelier me dit que M. le ministre de Goethe avait envoyé savoir de mes nouvelles, et qu'il y avait une carte pour moi. Je compris à merveille que tant d'attentions ne s'adressaient point à ma personne, mais qu'après mes aventures, Goethe avait voulu me donner un témoignage public d'intérêt[1].

Le lendemain, j'allai faire visite à la belle-fille de Goethe, la fameuse Ottilie. On m'avait beaucoup parlé de son esprit, mais aussi de sa légèreté et de sa coquetterie, et j'étais préparé à voir une personne passablement étrange. Je me rendis chez elle, toujours par le bel escalier; et tournant à droite, je pris l'escalier particulier qui mène au logement de la famille de Goethe. Là je trouvai entre plusieurs dames une jeune femme très pâle, couchée sur un sopha. Sa figure est très ordinaire, ses yeux bleus, ses cheveux noirs, et le son de sa voix assez agréable. Elle était si faible qu'elle commença par me dire qu'elle ne me garderait pas longtemps. J'y suis resté trois heures, qui pour moi se sont écoulées comme une minute. Elle s'intéressa, s'anima, s'embellit presque. De quoi avons-nous parlé? De tout

1. J'ai gardé cette carte : *Grosherzoglich Sachsen-Weimarischer wirklicher Geheimerath und Staatsminister,* VON GOETHE.

au monde; et tout a passé comme une ombre. On ne peut avoir plus d'esprit, de sensibilité, d'imagination, mais aussi plus d'inconséquence. Je n'ai retenu de notre conversation que ce qui est relatif à Goethe, car on se doute bien que c'est de Goethe surtout que je tâchai de la faire parler.

Mme de Goethe m'a confirmé que son beau-père aime beaucoup Manzoni; et il a été si charmé du premier volume des chansons grecques de M. Fauriel, qu'il n'a pu s'empêcher de lui en écrire lorsqu'elle était aux eaux d'Ems.

Goethe a trouvé Ourika [1] très agréable de simplicité. Il a fort goûté Anatole [2].

Goethe et elle ont lu Alonzo [3] avec plaisir. Grande dispute. Elle est convenue de tout, de la déclamation, de l'imbroglio, etc. Mais Maria est une Allemande, et une Allemande héroïque. Elle m'a dit qu'en résumé Goethe était d'avis qu'il y avait de la vivacité et du travail. Je souscris de tout mon cœur à ce jugement.

Elle m'a souvent répété combien Goethe aimait Schiller. Il a été si fâché que *Demetrius* ne fût pas fini, qu'il avait entrepris de l'achever, d'après les conversations de Schiller. Car Schiller parlait beaucoup, surtout à Goethe, de ses projets; Goethe, jamais; mais ses ouvrages terminés, il aime à les lire.

1. Roman de Mme de Duras.
2. De Mme Gay.
3. Un des premiers ouvrages de M. Salvandy, que l'auteur a successivement retouché et fini par amener à une remarquable perfection.

Goethe a une collection de quatre cents lettres d'hommes célèbres, auxquelles il attache le plus grand prix. Selon lui, de tous les signes extérieurs du caractère, il n'y en a pas de plus sûr que l'écriture. Et puis, en rangeant sa collection chronologiquement, il se donne le spectacle de chaque siècle avec toutes ses diversités, des lettres de guerriers et d'hommes d'État se trouvant à côté de lettres de savants et de poëtes. M. de Hardenberg lui a fait présent de la lettre que Blücher lui écrivit sur un tambour du champ de bataille de la Katsback. Goethe se propose de publier cette collection avec des notes. Il est curieux de le voir le matin, en grande robe de chambre, et sa large poitrine découverte, ayant à sa ceinture les clefs des armoires qui contiennent ses autographes et ses gravures. Il évoque les souvenirs de toute sa vie, et parle avec une force et une énergie extraordinaire.

Il ne lit absolument aucune gazette politique : seulement il reçoit l'*Allgemeine Zeitung.*

En me promenant dans le parc avec le chancelier de Muller, celui-ci m'a montré une maison de campagne où Goethe a composé *Iphigénie* et le *Tasse.* Goethe qui aimait tant ce séjour, n'y va plus. Il ne sort plus de sa maison. Le grand-duc vient l'y voir. Son seul exercice est d'aller de ses appartements à celui de sa belle-fille.

Goethe a deux amies dans mesdemoiselles d'Eglofstein, toutes deux jeunes, belles, et remplies de talent pour le dessin et la musique. Il faut voir Goethe entre ces deux demoiselles, gai, aimable, les traitant comme

un père et pourtant avec les soins et les attentions d'un jeune ami. Elles, de leur côté, le caressent et folâtrent avec lui. M. de Muller l'a entendu dire à l'une d'elles : « Si tu étais (car Goethe tutoie ceux qu'il aime), si tu étais mon enfant, je t'enfermerais pendant trois ans dans une chambre, sous trois serrures, et au bout de ce temps je t'enverrais à Rome. Tu deviendrais Angelica Kauffmann. »

Ces familiarités de Goethe avec mesdemoiselles d'Eglofstein me rappellent ce que me dit un soir à Berlin la célèbre Bettina, Mme d'Arnheim, chez sa sœur Mme de Savigny.

« Rien, dit-elle, n'est aimable comme Goethe lorsqu'il est à son aise. Souvent dans l'abandon, moi à ses pieds, les yeux fixés sur lui, il m'a dit des choses plus grandes, plus profondes, plus énergiques que tout ce qu'il a écrit. Mais alors je renfermais en moi mon émotion ; car s'il eût vu sur mon visage qu'il me disait quelque chose d'extraordinaire, il aurait eu la conscience de lui-même, et la muse se serait envolée.

« Quand nous sommes seuls dans son cabinet, il va me chercher une grande robe de chambre blanche, l'étend par terre pour que je me couche dessus, et ainsi nous causons, disputons, jusqu'à ce que je l'impatiente et qu'il me dise : Va-t'en, folle. Je m'en vais ; mais quand il me voit trop affligée et prête à pleurer, il me rappelle et me dit : Va, tu dois être contente du sentiment que j'ai pour toi.

« Souvent, je lui ai développé des endroits de ses ou-

vrages; il me regarde en souriant, et il m'assure qu'il n'a jamais pensé à tout cela. Non pas lui, mais le génie en lui. »

Mme d'Arnheim et Mme de Goethe ne pensent pas que Goethe soit aussi réfléchi que je le crois.

Juillet 1831.

Dans le mois de juillet, traversant de nouveau Weimar pour aller en Prusse remplir une mission relative à l'instruction publique, je revis Goethe une dernière fois et aux prises avec la mort. Il était assis dans un grand fauteuil; auprès de lui, Ottilie badinait et parlait pour le distraire. Lui, immobile, affaissé, mais tranquille et le sourire sur les lèvres, il s'éteignait sans souffrir, et mourait sans aucune maladie, par la seule raison qu'il n'était pas immortel. Il put à peine trouver quelques paroles pour me charger de ses compliments pour Hegel et pour Manzoni, et me dire : Adieu, soyez heureux. Je serrai avec respect sa main défaillante, et quelques mois après, Goethe n'était plus.

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

VIII

Dernière nuit en Allemagne.

Kehl, 15 novembre, 10 heures du soir.

Voilà donc terminée cette promenade philosophique de quatre mois dans le nord de l'Allemagne. J'ai accompli le dessein que j'avais formé : j'ai vu bien des universités, bien des philosophes et des théologiens célèbres : à Marburg, M. Tennemann, un des successeurs de Brücker, l'historien le plus accrédité de la philosophie; à Gœttingen, un théologien de l'école de Kant, M. Stæudlin; un savant exégète, M. Eichorn; des philosophes ingénieux tels que MM. Schulze et Bouterweck; à Berlin, M. Ancillon, métaphysicien médiocre, mais sensé; M. Schleiermacher, aussi hardi en métaphysique qu'en théologie; M. Solger, qui porte dans la philosophie la haute critique et le goût exquis dont il a déjà fait preuve dans l'étude de la poésie et de la tragédie antique; M. de Wette, théologien et philosophe de l'école de M. Fries; à Dresde, le prédicateur Ammon, protestant éclairé qui comprend et respecte le catholicisme; à Leipzig, le vieux Plattner, le dernier représentant d'un autre âge, leibnitzien égaré dans la philosophie nouvelle; M. Suabedissen, cherchant sa route d'un pas incertain entre les différents systèmes; M. Krug, loyal

kantien, fidèlement attaché à la philosophie de sa jeunesse; à Iéna, M. Fries, auteur du fameux mélange de la doctrine de Kant et de celle de M. Jacobi; à Wurzburg, le catholique Wagner, ancien disciple de M. Schelling, perdu dans une combinaison mystique des mathématiques et du panthéisme; enfin, à Heidelberg, le chef du rationalisme, M. Paulus, l'éditeur des œuvres de Spinoza; M. Daub, à la fois mystique et panthéiste, et M. Hegel, à la tête d'un développement nouveau de la philosophie de M. Schelling. Cette course rapide à travers la théologie et la philosophie allemande est achevée. Ce matin encore j'étais à Heidelberg; demain je repasserai le Rhin; dans huit jours au plus, je serai à Paris et reprendrai mes travaux accoutumés, mes leçons à l'École normale et à la Faculté des lettres, sans plus penser à ce voyage, qui demeurera dans mon esprit comme le souvenir d'un rêve à la fois agité et agréable.

Je serais en effet plus jeune encore que mon âge si j'allais troubler la naissante école spiritualiste en la jetant brusquement dans l'étude prématurée de doctrines étrangères dont il n'est pas aisé de bien saisir les mérites et les défauts et de mesurer la juste portée. Non, laissons la nouvelle philosophie française se développer naturellement par sa vertu propre, par la puissance de sa méthode, cette méthode psychologique, abandonnée ou dédaignée en Allemagne, et qui est, à mes yeux, la source unique de toute vraie lumière, en suivant les instincts héréditaires du génie français, considéré particulièrement à l'époque la plus illustre

de sa grandeur passée, et dans ce qui fait aujourd'hui en quelque sorte l'âme des temps nouveaux, je veux dire les principes de la révolution de 1789.

Tel est mon dessein, et mon enseignement ne se ressentira point du voyage que je viens de faire. Je le reprendrai où je l'ai laissé, l'agrandissant et le perfectionnant sans cesse, mais sans en changer le caractère, de plus en plus spiritualiste dans la théorie, éclectique dans l'histoire, et par-dessus tout libéral et français.

Voilà pour les autres; mais pour moi-même, avant de quitter l'Allemagne, je veux employer les derniers moments que j'y dois passer, à mettre un peu d'ordre dans mes souvenirs, à tacher de reconnaître quel résultat net et précis laisse dans mon esprit ce rapide commerce avec tant d'hommes distingués, et quelle instruction j'en puis tirer pour la direction intérieure de mes études et de mes pensées.

Je reviens donc sur les conversations intéressantes que depuis mon entrée en Allemagne j'ai dérobées en passant et pour ainsi dire tumultueusement traversées; j'essaye de m'en rendre compte dans le silence de la réflexion; et, en déchirant les voiles dont la pensée allemande semble prendre plaisir à s'envelopper comme pour se cacher à elle même la voie des abîmes où elle se précipite, trop Français pour me payer de mots, déjà trop versé dans l'histoire pour m'en laisser imposer par l'apparence et ne pas reconnaître les mêmes opinions sous des formes différentes, j'éprouve un étonnement douloureux de voir l'Allemagne, cette Alle-

magne si fameuse par ses travaux théologiques et philosophiques, s'agiter dans un cercle de doctrines suspectes qui peuvent éblouir un moment, mais non pas retenir un esprit bien fait.

Avant tout je dois, je veux adresser un grand et sincère remerciement à l'Allemagne : elle m'a dégoûté à jamais de l'exégèse théologique, dans laquelle, en France, j'avais commencé à m'engager.

De bonne heure, étant encore élève de l'École normale, ma jeune piété, ma passion pour la langue de Platon et d'Homère, et l'exemple de M. de Gueroult, directeur de l'École, m'avait fait entreprendre sur les Pères de l'Église grecque ce qu'il avait lui-même si admirablement accompli sur les œuvres de Pline le Naturaliste : une traduction de morceaux choisis de chacun de ces Pères, qui pût donner une idée vraie de leur doctrine et de leur talent. Un peu plus tard, plusieurs de mes camarades de l'École normale ayant bien voulu s'associer à mes travaux, nous tînmes chez moi, pendant quelque temps, des conférences où nous examinions et discutions ensemble les diverses traductions dont nous nous étions chargés [1]. Ces études m'avaient conduit à de sérieuses recherches sur les origines et sur les monuments primitifs du christianisme. J'avais composé une nouvelle concordance ou discordance des quatre Évan-

1. De cette petite réunion faisaient partie M. Loyson et M. Larauza que la mort nous a si vite enlevés. Il en reste encore avec moi quelques membres, entre autres M. Patin de l'Académie française. — Sur M. Loyson et M. Larauza voyez plus bas en ce volume les discours prononcés à leurs funérailles.

giles et des Épîtres sur les points essentiels du dogme chrétien, avec des analyses des Pères apostoliques et même de tous les écrivains ecclésiastiques pendant les trois premiers siècles jusqu'au concile de Nicée. Depuis ce concile, la doctrine chrétienne, solidement établie, marche et se développe avec une régularité parfaite, avec une grandeur et une clarté saisissante. Mais auparavant, quel enfantement laborieux et obscur! que de ténèbres, que de lacunes! J'avais tenté de voir clair dans ces temps mystérieux, et je m'étais particulièrement appliqué à l'examen des passages controversés du Nouveau et de l'Ancien Testament. L'Allemagne m'a rendu l'immense service de me bien convaincre que le grec seul ne suffit point en de pareilles études, qu'il faut absolument savoir l'hébreu et les langues sémitiques, des questions philologiques se trouvant sans cesse mêlées à toutes les autres questions. Quel jugement porter d'un ouvrage qu'on ne connaît pas dans l'idiome même où il a été composé? Que pourrait dire de l'authenticité des divers dialogues de Platon celui qui ne pourrait les lire en grec, et sentir la profonde différence du style des petits dialogues attribués à Platon et du style du *Phédon*, de *la République* et du *Timée?* J'admire Pascal qui, ne sachant pas un mot d'hébreu et fort peu de grec, affirme avec assurance, lui si douteur et si fièrement sceptique dès qu'il s'agit de philosophie, que tel passage des Prophètes ou d'Esdras est la clef de tel autre passage du Nouveau Testament. Dans mes recherches sur la philosophie grecque et la-

tine, je me sens sur un terrain solide, parce que je peux tout examiner, discuter, apprécier par moi-même. Dans l'exégèse, je suis condamné à ne voir souvent les choses que par l'œil des autres, par des versions dont il m'est impossible de vérifier l'exactitude. Il est donc plus sage d'abandonner des études où je ne puis parvenir à rien de certain, l'ignorance valant beaucoup mieux qu'une fausse science. Un bon exégète doit être orientaliste, et une vie entière vouée à ces matières difficiles y suffit à peine. On ne fait pas de la science des saintes écritures un épisode de sa carrière. Puisque la mienne est consacrée à un tout autre objet, qui lui-même est si vaste et si ardu, ne nous en détournons pas, et ne perdons pas un temps qui s'enfuit si vite sur des travaux nécessairement infructueux. Renonçons une fois pour toutes à l'exégèse et à la théologie. Prenons le christianisme tel qu'il est sorti du concile de Nicée, avec le dogme arrêté et achevé de la Trinité; acceptons ce dogme en lui-même sans rechercher son histoire, sa formation, son origine. Partons de la défaite de la doctrine séduisante, mais superficielle d'Arius, de la victoire de saint Athanase, du Dieu triple et un que Platon a pressenti, que saint Augustin, saint Hilaire, saint Anselme, Bossuet et Leibnitz ont établi avec une certitude égale aux yeux de la raison comme aux yeux de la foi.

D'ailleurs dans quel chaos est tombée la théologie en Allemagne! Les abus de la critique sont ici partout. Il n'est plus permis de parler d'un roi de Rome. On a

supprimé la personne d'Homère; il n'y a plus que des Homérides. On ôte à Platon ses plus certains, ses plus célèbres dialogues, *les Lois*, par exemple. Et qui donc est l'auteur des *Lois*, je vous prie? De même en théologie il y a comme une émulation d'exégèse transcendante, et c'est à qui mettra en avant sur le Nouveau et sur l'Ancien Testament les conjectures les plus paradoxales. Il est bien décidé que la Genèse a été composée très tard, après la captivité des Juifs à Babylone et leurs communications avec les Mèdes et les Perses. Les Évangiles sont tout au plus de la fin du second siècle; et parce qu'en effet saint Paul est le plus grand personnage du christianisme primitif, on s'occupe de saint Paul plus que de Jésus-Christ, et il s'en faut bien peu que Jésus-Christ ne soit un pur mythe, un grand nom comme celui d'Homère[1]. Je n'ai pas encore rencontré deux théologiens qui s'accordent. Du haut de leur science hébraïque et orientale que je ne puis pas contrôler, tous s'attaquent, tous s'accusent des plus grandes erreurs. Dans ce combat confus les chances de triomphe sont pour le rationalisme, car le rationalisme sait parfaitement ce qu'il veut; mais ce qu'il veut est-il raisonnable?

L'objet que se proposent les rationalistes est de bannir le surnaturel du christianisme, comme si une religion ne se distinguait pas d'un système philosophique pré-

1. C'est de cette disposition toujours croissante qu'est sorti, en 1835, le livre de M. Strauss, qui a dit le dernier mot et divulgué le secret de l'exégèse rationaliste de l'Allemagne.

cisément en tant qu'elle admet une donnée surnaturelle, au-dessus de toute controverse, tandis que la philosophie ne cherche que des vérités naturelles, à l'aide de la seule lumière naturelle! Messieurs les rationalistes ne se doutent pas qu'ils font en sens contraire la même entreprise que les méthodistes et les ultra-catholiques, deux sortes de personnages qui se battent sur tout le reste, mais s'entendent à merveille pour proscrire et étouffer la philosophie en s'efforçant de la réduire à la raison. Par un travers opposé et semblable, le rationalisme tend à absorber et à faire disparaître la religion dans la philosophie. Des deux côtés, égale erreur, égal excès, égal danger. La religion et la philosophie sont deux ordres de pensées essentiellement distincts, qui diffèrent depuis le commencement du monde, et qui différeront jusqu'à la fin des temps. Elles ont sans doute plus d'un point de contact; mais c'est leur différence qui les caractérise. Dans la tête d'un Arnauld et d'un Bossuet[1], il y avait place pour l'une et pour l'autre; elles y habitaient dans le plus parfait accord, se touchant sans se confondre, se distinguant sans se combattre; et ce n'est pas leur faute si la tête de M. Paulus n'est pas assez large pour les contenir ensemble. On a bien vu de fanatiques étourdis, tels que Diderot et le baron d'Holbach, prétendre qu'il ne faut plus du tout de religions sur la terre, et que désormais le genre humain ne doit être composé que de

1. Voyez nos ÉTUDES SUR PASCAL, *Philosophie de Pascal et de Port-Royal*, etc.

philosophes semblables à eux; cela certes est une prétention fort extraordinaire, mais on la conçoit à la rigueur; mais vouloir, avec les rationalistes allemands, conserver le christianisme, en être les prêtres, les ministres, en vivre eux et leurs familles, lui devoir leur rang dans la société et dans l'État, et en même temps le dépouiller de tout surnaturel, de tout mystère, c'est-à-dire le détruire comme religion, c'est une contradiction radicale, l'entreprise la moins conséquente et la moins philosophique qui fut jamais.

Je m'en tiendrai donc, provisoirement au moins, à cette pensée simple et claire que m'ont enseignée mes maîtres de France, que j'ai moi-même enseignée à mes jeunes auditeurs[1], et où mon esprit et mon cœur se reposent avec une égale sécurité : la philosophie est une chose, et la religion en est une autre; il les faut laisser chacune dans leur ordre, avec leurs instruments particuliers et sous l'autorité qui leur est propre. Attaquer le christianisme a été l'œuvre du dernier siècle : ne recommençons pas cette œuvre, car elle est mauvaise. Loin de là, souhaitons que la religion chrétienne, dans les diverses communions qui la partagent, se dégageant de plus en plus des petitesses et des superstitions trop souvent attachées à toute religion, s'affermisse et se répande de jour en jour davantage; car elle maintient et répand avec elle de saintes croyances, favorables à la vraie philosophie, à la vertu, au patriotisme, à tout ce qui fait la

1. Voyez PREMIERS ESSAIS DE PHILOSOPHIE, cours de 1816 et 1817, *Avertissement*, p. XI, etc.

grandeur de l'homme sur la terre. Or, soyons conséquents : si nous ne voulons pas détruire le christianisme dans l'esprit des peuples, respectons les saintes écritures sur lesquelles il repose ; et sans bannir la critique, dans son intérêt même retenons-la en certaines limites ; surtout, autant qu'il est en notre pouvoir, empêchons la philosophie de se mêler de querelles qui ne la regardent point, et où elle ne pourrait que compromettre sa légitime indépendance.

Maintenant où la philosophie elle-même en est-elle au delà du Rhin, et jusqu'ici que m'offre-t-elle que la France lui puisse utilement emprunter?

Évidemment, comme me le disaient à Berlin M. Solger et à Gœttingen M. Bouterweck, la philosophie allemande est dans une crise dont l'issue est incertaine. Qu'ai-je vu partout, d'un bout de l'Allemagne à l'autre? La lutte ardente de la philosophie de Kant, plus ou moins modifiée selon les vues de M. Jacobi, avec la philosophie de la nature dont M. Schelling est l'auteur. Les esprits honnêtes et sensés, tels que MM. Tennemann, Stæudlin, Schulze, Bouterweck, Ancillon, Fries, de Wette, tiennent pour le premier parti, qui leur paraît celui de la raison et de la vertu ; l'autre parti compte dans ses rangs tout ce qui a de la jeunesse, de la force, de l'avenir. L'homme le plus éminent que j'aie rencontré, M. Hegel est un disciple plus ou moins original de la philosophie de la nature. L'ingénieux, l'éloquent auteur des *Discours sur la religion à ses contempteurs instruits*, est, pour le moment du moins,

ouvertement déclaré en faveur de M. Schelling ; et malgré sa circonspection et sans trop s'expliquer encore, M. Solger incline du même côté que son ami Schleiermacher.

Et qu'est-ce que la philosophie de Kant combinée avec celle de M. Jacobi ? Le plus beau, le plus admirable scepticisme, ramené un peu forcément à un dogmatisme équivoque semé de mille contradictions.

Selon Kant [1], nos facultés sont incapables de nous faire connaître la vérité en elle-même, la nature des choses ; elles ne nous donnent que des apparences, des phénomènes, liés entre eux et figurant un ordre stable suivant l'ordre même et les lois de notre pensée. La raison, essentiellement subjective, n'atteint les objets, c'est-à-dire, l'âme, le monde et Dieu, qu'en se projetant hors d'elle-même et à l'aide d'une sorte de mirage intellectuel. Elle est donc et se sait condamnée au scepticisme. Qu'on la nomme raison pratique au lieu de raison spéculative, qu'elle s'applique à l'idée du devoir préférablement à toute autre idée, cela ne change point son caractère, n'agrandit pas sa portée, ne la transporte pas hors de sa sphère naturelle. Dès que la raison n'est point par elle-même juge certaine du vrai, dès qu'elle est radicalement incapable de sortir d'elle-même et de connaître les êtres, le mal est sans remède ; dans son développement le plus vaste, elle pourra bien voir s'accroître le nombre des phénomènes qu'elle em-

1. Voyez nos leçons de 1820, sur la PHILOSOPHIE DE KANT, surtout l'Avertissement de la 3e édition de 1857.

brasse et soumet à ses lois; ses applications pourront se multiplier et s'étendre indéfiniment, sans jamais franchir la borne que Kant a posée. L'idée du devoir élève la raison dans un monde sublime, mais ce monde n'est encore qu'une transfiguration de la raison. Ajoutez, avec les nouveaux Kantiens, le sentiment (*Gefühl*) à la raison, que faites-vous sinon ajouter une force nouvelle à l'essentielle illusion dont la raison est travaillée? Elle est déjà assez tentée de prendre ses propres développements pour les choses elles-mêmes : avec le sentiment, cette tentation est augmentée, et voilà tout; en sorte que toute l'entreprise de M. Fries se réduit à masquer le scepticisme de Kant et à lui donner l'apparence d'un dogmatisme sentimental. Mais comment le dogmatisme viendrait-il du sentiment[1]? En vérité on ferait sourire Kant avec cette invention. Kant rappellerait à ses réformateurs que le sentiment n'est lui-même qu'un phénomène, et même le plus subjectif des phénomènes; qu'ainsi il est de la dernière inconséquence de le charger de remédier à la subjectivité de la raison. La subjectivité de la raison, voilà le point de départ fatal de la philosophie allemande. Tant que ce fondement subsiste, l'édifice entier est ruineux, et les réparations les plus habiles, les décorations les plus brillantes ne tromperont qu'un œil inattentif ou peu exercé. Il me semble que la théorie vraiment platonicienne de la raison échappe à tous ces périls et n'a point à craindre de pareils retours. La

1. Sur le sentiment et son véritable rôle en philosophie, voyez Du Vrai, du Beau et du Bien, leç. v, vi et xiii, etc.

raison, dès sa première et sa plus humble apparition dans la conscience, nous donne l'être en même temps que la connaissance, nous découvre, avec l'absolue autorité dont elle est douée, sous l'apperception des divers phénomènes, l'être réel, identique et un, le moi qui les aperçoit. Dans un autre acte ou plutôt dans ce même acte, cette même raison nous découvre encore l'objet réel des phénomènes aperçus, ce monde autre que nous, mais existant comme nous; et un peu plus tard, par delà ce monde extérieur, immense, mais fini, par delà le monde de notre conscience, immense lui-même, mais fini comme l'autre, imparfait, rempli à la fois de grandeur et de misère, la raison nous révèle l'Être infini, parfait, éternel, premier principe et raison dernière de toutes les existences [1]. Voilà ce que j'enseigne, et tout en admirant profondément Kant et M. Jacobi, je suis bien résolu à poursuivre tranquillement mon enseignement commencé, à le développer et à l'étendre en demeurant dans les mêmes voies.

La philosophie de la nature a sur la philosophie de Kant et de M. Jacobi l'immense avantage d'être dogmatique, de croire à la raison, et c'est par là qu'elle m'attire. Mais d'un autre côté ce nom de philosophie de la nature me plaît assez peu ; il marque bien un retour vers la réalité; mais vers quelle réalité ? Celle du monde. J'avoue que celle de l'âme et celle de Dieu m'importent bien davantage. On peut dans l'école révoquer en

1. Philosophie de Kant, leçon vi, *Dialectique transcendentale.*

doute l'existence du monde, mais hors de l'école ce doute n'est qu'une chimère peu dangereuse. L'idéalisme de Berkeley et de Fichte n'est pas l'écueil de notre siècle. Les hommes de notre temps ne sont guère tentés de ne pas croire à leurs sens et aux objets de ces sens. Au moyen âge, une philosophie de la nature eût été une belle chose. Roger Bacon en avait conçu l'idée au XIIIe siècle ; il l'enseigna même quelque temps à deux pas de ma rue Saint-Jacques, dans la chaire de ce couvent des Franciscains qui occupait une partie de la rue de l'École-de-Médecine, et dont l'église subsiste encore à moitié [1]. Ramener au sentiment de la nature les esprits que l'*Itinerarium mentis ad Deum* enlevait au neuvième ciel par tous les degrés de la méditation, de la prière, du silence, de l'extase, c'était là une entreprise nouvelle et hardie que Roger Bacon a payée du repos de sa vie et d'une longue captivité, mais qui a mis son nom parmi les noms immortels. Au XIXe siècle, la philosophie de la nature de M. Schelling rappelle involontairement le *Traité de la nature* de Robinet, l'*Interprétation de la nature* de Diderot ; et Dieu veuille que tout ce naturalisme n'aboutisse pas au *Système de la nature* du baron d'Holbach ! Il serait triste que cette philosophie allemande si vantée ne fût qu'un retour laborieux et ténébreux à la philosophie légère des encyclopédistes. Quelle humilia-

1. En 1817, l'église des Franciscains, rue de l'École-de-Médecine, allait encore jusqu'à la rue de la Harpe ; depuis on l'a presque entièrement démolie pour percer la rue Racine : il n'en reste plus que la grande et belle salle du Musée Dupuytren.

tion pour l'orgueil de l'Allemagne, et quelle mystification pour moi, qui serais venu chercher à grands frais à trois cents lieues de ma patrie ce qu'hélas! j'y ai rencontré dès les premiers pas de ma carrière, ce que je me propose d'y combattre jusqu'à mon dernier soupir!

La philosophie de la nature admet l'existence réelle de l'homme, celle du monde et celle de Dieu. Fort bien. Mais Spinoza aussi reconnaissait ces trois existences; seulement il se trompait sur leur vrai caractère et sur leurs rapports. Selon Spinoza, l'homme n'est pas libre; car sa volonté n'est qu'une transformation du désir. Or, sans la liberté, que devient la personne humaine? D'autre part, le Dieu de Spinoza est une substance et non pas une cause; il n'est pas plus libre que l'homme; il n'a pas fait l'esprit et la matière; mais l'esprit et la matière sont ses formes coéternelles. Elles sont en lui et il est en elles; mais hors d'elles il n'est pas; il n'est donc pas en lui-même et pour lui-même; il n'est point une personne, un être réel et déterminé qui se connaît et connaît les autres; non; il n'est réellement et déterminément que dans le monde et dans l'homme; sa personnalité est la personnalité humaine, il ne connaît qu'en nous et par nous. A Dieu ne plaise que j'impute un tel système à M. Schelling sur la foi de ses ennemis! Mais il m'est impossible de ne pas me rappeler quel peu de sympathie me témoigna M. Hegel lorsque je lui dis que mon dessein était de combattre la philosophie du XVIIIe siècle. Nous ne commençâmes à nous entendre et à nous plaire

qu'en parlant de la révolution française et de la monarchie constitutionnelle. Lorsque je le quittai, il me donna, pour me tenir lieu de lui-même pendant mon voyage, son *Encyclopédie des sciences philosophiques*[1]. Cet ouvrage, qui depuis a fait tant de bruit, paraissait en ce moment, et je reçus de la main de l'auteur un des premiers exemplaires. Je me suis jeté dessus; mais il m'a parfaitement résisté, et je n'en ai pas saisi grand'chose. A mon retour à Heidelberg, j'ai envain demandé à M. Hegel lui-même les explications dont j'avais besoin; il a toujours éludé mes questions, ne s'apercevant pas qu'il y répondait suffisamment en évitant d'y répondre. Je comprends fort bien le sens et la portée de l'ordre et de la division que M. Hegel établit dans l'être : 1° *l'être pur;* 2° *l'être déterminé;* 3° *l'être pour soi; das reine Seyn, das Daseyn, das für sich Seyn.* L'être pour soi ne vient qu'au troisième rang, et l'être pur ou l'être en soi qui occupe le premier degré de l'être, et d'où vient tout le reste, est dépourvu de *für sich Seyn,* c'est-à-dire de conscience et de personnalité. L'être pur de M. Hegel me paraît donc ressembler beaucoup à l'être infini et absolu de Spinoza.

Pour M. Schleiermacher, il me paraît bien plus spinoziste que platonicien. Il a beau vouloir mêler Spinoza et Platon[2], ils s'excluent. J'en demande bien pardon au savant traducteur de Platon, le Dieu de

1. *Encyclopædie der philosophischen Wissenschaften im Grundrisse, zum Gebrauch seiner Vorlesungen,* von Dr G. W. Fr. Hegel, Heidelberg, 1817.

2. Voyez plus haut, p. 139.

Platon et celui de Spinoza sont essentiellement différents. J'admets bien que dans Platon les mythes jouent un assez grand rôle ; mais les mythes couronnent la philosophie platonicienne, ils ne la constituent pas; ils la mettent en rapport avec les croyances populaires qu'ils élèvent et ennoblissent ; mais sous ces mythes est une philosophie aussi nette que sublime, et qui n'a rien à voir avec celle du célèbre juif hollandais. Platon, dans le Xe livre des *Lois*, pose admirablement la question : Quel est l'être premier ? et il se répond avec une clarté parfaite : l'Être premier, c'est l'intelligence, et la nature ne vient qu'après [1]. Et dans le même endroit, et partout ailleurs, il établit fermement que l'intelligence est à la fois principe premier du mouvement et principe premier de la pensée. La théorie de la nécessité d'un premier moteur est si bien exposée dans Platon, qu'Aristote l'a recueillie et prise à son compte [2]. Le maître et le disciple s'accordent parfaitement sur l'attribut fondamental de l'intelligence première, à savoir, de se connaître soi-même. L'intelligence première de Platon et d'Aristote n'attend pas l'homme pour penser en lui et par lui; elle se pense de toute éternité, avant l'homme, avant le monde, avant le temps. Dieu est, dit Aristote, la pensée de la pensée [3]. Il est, dit Platon, le lieu des idées; il n'est un véritable Dieu qu'en

1. T. VIII de notre traduction, p. 229, etc.

2. Dans le XIIe livre de la *Métaphysique*. Voyez notre traduction.

3. Livre XIIe de la *Métaphysique*, ch. IX, et de notre trad., p. 213, etc.

tant qu'il est avec elles [1]. Et encore, selon Platon, l'idée la plus haute étant celle du bien [2], cette idée est celle qui touche le plus à l'essence de Dieu; en sorte que Dieu est essentiellement bon. L'amour est le fond de son être. C'est par bonté et par amour [3] qu'il a créé ou formé le monde, et fait l'homme intelligent et capable d'amour. De là la psychologie platonicienne qui reconnaît dans l'homme ce que Dieu y a mis, la raison capable de s'élever à Dieu par les idées, surtout par l'idée du bien, et l'amour se rapportant à Dieu comme à son principe à travers tous les degrés de la beauté physique et morale. Quelle analogie peut-on mettre entre cette philosophie-là et le spinozisme? Le genre humain ne s'y est pas trompé : il s'incline devant l'une et se détourne de l'autre, et moi je fais comme le genre humain.

Comment en effet me fera-t-on croire que le principe de l'être ne contient pas en soi ce qu'il y a incontestablement de meilleur dans l'être, ce qui fait l'excellence de cet être dérivé et fini qu'on appelle l'homme, à savoir la volonté et la pensée? Comment, avec une ombre de raison, puis-je mettre moins dans la cause que dans l'effet? Pascal a dit, dans un magnifique langage, que l'homme n'est qu'un roseau, il est vrai, mais un roseau pensant, et que, par là, il est incomparablement au-dessus de l'univers, parce que l'avantage d'étendue et

1. *Phèdre*, t. VI, p. 55.
2. *La République*, liv. VII.
3. *Timée*, etc.

de durée que l'univers a sur lui, l'univers n'en sait rien, tandis que l'homme connaît l'univers et se connaît lui-même. Je prétends de même que si Dieu n'est que l'être pur, sans personnalité et sans conscience, l'homme intelligent et libre lui est mille fois supérieur.

Je défie tous les panthéistes du monde de répondre d'une façon un peu intelligible à ces deux arguments bien simples :

1° Comment de l'être sans pensée peut sortir l'être pensant? Et même en général comment de l'existence indéterminée peut-il sortir un être déterminé quelconque? M. Hegel voit bien que l'être pur sans détermination est un vrai non-être; mais comment de cette identité de l'être et du non-être peut-il tirer le devenir, *das Werden*, j'entends un devenir réel et effectif?

2° Comment peut-on donner l'être sans pensée à l'être pensant, non-seulement comme son principe, mais comme sa fin; non-seulement comme sa cause, mais comme son modèle? Car Dieu est tout cela. Le Dieu que l'humanité adore n'est pas seulement la cause première d'où elle vient, mais le modèle qu'elle se doit proposer, et avec lequel elle se doit tenir en une perpétuelle communication par l'amour et par la prière. Or comment aimer et prier ce qui n'est ni intelligent ni libre, ce qui soi-même est dépourvu d'amour? Ah! quel Dieu, mes amis, qu'un Dieu sans conscience, sans intelligence, sans liberté, sans amour! Qu'est-ce que ce Dieu-là auprès de Socrate, qui, le sachant et le voulant,

meurt pour rendre hommage à la vérité, auprès de Caton, préférant une heure de liberté à une longue vie, que dis-je? auprès de la pauvre femme qui, agenouillée sur la pierre d'une église de village, offre à son Dieu ses souffrances et ses combats intérieurs, dans le sentiment obscur et confus du saint idéal auquel elle aspire, de la justice, de la bonté, de la perfection infinie qu'elle voudrait imiter et qu'elle désespère d'atteindre? Le Dieu du panthéisme peut être le Dieu de ce rocher devant lequel je passe; il n'est ni le Dieu des héros, ni celui de ma mère, ni le mien : il m'est étranger, il m'est inférieur; il n'est pas seulement pour moi comme s'il n'était pas, puisqu'il ne peut pas m'entendre; il est à mille degrés au-dessous de moi dans l'échelle de l'être, s'il est vrai, comme je le sens ou plutôt comme je le sais, *certissima scientia et clamante conscientia*, que le premier degré de l'être, sa perfection est la plus haute liberté, la plus vaste intelligence, et l'amour le plus tendre comme le plus désintéressé.

Mais cet être en soi, cet être pur, cet être absolu, est-ce bien un être pour qu'il soit le principe de l'être? N'est-ce pas un fantôme que l'on se forge à plaisir, un dieu de l'école, aussi vain que le vain royaume sur lequel il règne?

Perque domos Ditis vacuas et inania regna.

Il n'y a pas d'être réel sans qualité et sans détermination. Je suis moi, non-seulement par la substance de mon être, mais par les propriétés dont cette substance est douée, la

sensibilité, la volonté, l'intelligence. L'être que je suis, je ne l'atteins qu'indirectement avec et par les facultés qui le caractérisent à la fois et le manifestent. Sans ces facultés, il ne me serait rien, il ne serait même rien en lui-même, car il répugne qu'un être ne soit pas tel ou tel, avec telle ou telle manière d'être. Il en est de même des corps. Qui connaît le corps en soi, sans aucune qualité corporelle? Qui a vu la matière pure, la matière première du péripatétisme scholastique? La matière n'est pas toute en ses qualités, mais elle n'est pas sans ses qualités. C'est assurément quelque chose, mais quelque chose d'étendu, de solide, ayant des formes, de la couleur même, etc. Je peux bien, par la pensée, faire abstraction de ces qualités pour ne penser qu'à leur sujet d'inhérence; mais c'est là une pure abstraction. N'en faisons-nous pas une semblable sur l'être des êtres, lorsque nous le considérons sans propriété déterminative, réduit et ramassé tout entier dans la seule notion de l'être[1] ?

Sortons de l'école; laissons là ses creuses conceptions, ses futilités laborieuses. Pensons et parlons en hommes. Ou ce monde et l'homme n'ont pas de principe et se suffisent à eux-mêmes, l'homme venant du monde et le monde ne venant de rien, ce qui est l'athéisme, pour

1. Voyez cette théorie de la substance et de l'être partout dans nos écrits. Elle est le sujet même de nos leçons de 1816, *Premiers Essais de Philosophie*. Nous l'avons reproduite et agrandie en 1818 dans nos leçons *Du Vrai, du Beau et du Bien, leç.* v^e^, en 1819 et 1820 dans la *Philosophie écossaise*, et surtout dans la *Philosophie de Kant, leç.* VI, *Dialectique transcendentale*.

l'appeler par son nom; ou bien le monde n'explique pas l'homme, et il ne s'explique pas non plus lui-même, et alors il lui faut supposer une cause, un principe qui rende compte du mouvement et de la vie qui l'animent et des lois qui président à cette vie et à ce mouvement : il lui faut un moteur et un législateur. Mais ce moteur et ce législateur ne peuvent être une abstraction, un mot, un néant; il faut que ce soit un être, et l'être par excellence, l'être doué de toutes les perfections de l'être, et par conséquent de l'intelligence, de la liberté et de l'amour qui sont en moi dans les limites de ma nature dérivée et créée, et qui doivent être en lui dans la plénitude et l'infinité de sa nature incréée et créatrice. Voilà le vrai Dieu, seul capable d'expliquer le système admirable de l'univers, et surtout d'expliquer l'homme, ses sentiments, ses besoins, ses pensées, qui éclaire et me justifie à moi-même les mouvements de mon âme, les résolutions de ma volonté, les poursuites de mon intelligence, mes travaux, mes élans, mes angoisses, mes misères, mes espérances. Ce Dieu-là, je le comprends et il me comprend; il m'aime et je l'aime, je l'invoque et il m'entend; il parle à mon esprit et je le sens dans mon cœur. C'est ce Dieu-là que j'ai enseigné, que je veux enseigner encore, et non pas le Dieu de Spinoza et de M. Schelling [1].

1. Je parlais ici de M. Schelling d'après l'opinion que me donnaient alors de lui ses partisans et ses adversaires, et tel que je l'avais représenté en 1816 sur la foi de M. Ancillon, *Premiers Essais de Philosophie, Cours de* 1816 *et de* 1817, p. 124. Depuis j'ai étudié M. Schelling,

Arrêtons-nous : le jour va paraître. Mon corps est las, mais mon âme est sereine, et je mets fin à cette dernière méditation sur le sol allemand en me disant avec assurance : Oui sans doute l'Allemagne est une grande école de philosophie ; il faut l'étudier et la bien connaître, mais il ne faut pas s'y arrêter. La nouvelle philosophie française, s'il m'est donné de lui servir de guide après M. Royer-Collard, ne cherchera pas plus ses inspirations en Allemagne qu'en Angleterre : elle les puisera à une source plus élevée et plus sûre, celle de la conscience et des faits qu'elle atteste, et celle aussi de notre grande tradition nationale du XVIIe siècle. Déjà par elle-même elle est forte du bon sens français ;

je l'ai connu lui-même ; j'ai assisté aux dernières vicissitudes de sa carrière. Oui, je l'avoue, mon illustre ami, dans le premier enivrement d'une réaction naturelle et nécessaire contre l'idéalisme de Fichte, a pu se laisser emporter à une sorte de spinozisme ; mais, comme tous les grands esprits et les nobles cœurs, à mesure qu'il se développait, il travaillait à se perfectionner. Il a toujours prétendu qu'on avait pris à tort son premier mot pour son dernier, et il est certain que d'assez bonne heure, et, à ma connaissance, depuis 1825, il s'est élevé contre les conséquences que l'école hégélienne s'efforçait de tirer de ses principes, selon lui mal entendus, et que sa dernière opinion, publiquement enseignée pendant de longues années, à Erlangen et à Berlin, a été un théisme plus ou moins conséquent, mais sincère, et même chrétien. C'est ainsi que je l'ai peint il y a plus de trente ans, même avant que son changement, si changement il y a eu, fût déclaré : « A quel Dieu, disais-je, aspire aujourd'hui M. Schelling? Est-ce à l'abstraction de l'être dont j'ai pris la liberté de me moquer un peu avec tout le respect que je dois et que je porte à la mémoire de M. Hegel? Non, assurément. Est-ce à l'identité absolue du sujet et de l'objet de la philosophie de la nature? Il ne paraît pas. Le Dieu de M. Schelling est le Dieu spirituel et libre du christianisme. J'y applaudis de tout mon cœur.....»
FRAGMENTS PHILOSOPHIQUES, *Philosophie contemporaine*, p. 102.

je l'armerai encore de l'expérience de l'histoire entière de la philosophie, et, Dieu aidant, nous saurons bien échapper ainsi au scepticisme de Kant, traverser le sentiment de M. Jacobi, et parvenir sans hypothèse à un dogmatisme un peu meilleur que celui de la philosophie de la nature.

SANTA-ROSA

A MONSIEUR LE PRINCE DE LA CISTERNA [1].

MON CHER AMI,

Le temps a presque emporté le souvenir de la courte révolution piémontaise de 1821, et celui du personnage qui joua dans cette révolution le rôle principal. Cet oubli n'a rien d'injuste. Pour durer dans la mémoire des hommes, il faut avoir fait des choses qui durent. Ce n'est point seulement par faiblesse, comme on le croit vulgairement, que les hommes révèrent le succès : il est à leurs yeux le symbole des plus grandes vertus de l'âme, et de la première de toutes, à savoir cette forte sagesse qui ne s'engage dans aucune entreprise sans en avoir pesé toutes les chances, et sans s'être assurée qu'elle ne contient rien qui puisse rendre vaines la constance et

1. Cette lettre, adressée à M. le prince de la Cisterna en 1838, au plus fort d'une maladie, n'était pas destinée au public, et n'a paru que deux ans après dans la *Revue des Deux Mondes*, le 1er mars 1840.

l'énergie. Le plus brillant courage et les plus héroïques sacrifices perdent en quelque sorte leur prix au service de l'imprudence. Sans doute, la révolution piémontaise était par-dessus tout un mouvement militaire destiné à arrêter l'Autriche au moment où elle allait passer le Pô, étouffer le parlement napolitain, et dominer l'Italie. La faute des chefs de ce mouvement militaire est d'avoir mis sur leur drapeau, par une condescendance mal entendue, la devise d'un libéralisme excessif et étranger, dont l'inévitable effet devait être de diviser les esprits, de mécontenter la noblesse, en qui résidaient la fortune et la puissance, et d'inquiéter la royauté. Et puis, le succès d'une prise d'armes de la maison de Savoie contre l'Autriche était à deux conditions : 1° que la France, si elle ne soutenait pas ouvertement le Piémont, ne le contrarierait pas, et même le servirait sous main; 2° que l'armée napolitaine résisterait au moins quelques mois. Or, ces deux conditions devaient manquer. En 1821, le gouvernement français inclinait déjà vers la réaction fatale qui aboutit promptement au ministère de M. Villèle, et plus tard aux ordonnances de juillet; et tout ce qu'il y avait en Piémont de militaires expérimentés savait bien qu'il était chimérique de compter sur l'armée napolitaine. La révolution piémontaise était donc condamnée à ne point réussir; elle a fait le plus grand mal à ce petit pays, qui doit tout à la sagesse mêlée à l'audace, et qui ne peut grandir et s'accroître que par les mêmes moyens qui depuis trois siècles l'ont fait ce qu'il est devenu. Placée entre l'Autriche et la

France, la maison de Savoie ne s'est élevée qu'en servant tour à tour l'une ou l'autre, et en n'ayant jamais qu'un seul ennemi à la fois. La monarchie piémontaise est l'ouvrage de la politique; la politique seule peut la maintenir. Peu s'en est fallu que la révolution de 1821 ne la détruisit. Un roi respecté abdiquant la couronne, l'héritier du trône compromis et presque prisonnier, la fleur de la noblesse exilée, le premier général de l'Italie, l'orgueil et l'espoir de l'armée, le général Gifflenga à jamais en disgrâce; vous, mon cher ami, destiné par votre naissance, votre fortune, et surtout par votre caractère et vos lumières, à représenter si utilement le Piémont à Paris ou à Londres, condamné à l'inaction pour toute votre vie peut-être; des officiers tels que MM. de Saint-Marsan, Lisio et Collegno réduits à briser leur épée; enfin celui qui vous surpassait tous, permettez-moi de le dire, celui dont l'âme héroïque mieux dirigée et le talent supérieur mûri par l'expérience auraient pu donner à la patrie piémontaise et à la maison de Savoie le ministre le plus capable de conduire ses destinées, M. de Santa-Rosa, proscrit, errant en Europe et allant mourir en Grèce dans un combat peu digne de lui : tels sont les fruits amers de l'entreprise à la fois la plus noble et la moins sage. L'Europe se souvient à peine qu'il y a eu en Piémont un mouvement libéral en 1821; ceux qui ont l'instinct du beau distinguèrent dans ce bruit passager quelques paroles qui révélaient une grande âme; le nom de Santa-Rosa retentit un moment; un peu plus tard, ce nom reparut dans les

affaires de la Grèce, et on apprit que le même homme qui avait montré une ombre de grandeur dans sa dictature éphémère de 1821, s'était fait tuer bravement en 1825 en défendant l'île de Sphactérie contre l'armée égyptienne; puis il s'est fait un profond silence, un silence éternel, et le souvenir de Santa-Rosa ne vit plus que dans quelques âmes dispersées à Turin, à Paris et à Londres.

Je suis une de ces âmes; mes relations avec Santa-Rosa ont été bien courtes, mais intimes. Plus d'une fois j'ai été tenté d'écrire sa vie, cette vie à moitié romanesque, à moitié héroïque; j'y ai renoncé. Je ne viens pas disputer à l'oubli le nom d'un homme qui a manqué sa destinée; mais plusieurs personnes, et vous en particulier, qui portez un intérêt pieux à sa mémoire, vous m'avez souvent demandé de vous raconter par quelle aventure moi, professeur de philosophie, entièrement étranger aux événements du Piémont, j'avais été lié si étroitement avec le chef de la révolution piémontaise, et quels ont été mes rapports véritables avec votre cher et infortuné compatriote. Je viens faire ce que vous désirez. Je m'abstiendrai de toutes considérations générales : il ne s'agira que de lui et de moi. Ce n'est point ici une composition historique, c'est un simple tableau d'intérieur tracé pour quelques amis fidèles, pour réveiller quelques sympathies, réchauffer quelques souvenirs, et servir de texte à quelques tristes conversations dans un cercle de jour en jour plus resserré. Le public, je le sais, est indifférent et doit l'être à ces

détails tout à fait domestiques entre deux hommes dont l'un est depuis longtemps oublié et l'autre le sera bientôt. Mais dans cette longue maladie qui me consume, et dans la sombre inaction à laquelle elle me condamne, j'éprouve un charme mélancolique à revenir sur ces jours à jamais évanouis; j'aime à rattacher ma vie languissante à cet épisode animé de ma jeunesse; j'évoque un moment devant moi l'ombre de notre ami avant d'aller le rejoindre : tristes pages écrites pour ainsi dire entre deux tombeaux et destinées elles-mêmes à mourir entre vos mains.

Dans le mois d'octobre 1821, suspendu de mes fonctions de professeur suppléant de l'histoire de la philosophie moderne à la Faculté des lettres, et menacé dans mon enseignement de l'école normale, qui elle-même fut bientôt supprimée[1], confiné dans une humble retraite à côté du jardin du Luxembourg, j'avais été, pour surcroît de disgrâce, à la suite d'un travail opiniâtre sur les manuscrits inédits de Proclus, atteint d'un violent accès de cette maladie de poitrine qui pendant toute ma jeunesse effrayait ma famille et mes amis. J'étais à peu près dans l'état où vous me voyez aujourd'hui. Je ne sais comment alors il me tomba sous la main une brochure intitulée : *De la révolution piémontaise*, ayant pour épigraphe ce vers d'Alfieri : *Sta la forza per lui, per me sta il vero*. Mon voyage en Italie dans l'été et l'automne de 1820, mon attachement à la cause libérale

1. Philosophie de Kant, avant-propos de la 3e édition,

européenne, le bruit des dernières affaires du Piémont et de Naples, m'intéressaient naturellement à cet écrit; et pourtant malade, fuyant toute émotion vive, surtout toute émotion politique, je ne lus cette brochure que comme on lirait un roman, sans y chercher autre chose qu'une distraction à mes ennuis et le spectacle des passions humaines. J'y trouvai en effet un véritable héros de roman dans le chef avoué de cette révolution, le comte de Santa-Rosa. La figure de cet homme domine tellement les événements de ces trente jours, que seule elle me frappa. Je le vis d'abord, partisan du système parlementaire anglais, ne demander pour son pays que le gouvernement constitutionnel, deux chambres, même une pairie héréditaire; puis, quand le fatal exemple des Napolitains et l'adoption de la constitution espagnole eurent entraîné tous les esprits, ne plus s'occuper que d'une seule chose, la direction militaire de la révolution, et, porté par les circonstances à une véritable dictature, déployer une énergie que ses ennemis eux-mêmes ont admirée, sans s'écarter un seul moment de cet esprit de modération chevaleresque si rare dans les temps de révolution. Je me rappelle encore et je veux reproduire ici l'ordre du jour qu'il publia le 23 mars 1821, au moment même où la cause constitutionnelle semblait désespérée :

« Charles Albert de Savoie, prince de Carignan, revêtu par sa majesté Victor-Emmanuel de l'autorité de régent, m'a nommé, par son décret du 21 de ce mois, régent du ministère de la guerre et de la marine.

« Je suis donc une autorité légitimement constituée, et il est de mon devoir, dans les terribles circonstances où se trouve la patrie, de faire entendre à mes compagnons d'armes la voix d'un sujet affectionné à son roi et d'un loyal Piémontais.

« Le prince régent a abandonné la capitale dans la nuit du 21 au 22 de ce mois, sans en prévenir la junte nationale ni ses propres ministres.

« Qu'aucun Piémontais n'accuse les intentions d'un prince dont le cœur libéral, dont le dévouement à la cause italienne ont été jusqu'ici l'espoir de tous les gens de bien. Un petit nombre d'hommes, déserteurs de la patrie et serviteurs de l'Autriche, ont sans doute trompé, par un odieux tissu de mensonges, un jeune prince qui n'a point l'expérience des temps orageux.

« Une déclaration, signée par le roi Charles-Félix, a paru en Piémont; mais un roi piémontais au milieu des Autrichiens, nos inévitables ennemis, est un roi captif : rien de ce qu'il dit ne peut ni ne doit être regardé comme venant de lui. Qu'il nous parle sur un sol libre, et nous lui prouverons alors que nous sommes ses enfants.

« Soldats piémontais, gardes nationales, voulez-vous la guerre civile? voulez-vous l'invasion des étrangers, la dévastation de vos campagnes, l'incendie, le pillage de vos villes et de vos villages? Voulez-vous perdre votre gloire, souiller vos enseignes? Continuez. Que des Piémontais armés se lèvent contre des Piémontais armés, que des poitrines de frères heurtent des poitrines de frères!

« Commandants des corps, officiers, sous-officiers et soldats, il n'y a plus qu'un moyen de salut : ralliez-vous à vos drapeaux, entourez-les, saisissez-les, et courez les planter sur les rives du Tésin et du Pô. Le pays des Lombards vous attend, ce pays qui dévorera ses ennemis à l'aspect de votre avant-garde. Malheur à celui que des opinons différentes sur les institutions de son pays éloigneraient de cette résolution nécessaire ! il ne mériterait point de conduire des soldats piémontais, ni l'honneur d'en porter le nom.

« Compagnons d'armes, cette époque est européenne. Nous ne sommes point abandonnés : la France aussi soulève sa tête trop humiliée sous le joug du cabinet autrichien ; elle va nous tendre une main puissante.

« Soldats et gardes nationales, des circonstances extraordinaires exigent des résolutions extraordinaires. Si vous hésitez, plus de patrie, plus d'honneur, tout est perdu. Pensez-y, et faites votre devoir, la junte et les ministres feront le leur. Votre énergie rendra son premier courage à Charles Albert, et le roi Charles-Félix vous remerciera un jour de lui avoir conservé son trône. »

Enfin, quand la junte de Turin, instituée, puis abandonnée par le prince de Carignan, invoqua les bons offices et l'intervention de la Russie, M. de Santa-Rosa écrivit en son propre nom à M. le comte de Mocenigo, ministre du czar auprès de la cour de Sardaigne, pour réclamer, avec toute la force d'une conviction profonde, les institutions libérales qui lui paraissaient nécessaires

à la sécurité de l'avenir et à la consolidation même de la monarchie, offrant à ce prix de renoncer à l'amnistie pour lui-même et pour ses amis, et de se bannir volontairement afin de mieux assurer la paix et le bonheur de la patrie.

Voici cette lettre bien digne d'être conservée.

A S. E. M. LE COMTE DE MOCENIGO.

2 avril 1821.

« MONSIEUR LE COMTE,

« La junte provisoire du Piémont a adressé à Votre Excellence une note que la différence de ma position ne m'a point permis de signer. Mais je ne voudrais pas que Votre Excellence retournât auprès de son souverain sans que je lui eusse témoigné ma reconnaissance pour ce qu'elle veut faire de bien à mon pays, et mon désir d'y contribuer par tous les sacrifices qui sont en mon pouvoir.

« Tout autre langage que celui d'une franchise sans limites me serait impossible, et serait d'ailleurs déplacé auprès de Votre Excellence.

« Mes amis et moi nous avons tiré l'épée du fourreau pour sauver Naples, parce qu'à son salut était attaché l'espoir de conquérir à l'Italie son indépendance, et de placer la maison de Savoie sur le trône de la Lombardie. Laisser écraser Naples par l'Autriche nous paraissait un

crime envers cette patrie italienne, indivisible dans nos cœurs et suprême objet de toutes nos pensées. Votre Excellence a vu la déclaration de Carmagnole, du 10 mars. C'est par elle que je la supplie de juger du véritable esprit de la révolution militaire du Piémont.

« L'abdication de Victor-Emmanuel fut un premier malheur. Nous le sentîmes tous. J'en versai des larmes amères, moi, qu'un sentiment très vif attachait à sa personne, et qui me nourrissais de l'espoir que, devenu roi de huit millions d'Italiens, il me pardonnerait un jour de lui avoir causé un instant de chagrin. L'absence du frère du roi fut un second malheur. La conduite du prince de Carignan fut le troisième. Mais tous ces désappointements ne nous auraient pas fait faire un pas en arrière. La chute soudaine de Naples, cette armée qui n'est plus, ce parlement qui n'est plus, ce gouvernement constitutionnel qui n'est plus, voilà ce qui change notre situation, voilà ce qui nous impose d'autres devoirs, et des sacrifices plus grands que ceux de nos fortunes et de nos vies.

« La patrie italienne ne peut plus être sauvée. Naples trompe une troisième fois son espérance. Ce sera la dernière. Et nous, nous nous souvenons de la patrie piémontaise, et notre première pensée c'est que nous pouvons bien mourir pour elle, mais qu'il appartient peut-être à Alexandre seul de la sauver.

« Votre Excellence a dit au chanoine Marentini [1], et au

1. Président de la Junte.

chevalier dal Pozzo [1], que notre soumission à S. M. le roi Charles-Félix préserverait indubitablement notre pays de toute occupation étrangère, et qu'elle pourrait avoir en outre pour résultat une amnistie complète, et la concession d'un statut conforme aux vœux et aux besoins des sujets de Sa Majesté.

« Je ne parlerai pas du bonheur de ne pas voir d'armées étrangères sur le sol de la patrie. C'est à ce bonheur que nous sommes prêts à sacrifier la gloire de périr dans une lutte inégale. Mais je prierai Votre Excellence de me permettre de l'entretenir un instant de notre situation intérieure.

« Notre gouvernement était pleinement absolu de droit et de fait. Le Piémont est trop avancé dans la civilisation pour pouvoir s'y résigner, surtout après l'expérience qu'il a faite depuis 1814 de l'imposibilité d'avoir même une bonne administration avec un tel gouvernement. Si le roi se borne à tempérer la monarchie pure avec des institutions qui la rapprochent du gouvernement représentatif sans le réaliser, nous serons conduits par une tendance irrésistible à songer toujours à des institutions plus libérales, les esprits ne se fixeront point; on ne verra pas ce qu'on a obtenu, on verra ce qui reste à obtenir. Nous n'aurons ni paix, ni repos, ni bonheur. Je ne crois pas que mes concitoyens soient invinciblement attachés à telles formes de constitution plutôt qu'à d'autres; mais je suis persuadé qu'il leur

1. Ministre de la justice.

faut des institutions qui assurent la liberté individuelle, l'égalité des droits civils, l'indépendance des tribunaux, la responsabilité des ministres, la liberté de la tribune et de la presse, garanties de toutes les autres. Quelques personnes considérables de mon pays en jugent autrement; je n'accuserai pas leur bonne foi; je les accuserai de ne pas connaître le véritable état de l'opinion, de ne l'avoir point étudié, de ne l'avoir point cherché dans ses véritables sources, et de se livrer à des illusions funestes. Je dis à Votre Exellence ma pensée tout entière, fruit des recherches les plus impartiales. Il me reste à ajouter que le besoin d'institutions libérales est tellement prononcé à Gênes qu'elles sont le seul lien possible entre ce peuple et nous.

« Il n'y a rien de personnel, monsieur le comte, dans mes vœux pour mon pays. Malgré l'amnistie, je sais très bien que la part que j'ai eue au mouvement du Piémont rendrait ma présence peu agréable à mon roi; je suis prêt, je demande, s'il le faut, à être excepté de l'amnistie, à finir mes jours sur une terre d'exil, et à ne voir que de loin le bonheur de ma patrie. Ou je me trompe, ou je ne suis pas le seul Piémontais qui pense ainsi.

« En ce qui regarde l'amnistie, je dois supplier Votre Excellence de vouloir bien prendre en considération qu'elle ne pourrait satisfaire notre attente si les Lombards qui ont montré de l'attachement à notre révolution ne s'y trouvent pas compris.

« Voilà mes sentiments, monsieur le comte. J'ai cru

devoir en faire la déclaration à Votre Excellence. Un de mes amis part pour Alexandrie et les communique à mes camarades; s'ils les partagent, Votre Excellence en sera instruite. J'ose me flatter que l'empereur Alexandre nous tendra sa main généreuse, et que notre roi Charles-Félix rentrera bientôt dans son royaume heureux et pacifié. S'ils ne les partagent pas, monsieur le comte, j'en serai bien malheureux, mais je ferai mon devoir.

« Je manquerais à la bonne foi si je dissimulais à Votre Excellence que dans la cruelle incertitude où nous nous trouvons je continuerai à m'occuper avec courage des moyens d'augmenter nos forces. Mais le choix des moyens sera toujours tel qu'il ne puisse jamais être un obstacle à une réconciliation qui est l'objet de mes vœux les plus ardents.

« Je sens parfaitement, monsieur le comte, que ma lettre ne saurait être encore un solide point d'appui pour la pacification; mais Votre Excellence qui prend tant d'intérêt à cette pacification y trouvera au moins quelques motifs de ne pas en fermer la voie. La haute sagesse de l'Empereur Alexandre et notre confiance dans la loyauté de son cœur pourront faire le reste.

« Je suis avec respect, etc.

« Comte de SANTA-ROSA. »

Cette noble conduite me frappa vivement, et pendant quelque jours je répétais à tous mes amis : Messieurs, il y avait un homme à Turin. Mon admiration redoubla

quand on m'apprit que le héros de ce livre en était aussi l'auteur. Je ne pus me défendre d'un sentiment de respect en voyant dans le défenseur d'une révolution malheureuse cette absence de tout esprit de parti, cette loyauté magnanime qui rend justice à toutes les intentions, et dans les douleurs les plus poignantes de l'exil ne laisse percer ni récriminations injustes ni amers ressentiments. L'enthousiasme pour une noble cause porté jusqu'au dernier sacrifice, et en même temps une modération pleine de dignité, sans parler du rare talent marqué à toutes les pages de cet écrit, composaient à mes yeux un de ces beaux caractères cent fois plus intéressants à mes yeux que les deux révolutions de Naples et du Piémont; car si le philosophe en moi cherche dans les événements contemporains le mouvement et le développement des principes éternels, l'homme aussi ne cherche pas avec moins d'ardeur l'humanité dans les choses humaines. Et quel trait plus admirable d'un caractère humain que l'union de la modération et de l'énergie! Cet idéal que j'avais tant rêvé semblait se présenter à moi dans M. de Santa-Rosa. On me dit qu'il était à Paris; je voulus le connaître, et un de mes amis d'Italie me l'amena un matin. Je venais de cracher du sang, et les première paroles que je lui dis furent celles-ci : « Monsieur, vous êtes le seul homme que, dans mon état, je désire connaître encore. » Combien de fois depuis nous sommes-nous rappelé cette première entrevue, moi mourant, lui condamné à mort, caché sous un nom étranger, sans res-

sources et presque sans pain! Sans insister sur les détails de notre conversation, il me suffira de vous dire que je trouvai plus encore que je n'avais attendu. A sa mine, à sa démarche, dans toutes ses paroles, je reconnus aisément le feu et l'énergie de l'auteur de la proclamation du 23 mars, et en même temps ma triste santé parut lui inspirer une compassion affectueuse qui se montrait à tout moment par les soins les plus aimables. En me voyant dans cet état critique, il s'oublia lui-même et ne pensa plus qu'à moi. Notre longue conversation, dont il fit tous les frais, m'ayant laissé ému et très faible, le soir il revint savoir de mes nouvelles, puis il revint lendemain, puis le lendemain encore, et, au bout de quelques jours, nous étions l'un pour l'autre comme si nous avions passé toute notre vie ensemble. Le nom qu'il avait pris était celui de Conti; il était logé tout près de moi, rue des Francs-Bourgeois-Saint-Michel, là où est aujourd'hui la rue Racine, dans une chambre garnie bien près des toits, avec un de ses amis de Turin qui, sans avoir pris aucune part à la révolution et sans être compromis, avait quitté volontairement son pays pour le suivre. Quel est donc cet homme avec lequel on préfère l'exil aux douceurs de la patrie et de la famille? Il est impossible d'exprimer le charme de son commerce. Ce charme était pour moi, je le répète, dans l'union de la force et de la bonté. Je le voyais toujours prêt, à la moindre lueur d'espérance, à s'engager dans les entreprises les plus périlleuses, et je le sentais heureux de passer obscurément sa vie à soigner un ami

souffrant. Son cœur était un foyer inépuisable de sentiments affectueux. Il était bon jusqu'à la tendresse pour tout le monde. Rencontrait-il dans la rue, en venant chez moi, quelque malheureux, il partageait avec lui le denier du pauvre. Son hôtesse, une vieille femme que je vois encore, était-elle un peu malade, il la soignait comme s'il eût été de sa famille. Quelqu'un avait-il besoin de ses conseils, il les prodiguait, et tout cela par un instinct irrésistible dont il n'avait pas même la conscience. Aussi était-il impossible de le connaître sans l'aimer. Je doute que jamais créature humaine, même une femme, ait été autant aimée. Il avait à Turin un ami auquel il avait pu confier sa femme et ses enfants, et un autre l'avait accompagné dans l'exil. Voici du sentiment qu'il inspirait une preuve bien frappante. Autrefois, tout enfant, servant à l'armée des Alpes, dans le régiment de son père, on lui avait donné pour camarade un enfant de son pays, qui depuis avait quitté l'armée et le Piémont, et avait perdu de vue son jeune maître; mais il lui en était resté un souvenir profond; et un jour, dans son grenier de la rue des Francs-Bourgeois, le noble comte, tombé dans la misère, avait vu tout à coup arriver le pauvre Bossi, limonadier à Paris, qui, ayant appris par les journaux les aventures de son jeune officier, n'avait pas eu de repos qu'il n'eût découvert sa demeure, et venait lui offrir ses économies. Plus tard, combien de fois, en me rendant le matin à la prison de Santa-Rosa, n'ai-je pas trouvé à la porte de la salle Saint-Martin Bossi ou sa

femme avec un panier de fruits, attendant des heures entières qu'on leur ouvrît la porte, se glissant avec moi et remettant leur offrande au prisonnier avec le respect d'un ancien serviteur et la tendresse d'un véritable ami !

Depuis la fin d'octobre 1821 jusqu'au 1er janvier 1822, nous vécûmes ensemble dans la plus douce et la plus profonde intimité. Pendant tout le jour, jusqu'à cinq ou six heures du soir, il restait dans sa petite chambre de la rue des Francs-Bourgeois, occupé à lire et aussi à préparer un ouvrage sur les gouvernements constitutionnels au XIXe siècle. Après son dîner et la nuit venue, il sortait de sa cellule, gagnait la rue d'Enfer, où je demeurais, et passait la soirée avec moi jusqu'à onze heures ou minuit. De mon côté, j'avais arrangé ma vie à peu près comme lui : je passais la journée dans les médicaments et dans Platon; le soir je fermais mes livres et recevais mes amis. Santa-Rosa avait la passion de la conversation, et il causait à merveille; mais j'étais si languissant et si faible que je ne pouvais supporter l'énergie de sa parole. Elle me donnait la fièvre et une excitation nerveuse qui se terminait par des abattements et presque des défaillances. Alors l'homme énergique, à la voix ardente, faisait place à la créature la plus affectueuse. Combien de nuits n'a-t-il pas passées au chevet de mon lit avec ma vieille gouvernante ! Dès que j'étais mieux, il se jetait tout habillé sur un sofa, et malgré ses chagrins, avec sa bonne conscience et une santé incomparable, il s'endormait en quelques minutes jusqu'à la pointe du jour.

Je dois faire ici son portrait. Santa-Rosa avait à peu près quarante ans; il était d'une taille moyenne, environ cinq pieds deux pouces. Sa tête était forte, le front chauve, la lèvre et le nez un peu trop gros, et il portait ordinairement des lunettes. Rien d'élégant dans les manières; un ton mâle et viril sous des formes d'ailleurs infiniment polies. Il était loin d'être beau; mais sa figure, quand il s'animait, et il était toujours animé, avait quelque chose de si passionné, qu'elle en devenait intéressante. Ce qu'il y avait de plus remarquable en lui était une force de corps extraordinaire. Ni grand ni petit, ni gras ni maigre, c'était un véritable lion pour la vigueur et pour l'agilité. Pour peu qu'il cessât de s'observer, il ne marchait pas, il bondissait. Il avait des muscles d'acier, et sa main était un étau où il enchaînait les plus robustes. Je l'ai vu lever, presque sans effort, les tables les plus pesantes. Il était capable de supporter les plus longues fatigues, et il semblait né pour les travaux de la guerre. Il aimait passionnément ce métier. Il avait été capitaine de grenadiers, et personne n'avait plus reçu que lui de la nature, au physique comme au moral, ce qui fait le vrai soldat. Son geste était animé, mais sérieux; toute sa personne et son seul aspect donnaient l'idée de la force.

Je n'ai jamais vu de plus touchant spectacle que celui de cet homme si fort, qui avait tant besoin d'air pour dilater sa poitrine, de mouvement pour exercer ses membres robustes et son inépuisable activité, se métamorphosant en une véritable sœur de charité, tan-

tôt silencieux, tantôt gai, retenant sa parole et presque son souffle pour ne pas ébranler la frêle créature à laquelle il s'intéressait. La bonté de la faiblesse n'est guère séduisante, car on se dit : c'est peut-être de la faiblesse encore; mais la tendresse de la force a un charme presque divin.

Nous avions au fond les mêmes opinions, et il n'a pas peu contribué à m'affermir dans mes bonnes croyances. Comme moi, il était profondément constitutionnel, ni servile ni démocrate, sans envie et sans insolence. Il n'avait aucun désir de fortune ni de rang, et le bien-être matériel lui était indifférent; mais il avait l'ambition de la gloire. De même en morale il chérissait sincèrement la vertu, il avait le culte du devoir, mais aussi le besoin d'aimer et d'être aimé, et l'amour ou une amitié tendre était nécessaire à son cœur. En religion, il passait en Italie pour un homme d'une grande piété, et en effet il était plein de respect pour le christianisme, dont il avait fait une étude attentive. Il était même un peu théologien. Il me racontait qu'en Suisse il argumentait contre les théologiens protestants, et défendait le catholicisme; mais sa foi n'était pas celle de Manzoni, et je n'ai guère vu au fond de son cœur plus que la foi du vicaire savoyard. Avide de comprendre et de savoir, d'ailleurs rattachant tout à la politique, il dévorait dans mes livres tout ce qui tenait à la morale et à la pratique. Quoique libéral, ou plutôt parce qu'il l'était véritablement, il redoutait l'influence des déclamations prétendues libérales, et en voyant la foi

religieuse s'affaiblir dans la société européenne, il sentait d'autant plus le besoin d'une philosophie morale, noble et élevée. Il possédait naturellement la bonne métaphysique dans une âme généreuse bien cultivée. Personne au monde ne m'a tant encouragé et soutenu dans ma carrière philosophique. Mes desseins étaient devenus les siens, et s'il fût resté en France il aurait donné à la bonne cause philosophique, dans ses applications morales et politiques, un excellent écrivain de plus, un organe ferme, élevé, persuasif.

Sans doute son esprit n'était pas celui d'un homme de lettres ni d'un philosophe, mais d'un militaire et d'un politique. Il avait l'esprit juste et droit comme le cœur; il détestait les paradoxes, et dans les matières graves les opinions hasardées, arbitraires, lui inspiraient une profonde répugnance. Il me gourmandait souvent sur plusieurs de mes opinions, et me ramenait sans cesse des sentiers étroits et périlleux des théories personnelles à la grande route du sens commun et de la conscience universelle. Il n'avait ni étendue ni originalité dans la pensée, mais il sentait avec profondeur et énergie, et il s'exprimait, parlait, écrivait avec gravité et avec émotion. Son ouvrage sur la révolution piémontaise a des pages véritablement belles. Et c'est là son coup d'essai ! que n'eût-il pas fait, s'il eût vécu !

En politique, ce prétendu révolutionnaire était d'une modération telle que, s'il eût été en France à la chambre des députés, à cette époque, à la fin de 1821, il eût siégé entre M. Royer-Collard et M. Lainé. Mes amis et moi

nous étions alors fort mal traités par le ministère de M. de Richelieu, et nous n'étions pas toujours justes envers lui. Santa-Rosa, avec sa gravité accoutumée, réprimait mes vivacités et s'étonnait de celles de mes plus sages amis. Je me souviens qu'un soir, étant chez moi avec M. Humann et M. Royer-Collard, il assista à une discussion sérieuse sur ce qu'il fallait faire dans les circonstances présentes, s'il fallait laisser vivre le ministère Richelieu, que défendaient M. Pasquier, M. Lainé, M. Dessolles, ou s'il fallait le détruire en s'alliant avec le côté droit, conduit par MM. Corbière et Villèle. M. Royer-Collard pensait que si MM. Corbière et Villèle arrivaient aux affaires, ils n'en auraient pas pour six mois; et le ministère Richelieu renversé, il voyait derrière MM. de Villèle et Corbière le prompt triomphe de la cause libérale. C'était là une perspective bien séduisante pour un proscrit comme Santa-Rosa. Dans six mois, après un pouvoir violent et éphémère, un ministère libéral qui eût au moins adouci l'exil des réfugiés piémontais, et en me tirant de disgrâce, moi et mes amis, ouvert à Santa-Rosa un avenir en France ! Avec quel respect n'entendis-je pas le noble proscrit m'inviter à m'opposer de toutes mes forces à une manœuvre de parti qu'il qualifiait sévèrement : — Ne prenez pas garde à moi, me disait-il, je deviendrai ce que je pourrai ; vous, faites votre devoir : votre devoir de bon citoyen est de ne pas combattre un ministère qui est votre dernière ressource contre la faction ennemie de tout progrès et de toute lumière. Il n'est pas permis de faire le mal dans l'es-

pérance du bien ; vous n'êtes pas sûr de renverser plus tard MM. Corbière et Villèle, et vous êtes sûr de faire le mal en leur livrant le pouvoir. Pour moi, si j'étais député, j'essaierais de donner de la force au ministère Richelieu contre la cour et le côté droit. — Mon opinion était celle de Santa-Rosa. Elle ne prévalut pas, et ce jour-là il fut commis une faute qui a pesé sept ans sur la France. Le ministère Richelieu fut renversé, MM. Corbière et Villèle arrivèrent au pouvoir, et ils y demeurèrent jusqu'en 1827.

Les mauvais jours s'avançaient pour la France. Quand le ministère de M. Villèle eut remplacé celui de M. de Richelieu, la faction qui occupait le pouvoir, en même temps qu'elle attaquait en France, une à une, toutes les libertés et toutes les garanties, resserrait de plus en plus avec l'étranger son ancienne alliance, et les polices de Piémont et de France s'entendirent pour poursuivre et tourmenter les réfugiés. Ils étaient à Paris sous des noms supposés, et en général ils vivaient tranquilles et retirés. La nouvelle police, dirigée par MM. Franchet et de Laveau, se fit une religion de satisfaire les ressentiments et les peurs de la cour de Turin ; au lieu de surveiller, ce qui était son devoir et son droit, elle persécuta. Santa-Rosa reçut l'avis que la police était sur ses traces et qu'on voulait l'arrêter. Une fois arrêté, il pouvait être livré au Piémont, et la sentence de mort rendue contre lui et ses amis pouvait être exécutée. Je pensai qu'il fallait laisser passer le premier orage, et je ménageai à Santa-Rosa une retraite à Arcueil, dans la

maison de campagne d'un de mes amis, M. Viguier. Nous nous y établîmes tous les deux, et y vécûmes pendant les premiers mois de 1822, ne recevant presque aucune visite, et ne sortant pas même de l'enceinte du jardin. Je continuais ma traduction de Platon, lui ses recherches sur les gouvernements constitutionnels. C'est là, dans ces longues causeries des soirées d'hiver, que Santa-Rosa me raconta toute sa vie extérieure et intérieure, et la parfaite vérité, et, si l'on peut s'exprimer ainsi, le dessous des cartes de la révolution piémontaise.

Il était né le 18 novembre 1783, à Savigliano, ville du Piémont méridional, d'une bonne famille, mais dont la noblesse était récente. Son père, le comte de Santa-Rosa, était un militaire qui fit les premières guerres du Piémont contre la révolution française, et emmena avec lui à l'armée son fils Sanctorre, dès l'âge de neuf à dix ans. Si le père eût vécu, la carrière du fils était décidée; mais le comte de Santa-Rosa fut tué à la bataille de Mondovi, à la tête du régiment de Sardaigne, dont il était colonel; et plus tard les victoires de Napoléon et la soumission du Piémont forcèrent le jeune Sanctorre de se retirer dans sa famille. Il fit à Turin de très bonnes études classiques avec plusieurs condisciples, depuis fort connus dans les lettres, sous le célèbre abbé Valperga de Caluso. Le nom de sa famille était si respecté dans sa province, et lui-même le portait si bien, qu'à l'âge de vingt-quatre ans il fut élu par ses concitoyens maire de Savigliano, et il passa plusieurs années de sa

jeunesse dans ces fonctions, où il acquit l'habitude des affaires civiles. Mais ce n'était pas là une carrière pour un homme sans fortune. On lui persuada donc, malgré ses répugnances, d'entrer dans l'administration française, alors maîtresse du Piémont; il fut fait sous-préfet de la Spezia, état de Gênes, et il exerça ces fonctions pendant les années 1812, 1813 et 1814 jusqu'à la restauration. Santa-Rosa salua avec enthousiasme le retour de la maison de Savoie, et, en 1815, croyant que l'arrivée de Napoléon à Paris, pendant les cent jours, susciterait une longue guerre, il quitta le service civil pour le service militaire, et fit la très-petite campagne de 1815 comme capitaine dans les grenadiers de la garde royale. Puis, tout étant rentré dans le repos après la chute de Napoléon, il quitta encore une fois la carrière des armes pour en prendre une où ses connaissances militaires et civiles s'alliaient heureusement, celle de l'administration militaire. Il entra dans les bureaux du ministère de la guerre, et y fut chargé de fonctions assez élevées. C'est alors, je crois, qu'il se maria avec une personne qui avait plus de naissance que de fortune. De ce mariage il eut plusieurs enfants. Il était très considéré, fort bien avec son ministre, M. le comte Alexandre de Saluces, avec le ministre de l'intérieur, M. de Balbe, et destiné à un avancement assuré, quand éclata la révolution napolitaine, que l'Autriche entreprit d'étouffer violemment, affectant ainsi ouvertement la domination de l'Italie. Je dois m'imposer à moi-même un silence religieux sur les confidences que l'amitié de Santa-Rosa déposa dans mon

sein; mais je puis, mais je dois dire une chose, c'est que dans la profonde solitude où nous vivions, parlant à un ami dont les opinions politiques étaient au moins aussi prononcées que les siennes, vingt fois Santa-Rosa m'assura que ses amis et lui n'avaient eu de rapport avec les sociétés secrètes que fort tard, à la dernière extrémité, lorsqu'il leur fut démontré que le gouvernement piémontais ne voulait ni ne pouvait résister à l'Autriche, qu'un mouvement militaire serait impuissant, s'il ne s'appuyait sur un mouvement civil, et que pour un mouvement civil le concours des sociétés secrètes était indispensable. Il déplorait cette nécessité, et il accusait la noblesse et les propriétaires piémontais d'avoir perdu le pays et eux-mêmes, en ne faisant pas leur devoir, en n'avertissant pas hautement le Roi des périls du Piémont, et en forçant le patriotisme à recourir à des trames occultes. Sa loyauté répugnait à tout mystère, et, sans qu'il me le dît, je voyais clairement qu'il éprouvait dans sa chevalerie une sorte de honte intérieure d'avoir été peu à peu poussé jusqu'à cette extrémité. Sans cesse il me répétait : « Les sociétés secrètes sont la peste de l'Italie; mais comment faire pour se passer d'elles, quand il n'y a aucune publicité, aucun moyen légal d'exprimer impunément son opinion? » Il me racontait que longtemps il s'était arrêté à la pensée de ne participer à aucune société, de s'abstenir de toute action, et de se borner à de grandes publications morales et politiques, capables d'influer sur l'opinion et de régénérer l'Italie. C'était ce qu'il appe-

lait une conspiration littéraire. Assurément elle eût été plus utile que la prise d'armes de 1821. Son rêve était de recommencer cette conspiration littéraire en France, sa consolation de n'avoir rien fait pour lui-même, et de n'avoir pensé qu'à son pays. Sa bonne conscience et son énergie naturelle réunies lui composaient, dans notre solitude d'Arcueil, une vie tranquille et presque heureuse.

Ma mauvaise santé et son imprudente amitié, avec le lâche acharnement de la police française, l'arrachèrent de cette solitude et le perdirent à jamais. S'il fût resté avec moi, il eût refait sa destinée; il eût passé tout le temps de la restauration dans des travaux honorables qui auraient jeté de l'éclat sur son nom; il eût atteint la révolution de juillet; et alors il n'avait qu'à choisir, ou à rentrer en Piémont comme MM. de Saint-Marsan et Lisio, ou, comme M. de Collegno, à entrer au service de France; et, dans ce dernier cas, une immense carrière était devant lui; si toutefois cette âme altière, dédaigneuse de la bonne comme de la mauvaise fortune, eût jamais consenti à avoir une autre patrie que celle qu'il avait voulu servir, et que ses malheurs mêmes lui avait rendue plus chère et plus sacrée. Hélas! tout cet avenir a été perdu en un jour. Un jour l'état de ma poitrine effraya tellement Santa-Rosa, qu'il me conjura de venir chercher quelques secours à Paris. Je cédai, je revins au Luxembourg. Santa-Rosa inquiet ne put tenir à Arcueil, et le soir je le vis paraître au chevet de mon lit. Au lieu de rester chez moi, il voulut aller passer la

nuit dans son ancien logement, et, auparavant il eut l'imprudence d'entrer dans un café de la place de l'Odéon, pour y lire les journaux. A peine en sortait-il que sur la place même de l'Odéon il fut saisi par sept ou huit agents de police, terrassé, conduit à la préfecture et jeté en prison. Il paraît qu'il avait été reconnu à la barrière, où il était signalé depuis longtemps.

Dans la nuit même de son arrestation, il avait été interrogé par le préfet de police. Dès ce premier interrogatoire, Santa-Rosa avait reconnu son vrai nom et exprimé des sentiments qui avaient fait une vive impression sur le fanatique, mais honnête M. de Laveau. Il avait repoussé avec indignation l'accusation d'être mêlé à des machinations contre le gouvernement français; il avait déclaré qu'il était absolument étranger à tout ce qui se passait en France, et que son tort unique et involontaire était d'être à Paris sous un autre nom que le sien. Interrogé sur ses relations à Paris, il m'avait nommé comme le seul ami qu'il y eût, en demandant comme une grâce qu'on ne me mêlât point à cette affaire, et qu'on m'épargnât une visite domiciliaire qui pouvait être funeste à ma santé, offrant lui-même tous les renseignements qui lui seraient demandés, et même toutes les réparations les plus sévères plutôt que d'exposer celui qui lui avait donné l'hospitalité. Le mot d'extradition ayant été prononcé, Santa-Rosa avait paru accepter son sort avec cette fierté simple qui ne manque jamais son effet. Il n'avait paru inquiet que d'une seule

chose, les suites que toute cette affaire pourrait avoir sur ma santé.

Pendant que ceci se passait à la préfecture de police, j'étais dans mon lit, couvert de sangsues, et dans le plus triste état. Le lendemain, entre quatre et cinq heures du matin, j'entends sonner avec force à ma porte, et tout à coup se précipitent dans ma chambre cinq ou six gendarmes déguisés, ayant à leur tête un commissaire de police qui, montrant son écharpe, me signifie, *au nom du Roi*, qu'il avait l'ordre de faire une perquisition dans mes papiers. Je ne sus pas d'abord ce que cela voulait dire, et ce fut seulement à la fin de la perquisition, dont tout le résultat fut de leur faire découvrir des notes sur Proclus et sur Platon, que le commissaire m'apprit que j'étais recherché à cause de Santa-Rosa, arrêté la veille en sortant de chez moi. Frappé de cette nouvelle comme d'un coup de foudre, je me transportai immédiatement chez M. de Laveau, et je lui demandai pourquoi, s'il accusait de complot contre le gouvernement français un homme qui ne connaissait que moi à Paris, il ne m'avait pas mis moi-même en arrestation, ou, s'il n'osait aussi m'accuser de conspiration, pourquoi il s'en prenait à un homme qui n'avait rien pu que par moi et avec moi. Que si, au fond, il ne s'agissait pas de complot contre la France, je lui montrai ce qu'il y avait de peu noble à poursuivre un proscrit, parce qu'il était sous un autre nom que le sien, quand d'ailleurs ce proscrit était un galant homme et vivait inoffensif, et je lui demandai à voir sur-le-champ Santa-Rosa. M. de Laveau était

homme de parti, comme M. Franchet ; c'était un esprit étroit et soupçonneux, mais c'était un homme honnête; il venait d'interroger une seconde fois Santa-Rosa ; il venait de lire le rapport du commissaire de police sur les résultats de la perquisition faite chez moi, et il commençait à reconnaître que l'accusation de complot contre le gouvernement français était dépourvue de tout fondement. Ma visite, en lui prouvant que nous n'avions pas peur et que nous ne craignions pas un procès, acheva de le persuader. Toutefois, il crut devoir affecter encore des doutes, et m'annonça que le procès aurait lieu. Je demandai à y paraître comme témoin, et, quelques jours après, je fus mandé en effet devant le juge d'instruction M. Debelleyme, depuis préfet de police, et aujourd'hui membre de la chambre des députés. M. Debelleyme montra dans cette triste affaire une impartialité et une modération parfaite. Il prit, dans ses rapports avec le prisonnier, une haute idée de sa moralité, et il me parla toujours de lui avec respect et bienveillance. Ce procès ridicule aboutit à une ordonnance déclarant qu'il n'y avait pas lieu à suivre sur la prévention de complot, la seule qui eût motivé l'arrestation. Quant à la question du passe-port sous un nom étranger, le tort du prisonnier était reconnu, mais dans les termes les plus honorables pour lui ; il était fait mention de la loyauté et de la franchise de ses aveux. Cette ordonnance de non-lieu n'intervint qu'au bout de deux mois, et, pendant tout ce temps, le pauvre Santa-Rosa demeura en prison à la préfecture de police, dans une

des chambres de la salle Saint-Martin. Les premiers jours de l'arrestation passés, j'avais obtenu la permission de le visiter tous les jours, et quelques autres personnes obtinrent ensuite la même permission. Ce fut dans cette circonstance que j'appris encore mieux à connaître le caractère et l'âme de Santa-Rosa.

Dans le premier moment, il avait eu deux craintes: la première, d'être livré au Piémont, c'est-à-dire à l'échafaud; la seconde, que l'émotion de toute cette affaire et de la visite de la police ne portât un coup funeste à ma santé et ne m'achevât. Quand il me vit entrer dans sa prison, peut-être mieux qu'à l'ordinaire, sa sérénité d'âme lui revint, et pendant les deux mois entiers qu'il demeura à la salle Saint-Martin, je ne l'ai entendu se plaindre ni du sort ni de personne. Il se prépara à bien mourir s'il était livré au Piémont, et ne lut plus que la Bible. Puis, quand cette crainte fut passée, son attention se porta sur tous les détails de la procédure suivie contre lui. Il était touché des égards qu'on lui témoignait, et pénétré de respect pour l'excellence de la loi française et pour l'indépendance de la magistrature. Il fallait voir Santa-Rosa dans sa prison. C'était une chambre assez bonne, aérée, salubre; il n'y était pas mal, et s'y trouvait à merveille. Le geôlier, qui faisait ce métier depuis longtemps, et qui avait appris à se connaître en hommes, avait bientôt vu à qui il avait affaire, et il ne le traitait pas comme un prisonnier ordinaire. Il l'appelait toujours monsieur le comte, et cela ne déplaisait pas à Santa-Rosa, qui lui parlait avec

bonté, et finit par se l'attacher au point que ce geôlier avait tout à fait l'air d'un ancien serviteur de sa maison. Santa-Rosa s'était enquis de sa fortune, de sa famille, de ses enfants; l'autre le consultait; Santa-Rosa donnait son avis avec douceur, mais avec autorité. On aurait dit qu'il était encore à Savigliano, à la mairie, parlant à un de ses employés. Quand il quitta la prison, le geôlier me dit qu'il perdait beaucoup. Il en était de même dans ma maison. Ma vieille gouvernante l'aimait plus que moi-même, et encore aujourd'hui, après vingt années, elle ne parle de lui qu'avec attendrissement. Ce fut dans cette prison que je rencontrai l'ancien domestique de Santa-Rosa à l'armée des Alpes, Bossi, mauvaise tête et bon cœur, qui ne savait pas conduire ses affaires, mais qui aurait volontiers donné tout ce qu'il avait à son ancien maître.

Il n'est pas besoin de dire que ces deux mois, pendant lesquels je passais chaque jour trois ou quatre heures à la salle Saint-Martin, nous lièrent de plus en plus.

Il semble qu'après l'ordonnance de non-lieu rendue par M. le juge d'instruction Debelleyme, le résultat de cette tracasserie devait être au moins de laisser Santa-Rosa tranquille à Paris : il n'en fut rien. D'abord il y eut une première opposition de la police. Il fallut que la cour royale intervînt, et prononçât formellement la mise en liberté, si nulle autre cause d'arrestation ne se rencontrait. Les ombrages de la police de M. Corbière s'opposèrent même à l'exécution de ce second juge-

ment, et après que Santa-Rosa eut été déclaré par la justice au-dessus de toute prévention, et par conséquent libre, M. Corbière, par un arrêté ministériel, décida que M. de Santa-Rosa et quelques-uns de ses compatriotes arrêtés comme lui seraient relégués en province sous la surveillance de la police. Alençon fut la prison, un peu plus vaste que la salle Saint-Martin, à laquelle Santa-Rosa fut condamné par M. le ministre de l'intérieur et de la police. Cet acte lâche et méchant envers un homme évidemment inoffensif, et qui ne pouvait trouver de consolation qu'à Paris, auprès d'un ami dont on connaissait à la fois les opinions libérales et la vie bien tranquille, puisqu'il la passait presque tout entière dans son lit, cet acte qui perdit Santa-Rosa en le séparant de Paris et de moi, lui causa, par son inutile rigueur, une véritable irritation. Il protesta, demanda la permission de rester à Paris ou des passe-ports pour l'Angleterre. On ne lui fit aucune réponse, et il fut transféré à Alençon.

Voici des fragments de quelques-unes de ses lettres d'Alençon, qui font connaître la vie qu'il y menait, ses sentiments et ses travaux.

Alençon, 19 mai 1822.

« Nous voilà arrivés depuis hier à Alençon; les ordres du ministre nous soumettent à la surveillance de l'autorité locale, et cette surveillance s'exercera de cette manière-ci : tous les jours, d'une heure à deux, nous

devons nous présenter au maire et signer dans son registre; voilà tout. J'ai déclaré bien doucement, bien simplement, mais en termes bien clairs et bien significatifs, ma position au maire. Il n'avait pas de bonnes raisons à me dire, je ne lui en demandais ni de bonnes ni de mauvaises : aussi l'entretien ne fut-il pas vif, mais il fut poli, ce qui ne laissait pas d'être un assez grand point pour votre débonnaire ami. Au reste, j'aime les maires et pour cause. Celui-ci est un bon vieillard, ayant une petite voix fort honnête; son adjoint, dont le nom finit en *ière* et qui marche droit comme un *i*, ne nous a pas reçu aussi bien. Je me suis bien promis que si jamais je redeviens syndic de ma chère ville, je me garderai de donner de mauvais moments aux pauvres diables qu'on m'amènera. Je vais mener une vie d'ermite, cela me consolera de n'être plus dans ma prison de Paris. L'indignation que me cause l'injustice que j'éprouve n'a pas diminué, mais je ne la laisserai pas troubler mon repos. C'est assez parler de moi. J'arrive à un sujet que je ne saurais plus quitter. Songez que vous êtes réellement mieux qu'en novembre dernier; ce mieux doit vous donner un commencement de courage, parce que c'est un commencement d'espérance. Réfléchissez un peu au plaisir, au vif, à l'inconcevable plaisir de redevenir vous-même, et au mien, de vous voir dans la plénitude de votre puissance d'esprit et de travail. »

Alençon, 2 juin.

« Je suis logé, mon cher ami, dans la rue aux Cieux, chez M. Chapelain, tapissier. J'ai deux chambres assez grandes et assez propres; mais une triste vue sur la rue et sur une petite vilaine cour, a remplacé le lac, les Alpes, Vevey et Clarens, que j'avais sous ma fenêtre il y a un an. J'ai voulu hier voir les environs. J'ai rencontré la Sarthe croupissante et des champs peu fertiles. A force de chercher j'ai trouvé un peu d'ombre à l'abri de quelques pommiers. La ville est très mal bâtie; elle a un jardin public passable, un assez grand nombre de propriétaires aisés. A en juger sur quelques indices fort vagues, les Alençonnais sont de bonnes gens, un peu curieux, mais fort innocemment. Je ne les crois pas plaideurs, tout Normands qu'ils sont, car leur palais de justice n'est qu'à moitié construit. La cathédrale est grande, à vitraux peints; mais l'intérieur est moitié gothique, moitié mauvais grec. J'y ai entendu un prêtre faisant un sermon à des enfants. Il criait assez fort; mais je n'ai pas entendu un seul mot de son beau discours : c'était cependant du français, mais débité selon la coutume de Normandie.

« Je suis *énamouré* de Paris; il y a une bonne partie de moi-même dans cette ville que j'ai toujours voulu haïr et que j'ai fini par *aimer d'amour*.

« Je n'ai pas reçu de réponse du ministre, et je m'y attendais bien. Je ne cesserai pas de me plaindre, quand

ce ne serait que pour leur rappeler leur injustice. On aime assez à voir résignés et silencieux ceux qu'on persécute : je ne leur donnerai pas ce plaisir-là.

« Outre les livres dont nous sommes convenus, je vous demande, 1° M. de Bonald, *Législation primitive;* 2° M. de La Mennais, *de l'Indifférence*; 3° Châteaubriand, *de la Monarchie selon la Charte.* »

Alençon, 11 juin.

« Hier, vos deux lettres, celle du 3 et celle du 9, me sont arrivées à la fois; j'en avais besoin. L'inquiétude que j'éprouvais en ne recevant aucune nouvelle de votre chère personne, commençait à devenir de l'anxiété; il y aurait eu de la folie à vous mettre en chemin par la chaleur qu'il fait. Ne vous étonnez pas des livres que je vous demande; il faut que vous sachiez que rien ne réveille plus en moi la puissance de raisonner et surtout de sentir vivement mes idées que la lecture d'ouvrages qui combattent la vérité avec une certaine force. D'ailleurs, dans ceux que je vous demande, on trouve des choses vraies et fortes à côté des sophismes les plus déplorables. En un mot, Bonald et La Mennais m'obligeront de me lever de ma chaise, le feu au visage, et de me promener dans ma chambre, assailli d'une foule d'idées vives et grandes. Je sens plus ce que je suis véritablement en lisant les écrits de nos adversaires qu'en lisant ceux de nos amis; car, dans nos amis que de choses me troublent, me chagrinent! Il n'y a que

l'homme indigné qui soit vrai et fort, lorsque l'indignation n'a rien de personnel. J'ai fini hier l'*Esprit des lois;* les derniers livres qui m'avaient presque ennuyé à vingt ans et même à trente, m'ont singulièrement plu cette fois-ci. J'y ai trouvé l'explication de bien des choses, et entre autres de mon séjour à Alençon. Qu'il faut de temps pour achever une émancipation! Je cède à la nécessité, mon ami; mais Alençon est une des plus tristes nécessités des quatre-vingt-quatre départements du royaume. Je suis si seul! Mais, me direz-vous, malheureux, n'est-ce pas la solitude qu'il vous faut? Oui, mais pas celle-ci. Celle-ci ne me vaut rien; je me connais, et je sens que cette relégation à Alençon est un effroyable malheur pour moi. Ce qu'il me fallait, c'était précisément cet Arcueil de douce mémoire, cette solitude à la porte de Paris; il n'y a que cela pour travailler. Mais voilà ma dernière complainte, vous n'en aurez plus. Que ne puis-je finir par un *capitolo in terza rima* à la louange de notre cher Paris! — Je vous garde votre chambre, vous choisirez de l'appartement du nord ou de celui du midi; j'habite le nord et je couche au midi; je suis grand seigneur, comme vous voyez. Ainsi, féal ami, venez, vous et votre Platon, vous serez bien reçus. Mais vous ne viendrez que lorsque le voyage pourra vous faire du bien, m'entendez-vous, du bien; *così e non altrimenti*. O mon ami, j'ai dans l'esprit que votre philosophie, dans l'état où en sont les choses, ferait un grand bien aux hommes. N'êtes-vous pas effrayé de voir en Europe les grandes vérités religieuses et morales

abandonnées presque sans défense aux coups de deux sortes d'hommes également funestes à l'ordre et au bonheur des sociétés? Ne voyez-vous pas que la victoire, qu'elle se fixe dans un camp ou dans l'autre, ne sera exploitée que contre la liberté véritable, dont l'alliance avec la morale est une loi impérissable de l'ordre éternel! Cher ami, dans cette lutte du mal contre le bien, dans ce combat entre les deux principes (mais non; le mal n'est point un principe, ce n'est qu'un fait), c'est un devoir de faire entendre sa voix quand on a la conscience de sa force. Cette édition de Proclus et même cette traduction de Platon sont venues à la traverse de votre véritable carrière. Moi, mon ami, j'ai de la santé, un cœur tendre qui se passionne, une imagination faite pour ce cœur; j'ai l'esprit juste, mais nulle profondeur, et j'ai une instruction si incomplète, ou, pour mieux dire, je suis si ignorant sur un grand nombre de points importants, que cela devient un obstacle presque insurmontable à la plupart des travaux que je pourrais entreprendre. J'ai, sans doute, une certaine pratique et une connaissance du matériel des affaires qui est rarement réunie à une imagination ardente; voilà ce qui peut faire de moi un citoyen propre à servir mon pays pendant l'orage et après l'orage. Mais c'est d'une manière bien autrement élevée que vous pouvez servir la société humaine. Moi qui ai la conscience d'un prolongement indéfini de mon existence morale, de mon existence de volonté et de liberté, qui l'ai pour vous et pour moi, je désire vivement que votre passage

sur la terre soit marqué par votre influence sur le bonheur des autres passagers, nul grand bien n'étant sans grande récompense. Vous voyez, mon ami, que je vous aime tout de bon, et comme un vrai dévot que je suis.

« Le congrès de Florence ne cesse de me trotter par la tête. Il y a quelque chose de bien odieux dans cet abandon des Grecs à la vengeance plus ou moins prompte des ennemis de la foi chrétienne.

« Vous avez commencé la session des chambres par des coups de pistolets; voilà une touchante imitation des usages anglais. Vous prenez ce qu'il y a de meilleur chez vos voisins ; je vous en fais mes compliments. Pour moi, je vous avoue que j'aimerais mieux qu'Alençon ressemblât un peu plus à Chester, à Nottingham ou à telle autre ville de l'empire britannique. M. Royer-Collard aura-t-il l'occasion de foudroyer ses adversaires, comme l'hiver dernier? Je crains qu'il ne se présente pas de question digne de lui. Rappelez-moi à son souvenir, vous savez mon sentiment de préférence pour lui : il est de vieille date.

« Adieu, mon cher ami, je vous aime parce que vous m'aimez, parce que vous êtes platonicien, et parce que vous êtes Parisien, et plus encore par une raison occulte qui vaut mieux que toutes les autres parce qu'elle ne s'exprime pas. Je l'ai senti en recevant hier vos deux lettres après quelques jours d'attente. »

Alençon, 7 juillet.

« Vous me conseillez un commentaire et une réfutation du Contrat social; c'est une belle idée, je l'avoue; mais je crains que l'exécution ne soit au-dessus de mes forces. Je préfère suivre mon travail commencé sur les gouvernements. Je suis occupé à lire Daunou sur les *garanties*. Cet ouvrage a deux parties distinctes. Dans la première, l'auteur examine ce que c'est que la liberté ou les garanties; il les caractérise, les décompose, les circonscrit; tout cela me paraît en général bien conçu et bien fait. Dans la seconde partie, il recherche comment les divers gouvernements accordent ou délimitent ces garanties. Ici, Daunou n'est ni assez étendu ni assez profond. Dans mon ouvrage, je referai cette seconde partie sous un point de vue plus pratique que théorique, et j'entrerai dans des détails faute desquels l'ouvrage de l'oratorien ressemble à un livre de géométrie plutôt que de politique. Peut-être commencerai-je par publier un morceau de mon travail, par exemple la conciliation des garanties que réclame la liberté avec celles que réclame la force, c'est-à-dire l'organisation militaire, dans un gouvernement libre. Ce n'est qu'un point, il est vrai; mais ne croyez-vous pas, mon ami, que l'exploitation soignée d'une partie du territoire en friche est plus utile à l'avancement de la science qu'une grande entreprise de culture dont les résultats seraient incertains? Il y a sans doute des génies d'une vigueur

immense qui peuvent tout saisir, comme Montesquieu; mais je ne suis pas de ces génies-là. D'ailleurs le temps de la culture parcellaire est le nôtre. Nous sommes trop avancés pour qu'une vaste entreprise, si elle est superficielle, puisse être utile, et peut-être ne sommes-nous pas mûrs encore pour une grande entreprise profondément imaginée et parfaitement exécutée. Si je pouvais bien cultiver mon lot, mon cher ami, j'aurais bien mérité de mes semblables, et obtenu assez de réputation pour assurer et embellir mon existence. — J'ai aussi formé le projet d'un ouvrage de circonstance; mais je ne crois pas pouvoir l'exécuter ici. — J'ai eu des mauvais jours à la fin de juin. Savez-vous que ma tête se refuse quelquefois au travail? J'ai aussi un sang qui a une fâcheuse tendance à presser ma pauvre cervelle. Malheur à moi, si je ne fais beaucoup d'exercice. J'ai eu une jeunesse si active! et je suis encore un peu jeune. Je crois que je le serai longtemps par la tendresse du cœur et les enchantements de l'imagination. Conçu dans le sein d'une femme de treize ans, il y a quelque chose en moi qui se ressent de cette extrême jeunesse de maternité; je sens que je suis jeune, et que je ne suis pas fini. Il n'y a que le cœur de bien achevé...

« Vous ai-je dit que Sismondi m'a écrit une lettre remplie d'amitié? J'ai reçu aussi une lettre de Fabvier, dont je vous parlerai une autre fois et pour cause. »

Cette lettre de Fabvier, l'ennui qui gagnait visiblement le pauvre prisonnier, et surtout le besoin de le

revoir, me décidèrent à aller le rejoindre, malgré ma détestable santé et les ordres positifs de mon médecin, M. Laenneck. Je ne fis part de ma résolution à personne, je pris la diligence et fis les cinquante lieues jour et nuit; j'arrivai dans le plus pitoyable état, mais enfin j'arrivai. J'occupai une des deux chambres de Santa-Rosa, et nous vécûmes ainsi pendant un mois dans une intimité fraternelle. J'ai été souvent malade; plus d'une fois, des soins affectueux m'ont été prodigués; jamais je n'en ai connu de pareils. Il serait impossible de décrire la tendresse qu'il me témoigna, et désormais je n'en parlerai plus. Ce mois passé ensemble dans une absolue solitude acheva de nous unir; je pus lire dans son âme, et lui dans la mienne, ce qu'il y avait de plus caché. Là s'accomplirent les dernières confidences, et les voiles qui couvraient encore les parties les plus délicates de notre vie, se levèrent comme d'eux-mêmes dans ces moments d'abandon où les âmes les plus fermes, endormies par la confiance, ne contiennent plus leurs peines et livrent à l'amitié jusqu'aux secrets de l'honneur. Dès lors notre intimité ne put plus s'accroître et prit un caractère de douceur à la fois et de virilité qu'elle a toujours conservé, même pendant les longues années de notre séparation.

Ce fut pendant ce mois que je composai l'argument du *Phédon* sur l'immortalité de l'âme. Santa-Rosa aurait désiré que je visse aussi clair que lui-même dans les ténèbres de cette redoutable question. Sa foi, aussi vive que sincère, allait plus loin que celle de Socrate et de Platon;

les nuages que j'apercevais encore sur les détails de la destinée de l'âme, après la dissolution du corps, pesaient douloureusement sur son cœur, et il ne reprenait sa sérénité, après nos discussions de la journée, que le soir à la promenade, lorsqu'ensemble, errant à l'aventure autour d'Alençon, nous assistions au coucher du soleil, et confondions nos espérances pour cette vie et pour l'autre dans un hymne de foi muette et profonde à la divine providence.

Santa-Rosa n'écrivait qu'à un très petit nombre de personnes, et vivait, comme on le voit, d'une manière qui ne pouvait guère inquiéter l'autorité. Cependant, soit que ses compagnons d'exil fussent moins prudents que lui, soit par toute autre raison, les ombrages du gouvernement redoublèrent. Ma visite à Alençon, dans l'état de ma santé, troubla la police; ce qui n'était qu'un élan du cœur parut une bravade ou même un complot, et l'impatience d'une pareille existence entra dans l'âme de Santa-Rosa. Il me fit part de la lettre que lui avait écrite le colonel Fabvier, un de nos communs amis. Fabvier lui annonçait que sa sûreté était menacée, qu'une extradition ou du moins qu'un nouvel emprisonnement était possible; il l'engageait à fuir en Angleterre, et il s'offrait à lui en fournir les moyens. A tel jour et à telle heure, une chaise de poste devait se trouver à une demi-lieue d'Alençon avec quelques amis dévoués, et transporter Santa-Rosa déguisé vers un port de mer où les moyens de passer immédiatement en Angleterre auraient été ménagés. Nous reconnûmes dans

cette proposition le cœur de celui qui la faisait; mais nous la rejetâmes sur-le-champ. S'enfuir, pour Santa-Rosa, eût été presque avouer qu'il doutait de son droit; c'eût été déshonorer le jugement de non-lieu rendu par la justice française et méchamment suspendu par la police de M. Corbière. Là-dessus, Santa-Rosa et moi, nous n'eûmes pas même à délibérer. Mais Santa-Rosa voyait arriver avec effroi le moment où je retournerais à Paris et où il demeurerait seul à Alençon, sans amis, sans livres, sans secours pour son cœur et pour ses études.

Sur ces entrefaites, il y eut à la chambre des députés une vive discussion, où plusieurs membres de l'opposition, s'étant plaints des tracasseries de la police française envers les réfugiés italiens, M. Corbière, ministre de l'intérieur et de la police, prétendit que les réfugiés n'étaient pas du même avis que leurs défenseurs, et qu'ils étaient reconnaissants de la conduite du gouvernement français à leur égard. Santa-Rosa trouva les paroles du ministre aussi déloyales que sa conduite avait été injuste; il crut devoir à son honneur et à celui de ses compagnons d'infortune de publier la lettre suivante en réponse au discours de M. Corbière.

« MONSEIGNEUR,

« Un membre de la chambre des députés, en s'élevant, dans la séance du 7 de ce mois, contre les abus de l'administration, a jugé convenable de signaler le trai-

tement que les réfugiés piémontais reçoivent en France. Il a plu à votre Excellence de dire, dans sa réponse, que *ces étrangers se montraient reconnaissants de la protection du gouvernement français et de la bienveillance du Roi*, et elle s'est récriée sur l'injustice de pareilles réclamations. Telles sont les expressions consignées dans le *Moniteur* du 10 août. D'autres journaux, moins exacts sans doute, ont fait parler votre Excellence avec une dureté qui ne saurait être dans son caractère.

« Monseigneur, après avoir été conduit ici par vos ordres, et vous avoir adressé inutilement mes réclamations, j'aurais pu recourir aux chambres. Je ne le fis point. Porté par mes principes à demeurer parfaitement étranger aux affaires de tout autre pays que le mien, je préférai attendre en paix que le gouvernement réparât son injustice, plutôt que de devenir l'occasion d'une vive discussion politique au sein de la chambre. Les hommes qui, comme moi, sentent toute l'étendue de leur infortune et de celle de leur patrie, n'aiment pas à faire parler d'eux ; mais, monseigneur, les paroles que vous avez fait retentir, et qui se répandent dans toute l'Europe, me forcent à rompre le silence. Méconnaître des bienfaits, désavouer un protecteur, c'est d'un lâche ; souffrir qu'on nous attribue, qu'on nous impose de la reconnaissance, lorsque le sentiment de l'injustice qui nous opprime pèse sur notre cœur, c'est encore une lâcheté. Les proscrits italiens, monseigneur, n'y descendront jamais ; on pourra les chasser, les emprisonner, les accabler de persécutions ; ils n'oublieront pas ce qu'ils

doivent à leur propre caractère, et à cette patrie si chère et si malheureuse, dont l'estime est leur premier besoin. Je l'avoue, il m'eût été doux d'éprouver la bienveillance du gouvernement français, de vivre sous la protection de l'auteur de la Charte française par qui la liberté s'est fait jour en Europe après quatorze ans d'un mouvement opposé. D'autres rois de France protégèrent des Italiens proscrits pour la même cause, et les derniers défenseurs de la liberté de Florence et de Sienne trouvèrent en France une seconde patrie, à l'ombre du trône de François Ier et de Henri II.

« Voici ce qui m'est arrivé en France : je suis venu avec un passe-port suisse et avec un nom emprunté, dans la fausse croyance que cette précaution m'assurerait un paisible séjour à Paris. J'habitai cette ville et la campagne pendant quatre mois; j'étais tranquille, et ne devais-je pas l'être avec une conduite sans reproche? Le 23 mars dernier, je fus saisi par les agents de l'autorité, sur une place publique de Paris, et conduit à la préfecture de police, où je lus, sur le mandat d'amener qui me fut présenté, ces propres mots : *Prévenu d'intentions séditieuses*. Je demandai à être conduit auprès du préfet de police, et je lui déclarai sur-le-champ mon véritable nom. Après un long interrogatoire, je fus écroué à la prison de la salle Saint-Martin, et mon affaire commença tout de suite. Il faut que les magistrats aient trouvé dans ma conduite et dans mes papiers une absence bien complète d'indices de culpabilité en matière politique, puisque la procédure se réduit à l'irrégularité

du passe-port. Je m'attendais à être jugé et condamné sur ce dernier point : je connaissais mon tort, j'étais résigné à en subir la peine. Je n'avais commis qu'une faute matérielle, il est vrai ; rien de plus pur que mes intentions, mais c'était toujours une contravention aux lois, et il n'en est point d'entièrement justifiable à mes yeux. La magistrature française ne crut point devoir s'arrêter à une rigoureuse et littérale application de la loi ; elle dédaigna de faire plier, sous des considérations quelconques, ses hautes maximes d'équité. Le tribunal de première instance de Paris déclara qu'il n'y avait pas lieu à poursuivre. Le ministère public forma opposition à ce premier jugement. La cour royale prononça un second jugement favorable, et ordonna ma mise en liberté dans la forme accoutumée. Je demandai alors à votre Excellence de pouvoir jouir de l'hospitalité française, c'est-à-dire de pouvoir vivre en France sous la protection des lois du royaume. Je croyais que le gouvernement devait me dédommager par ce bienfait de tout ce que d'injustes inquiétudes sur ma conduite politique en France m'avaient fait souffrir. Cette illusion, dont je n'ai point à rougir, s'évanouit bientôt ; je me vis d'abord retenu neuf jours en prison, sur une simple lettre du préfet de police au concierge ; véritable violence exercée sur ma personne, qui, après la signification de l'arrêt de la cour royale, ne pouvait être privée de sa liberté qu'en vertu d'un nouveau mandat d'amener décerné par le magistrat. La réponse de votre Excellence arriva. C'était un ordre au préfet de police de me faire

conduire à Alençon par la gendarmerie, pour y demeurer sous la surveillance de l'autorité locale. Aussitôt arrivé dans le lieu de ma relégation, j'écrivis à votre Excellence : Ce n'est plus un asile en France, ce sont des passe-ports pour l'Angleterre que je demande au gouvernement français. Je ne reçus point de réponse, et vous aviez sans doute, monseigneur, oublié ma lettre et ma réclamation, lorsque vous fîtes entendre à la tribune les paroles que j'ai citées.

« Ces faits, qui ne me concernent pas seul, et qui me sont à peu près communs avec MM. Muschietti et Calvetti, mes compatriotes, arrêtés en même temps que moi, et relégués avec moi, sont connus de votre Excellence, et pourraient être au besoin prouvés par des documents authentiques. Je conserve précieusement l'arrêt de la cour royale de Paris, comme un monument de la protection que mon innocence a trouvée auprès de la magistrature française.

« Maintenant, monseigneur, je demande si nous avons été traités en France avec justice ou avec injustice, avec bienveillance ou avec malveillance ; si nous y sommes protégés ou si nous y sommes opprimés? Nous n'avons pas été envoyés à l'échafaud dressé à Turin pour les auteurs de la révolution de mars 1821; jamais un ministre n'oserait présenter une pareille mesure à la signature d'un fils de Henri IV. Mais nous sommes retenus en France malgré nous, nous sommes privés de notre liberté, malgré notre innocence solennellement reconnue par les tribunaux du royaume; en un mot, ce n'est

pas l'hospitalité qui nous est accordée, c'est une prison. Il faudrait que nous l'eussions demandée, monseigneur; alors seulement les paroles de votre Excellence seraient irréprochables. Pour moi, ce que j'ai demandé, ce que je demande encore, ce sont des passe-ports ou l'hospitalité sans conditions odieuses, et je le demande publiquement, dans l'intérêt de la vérité et dans celui de ma dignité personnelle. Il faut que l'on sache qu'il n'est pas vrai que la conduite tenue à notre égard nous inspire de la reconnaissance. Monseigneur, quand l'Europe nous serait fermée, nous irions dans un autre hémisphère plutôt que de nous résigner à un asile aussi peu honorable; mais nous n'en sommes point réduits à cette extrémité. Plusieurs de nos malheureux compatriotes vivent en paix sous la protection de la vieille Angleterre, et un plus grand nombre a trouvé au delà des Pyrénées une nation généreuse qui, oubliant en quelque sorte ses propres calamités, les a comblés de ses bienfaits.

« D'après tout ce que je viens de dire, monseigneur, l'on pourra juger si la France est un asile pour le malheur; et je n'aurais rien à ajouter si votre Excellence ne nous avait appliqué l'expression de *malheur mérité*. Le nom de l'illustre citoyen[1] qui a proclamé le premier la maxime à laquelle votre Excellence fait allusion, sera toujours prononcé avec respect par les gens de bien de tous les pays; mais l'application ne saurait nous regarder; elle ne regarde point des hommes qui n'ont pris les

1. M. Lainé.

armes que dans l'espoir, malheureusement déçu, d'assurer l'indépendance de la couronne et de la patrie, et de consacrer par des institutions politiques le gouvernement d'une famille qui leur était chère; des hommes qui, lorsque le pouvoir s'était concentré momentanément dans leurs mains par la force des circonstances, et au milieu des plus grands dangers, n'ont opprimé personne.

« Je n'ai parlé qu'en mon propre nom, monseigneur; mais j'ose croire qu'aucun des Italiens refugiés en France ne voudra me démentir. Il n'en est pas un qui sache transiger avec la vérité, ni avec l'honneur. — Je suis avec respect, monseigneur,

« Votre très humble et très obéissant serviteur,

« Le comte DE SANTA-ROSA. »

Alençon, le 14 août 1822.

On conçoit que ce noble et fier langage dut irriter la police de la congrégation. Bientôt un arrêté du ministre de l'intérieur transféra Santa-Rosa d'Alençon à Bourges, aggravant ainsi sa situation et le poussant à quitter à tout prix la France, où il n'espérait plus une hospitalité supportable.

Mais je reprends ma narration à mon départ d'Alençon et à mon retour à Paris, le 12 du mois d'août. Voici les fragments de notre correspondance pendant le mois d'août et le mois de septembre.

Alençon, 15 août.

« J'attends avec une impatience dont tu peux te faire une idée des nouvelles de ton voyage ; je t'ai bien recommandé à Dieu. Depuis longtemps je n'avais si vivement senti sa présence dans mon cœur. J'ai appelé sur toi toutes les bénédictions du ciel ; qu'il te protége, qu'il te donne la force de supporter le bonheur comme le malheur ; tout vient de lui, tu le sais bien. — Écris-moi deux mots de Laenneck et de Platon ; si le premier n'est pas trop mécontent de ton état, tant mieux ; s'il faisait la grimace, souviens-toi qu'il n'est qu'un homme ; espère et surtout espère en toi. Homme si aimé par tes amis, tu offenses Dieu si tu contemples ton existence d'un œil sombre ; il est de cruelles, d'amères douleurs que tu ne connais pas et qui font l'effet d'un poison lent. L'organisation de mon corps ne s'en est pas ressentie : elle est si forte ! mais l'âme..... Mais il vaut mieux parler d'autre chose et revenir au matériel de la vie. Voici la lettre à M. Corbière ; elle est un peu forte, mais la vérité est la vérité. L'original partira demain par la voie du préfet à qui je le remettrai moi-même.

« Ma pensée est trop occupée des suites de ma démarche pour me permettre de continuer tranquillement mes études. L'orgueilleux La Mennais ne me fait aucun bien ; j'aime mieux ma chère église catholique, quand je la défends au nom de la raison, non pas contre la bonne philosophie, mais contre la mauvaise. Ce superbe

sceptique me repousse au lieu de m'attirer. Bonald est un tout autre homme; c'est une tête très pensante, mais il pousse ses idées systématiques jusqu'à l'extravagance, et tient très peu de compte des faits, quoiqu'il les cite beaucoup..»

Alençon, 20 août.

« ..... Je suis très satisfait d'avoir fait mon devoir et j'en attends les résultats avec une tranquillité parfaite. Si quelque journal ministériel ou *ultra* faisait quelque article contre moi ou sur ma lettre, réponds toi-même si tu le juges convenable, et comme tu le jugeras convenable. Au cas que tu voies un nuage sérieux se former sur ma tête, je suis prêt à passer en Angleterre à la minute; règle-toi en conséquence et dis-le à Fabvier. Mais si, comme je l'espère, on prend le sage parti de recevoir mes démentis en silence, je resterai dans notre chère France, qui, toute coupable qu'elle est, m'attache par je ne sais quel charme.

« Hier j'ai été faire une petite promenade autour d'Alençon; j'ai salué le soleil couchant pour toi. O cher ami, tu me manques bien! Quelle divinité nous a réunis! Je t'ai vu, je t'ai aimé; et que je l'ai bien senti le jour de ton départ d'ici! Te souviens-tu avec quelle rapidité s'est formée notre si confiante amitié? Il faut qu'elle nous donne de beaux jours. J'aurais besoin de te savoir heureux, tranquille, serein. J'ai de la foi en toi; aussi, je te désire heureux, un peu par égoïsme. Heureux, tu t'occuperas avec plus de succès d'adoucir mes

profonds chagrins. Ne va pas, par une coupable pitié, diminuer d'un seul degré, du moindre degré, cet abandon si vif et si vrai que tu as avec moi. Je ne m'y tromperais pas, et cela me rendrait réellement malheureux. Tu es mon dernier attachement de cœur..... »

Alençon, 24 août.

« Mon travail avance, tout le plan du livre est arrêté; le titre sera : *De la Liberté et de ses rapports avec les formes de gouvernement*. Bientôt je mettrai la main à l'œuvre; mais à présent, je ne pense qu'au congrès de Vérone. Tu vois qu'il n'est plus douteux. C'est un devoir pour moi de signaler à l'Europe ce que va faire ce nouveau congrès particulièrement en ce qui regarde l'Italie. »

Bourges, 6 septembre.

« Eh bien! me voici à Bourges. Combien ce voyage m'a été pénible! mais je veux m'efforcer de n'y plus penser. Le préfet, comte de Juigné, m'a reçu avec politesse, mais m'a avoué qu'il avait des instructions très sévères sur moi, et il m'a renvoyé au maire, qui m'a témoigné avec beaucoup d'honnêteté son désir d'adoucir ma situation. En venant au fait, j'ai été très mécontent de sa proposition : « Je compte avoir votre parole d'honneur comme celle de ces messieurs. » Car j'ai trouvé ici quatre autres réfugiés, MM. de Saint-Michel, de Baronis, de Palma et Garda; sans quoi il me dit qu'il serait obligé

de me donner la ville pour prison, à la lettre, de me faire surveiller sans cesse, de me gêner, de m'interdire jusqu'aux promenades, parce qu'elles sont *extra muros;* en un mot, il m'arracha en quelque sorte cette parole d'honneur. Je la lui ai donnée pour dix jours, afin de pouvoir m'orienter un peu, après quoi je verrai. Ma situation est donc empirée, comme tu vois, et j'en suis à regretter Alençon vingt fois par jour. — Enfin me voilà installé dans une chambre bien modeste, ayant un petit cabinet où je travaillerai, chez de braves gens bien tranquilles, à peu près dans le genre de mes hôtes d'Alençon. — Que me conseilles-tu pour mon fils? j'ai bien envie de le faire venir. Si tu n'y vois pas d'objection sérieuse, envoie la lettre que je t'adressai d'Alençon pour ma femme. Mettons les choses au pis, et que je sois relégué dans une ville de Hongrie ou de Bohême; si mon fils veut me suivre, il pourra seul m'aider à supporter une horrible existence. Mon ami, envoie la lettre; mon cœur est ici dans une solitude déchirante. Oui, si tu n'as pas de raison grave à m'opposer, envoie ma lettre, et que je ne meure pas sans avoir encore un moment de bonheur. J'écris à ma femme qu'à la réception de la lettre qu'elle recevra par la voie que je t'ai indiquée, elle fasse partir mon fils pour Lyon, où elle l'adressera à quelque négociant; il y en a tant qui correspondent avec Turin! de Lyon à Paris, ce n'est qu'un voyage de deux jours.

« Je ne t'ai rien dit de Bourges; rien n'y est remarquable sauf la cathédrale, qui est une grande et très-

belle église gothique. Mais le sanctuaire réservé aux prêtres ne laisse pas approcher de l'autel. Vos prêtres français tiennent les chrétiens trop éloignés de Dieu; ils s'en repentiront un jour.

« Et l'argument du *Phédon*, qu'est-il devenu? Te rappelles-tu ce jour qui fut consacré tout entier à lire ces pages écrites au milieu de tant de douleurs de l'âme et du corps? Elles m'appartiennent, ou plutôt je leur appartiens, etc. »

Bourges, 15 septembre.

« ..... O mon ami, que nous sommes malheureux de n'être que de pauvres philosophes! Pour moi le prolongement de l'existence n'est qu'un espoir, un désir ardent, une prière fervente. Je voudrais avoir les vertus et la foi de ma mère. Raisonner, c'est douter; douter, c'est souffrir. La foi est une espèce de miracle; lorsqu'elle est forte, lorsqu'elle est vraie, qu'elle donne de bonheur! Combien de fois, dans mon cabinet, je lève les yeux au ciel, et je demande à Dieu de me révéler, et surtout de me donner l'immortalité!

« J'ai un cabinet, et j'y passe la plus grande partie de ma journée, d'abord de huit à onze heures; ensuite je sors pour déjeuner avec mes camarades. Je fais quelquefois un tour au jardin de l'évêché; je rentre à une heure ou un peu plus tard, et je travaille jusqu'à cinq. Je dîne seul en dix ou douze minutes, et je vais chercher une promenade avec le cœur presque serein; mais je ne trouve que des eaux dormantes, des champs pier-

reux, quelquefois un peu de gazon sous une rangée de noyers, et alors je m'assieds et je lis, en m'interrompant souvent pour méditer ou pour rêver. Tu as bien embelli ma promenade d'avant-hier. Je l'ai commencée en t'écrivant dans ma tête une lettre charmante. Il ne m'en est rien resté ou presque rien; mais j'ai eu une heure qui m'a rappelé ma vie de dix-huit ans, et je te l'ai due, mon bon ami. Cela ne te fait-il pas plaisir et n'aimes-tu pas que je te le dise?

« J'ai toujours le projet d'écrire sur le congrès de Vérone. En attendant, je continue mes lectures, et j'ai commencé à jeter sur le papier les idées fondamentales de l'ouvrage qui est ma pensée habituelle. Plus j'avance, plus je pénètre, et plus je vois les ombres grandir autour de moi. Bonald a des choses profondes et admirables; il en a d'autres qui font sourire de pitié ou qui excitent l'indignation. Bonald et Tracy sont d'accord pour déprécier les anciens, ces anciens à qui nous devons tant, et dont les reliques vénérables ont renouvelé la civilisation qui avait péri. Le christianisme a peut-être empêché qu'elle ne s'abimât tout à fait au milieu des barbares; mais sa renaissance est due aux anciens. Maintenant nous bafouons nos maîtres, et nous nous proclamons sages, éclairés, grands, lorsqu'il se passe autour de nous tant de choses qui devraient nous humilier..... Il me paraît nécessaire, et d'ailleurs radicalement vrai, d'établir une différence essentielle entre l'utilité générale et l'utilité individuelle. L'utilité générale est aussi le bonheur, et le plus grand bonheur de

tous les individus. Le bonheur est de faire ce qu'on veut. Pour que tous l'aient, il faut ne rien faire de nuisible à autrui. Le développement des droits de l'homme est le but du législateur, comme l'enseignement du Décalogue est le but du prêtre. Dieu est le centre de tout cela. La soumission du fort aux lois qui protégent le faible ne peut pas s'expliquer sans Dieu. La liberté de tous ne peut exister que dans l'état social. A quelles conditions? comment? La première chose est de mettre la liberté au-dessus du pouvoir de la majorité. C'est ce que Rousseau n'a nullement fait. Certes on ne peut pas l'y mettre tout entière, car il n'y aurait pas d'existence sociale possible; mais, pour les garanties principales de l'individu, ou, en d'autres termes, quant à la portion la plus précieuse de la liberté, je pense qu'elle ne peut pas être livrée à la discrétion de la majorité. Il reste à celle-ci les lois constitutionnelles et les lois administratives. J'appellerais lois sociales celles qui délimitent l'exercice de la liberté de chaque individu pour l'assurer à tous. Qu'on les appelle droits, devoirs, garanties; n'importe. Les droits peuvent se traduire par les devoirs, et *vice versa*. »

Bourges, 21 septembre.

« Aujourd'hui, le préfet m'a envoyé chercher, et m'a demandé si j'étais toujours dans l'intention de me rendre en Angleterre. « Le ministre m'a chargé de vous « faire cette question, et de vous demander si dans ce « cas vous préférez vous embarquer à Calais ou à Bou-

« logne. » Je répondis que je ne pouvais désirer de rester en France qu'autant que je jouirais d'une entière liberté; que, si cela ne m'était point accordé, j'acceptais avec empressement des passeports pour l'Angleterre. Je priai ensuite le préfet de demander pour moi la faculté de me rendre à Calais sans l'escorte d'un gendarme, offrant ma parole d'honneur de suivre la route qu'on me prescrirait. Le préfet a répondu ce soir au ministre, et probablement dans cinq ou six jours l'ordre ou la permission de partir arrivera.

« Tu sens bien que je ne pouvais faire d'autre réponse honorable que celle que j'ai faite. Je dirai donc adieu à la France, à ton pays, mais je n'y renonce point. La société européenne aura quelques années de calme. Peut-être l'inquiétude qu'inspire si mal à propos ma personne à certains esprits s'évanouira-t-elle. Je reviendrai alors te voir, et probablement m'établir auprès de toi, dans la capitale de l'Europe. J'ai besoin de cette espérance. — Tu le vois, mon ami, c'est la Providence qui me conduit par la main en Angleterre; il faut céder. J'ai le cœur tranquille; il n'y a plus lieu à doute, à perplexité, et c'est le seul état qui me prive de la moitié de mes forces... »

Bourges, 27 septembre.

« ... J'étais tout préparé pour mon hiver à Bourges; mais je t'avoue que la pensée de ravoir ma liberté me touche infiniment. Je te prie de me procurer, si cela est en ton pouvoir, quelques lettres pour Londres...

« O mon ami, je vais en Angleterre avec le cœur tranquille, parce que je m'y vois, pour ainsi dire, poussé par les circonstances où je me trouve, et où je me suis placé par une conduite dont tu connais les détails. Mais je n'y vais point avec le cœur gai : je te laisse en France. Ton nom dans la balance l'eût toujours fait pencher de ce côté-ci du détroit ; mais ma position est claire : ou libre en France et à Paris, par conséquent au comble de mes vœux, ou en Angleterre. Il n'y a pas d'intermédiaire possible ni convenable. »

Bourges, 1er octobre.

« Je pars demain à midi. M. Franchet a répondu qu'il ne permettrait pas que je me rendisse à Calais sans escorte. J'aurai donc un gendarme. Je passe par Orléans et Paris. C'est après-demain, entre cinq heures et demie et sept heures du soir que j'arriverai à Paris. J'ai promis de ne rester à Paris que le temps nécessaire pour passer, en quelque sorte, d'une diligence à l'autre. J'aurai à peine le temps de te serrer la main et de t'embrasser.

« Je suis tranquille, parce que ma résolution était commandée par ma situation ; mais je sens au fond du cœur une tristesse mêlée d'inquiétude. Je suis sûr de regretter Alençon plus d'une fois ; mais c'est la Providence qui me pousse en Angleterre, et j'obéis... Mon ami, tu es une grande partie de mon existence morale. Si tu savais avec quel serrement de cœur je t'écris ! Il y a bien peu de personnes, non, je crois qu'il n'y en a

qu'une sur la terre à qui j'écrive avec plus d'émotion qu'à toi. »

Santa-Rosa avait raison : nous pûmes à peine nous voir quelques minutes à son passage à Paris. Il lui fut permis de se rendre chez moi avec un gendarme, et ce fut devant ce gendarme que nous nous fîmes des adieux qui devaient être éternels. Sans doute ni lui ni moi nous n'en avions pas le pressentiment distinct; lui, il était soutenu par la pensée d'accomplir un devoir; moi, j'avais peur de céder à une sorte d'égoïsme en le retenant en France, au milieu des ombrages et des tracasseries de la police; et pourtant un instinct secret remplit pour moi d'une amertume inexprimable cette heure fatale où il me sembla que je le perdais pour toujours. Nous échangeâmes à peine quelques paroles, et je le reconduisis silencieusement à la diligence qui l'emporta loin de moi. Bientôt il avait quitté la France, pour laquelle il était fait, et il était comme perdu dans cet immense désert de Londres, sans fortune, sans ressource, sans un seul ami véritable, lui qui ne savait vivre que pour aimer ou pour agir. Après les premiers moments d'activité inquiète pour se créer une situation supportable, l'infortuné tomba bientôt dans une mélancolie profonde dont il sortait quelque temps pour y retomber bientôt, jusqu'à ce qu'enfin l'ennui de cette vie, ou solitaire ou dissipée, le poussa à la résolution magnanime et funeste qui le ramena un moment avec quel-

que éclat sur la scène du monde, pour en disparaître à jamais.

Pendant le séjour de Santa-Rosa en Angleterre notre correspondance ne cessa pas d'être intime, sérieuse et tendre, comme elle l'avait toujours été; mais elle est nécessairement très monotone, uniquement remplie de sentiments affectueux, de projets avortés, d'espérances déçues, triste tableau que je veux m'épargner à moi-même; aussi ne citerai-je que de rares fragments des lettres de Santa-Rosa pour donner une idée de sa situation intérieure.

Londres, 26 novembre 1822.

« ... Il faut cependant que je te dise les raisons de mon silence, ou plutôt que je te prouve que je n'ai pas cessé de penser beaucoup à toi. La meilleure manière de le prouver serait de t'envoyer trois lettres que j'ai commencées et que j'ai ensuite déchirées dans un mouvement, non d'impatience, mais d'amitié. Elles t'auraient réellement affligé. Je t'y parlais d'un ton si sombre de mon abattement et de ma tristesse intérieure qu'il y aurait eu de la cruauté à te les envoyer, persuadé, comme je le suis, comme je le serai toujours, de la profondeur de ton sentiment pour moi... Ne va pas trop t'alarmer, ou plutôt alarme-toi sérieusement, toi qui sais et qui sens que toute la vie est dans l'existence intérieure. J'ai eu des journées où je me suis cru réellement perdu. Bon Dieu! n'est-ce pas là se sentir mourir?

Au fond, je n'ai rien à reprocher à l'Angleterre, mais à mon genre de vie. Faire des visites, en recevoir; des courses insignifiantes d'un bout de la ville à l'autre; la nécessité d'apprendre l'anglais, et une répugnance décidée à m'en donner la peine; un avenir inquiétant, si je ne me sers pas de mes facultés; des dépenses bien au-dessus de mes moyens, etc. Mon écrit sur le congrès de Vérone m'occupe presque continuellement la pensée, lorsque je peux penser. J'en ai déjà écrit bien des pages dans ma tête sur les trottoirs de Londres. J'espère que ce petit ouvrage sera utile. Je l'écrirai en français; je le ferai traduire en anglais sans qu'il m'en coûte rien, et je le publierai ici; alors je t'enverrai une copie de mon manuscrit, en t'autorisant à retrancher et à modifier tout ce qui effraierait un libraire parisien. Malgré la modération qui guidera toujours ma plume, il est impossible que j'oublie en écrivant que je suis en Angleterre. Comme je mettrai mon nom à cet écrit, il pourra, s'il réussit, me donner un commencement de réputation qui suffira pour quadrupler le prix de mes travaux. Je vais mettre la main à l'œuvre aussitôt que le congrès de Vérone aura publié une déclaration. C'est nécessairement le point de départ. Je vais maintenant te parler des connaissances que j'ai faites à Londres.

« Je mets en première ligne M. James Mackintosh, membre whig du parlement, beau-frère de Sismondi et de Jeffrey, principal rédacteur de la *Revue d'Édimbourg*. Une instruction qui m'a paru immense, une philosophie politique très éclairée caractérisent M. Mackintosh, si je

puis en juger. Au reste, sa réputation en Angleterre est très avantageusement établie. Il parle le français plutôt bien que facilement; il connaît beaucoup Paris. Tu sais peut-être qu'il a défendu votre révolution contre Burke, et sa voix s'est constamment élevée dans le parlement en faveur de la cause de l'indépendance des nations et des améliorations sociales. M. Austin et sa famille, jeune avocat encore obscur, mais tête très pensante, disciple de M. Bentham, que lui et sa femme connaissent particulièrement. Celle-ci est une personne d'un excellent caractère, prodigieusement instruite pour une femme, mais n'en étant pas moins aimable. Elle veut bien me donner quelques leçons d'anglais, dont je profite peu, malgré l'attrait que pourraient offrir les leçons d'une femme de vingt-sept à vingt-huit ans, d'une figure très agréable. C'est[1] une connaissance intéressante que je cultiverai avec soin. Quant à M. Bentham, la bizarrerie de son caractère et la difficulté de l'approcher sont des choses connues ici. M. Bowring est son favori; mais j'ai encore très-peu vu M. Bowring. J'espère voir sous peu M. Wilberforce et M. Brougham. J'ai reçu quelques invitations de plusieurs radicaux; mais il ne convient pas de me montrer dans un rapport trop intime avec le parti radical exalté..... »

1. La jeune et aimable femme dont parle ici Santa-Rosa est devenue une des meilleures plumes de l'Angleterre. Son ouvrage le plus connu est celui qu'elle a consacré à Goethe.

10 décembre 1822.

« J'ai reçu des nouvelles de ma femme; elle et nos enfants se portent à merveille; mais mon aîné Théodore m'inquiète; il a besoin d'instruction, de surveillance; il a besoin de son père en un mot, et cependant il m'est impossible de l'appeler auprès de moi. Mes faibles ressources s'épuisent rapidement. »

25 décembre.

« ... Que je craignais avec raison l'Angleterre! mais je ne l'en estime pas moins... »

12 février 1823.

« ... Je ne pense pas du tout au Portugal ni à l'Espagne, où Collegno est allé. Mes principes politiques ne m'y appellent nullement.

« Tu me dis des douceurs, et je t'en remercie; je les aime beaucoup. Il y a juste un an que nous étions ensemble à Arcueil. Quelle douce vie j'y menais! Seulement si je ne t'avais pas vu souffrir. Mais peut-être ce que tu m'as coûté de douleurs sous ce rapport augmente-t-il mon sentiment pour toi. Il ne finira qu'avec mon existence, et j'espère avec Socrate qu'elle ne finira pas de bien longtemps. »

14 avril 1823.

« Il faut que je te gronde de ne m'avoir pas encore

envoyé le premier volume de Platon. Je l'ai vu chez Bossange. Peu s'en est fallu que je n'aie délié ma bourse, quoique si mince, et que je n'aie payé au libraire 10 à 12 shellings pour emporter le livre dans ma poche et le dévorer à mon aise. Ce me semblait une espèce d'affront que de ne pas avoir en ma possession ce cher volume, dont j'ai vu naître et croître la meilleure part. J'y ai un droit réel.

« J'espère bientôt aller à la campagne. Impossibilité absolue pour moi de travailler à Londres. Des visites à faire, à rendre, à recevoir; plusieurs dîners par semaine; la moitié du jour dans les rues de Londres, qui ne finissent point; beaucoup de soirées à table, à voir défiler des bouteilles auxquelles je ne touche pas; bref je ne fais que lire un peu, prendre des notes, et je ne travaille point. Mais je te jure que je ne continuerai pas cette sorte de vie, et que je m'ensevelirai plutôt dans un coin du pays de Galles.

« J'ai reçu et lu avec infiniment de plaisir la traduction de Manzoni par Fauriel; elle est exquise. L'écrit de Manzoni sur les unités m'a paru parfait et m'a quasi converti. *Adelchi* me plaît moins que *Carmagnola*, dont le mérite croît à mes yeux toutes les fois que je le relis; mais les chœurs d'*Adelchi* sont d'une beauté ravissante.

« On vient d'imprimer à Barcelone une déclaration au nom du corps italien, mais sans signature, où je suis accusé avec une insigne mauvaise foi de n'avoir pas voulu prendre part à cette expédition par des raisons indignes de moi. Je ne crois pas devoir répondre à un

écrit anonyme. Conviens que c'est fort triste. Je ne manquerais pas du genre de courage qu'il faut à un homme de bien contre la calomnie. Ce qui m'afflige, c'est le mal que cela fait à un parti que je ne préfère point à la patrie et que je ne confonds pas avec elle, mais auquel pourtant je suis attaché..... »

25 mai 1823.

« ... Non, je ne veux rien accepter de personne. On ne peut avoir que son ami intime pour patron, et j'ai clos la liste pour toujours. Tu y es inscrit le dernier, pour la date; mais, quant à l'affection, tu ne peux pas être le second : mon cœur me le dit bien clairement. Il est un très petit nombre de personnes que j'aime autant que je t'aime, quoique pas de la même manière; il est sûr que je n'aime personne plus que toi. Tout ce que je te dois ne me coûte rien, absolument rien. Je crois que, si tu avais un million de bien, je t'en demanderais la moitié sans balancer. — J'ai enfin quitté la vie dissipée de Londres, et je suis établi avec le comte Porro dans une maisonnette, appelée ici *cottage*, à l'extrémité de la ville, comme serait à Paris un logement à Montrouge ou à Chaillot. C'est absolument comme à la campagne : de ma fenêtre, j'ai la vue du Regent-Canal et des cottages bâtis sur la rive opposée. On croirait être à cent lieues d'une grande ville, et cependant, dans vingt minutes on peut être dans Oxford-Street ou dans Hyde-Park, au milieu des promeneurs les plus élégants. Notre cottage appartient à Foscolo ; je l'aime beaucoup, mais

Arcueil sera toujours mon favori. J'en ai gardé un souvenir, je puis dire tendre; il s'y mêle de la tristesse quand je me rappelle à quel point je t'y voyais souffrir. Il est possible que je passe l'automne prochain et l'hiver même dans mon cottage; il me faut de la retraite et du travail. Si je puis gagner de quoi vivre, j'appellerai ma famille auprès de moi. Avec les ressources de ma femme et ce que je puis gagner ici en travaillant, notre ménage ira bien. Si mes espérances me trompent sur mes moyens de gagner de l'argent, alors il faudra nous établir dans le Wurtemberg, puisque la Suisse nous est fermée. »

4 août 1823.

« Je n'ai pas de bonnes nouvelles à te donner de moi, et je ne puis t'en dire les raisons; ce sera le premier sujet de nos entretiens si tu viens ici. Que de choses j'ai à te dire, que de choses à te demander!... »

10 septembre 1823.

« Je travaille avec suite, mais sans goût. Bien me fâche qu'il faut que j'écrive des articles de journaux; ils m'empêcheront d'exécuter des ouvrages plus sérieux. Grande objection, je le conçois; mais premièrement le besoin de gagner quelque argent est impérieux pour moi, et les articles de journaux sont le seul moyen d'en gagner qui soit entre mes mains. En second lieu, il me paraît que, lorsque je serai un peu exercé, ce travail ne pren-

dra que la moitié de mon temps, et que je pourrai donner l'autre à mes anciens projets.

« Je t'ai écrit que je ne plaisais guère aux Anglais, et en général c'est assez vrai; mais il y a cependant quelques personnes sur l'amitié desquelles je crois pouvoir compter. Je connais, entre autres, une famille de quakers, la famille Fry, qui est dans le commerce, riche, et dont un des membres, la mère de famille Catherine Fry, est connue en Angleterre par les soins qu'elle donne aux prisonniers de New-Gate. J'ai passé quelques jours avec eux à la campagne, et cette famille a fait sur moi une impression profonde.

« J'ai relu trois fois le *Parga* de Berchet; la troisième partie est un chef-d'œuvre. Dans le reste il y a des longueurs, et cependant il y manque des détails intéressants et nécessaires. Berchet vient de publier deux romances italiennes; la première est écrite avec beaucoup de verve et de grâce, mais la seconde a un caractère plus sérieux: c'est un morceau de poésie d'une beauté achevée.

« As-tu lu Las-Cases? En vérité, il faudrait avoir perdu la mémoire pour prêter quelque foi à tout ce que Napoléon nous va disant de ses beaux projets libéraux. Il a vu que la tendance de notre époque était à la liberté depuis 1814; et s'il a joué gauchement son nouveau rôle en 1815, cela ne l'empêche pas, dans le manifeste qu'il adresse à la postérité par Las-Cases, de nous faire de la poésie sur ce qu'il voulait, sur ce qu'il allait entreprendre pour la liberté. Mais ce qui me raccommode avec Napoléon, ce sont ses successeurs: ils travaillent

nuit et jour à la réputation de l'homme qu'ils ont renversé.»

18 septembre.

« Je me porte bien et continue à travailler. Cher ami, il faut que je pense au désir que j'ai de te plaire, en faisant mon devoir, pour surmonter mon dégoût. — J'ai reçu de Turin une lettre qui m'a fait du bien; j'en attends avec impatience de Villa Santa-Rosa. Je les appellerai auprès de moi le printemps prochain, ces pauvres créatures associées à ma malheureuse destinée. Tu les verras à leur passage à Paris. »

X.

30 septembre.

« Je continue à travailler de la même manière, gagnant ma vie aux dépens de tous mes desseins. J'écris maintenant une esquisse de la littérature italienne. Le travail a grossi sous ma main. Le moyen de passer légèrement sur certains hommes et sur certaines époques? En revoyant les vies aventureuses de Jordano Bruno, de Campanella, et de quelques autres de cette trempe, j'ai beaucoup pensé à toi. Et ce platonisme florentin, d'où il est sorti une vaillante et généreuse jeunesse, qui aurait sauvé la patrie si elle eût pu l'être; mais ils sauvèrent du moins l'honneur. Nous, Italiens du XIXe siècle, nous n'avons pas même eu ce triste avantage. Il y a, mon ami, des pensées qui poursuivent un homme toute sa vie; tu me comprends et tu dois me plaindre. Que de

reproches je me fais, et à quel prix je voudrais racheter ces trente jours de carrière politique marqués de tant d'erreurs! Je vais avoir quarante ans; j'ai beaucoup désiré le bonheur; j'avais une immense faculté de le sentir. Mon amère destinée est venue à la traverse. J'ai cependant un avenir : j'ai des enfants, j'aime et j'estime leur mère ; mes enfants me rendront heureux ou malheureux. Au reste, si je succombe à mes maux, je ne crains pas le vide, l'horrible néant auquel je ne veux ni ne peux croire, et que je repousse dès à présent et à jamais par volonté, par instinct, à défaut de démonstration positive. Si j'écris, je mettrai ma conscience dans mes livres, et j'aurai aussi ma patrie devant les yeux; le souvenir de ma mère sera aussi une divinité qui me commandera plus d'un sacrifice. Ce sentiment est un des mobiles de mon existence intérieure. Bien ou mal, cela est. Il m'est impossible d'appartenir tout entier aux nouvelles mœurs et à la nouvelle époque par cette raison toute-puissante.

« Laisse-moi espérer sérieusement de te voir dans l'année 1824. On ne te refusera pas obstinément un passe-port. D'ici là, ou je me trompe, ou le gouvernement français sera devenu encore plus fort, ce qui ne peut manquer d'arriver, à moins qu'il ne fasse de grandes folies. Si on te surveille, on doit savoir que tu vis tout entier pour la philosophie. Ainsi on ne te refusera pas un passe-port, et je t'embrasserai sur la plage anglaise, en dépit des Anglais qui ouvriront de grands yeux.

« Écrire des articles de journaux m'ennuie. Moi aussi je voudrais contribuer un peu à l'honneur de ce pauvre et malheureux pays, à qui j'ai sacrifié toutes les douceurs de l'existence. L'exemple glorieux de Manzoni doit enflammer tout Italien qui a un peu de cœur et de talent. Berchet se porte bien, et paraît assez heureux. Il m'a promis de faire un bon nombre de romances semblables aux dernières; s'il tient sa parole, il aura créé un genre. »

18 octobre.

« Oui, mon ami, il me faut une certaine superstition dans ma vie intérieure, dans mes affections; ce qui vient de m'arriver m'y confirme. Aujourd'hui 18 octobre, jour où j'accomplis quarante ans et où je demeure renfermé, invisible, dans mon petit ermitage, méditant à mes malheurs, à mon avenir, m'entourant de mes plus chers souvenirs, de mes plus douces amitiés; aujourd'hui, dans ce moment même, on m'apporte ta lettre du 12 et ton Platon. Véritablement de race et de sang romain, j'en accepte l'augure, comme au temps de Camille et de Dentatus. J'ai pris la plume sur-le-champ pour te répondre dans ce premier moment de vie délicieuse. O quelle chose mystérieuse et divine que le cœur humain! combien je déplore les doctrines du matérialisme! J'y pensais quand ton Platon est arrivé. La philosophie n'est pas de savoir beaucoup, mais de se placer haut. Sous ce seul rapport, je crois être philosophe malgré mon ignorance sur tant de choses. Adieu,

je te laisse. Aujourd'hui je m'appartiens tout entier, et il faut que je t'aime comme je fais pour t'avoir écrit. Adieu encore. »

Ainsi s'écoula l'année 1823. Celle de 1824 le trouva dans cet état, tantôt de découragement, tantôt d'exaltation que lui donnaient tour à tour et l'énergie de son âme et la misère de sa position. Dans les premiers mois de 1824, ses lettres devinrent successivement plus rares, plus courtes et plus tristes; il luttait contre une pauvreté toujours croissante, se reprochant de demander des secours à sa famille, qui était elle-même très gênée, et ne pouvant suffire à ses besoins par un travail de journaliste pour lequel il n'était pas fait. Sa situation devint telle qu'il fallut prendre un parti décisif. Il se détermina à quitter Londres et à se retirer à Nottingham, où, sous un autre nom que le sien, il gagna sa vie en donnant des leçons d'italien et de français. Adieu ses projets de grands ouvrages, ses rêves d'honneur et de bonheur! L'infortuné, à quarante ans, voyait sa vie s'anéantir dans une occupation honorable sans doute, mais sans terme et sans but. Il se découragea jusqu'à douter de l'avenir et de lui-même. Pendant quelque temps il ne m'écrivit plus. Il me fallut savoir par d'autres ce qu'il était devenu. Mais bientôt je fus entraîné moi-même dans les aventures les plus inattendues et les plus bizarres. Dans une grande circonstance, Mme la duchesse de Montebello, ne pouvant accompagner son fils aîné en Allemagne, me pria de la rempla-

cer. La noble veuve du maréchal Lannes ne pouvait s'adresser en vain à mon amitié, et dans le mois de septembre, je partis avec M. de Montebello pour Carlsbad. On sait ce qui arriva. Arrêté à Dresde, livré par la Saxe à la Prusse, jeté en prison à Berlin, mon refus de répondre à toutes questions venant d'un gouvernement étranger, avant que le gouvernement français eût intervenu, prolongea ma captivité, et je n'étais de retour à Paris que dans les premiers jours de mai 1825. Voici les deux lettres que j'y trouvai :

Nottingham, 26 août 1824.

« Si je ne t'ai pas écrit jusqu'à ce moment-ci, tu sais pourquoi. Je n'osais pas paraître devant toi. Tu es pour moi une espèce de conscience; peut-être, je tremble en te l'écrivant, mais il faut que je te dise toute la vérité, peut-être ne t'aurais-je plus écrit et aurais-je renoncé à l'amitié de l'homme que j'aime le plus sur la terre, et à qui je pense toutes les heures de ma vie, si je ne m'étais pas relevé du triste état où j'ai vécu depuis mon arrivée en Angleterre. Je ne m'en suis pas relevé par une résolution, mais bien par une action, par une action commencée et dont la suite ne dépend plus de moi. Mais quand cela n'aboutirait à rien, j'aurai le cœur déchargé d'un grand poids, et j'aurai retrouvé l'énergie morale que j'avais perdue. Aussitôt que je saurai le résultat de ma démarche, je te l'écrirai. — Tout me condamne, je le sais, mais si je péris, ô mon ami! ce n'est pas de légères blessures. Mon cœur, avant l'épo-

que de notre révolution, avait été cruellement déchiré; j'ignore ce que je serais devenu, si la fièvre italienne ne m'avait saisi. Je me rendrai cette justice à moi-même, que je n'ai pas connu un seul moment ni l'intérêt, ni la peur, ni aucune passion dégradante. Mais je restai au-dessous des circonstances. A mesure que les événements s'éloignent de moi, le souvenir de mes fautes se présente à mon imagination avec plus de vivacité. Je pense toujours en frémissant à cette malheureuse affaire de Novare, où l'armée constitutionnelle fut mise si promptement en déroute; c'est la seconde blessure, ô mon ami! elle saignera toujours; elle me fait languir misérablement. Je sais tout ce que tu peux répondre aux reproches que je fais à ma vie politique. Je me suis dit, je me dis tous les jours, qu'il me reste de beaux et grands devoirs à remplir; mais si la force de les remplir me manque, si la volonté, qui fait tout l'homme, vacille sans cesse, que ferai-je? Si mon âme est malade, doit-on lui demander les actions d'un être rempli de vigueur? J'ai tenté le dernier remède. Si ma démarche a des suites, je redeviens moi-même, j'aurai un retour de jeunesse; si elle n'en a point, réhabilité à mes yeux, je lèverai la tête, je retrouverai la conscience de moi-même.

« Qu'auras-tu pensé en apprenant que j'étais devenu maître de langue à Nottingham? Que veux-tu! je me suis vu près de manquer d'argent. Sentant que ma dépense d'une semaine à Londres imposait des sacrifices à ma famille pour des mois entiers, rougissant de de-

mander de nouvelles sommes, ayant une répugnance insurmontable à écrire pour les journaux, j'ai pensé qu'il fallait avoir du pain qui ne me coûtât ni honte ni un travail antipathique. Quel triste métier que d'écrire des articles de journaux! J'en ai fait l'expérience. M. Bowring m'a demandé un article pour sa *Revue de Westminster*. Je l'ai fait. « Bon, m'a-t-il dit, très bon, mais trop long. » Je l'ai mutilé. « Bien, à présent. » Puis, au bout d'un mois : « Le rédacteur le trouve écrit dans un esprit qui ne lui convient pas, il faut le refondre. » Je le redemande. On me refuse avec douceur. Je le laisse, qu'on en fasse ce qu'on voudra. Un beau jour, j'en reçois les épreuves, je trouve des contre-sens, des omissions ridicules ; je corrige, j'arrange tout et je renvoie le paquet à Londres. Des mois se passent sans que j'en aie de nouvelles. Que toutes ces vicissitudes sont fatigantes! Non, plus d'articles, je me sens la force de faire autre chose que des articles. Aussitôt que j'aurai la réponse de Londres, je règlerai ma vie, j'irai me renfermer dans un grenier à Londres, auprès d'une bibliothèque publique; j'aurai par-devant moi quarante-cinq louis environ ; je travaillerai avec ardeur, j'en ai le pressentiment.

« J'écris peu en Piémont, les nouvelles que j'en ai sont excellentes en ce qui regarde la santé de ma femme et de mes enfants, et l'affection que me conservent tous mes amis. Quant à la fortune, ma femme avait presque obtenu que mes biens lui fussent cédés par le gouvernement; tout était conclu; il ne fallait que la signature

du roi ; il l'a refusée. On espère encore, malgré ce premier refus. Je laisse faire, je ne crois devoir ni encourager ni empêcher ces démarches. Je crains cependant que si le roi rend mes biens à ma femme et à mes enfants, il ne veuille prendre soin de l'éducation de ceux-ci. Je frémis à l'idée de mes fils élevés par des jésuites. Vois, mon ami, que de sujets de peine pour mon cœur !

« ..... J'apprends avec effroi que tu as de temps en temps des retours de ton ancien mal de poitrine. O mon ami ! je t'en conjure, vis assez pour me donner la plus douce récompense de mes sacrifices, ton estime, ton approbation, un mot d'éloge. Si tu meurs avant que j'aie fait le premier pas dans ma noble carrière, je m'arrêterai, je n'aurai plus la force d'avancer, je me laisserai tomber ; vis, je t'en supplie, tu as à répondre de nous deux, car si je laisse éteindre le feu qui est encore dans mon sein, vivrai-je ? Est-ce vivre que se lever chaque matin pour se fuir soi-même jusqu'au soir ? « Adieu, je t'embrasse avec le cœur rempli d'espoir. Je suis sûr que tu me pardonneras mon long silence. Dieu m'est témoin que je m'entretiens avec toi tous les jours. Je t'écris dans ma tête, je te vois, je t'écoute. Que ne donnerais-je pas pour deux semaines passées avec toi ! Comme je me retrace avec complaisance nos promenades d'Alençon, et cet adieu de dix minutes à Paris ! Adieu encore, aime-moi toujours, car je suis toujours le même. ».

Londres, 31 octobre 1824.

« Demain, mon ami, je pars pour la Grèce avec Collegno. Si tu as reçu la lettre que je t'ai écrite il y a environ six semaines, et que le comte Piosasco a dû te remettre à son arrivée à Paris, tu ne seras pas étonné de ma résolution. Il fallait, mon ami, que je sortisse de mon engourdissement par un moyen extraordinaire. Mon inaptitude à travailler venait de ce que mon âme avait la conscience d'un devoir à remplir encore dans la vie active. — J'ignore si pourrai-être utile; je suis préparé à toute sorte de difficultés, résigné à toute espèce de désagréments. Il le faut bien : songe que Bowring m'a déclaré que le comité anglais, ou du moins plusieurs de ses membres, désapprouvaient mon voyage. Je veux croire que leurs motifs sont droits. J'ignore s'ils sont fondés; mais, dans tous les cas, pouvais-je, devais-je retirer ma parole? les députés grecs seuls avaient le droit de me retenir, eux à qui j'avais offert mes services sans aucune condition. Ils ne l'ont point fait, et je pars.

« Mon ami, je n'avais point de sympathie pour l'Espagne, et je n'y suis point allé, puisque par cela seul je n'y aurais été bon à rien. Je sens au contraire pour la Grèce un amour qui a quelque chose de solennel; la patrie de Socrate, entends-tu bien? Le peuple grec est brave, il est bon, et bien des siècles d'esclavage n'ont pu détruire entièrement son beau caractère. Je le regarde d'ailleurs comme un peuple frère. Dans tous

les âges, l'Italie et la Grèce ont entremêlé leurs destinées, et ne pouvant rien pour ma patrie, je considère presque comme un devoir de consacrer à la Grèce quelques années de vigueur qui me restent encore. Je te le répète, il est très possible que mon espoir de faire quelque bien ne se réalise point. Mais dans cette supposition même, pourquoi ne pourrais-je pas vivre dans un coin de la Grèce, y travailler pour moi? La pensée d'avoir fait un nouveau sacrifice à l'objet de mon culte, de ce culte qui seul est digne de la Divinité, m'aura rendu cette énergie morale sans laquelle la vie n'est qu'un songe insipide.

« Tu n'as pas répondu à la lettre dont je t'ai parlé. Dieu me préserve de penser que tu aies voulu me punir de mon silence en l'imitant! Écris-moi, maintenant, je t'en conjure. Fais-moi parvenir ta lettre à Napoli de Romanie, siége du gouvernement grec dans le Péloponèse. Cherches-en les moyens sans perdre de temps.

« J'emporte ton Platon. Je t'écrirai ma première lettre d'Athènes. Donne-moi tes ordres pour la patrie de tes maîtres et des miens.

« Tu me parleras de ta santé et avec détail, tu me diras que tu m'aimes toujours, que tu reconnais ton ami dans le sentiment qui lui a commandé ce voyage. Adieu, adieu. Personne sous le ciel ne t'aime plus que moi. »

Quand je reçus ces deux lettres à la fois à mon retour de Berlin, et que j'appris en même temps que Santa-

Rosa avait accompli sa résolution, que l'armée égyptienne était débarquée en Morée, et que Santa-Rosa était devant elle, je ne dis que ces mots à l'ami qui me remit ces deux lettres : « Il se fera tuer. Dieu veuille qu'à cette heure il soit encore vivant ! » Et à l'instant même je fis tout pour le sauver. J'écrivis immédiatement à M. Orlando, envoyé grec à Londres, qui avait été chargé par son gouvernement de négocier l'envoi en Grèce d'officiers européens, pour l'inviter à envoyer sur-le-champ une lettre de moi à Santa-Rosa partout où il se trouverait. Dans cette lettre je parlais à Santa-Rosa avec l'autorité d'un ami éprouvé, et lui donnais l'ordre formel de ne pas s'exposer inutilement, de faire son devoir et rien de plus. J'ai la certitude que si cette lettre lui était parvenue à temps, elle eût calmé l'exaltation de ses sentiments et de son courage. J'envoyai des doubles de cette lettre par huit ou dix occasions différentes; j'ai la conscience de n'avoir négligé aucun moyen de le sauver, mais j'étais revenu trop tard.

Bientôt les plus funestes nouvelles nous arrivèrent du Péloponèse. Les avantages de l'armée égyptienne étaient rapides, la résistance des Grecs faible et mal concertée. Tous les journaux s'accordaient à applaudir aux efforts de Santa-Rosa; l'un d'eux annonça sa mort. Cette nouvelle, quelque temps démentie, se confirma peu à peu, et à la fin de juillet j'acquis la triste certitude que Santa-Rosa n'était plus. *L'Ami de la Loi*, journal de Napoli de Romanie, après avoir rendu compte de la bataille qui avait eu lieu devant le vieux Navarin, s'exprimait ainsi sur la

mort de Santa-Rosa : « L'ami zélé des Grecs, le comte de Santa-Rosa, est tombé vaillamment dans cette bataille. La Grèce perd en lui un ami sincère de son indépendance et un officier expérimenté, dont les connaissances et l'activité lui auraient été d'une grande utilité dans la lutte actuelle. » Je reçus presque en même temps une lettre de M. Orlando, du 21 juillet 1825, qui me confirmait cette triste nouvelle.

Ainsi tout doute était impossible; je ne devais plus revoir Santa-Rosa, et le roman de sa vie et de notre amitié était à jamais fini. Quand les premiers accès de la douleur furent passés, je m'occupai de rechercher avec soin tous les détails de sa conduite et de sa mort. Je ne pouvais mieux m'adresser qu'à M. de Collegno, son compatriote et son ami, qui l'avait accompagné en Grèce. J'obtins de lui la note suivante, dont la scrupuleuse exactitude ne peut être contestée par quiconque a la moindre connaissance du caractère et de l'esprit de M. de Collegno.

« Santa-Rosa quitta Londres le 1er novembre 1824, et les côtes d'Angleterre le 5.

« Le motif principal qui lui faisait quitter Nottingham paraît avoir été l'état de nullité forcée à laquelle il se voyait réduit. Santa-Rosa écrivait à cette époque à un de ses amis : *Quando si ha un animo forte, conviene operare, scrivere, o morire.*

« Il avait offert aux députés du gouvernement grec à Londres, d'aller en Grèce comme militaire. Il demandait

d'y commander un bataillon. On lui répondit que le gouvernement grec serait très heureux de l'employer d'une manière bien autrement importante. On parlait de lui confier l'administration de la guerre ou l'administration des finances. Santa-Rosa partit porteur de lettres françaises et italiennes *ouvertes*, remplies d'expressions on ne saurait plus flatteuses pour lui, et d'autres lettres *cachetées* en grec. Des trois députés grecs qui se trouvaient à Londres, deux seulement favorisaient le voyage de Santa-Rosa. Le troisième, beau-frère du président Conduriotti, avait toujours paru s'y opposer.

« Quoi qu'il en soit, Santa-Rosa fut reçu froidement par le gouvernement à son arrivée à Napoli de Romanie, le 10 décembre. Après quinze jours d'attente vaine, il se présenta de nouveau au président, et demanda si, prenant en considération les lettres des députés grecs à Londres, on voulait l'employer d'une manière quelconque. On lui répondit qu'*on verrait*.

« Le 2 janvier 1825, il quitta Napoli de Romanie, en prévenant le gouvernement qu'il attendrait ses ordres à Athènes. Il visita Épidaure, l'île d'Egine, et le temple de Jupiter-Panhellénien, débarqua le 5 au soir au Pyrée, et arriva à Athènes le 6. Il consacra quelques jours à visiter les monuments de cette ville. Ayant trouvé sur une colonne du temple de Thésée le nom du comte de Vidua, il écrivit le sien à côté de celui de son ami, qui avait visité Athènes quelques années auparavant.

« Le 14 janvier, il entreprit une excursion dans l'Attique pour visiter Marathon et le cap Suniun. Sur une colonne du temple de Minerve-Suniade, il écrivit son nom et celui de ses deux amis, Provana et Ornato, de Turin, comme un monument de leur triple amitié. A son retour à Athènes, il eut quelques accès de fièvre tierce qui l'affaiblirent beaucoup, et le confirmèrent dans l'idée de se fixer à Athènes plutôt que de retourner à Napoli de Romanie, dont l'air malsain aurait aggravé ou du moins prolongé sa maladie.

« Odysseus, qui paraissait d'intelligence avec les Turcs, ayant menacé de s'emparer d'Athènes, Santa-Rosa contribua à en organiser la défense. Les Éphémérides d'Athènes parlèrent de son enthousiasme et de son activité; mais son importance cessa avec les menaces d'Odysseus, et Santa-Rosa quitta Athènes pour rejoindre ses amis à Napoli de Romanie.

« A cette époque, on se préparait à entreprendre le siége de Patras. Santa-Rosa, n'ayant jamais eu aucune réponse du gouvernement à ses premières offres de service, insista de nouveau pour faire partie de cette expédition. On lui répondit « que son nom, trop connu, pouvait compromettre le gouvernement grec auprès de la sainte-alliance, et que s'il voulait continuer à rester en Grèce, on le priait de le faire sous un autre nom que le sien », sans qu'on lui offrît pour cela aucun emploi civil ni militaire.

« Ce fut en vain que ses amis voulurent lui représenter qu'il avait plus que rempli toutes les obligations

qu'il pouvait avoir contractées envers les députés de Londres, envers ses amis, envers lui-même; qu'il ne devait rien et ne pouvait rien devoir à une nation qui n'osait pas ouvertement avouer ses services. Santa-Rosa partit de Napoli le 10 avril, habillé et armé en soldat grec, et sous le nom de De Rossi. Il rejoignit le quartier général à Tripolitza, et l'armée destinée à assiéger Patras s'étant portée au secours de Navarin, il suivit le président à Leondari. Là, le prince Maurocordato se portant en avant pour reconaître la position des armées et l'état de Navarin, Santa-Rosa demanda à le suivre. Il prit part à l'affaire du 19 avril contre les troupes d'Ibrahim-Pacha, et entra le 21 dans Navarin.

« Il avait constamment sur lui le portrait de ses enfants. Le 20, s'étant aperçu que quelques gouttes d'eau avaient pénétré entre le verre et la miniature, il l'ouvrit, et voulant l'essuyer, il effaça à moitié la figure de son fils aîné Théodore. Cet accident l'affligea amèrement. Il avoua à Collegno qu'il ne pouvait s'empêcher de considérer cela comme un mauvais présage, et le 21 il écrivait à Londres à un ami : *Tu me riderai, ma sento dopo di cio ch'io non devo piu rivedere i miei figli.*

« Resté dans Navarin, où la faiblesse de la garnison empêchait de prendre l'offensive, il passa quinze jours à lire, à penser et à attendre la décision des événements. Ses dernières lectures furent Shakespeare, Davanzati, et les chants de Tyrtée, de son ami Provana.

« Cependant l'armée grecque destinée à faire lever le

siége s'était débandée; la flotte grecque n'avait pu empêcher la flotte turque d'aborder à Modon. Le siége, qui avait paru se ralentir les derniers jours d'avril, était repris avec plus d'ardeur, la brèche était ouverte et praticable, l'ennemi logé à cent pas des murs. Les deux flottes combattaient tous les jours devant le port, qui était encore occupé par une escadre grecque. Le 7 au soir, le vent ayant poussé les Grecs au nord, on craignit que les Turcs ne cherchassent à s'emparer de l'île de Sphactérie qui couvre le port. Elle était occupée par mille hommes et armée de quinze canons. On y envoya cent hommes de renfort. Santa-Rosa alla avec eux.

« Le 8, à neuf heures du matin, il écrivait à Collegno : *Uno sbarco non mi pare impraticabile sul punto alla difesa del quale io mi trovo.* A onze heures l'île fut attaquée, à midi les Turcs en étaient les paisibles possesseurs.

« De onze à douze cents hommes qui se trouvaient dans l'île, quelques-uns s'étaient sauvés en gagnant l'escadre qui était à l'ancre dans le port, et qui, coupant ses câbles au moment de l'attaque, se fit jour au travers de la flotte turque. Deux vinrent à la nage depuis l'île jusqu'à la forteresse. Ils disaient que le plus grand nombre avait traversé un gué au nord de l'île et s'était jeté dans Paleo-Castro. Ce monceau de ruines fut pris par les Turcs le 10. On ignorait dans la place le sort des Grecs qui s'y trouvaient.

« Navarin était au moment de manquer d'eau. On en distribuait depuis longtemps deux verres par jour à chaque homme. Les munitions de guerre étaient épuisées.

Ibrahim fit proposer une capitulation, et demanda qu'on envoyât des parlementaires.

« Collegno sortit de la place avec eux le 16 mai, pour tâcher de découvrir le sort de son ami, qu'il ne prévoyait que trop. On lui désigna Soliman-Bey (le célèbre colonel Sève) comme ayant commandé l'attaque de l'île. Il le trouva dans la tente du lieutenant d'Ibrahim, sous les murs de Modon. Soliman lui dit avoir examiné tous les prisonniers, qu'il ne s'y était trouvé qu'un seul Européen, un Allemand qui avait été mis immédiatement en liberté, et se trouvait alors à bord d'un bâtiment autrichien. Au reste, Soliman fit appeler son lieutenant-colonel, lui expliqua en arabe le signalement de Santa-Rosa, que Collegno lui dictait en français, et lui ordonna de lui donner le lendemain les informations les plus exactes sur le sort de l'homme qu'on cherchait. Le nom de Santa-Rosa n'était pas ignoré des Turcs. Leur figure prit un air de tristesse lorsqu'ils surent qu'on craignait qu'il ne fût mort. Ils regardaient avec le silence de la compassion son ami qui venait le réclamer.

« Le 18, Soliman-Bey fit demander Collegno aux avant-postes, et lui dit qu'*un soldat de son régiment avait vu parmi les morts l'homme dont il lui avait donné le signalement.*

« Le 24, la garnison de Navarin fut débarquée à Calamata, où elle avait été transportée sur des bâtiments neutres d'après la capitulation. On y sut que la plus grande partie des Grecs qui s'étaient trouvés dans l'île de Sphactérie le 8, s'étaient retirés à Paleo-Castro; qu'ils

y avaient capitulé le 10, et en étaient sortis sans armes, mais libres. Santa-Rosa n'était point avec eux. Il ne s'était pas non plus retiré à bord des bâtiments grecs qui se trouvaient dans le port. Collegno a revu à Smyrne l'Allemand qui avait été pris à Sphactérie, et dont Soliman-Bey lui avait parlé; il n'avait pas vu Santa-Rosa parmi les prisonniers. »

Plus tard, ayant demandé à M. de Collegno s'il ne trouvait pas dans ses souvenirs quelque détail exact et certain à ajouter à la note précédente, il me remit celle qui suit :

« Le 4 décembre 1824, nous découvrîmes les montagnes du Péloponèse. De six passagers qui étaient à bord de la *Litle Sally*, cinq éprouvaient la joie naturelle à tout homme qui touche au terme d'un long voyage de mer; trois surtout étaient impatients de toucher le sol sacré. Santa-Rosa seul, appuyé sur un canon, contemplait tristement le pays qui se présentait de plus en plus distinctement à notre vue. Le soir, il disait à Collegno : « Je ne sais pourquoi je regrette que le voyage soit fini déjà; la Grèce ne répondra pas à l'idée que je m'en fais; qui sait comment nous y serons reçus, qui sait quel sort nous y attend? »

« Le 31 décembre, Santa-Rosa se trouvait chez le ministre de la justice (comte Theotoki). On parlait de la froideur avec laquelle des étrangers dont les députés grecs à Londres répondaient, et qui ne demandaient

qu'à être employés, étaient accueillis par le gouvernement. Le comte Theotoki dit : « Que voulez-vous? ce n'est pas d'hommes, ce n'est pas d'armes, de munitions, que nous avons besoin; c'est d'argent. » Le lendemain, 1er janvier, M. Mason, Écossais qui s'était lié avec Santa-Rosa, lui dit qu'un Grec ami du comte Theotoki avait conseillé à lui, Mason, de ne pas fréquenter Santa-Rosa ni Collegno, comme étant suspects au gouvernement. Santa-Rosa quitta Napoli le lendemain.

« En partant d'Épidaure le 3 janvier au soir, un *papas* d'un aspect vénérable, mais couvert de haillons, demanda qu'on lui accordât de passer à Égine dans la barque que nous avions frétée. Interrogé par notre interprète, il nous fit répondre qu'il avait quitté la Thessalie, sa terre natale, pour échapper à la persécution des Turcs. Sa femme et cinq enfants étaient réfugiés dans une des îles de l'Archipel. Ils n'avaient tous d'autres moyens de subsistance que les aumônes que le père recueillait dans ses courses, en montrant des reliques aux fidèles. La similitude de position, la femme et les cinq enfants réduits à la misère, émurent Santa-Rosa. Il donna au *papas* ce qu'il avait d'argent sur lui. Le surlendemain, comme nous partions pour Athènes, le *papas* descendait de la ville, comme autrefois les prêtres de Neptune, et de la place où était jadis le temple de ce dieu, il bénissait notre barque,

« Au commencement de mars, Santa-Rosa paraissait avoir renoncé à toute idée de s'établir en Grèce avec sa famille. Toutefois, il ne voulait pas partir sans avoir *du*

moins vu les ennemis. Un envoyé du comité philhellénique de Londres (M. Whitcombe) arriva alors à Napoli de Romanie, porteur de plaintes de ce comité contre les députés Luriotti et Orlando qui compromettaient, disait-on, le sort de la Grèce en y envoyant des hommes connus par leur opposition constante à la sainte-alliance. C'est à l'arrivée de M. Whitcombe que Santa-Rosa dut peut-être d'être réduit à faire la campagne comme simple soldat.

« Le 16 mai, lorsque Collegno disait dans la tente du lieutenant d'Ibrahim-Pacha à Modon, que Santa-Rosa était dans l'île de Sphactérie quand les Égyptiens l'avaient attaquée, au moment où Soliman-Bey lui répondait que Santa-Rosa n'était point parmi les prisonniers, un vieillard turc à longue barbe d'argent s'approcha de Collegno, et lui dit en français : « Comment, Santa-Rosa était dans l'île de Sphactérie, et je ne l'ai pas su pour lui sauver la vie une seconde fois! » C'était Schultz, Polonais, colonel en France, à Naples, puis en Piémont en mars 1821, puis en Espagne sous les cortès, puis en Égypte. Il était autrefois arrivé à Savone au moment où des carabiniers royaux avaient arrêté Santa-Rosa. A la tête d'une trentaine d'étudiants armés, il l'avait délivré de sa prison, c'est-à-dire de l'échafaud, et, quatre ans plus tard, il dirigeait en partie l'attaque dans laquelle Santa-Rosa succomba! »

Quelle tragédie, bon Dieu, dans la fin de cette note! Quel contraste que celui de Santa-Rosa mourant fidèle

à une seule et même cause, et de cet aventurier errant de contrée en contrée, ici sauvant Santa-Rosa, là le massacrant peut-être, changeant de drapeau comme de religion, et, dans cette absence de toute vraie moralité, conservant encore une sorte de générosité naturelle et le respect du soldat pour le courage malheureux!

Un Français, M. Édouard Grasset, attaché au prince Maurocordato, et qui était venu avec lui pour observer l'état de défense de l'île de Sphactérie, qui venait d'être attaquée par les Arabes, rencontra Santa-Rosa dans l'île, le 8 mai, à neuf heures et demie du matin, et eut avec lui une dernière entrevue, dont il m'a communiqué la relation suivante.

Ile de Sphactérie, 8 mai, neuf heures et demie du matin.

Santa-Rosa. « Tous nos amis du fort se portent bien; je suis venu ici avec le capitaine Simo, parce qu'il faut défendre cette île, d'où dépend le salut de la place. Je me repens bien d'avoir entrepris la vie de pallicare; je croyais savoir le grec, et je n'en comprends pas un mot, la langue du peuple étant tout à fait différente de celle des gens instruits. En outre, le désordre qui règne dans l'armée grecque est affreux et ne laisse rien à espérer. » M. Édouard Grasset lui dit : « Venez à la batterie avec nous. » Santa-Rosa répondit : « Non, je resterai ici; je veux voir les Turcs de plus près. »

Je n'ai pas rencontré un Grec ayant pris part à la cam-

pagne de 1825 qui ne m'ait parlé avec admiration de la conduite de Santa-Rosa. Je n'hésitai donc pas à écrire au gouvernement grec, dans la personne du prince Maurocordato, pour demander que le nom de Santa-Rosa fût donné à l'endroit de l'île de Sphactérie où il avait été tué; je demandai, en outre, qu'un tombeau modeste lui fût élevé dans le même lieu, et que le gouvernement me permît de faire élever ce tombeau à mes frais, pour qu'au moins j'eusse la consolation d'avoir rendu ce dernier devoir à l'homme de mon temps que j'avais le plus respecté et chéri. Je n'ai jamais reçu de réponse à cette demande; mais, en même temps que je m'adressais au gouvernement grec, j'eus le bon esprit d'écrire au colonel Fabvier, pour lui recommander la mémoire de notre ami. Celui-là était fait pour me comprendre. Aussi, dès que l'armée française, commandée par le maréchal Maison, eut délivré le Péloponèse et l'île de Sphactérie de l'invasion égyptienne, le colonel Fabvier s'empressa d'acquitter notre dette commune en élevant à Santa-Rosa, au lieu même où il passe pour avoir été tué, à l'entrée d'une caverne située dans l'île, un monument avec cette inscription : « AU COMTE SANCTORRE DE SANTA-ROSA, TUÉ LE 9 MAI 1825. » Le gouvernement grec n'y prit aucune part; mais le peuple et surtout les soldats français mirent l'empressement le plus vif à seconder le digne colonel dans cet hommage rendu à la mémoire d'un homme de cœur.

Et moi aussi, jaloux de payer ma dette à une mémoire vénérée, n'ayant point d'autre monument à lui élever,

j'ai voulu du moins attacher son nom à la partie la moins périssable de mes travaux, en lui dédiant un des volumes de ma traduction de Platon. Qu'il me soit permis de reproduire ici cette dédicace.

A LA MÉMOIRE

DU COMTE

SANCTORRE DE SANTA-ROSA,

NÉ A SAVIGLIANO, LE 18 SEPTEMBRE 1783,
SOLDAT A 11 ANS,
TOUR A TOUR OFFICIER SUPÉRIEUR ET ADMINISTRATEUR
CIVIL ET MILITAIRE,
MINISTRE DE LA GUERRE DANS LES ÉVÉNEMENTS DE 1821;
AUTEUR DE L'ÉCRIT INTITULÉ : DE LA RÉVOLUTION PIÉMONTAISE;
MORT AU CHAMP D'HONNEUR
LE 9 MAI 1825,
DANS L'ILE DE SPHACTÉRIE PRÈS NAVARIN,
EN COMBATTANT POUR L'INDÉPENDANCE DE LA GRÈCE.

L'INFORTUNÉ A ÉCHOUÉ DANS SES PLUS NOBLES DESSEINS.
UN CORPS DE FER, UN ESPRIT DROIT, LE CŒUR LE PLUS SENSIBLE,
UNE INÉPUISABLE ÉNERGIE,
L'ASCENDANT DE LA FORCE AVEC LE CHARME DE LA BONTÉ,
LE PLUS PUR ENTHOUSIASME DE LA VERTU
QUI LUI INSPIRAIT TOUR A TOUR UNE AUDACE OU UNE MODÉRATION
A TOUTE ÉPREUVE,
LE DÉDAIN DE LA FORTUNE ET DES JOUISSANCES VULGAIRES,
LA LOYAUTÉ DU CHEVALIER, MÊME DANS L'APPARENCE DE LA RÉVOLTE,
LES TALENTS DE L'ADMINISTRATEUR AVEC L'INTRÉPIDITÉ DU SOLDAT,
LES QUALITÉS LES PLUS OPPOSÉES ET LES PLUS RARES
LUI FURENT DONNÉES EN VAIN.
FAUTE D'UN THÉATRE CONVENABLE,
FAUTE AUSSI D'AVOIR BIEN CONNU SON TEMPS
ET LES HOMMES DE CE TEMPS,
IL A PASSÉ COMME UN PERSONNAGE ROMANESQUE,
QUAND IL Y AVAIT EN LUI UN GUERRIER ET UN HOMME D'ÉTAT.

MAIS NON, IL N'A PAS PRODIGUÉ SA VIE POUR DES CHIMÈRES.
IL A PU SE TROMPER SUR LE TEMPS ET LES MOYENS,
MAIS TOUT CE QU'IL A VOULU S'ACCOMPLIRA.
NON : LA MAISON DE SAVOIE NE SERA POINT INFIDÈLE
A SON HISTOIRE,
ET LA GRÈCE NE RETOMBERA PAS SOUS LE JOUG MUSULMAN.

D'AUTRES ONT EU PLUS D'INFLUENCE
SUR MON ESPRIT ET MES IDÉES.
LUI, M'A MONTRÉ UNE AME HÉROÏQUE;
C'EST ENCORE A LUI QUE JE DOIS LE PLUS.

JE L'AI VU, ASSAILLI PAR TOUS LES CHAGRINS
QUI PEUVENT ENTRER DANS LE COEUR D'UN HOMME;
EXILÉ DE SON PAYS,
PROSCRIT, DÉPOUILLÉ, CONDAMNÉ A MORT
PAR CEUX QU'IL AVAIT VOULU SERVIR,
UN INSTANT MÊME MÉCONNU ET CALOMNIÉ PAR LA PLUPART DES SIENS,
SÉPARÉ A JAMAIS DE SA FEMME ET DE SES ENFANTS,
PORTANT LE POIDS DES AFFLICTIONS LES PLUS NOBLES
ET LES PLUS TRISTES,
SANS AVENIR, SANS ASILE, ET PRESQUE SANS PAIN,
TROUVANT LA PERSÉCUTION OU IL ÉTAIT VENU CHERCHER UN ABRI,
ARRÊTÉ, JETÉ DANS LES FERS,
INCERTAIN S'IL NE SERAIT PAS LIVRÉ A SON GOUVERNEMENT,
C'EST-A-DIRE A L'ÉCHAFAUD;

ET JE L'AI VU NON-SEULEMENT INÉBRANLABLE,
MAIS CALME, JUSTE, INDULGENT,
S'EFFORÇANT DE COMPRENDRE SES ENNEMIS
AU LIEU DE LES HAÏR,
EXCUSANT L'ERREUR, PARDONNANT A LA FAIBLESSE,
S'OUBLIANT LUI-MÊME, NE PENSANT QU'AUX AUTRES,
COMMANDANT LE RESPECT A SES JUGES,
INSPIRANT LE DÉVOUEMENT A SES GEOLIERS;

ET QUAND IL SOUFFRAIT LE PLUS,
CONVAINCU QU'UNE AME FORTE FAIT SA DESTINÉE,
ET QU'IL N'Y A DE VRAI MALHEUR QUE DANS LE VICE
ET DANS LA FAIBLESSE,
TOUJOURS PRÊT A LA MORT, MAIS CHÉRISSANT LA VIE
PAR RESPECT POUR DIEU ET POUR LA VERTU;

VOULANT ÊTRE HEUREUX,
ET L'ÉTANT PRESQUE
PAR LA PUISSANCE DE SA VOLONTÉ,
LA VIVACITÉ ET LA SOUPLESSE DE SON IMAGINATION,
ET L'IMMENSE SYMPATHIE DE SON CŒUR.
TEL FUT SANTA-ROSA.

Ce 15 août 1827.

Je pose la plume, mon cher ami; je n'ai fait, vous le voyez, que rassembler des fragments de correspondance, recueillir des renseignements dignes de foi, retracer quelques faits, et exprimer des sentiments que quinze années n'ont point affaiblis et qui sont encore dans mon âme aussi vifs, aussi profonds qu'ils l'ont jamais été. Mais je n'ai plus la force de faire passer dans mes paroles l'énergie de mes sentiments. Mon esprit épuisé ne sert plus ni mon cœur ni ma pensée; ma plume est aussi faible que ma main; elle a tracé péniblement chacune de ces lignes : il n'y en a pas une qui ne m'ait déchiré le cœur, et je n'aurais pas souffert davantage si j'eusse creusé moi-même la fosse de Santa-Rosa. Et n'est-ce pas, en effet, ce triste devoir que je viens d'accomplir? Mon cœur n'est-il pas son vrai tombeau? Encore quelques jours peut-être, la voix, la seule voix qui disait son nom parmi les hommes et le sauvait de l'oubli, sera muette, et Santa-Rosa sera mort une seconde et dernière fois. Mais qu'importe la gloire et ce bruit misérable que l'on fait en ce monde, si quelque chose de lui subsiste dans un monde meilleur, si l'âme que nous avons aimée respire encore avec ses sentiments et ses pensées sublimes, sous l'œil de celui qui

la créa? Que m'importe à moi-même ma douleur dans cet instant fugitif, si bientôt je dois le revoir pour ne m'en séparer jamais? O espérance divine, qui me fait battre le cœur au milieu des incertitudes de l'entendement! ô problème redoutable que nous avons si souvent agité ensemble! ô abîme couvert de tant de nuages mêlés d'un peu de lumière! Après tout, mon cher ami, il est une vérité plus éclatante à mes yeux que toutes les lumières, plus certaine que les mathématiques : c'est l'existence de la divine Providence. Oui, il y a un Dieu, un Dieu qui est une véritable intelligence, qui, par conséquent, a conscience de lui-même, qui a tout fait et tout ordonné avec poids et mesure, et dont les œuvres sont excellentes, dont les fins sont adorables, alors même qu'elles sont voilées à nos faibles yeux. Ce monde a un auteur parfait, parfaitement sage et bon. L'homme n'est point un orphelin : il a un père dans le ciel. Que fera ce père de son enfant quand celui-ci lui reviendra? Rien que de bon. Quoi qu'il arrive, tout sera bien. Tout ce qu'il a fait est bien fait; tout ce qu'il fera je l'accepte d'avance, je le bénis. Oui, telle est mon inébranlable foi, et cette foi est mon appui, mon asile, ma consolation, ma douceur, dans ce moment formidable.

Adieu, mon cher ami, conservez cet écrit comme un souvenir de moi et de lui. Vous l'avez connu, vous l'avez aimé; parlez souvent de lui avec le petit nombre d'amis qui ont survécu. Songez que c'est à lui que nous devons de nous être connus l'un et l'autre. Je me souviens encore de ce jour où, vers la fin de 1825, vous et Lisio,

qui ne m'aviez jamais vu, vous vîntes chez moi me demander pour vous, ses compagnons d'infortune et d'exil, quelque chose du sentiment que j'avais pour lui. Eh bien, c'est moi aujourd'hui qui, en me retirant, viens vous demander de me remplacer auprès de sa mémoire. Gardez-la fidèlement, mes amis, entourez de respect sa femme et ses enfants; guidez ceux-ci dans la route du devoir et de l'honneur : apprenez-leur quel fut leur père; faites-leur lire cet écrit, il est exact et fidèle; il n'y a pas un mot qui ne soit scrupuleusement vrai, pas un mot qui ne soit emprunté aux lettres mêmes de leur père. Ses défauts sont manifestes à côté de ses grandes qualités. L'énergie touche à l'exaltation, et l'exaltation est presque une folie sublime. Il y a du héros de roman dans tout héros véritable, et nos plus grandes qualités ont leur rançon dans leur excès. Sans doute Santa-Rosa fut un homme incomplet, mais Santa-Rosa eut une âme grande et à la fois une âme tendre; vous lui devez une place à part dans votre admiration et dans vos regrets. Adieu.

1er novembre 1838.

DISCOURS DE RÉCEPTION

A L'ACADÉMIE FRANÇAISE

le 5 mai 1831.

MESSIEURS,

Si quelqu'un s'étonnait de voir aujourd'hui à l'Académie française un métaphysicien succéder à un géomètre, je lui montrerais la statue que vous avez élevée dans cette enceinte au père de la géométrie et de la métaphysique moderne[1].

Les lettres tendent la main à toutes les sciences qui honorent la raison humaine; et vous ne demandez aux plus abstraites elles-mêmes, pour les accueillir parmi vous, que de savoir parler votre langue. Pourquoi donc la philosophie serait-elle ici une étrangère?

Non, Messieurs; il y a des liens étroits entre la philosophie et la littérature. Toutes deux travaillent sur le même fond, la nature humaine : l'une la peint, l'autre

1. La statue de Descartes.

essaie d'en rendre compte. Souvent elles ont échangé d'heureux services. Plus d'une fois les lettres ont prêté leur voix à la philosophie : elles ont accrédité, répandu, popularisé la vérité parmi les hommes; et quelquefois aussi la philosophie reconnaissante a apporté à la littérature des beautés inconnues. N'est-ce pas au génie même de la métaphysique que les lettres antiques doivent ces pages inspirées où la grâce d'Aristophane le dispute à la sublimité d'Orphée et le dithyrambe à la dialectique? C'est Aristote, c'est sa concision élégante qui a donné le modèle du style didactique. Et dans l'Europe moderne, parmi nous, Messieurs, celui dont l'image est ici présente, et qui a créé une seconde fois la géométrie et la philosophie, n'est-il pas aussi un des fondateurs de notre langue? Cherchez dans Rabelais, dans Amiot et dans Montaigne cette précision sévère, cette dignité dans la simplicité, ce caractère mâle et élevé que prend tout à coup la prose française dans le *Discours sur la Méthode*. Quand on lit Descartes, on croit entendre le grand Corneille parlant en prose. Écoutez Malebranche: n'est-ce pas souvent Fénelon lui-même avec l'abondance et le charme de sa parole? Sans doute Condillac n'a point les dons éminents de ses deux illustres devanciers; ne lui demandez ni la vigueur du premier ni les grâces du second ; mais vous y trouverez cette simplicité de bon goût, cette lucidité constante, cette finesse sans affectation, qui sont aussi des qualités supérieures. Mais qu'ai-je besoin d'aller chercher si loin des preuves de l'heureuse alliance de la littérature et de la philoso-

phie? N'aperçois-je pas dans vos rangs deux philosophes célèbres, ailleurs divisés peut-être, ici rapprochés et réunis par l'amour et le talent des lettres? Tous deux appelés à occuper un jour un rang élevé dans l'histoire de la philosophie, dans cette histoire où il y a place pour tous les systèmes, pour tous les hommes de génie qui ont aimé et servi à leur manière la cause sacrée de la raison humaine; l'un [1] disciple original de Condillac, qui semble avoir épuisé le système entier de l'école qu'il représente par l'étendue et la hardiesse des conséquences que sa pénétation en a tirées, et dont l'honneur est de n'avoir guère laissé à ceux qui viennent après lui que l'alternative de le suivre comme à la trace ou de l'abandonner pour être nouveaux; écrivain singulièrement remarquable par cette clarté suprême qui à elle seule est déjà un mérite si rare, et qui en suppose tant d'autres; l'autre [2] qui appartient à l'école de Descartes, et le premier parmi nous l'a réhabilitée en la rappelant à la sévérité de sa propre méthode; puissant orateur qu'une raison inflexible, secondée d'une imagination qui s'ignore, conduit involontairement et par sa rigueur même aux plus heureux effets de style, pittoresque, brillant, ingénieux comme malgré lui-même, parlant naturellement la langue des grands maîtres du dix-septième siècle, parce qu'il a vécu dans leur commerce intime et qu'il est en quelque sorte de leur famille.

1. M. de Tracy.
2. M. Royer-Collard.

Comment arriver jusqu'à moi après vous avoir rappelé tous ces glorieux modèles de la science philosophique et de l'art d'écrire? Mais je ne me suis point considéré, Messieurs; je n'ai pensé qu'à la philosophie, et j'ai cédé devant vous à mon plus cher et plus habituel sentiment, la foi à la dignité de la philosophie et le culte des grands hommes qui l'ont servie par la double puissance de la pensée et de la parole. Ce sentiment m'a conduit de bonne heure dans une carrière difficile; il m'a soutenu dans plus d'une épreuve; qu'il me protége aujourd'hui, et me soit un titre à votre indulgence!

Qui m'eût dit en effet que jamais je viendrais m'asseoir à cette place qu'occupait naguère avec tant d'éclat le savant célèbre dont la perte est un deuil pour l'Institut tout entier, pour la France et pour l'Europe? Lui aussi avait voué sa vie à des études qui ne conduisent point ordinairement à l'Académie française, et c'est là malheureusement la seule ressemblance qui soit entre nous; mais la gloire, qui est de toute les académies, le désignait à vos suffrages dans les hautes régions de l'analyse mathématique; et l'homme de goût, l'homme excellent avait aisément introduit parmi vous le grand géomètre. Les titres de M. Fourier à l'admiration du monde savant trouveront ailleurs un digne interprète: il m'appartient à peine de vous les rappeler.

La science qui a pour objet les grands phénomènes de la nature doit sa naissance et ses progrès à trois causes, l'observation, le calcul, le temps. C'est l'observation dirigée par la méthode qui recueille, amasse,

éprouve les matériaux de la science. Mais pour que la science se forme, il faut que le calcul s'ajoute à l'observation, le calcul, puissance merveilleuse qui métamorphose tout ce qu'elle touche, néglige dans les faits observés les détails arbitraires, fruits de circonstances passagères et indifférentes, pour en retenir seulement les éléments constants et nécessaires qu'elle dégage et exprime, dans leur simplicité et leur abstraction, en formules générales sur lesquelles elle opère avec confiance, et dont elle tire des résultats aussi généraux que leurs principes, c'est-à-dire des lois, c'est-à-dire la science. Une fois sortie du berceau de l'expérience et lancée dans le monde par la main du calcul, la science marche, et s'avance avec le temps jusqu'au terme qui lui est assigné. Ce terme est une loi si générale qu'elle épuise l'expérience et n'admet aucune autre loi plus générale qu'elle-même. Mais les siècles, en poursuivant ce terme, le reculent sans cesse et le chassent pour ainsi dire devant eux. Dans ce grand mouvement, chaque progrès de la science, chaque généralisation nouvelle est l'ouvrage d'un homme de génie qui y attache son nom; et la suite de ces grands noms est l'histoire même de la science.

Ordinairement bien des siècles, bien des hommes de génie sont nécessaires pour porter une science à quelque perfection. Voyez celle du mouvement : combien de temps ne lui a pas demandé la conquête d'un certain nombre de lois générales? Appuyé sur deux mille ans de travaux accumulés, Képler n'avait pu s'élever

plus haut : il a fallu le XVIIe siècle tout entier, Descartes, Galilée, Huyghens, Leibnitz, et Newton les résumant tous, pour surpasser les lois de Képler; et il a fallu ensuite toute une génération de grands géomètres pour faire triompher la loi de Newton de toute apparence contraire, et l'étendre à tous les corps célestes et à tous les temps. Voici maintenant un autre phénomène, presque aussi universel que le mouvement, qui accompagne partout la lumière et pénètre dans des régions où la lumière ne peut le suivre, qui se joue à la fois dans les champs illimités de l'espace et se mêle à tout sous nos yeux, qui produit la vie à tous ses degrés et sous toutes ses formes, remplit et anime l'univers comme le mouvement le mesure. Chose admirable ! ce phénomène était à peine étudié, il y a un demi-siècle; et quand Laplace achevait la *Mécanique céleste*, à peine quelques observateurs en avaient fait le sujet d'expériences ingénieuses qui, même entre les mains les plus habiles, n'avaient pu rendre ce qu'elles ne renfermaient pas, des lois générales, une théorie, une science. Parmi tous les grands géomètres et les grands physiciens qui, d'un bout de l'Europe à l'autre, se disputaient alors les secrets de la nature, pas un n'avait su appliquer le calcul à ce phénomène. Il semble donc qu'il lui faudra bien du temps, selon la marche ordinaire de l'esprit humain, pour donner naissance à une science digne de s'asseoir parmi celles qui font l'orgueil de notre siècle. Il n'en sera point ainsi. Un homme paraît tout à coup qui fait à lui seul plus d'observations que tous ses devanciers

ensemble, et traverse le premier âge de la science, celui de l'expérience; et qui non-seulement commence le second âge de la science, celui de l'application du calcul à l'expérience, mais, dérobant à l'avenir ses perfectionnements, développe, agrandit, assure la science qu'il a fondée, et en fait sortir, avec mille applications ingénieuses et utiles au commerce de la vie, les lumières les plus inattendues et les plus vastes sur le système du monde. Ce phénomène, si important et si longtemps négligé, devenu tout à coup la matière d'une théorie complète, d'une science très avancée, c'est, Messieurs, le phénomène de la chaleur; et M. Fourier est l'homme auquel le XIXe siècle doit cette science nouvelle.

Sans chercher à vous donner ici la moindre idée de la théorie de la chaleur[1], il me suffira de vous rappeler que la grandeur de ses résultats n'a pas été plus contestée que leur exactitude, et qu'au jugement de l'Europe savante la nouveauté de l'analyse sur laquelle ils reposent est égale à sa perfection. M. Fourier se présente donc avec le signe évident du vrai génie : il est inventeur. Supposez l'histoire la plus abrégée des sciences physiques et mathématiques où il n'y aurait place que pour les plus grandes découvertes, la théorie mathématique de la chaleur soutiendrait le nom de M. Fourier parmi le petit nombre de noms illustres qui surnageraient dans une pareille histoire. M. Fourier y serait à côté de ses deux grands contemporains, Lagrange et

1. Voyez plus bas, la NOTE SIXIÈME.

Laplace. Lagrange est comme le dieu de l'analyse ; il réunit en lui l'invention, la fécondité, la simplicité, la facilité, j'allais dire la grâce. Les beaux calculs s'échappent de son esprit comme les beaux vers de la bouche d'Homère. Mais des hauteurs où il règne, il abaisse à peine ses regards sur la nature. Laplace, au contraire, n'emploie guère l'analyse que pour arriver à la découverte ou à la démonstration de quelque loi naturelle : il appartient à l'école de Newton et de Galilée comme Lagrange à celle d'Euler et de Leibniz[1]. S'il n'a pas découvert le système du monde, il a su trouver dans les conditions mêmes de son existence le secret et la garantie de son éternelle durée. Avec moins de grandeur, M. Fourier a plus d'originalité peut-être ; car il n'a pas seulement perfectionné une science, il en a inventé une, et en même temps il l'a presque achevée. Et il n'avait pas devant lui deux siècles d'hommes de génie, Newton à leur tête : il est en quelque sorte le Newton de cette importante partie du système du monde.

Ne serait-il pas naturel de croire que l'auteur d'aussi grands travaux n'a pu les accomplir qu'à l'aide des circonstances les plus heureuses, dans le sein d'une paix profonde, et en leur consacrant, sans distraction et sans réserve, tous les jours d'une longue vie? Un étranger qui se trouverait dans cette enceinte serait fort étonné d'apprendre que le rival de Lagrange et de Laplace a consumé ses meilleures années dans les orages de la vie

1. Voyez plus bas en ce volume le discours prononcé sur la tombe de M. Poisson.

politique ou dans les affaires; que la fortune l'a jeté à travers les scènes les plus mémorables de la révolution et de l'empire; et que sa vie en elle-même, et sans les découvertes qui rendent son nom immortel, est encore une des destinées les plus intéressantes, les plus remplies et les plus utiles de notre âge.

Élevé à l'école militaire d'Auxerre que dirigeait l'ordre savant et éclairé de Saint-Benoît, sans fortune et sans ambition, passionné de bonne heure pour les mathématiques, plein de reconnaissance pour les maîtres qui avaient formé son enfance et lui montraient parmi eux un avenir indépendant et tranquille, peu s'en fallut que M. Fourier ne se fît aussi Bénédictin; et sans les événements qui survinrent, très probablement sa destinée se serait écoulée dans une modeste cellule; il n'eût jamais eu d'autre théâtre que l'école de sa ville natale, et ses courses dans le monde se seraient bornées à quelques voyages d'Auxerre à Paris, pour communiquer à l'Académie des Sciences des mémoires d'algèbre. Mais la révolution française en décida autrement, et renversa tout le plan de sa vie. M. Fourier salua la révolution avec espérance; il l'embrassa avec amour, lorsqu'elle était noble et pure; et quand plus tard, condamnée, pour se défendre, à une dévorante énergie, elle devint coupable et malheureuse, il ne crut pas devoir l'abandonner dans ses mauvais jours, et il la servit encore, non pas dans ses fautes, mais dans ses périls : il a l'honneur de l'avoir traversée sans tache et de ne l'avoir jamais trahie. Son patriotisme lui fit accepter d'honorables

fontions que sa probité courageuse tourna bientôt contre lui-même[1]; et dénoncé, emprisonné, condamné à mort, le jeune géomètre eut bien de la peine à échapper au sort de Lavoisier. La tempête un peu apaisée, nous le retrouvons sur les bancs de l'École normale et dans une chaire de l'École polytechnique[2]. Sa première et studieuse carrière semblait se rouvrir pour lui : c'était encore une illusion.

Un autre géomètre, un peu plus ambitieux, le vainqueur d'Arcole, sentant que son heure n'était pas venue en France et qu'il manquait un homme à l'Orient, entreprit de lui donner cet homme, de recommencer le rôle d'Alexandre en attendant celui de César, et de réaliser les vues de Leibniz sur l'Égypte. Il ne s'agissait pas seulement de soumettre cette belle contrée à la domination française; il fallait la conquérir à la civilisation de l'Europe. Le membre de l'Institut, général en chef de l'armée d'Égypte, fit donc appel à la science, et la science s'élança à sa voix, aussi aventureuse, aussi confiante que l'armée. Voilà M. Fourier enlevé de nouveau à ses études chéries. Qui ne sait les prodiges de l'expédition d'Égypte? Le Kaire à peine soumis, l'Institut d'Égypte fut fondé sur le modèle de l'Institut de France. M. Fourier en était le secrétaire perpétuel[3]. Son esprit vaste et flexible embrassait et animait tous les travaux. Là il s'entretenait d'analyse avec Monge,

1. Plus bas, NOTE PREMIÈRE, *La jeunesse de M. Fourier.*
2. *Ibid.*
3. NOTE DEUXIÈME, *M. Fourier en Égypte.*

de géodésie et de mécanique avec Andréossy et Girard, de physique et de chimie avec Malus et Berthollet; ou bien il discutait avec Denon et les antiquaires improvisés de l'expédition l'âge obscur des mystérieux édifices de Dendérah et d'Esné qu'ils avaient visités ensemble. Mais ces nobles loisirs s'évanouirent bientôt. Le général Bonaparte vit son étoile pâlir à Saint-Jean-d'Acre et repasser d'Orient en Europe; il la suivit. Les circonstances rengagèrent une seconde fois M. Fourier dans les affaires. Kléber lui donna toute sa confiance, et le secrétaire de l'Institut devint à la fois le ministre de la justice, le ministre de l'intérieur et quelquefois même le ministre des relations extérieures de l'Égypte française[1]. Les habitants, les savants, l'armée, le respectaient et le chérissaient à l'envi; et quand les désastres s'accumulèrent sur la vaillante colonie, quand le poignard frappa Kléber le même jour où Desaix tombait à Marengo, ce fut M. Fourier que la douleur commune voulut avoir pour interprète; noble mission, douloureux discours, où, malgré la résolution de l'orateur de soutenir les courages, la tristesse de ses paroles semblait avouer que les funérailles des vainqueurs d'Héliopolis et de Sédiman étaient celles de l'expédition elle-même. Quelle scène, Messieurs! Représentez-vous à six cents lieues de la patrie, sur les bordes du Nil, au pied des Pyramides, en face du désert, l'armée française réduite à une poignée d'hommes, ramenée des extrémités de

1. Note deuxième.

l'Égypte, cernée en quelque sorte autour du cercueil de ses deux meilleurs capitaines, et associant involontairement à ces deux grandes ombres celles de tant de braves qui les avaient précédés. Aujourd'hui même, à la distance de trente années, en lisant les deux touchants discours[1] prononcés par M. Fourier, on ne peut se défendre des mêmes sentiments qui l'agitaient ainsi que l'armée entière, et de sentiments bien plus pénibles encore, quand on se demande où sont aujourd'hui tous ceux qui mêlaient alors leurs larmes à la voix de M. Fourier. Combien d'entre eux ne sont pas sortis de l'Égypte et dorment dans cette vieille terre! Et ceux qui échappèrent aux derniers désastres, et ceux aussi qui, une année auparavant, avaient suivi en Europe la fortune de leur général, que sont-ils devenus? Héros d'Égypte, quelle qu'ait été votre destinée, dans quelque lieu que reposent vos cendres, et vous, en bien petit nombre, qui leur avez survécu, soldats ou savants, qui avez fait partie de cette grande expédition et de ces jours héroïques de notre histoire, soyez tous honorés ici dans l'un de vos plus dignes compagnons! Jamais l'Institut, jamais la France n'oubliera ce qu'elle doit à votre courage, à vos vertus, à vos malheurs.

En revoyant le sol moins agité de la patrie, M. Fourier croyait avoir acheté le droit de revenir à ses premières études et de s'y livrer tout entier : son ambition se bornait à une place de professeur de mathéma-

1. Note deuxième.

tiques. Mais le chef du gouvernement ne consentit point à se priver de ses talents politiques, et l'administrateur du Kaire fut appelé à la préfecture de l'Isère [1]. M. Fourier y remplit dignement le programme et en quelque sorte le mot d'ordre de cette époque, union et grandeur. A la voix d'un sage, les ressentiments des partis, les jalousies d'intérêt ou d'opinion s'apaisèrent. Sous le compas hardi du savant, ce sentier escarpé des Alpes qui avait conduit Annibal en Italie, devint une route facile aux conquêtes pacifiques du commerce et de l'industrie. De vastes marais, inépuisable foyer de maladies de toute espèce, dévoraient une partie considérable du département: un zèle habile et persévérant les rendit à la culture et créa trente-sept communes florissantes. L'empire ajouta ses récompenses aux bénédictions du peuple, et les honneurs vinrent chercher M. Fourier. Mais les épreuves de sa vie n'étaient pas terminées. Bientôt il vit chanceler et tomber, se relever un moment et tomber encore celui qu'il avait connu tour à tour général, premier consul, empereur, et au milieu de ces grandes catastrophes, placé entre l'île d'Elbe et Paris, il ne trahit personne et ne servit que la France [2].

Il lui était réservé de souffrir encore avec elle. En disgrâce après les Cent Jours, réduit à une honorable pauvreté, le dignitaire de l'empire vint demander un asile à l'Institut, et l'Institut lui tendit la main. Mais ceux qui persécutaient Monge, ne pouvaient épargner

1. Note troisième, *M. Fourier, préfet de l'Isère*
2. Note quatrième, 1814 à 1825.

M. Fourier : la sanction royale fut refusée à sa nomination. L'Académie des Sciences répondit à cet acte par une nomination nouvelle faite à l'unanimité, et cette fois, grâce à de loyales interventions, sa voix généreuse fut entendue [1].

Ici finissent, Messieurs, les longues agitations de la vie de M. Fourier. La science l'avait recueilli ; il ne vécut plus que pour elle. Il trouva dans son sein cette paix profonde après laquelle il soupirait depuis si longtemps. Il ne s'occupa plus que de rassembler et de mettre en ordre ses travaux épars. Le temps qu'il dérobait à la géométrie, il le donnait aux lettres qu'il avait toujours aimées. Familier avec les chefs-d'œuvre de l'antiquité et de la littérature française, il avait fait une étude approfondie de l'art difficile de faire parler à la raison un langage digne d'elle, et cet art, il l'avait pratiqué en maître dans la belle Préface digne de servir de frontispice au grand ouvrage de la Description de l'Égypte [2]. Aussi quand l'Académie des Sciences perdit Delambre, elle confia son héritage à M. Fourier. On peut dire avec la vérité la plus scrupuleuse qu'il n'y avait pas une qualité de son esprit et de son caractère qui ne le destinât à cette noble magistrature, et l'étendue de ses connaissances qui embrassaient toutes les parties des sciences ainsi que leur histoire, et l'impartialité supérieure de son intelligence secondée par sa modération naturelle, et le vif sentiment de la dignité de l'esprit

1. Note quatrième.
2. Note deuxième.

humain, et l'alliance si rare d'un vaste savoir et d'une imagination élégante. Moins piquant, mais plus profond que Fontenelle, aussi précis et plus orné que d'Alembert, aussi riche en vues générales, mais plus pur, plus délicat, plus artiste que Condorcet, l'auteur de l'Éloge d'Herschell est au premier rang des plus heureux interprètes des sciences. L'Académie française voulut partager un aussi beau talent avec l'illustre compagnie à laquelle elle avait déjà emprunté Laplace et M. Cuvier. Ce nouveau lien l'attacha plus intimement encore à l'Institut. Il vivait en quelque sorte dans son sein. Ce n'est pas qu'il eût perdu ce vif intérêt, cette tendre sollicitude pour les destinées de la patrie et de l'humanité, qui jadis l'avait jeté au milieu des affaires. L'âge et le malheur n'avaient pas glacé son cœur, mais il croyait avoir payé sa dette à la vie active, et c'est du port qu'il contemplait les orages. Il aimait toujours le monde, mais il vivait dans la solitude. Il se plaisait à y recevoir, avec quelques amis éprouvés, des jeunes gens passionnés pour les sciences ou pour les lettres. Aucun d'eux ne le visitait sans en recevoir d'aimables encouragements et des conseils utiles. Il répandait autour de lui comme un parfum d'honnêteté et de bon goût. On ne pouvait le fréquenter, je le sais par expérience[1], sans aimer davantage et les sciences qui apprennent à connaître la nature, et ces études auxquelles il se plaisait à rendre leur antique nom d'humanités, parce qu'en

1. Note cinquième, *Mes relations avec M. Fourier.*

effet elles sont comme les nourrices de l'humanité et les institutrices de la vie. Ce qui nous frappait surtout en lui, sans parler de la finesse de son esprit et de la richesse de sa mémoire, c'était son exquise bienveillance et son admirable désintéressement. C'étaient là ses deux vertus naturelles : il les pratiquait sans effort parce qu'elles faisaient comme partie de lui-même. Dans toutes les situations, il avait vécu comme il l'aurait fait à l'école bénédictine d'Auxerre, content d'une modeste aisance et sans souci du lendemain. Sous l'empire, il faisait deux parts de ses revenus, la première pour sa famille qui s'honorait de ses bienfaits, la seconde pour ses expériences; quant à lui-même et à son avenir, il n'y pensait point : 1815 le trouva presque sans ressources, et il n'a laissé ni dettes ni fortune. Il aimait tendrement les hommes et leur rapportait ses travaux les plus élevés comme ses moindres démarches. C'était par amour des hommes qu'il aimait les sciences, ce moyen si puissant de leur être utile. Son patriotisme était aussi de l'humanité. Il regardait comme un devoir de ne négliger aucun moyen d'être utile, et quand, abandonné par la fortune, affaibli par l'âge, il n'avait plus rien à donner, plus de service à rendre, l'aménité de ses manières et sa politesse affectueuse réfléchissaient encore l'inépuisable bonté de son cœur. Il y avait de la profondeur jusque dans sa politesse, parce qu'elle tenait à la fois à une nature excellente et à une philosophie élevée. En un mot, c'était un véritable sage, une intelligence supérieure avec une âme sensible.

C'est au milieu de cette paisible solitude, en possession d'une vraie gloire, de la vénération publique et d'une bonne conscience, plein de nobles souvenirs et occupé de nobles travaux, qu'il s'est éteint tout à coup à l'entrée de la vieillesse.

Sans doute, sa carrière aurait dû être plus longue pour les sciences qu'il aurait encore agrandies, et pour ses amis qui trouvaient un si grand charme dans son commerce; mais en elle-même elle est pleine et achevée, et lorsque je la considère sous tous ses aspects, elle me paraît heureuse. Oui, M. Fourier a été heureux, car Dieu lui avait donné une âme noble et un beau génie. Il a pu jouir de la beauté de l'ordre du monde et se pénétrer de la sagesse infinie de son auteur dans l'étude et la méditation de l'un des phénomènes les plus vastes de la nature; il a connu, il a compris Lagrange; et ce qui vaut mieux encore, il a pu lire dans l'âme d'un Caffarelli, d'un Desaix, d'un Kléber; et dans ce commerce héroïque, il a appris que la vertu, la liberté, la patrie, ne sont pas de vains noms, et que les trahir ou en désespérer jamais est une faiblesse impie. Il a vu les plus vaillantes épées au service des meilleurs desseins. Il a assisté à l'immortalité de ses amis ; lui-même il a dû avoir le pressentiment de la sienne. Si plus d'une fois il a gémi sur les malheurs de la patrie, il a cru à la puissance des lumières et au progrès irrésistible de la raison : il a vécu et il est mort dans cette foi.

Il ne lui a manqué que de vivre assez pour assister au grand spectacle qui lui aurait rappelé les plus beaux

jours de sa jeunesse. Nos pères, Messieurs, ont fait la révolution française, et ce serait une insulte à leurs mânes de vouloir recommencer leur ouvrage; mais ils nous avaient laissé l'honneur et comme imposé le devoir d'achever la révolution qu'ils nous léguaient, en lui donnant un gouvernement digne d'elle. Les deux puissances immortelles de la France, le roi et le peuple, le génie de la monarchie et l'esprit des masses, se sont rencontrées : elles ne se sépareront plus. Ces généreuses institutions, achetées par tant de sang et de larmes, sont enfin remises à la garde d'un prince loyal et dévoué à la patrie. Reposons-nous à l'ombre du trône national, dans une concorde puissante qui nous permette d'ajouter à la liberté un peu de gloire, car c'est une parure qui lui sied bien, et il n'est si doux d'aimer la France et de la servir que parce qu'on sent que ses intérêts se confondent avec ceux de l'humanité et que sa grandeur est l'espérance du monde.

NOTES ADDITIONNELLES

A L'ÉLOGE

DE M. FOURIER

Quand Thomas publia son *Éloge de Descartes*, que l'Académie française avait couronné, il y ajouta des notes tirées de l'estimable ouvrage de Baillet, et ces notes n'ont assurément pas déparé le discours qu'elles accompagnaient. Nous croyons donc pouvoir joindre utilement à l'éloge académique de M. Fourier des notes biographiques recueillies dans les conversations de quelques personnes qui ont eu des relations intimes avec l'auteur de la *Théorie mathématique de la chaleur*. Ce sont des détails souvent bien minutieux, il est vrai; mais rien de ce qui se rapporte à un homme illustre n'est sans intérêt pour les contemporains et pour l'histoire.

NOTE PREMIÈRE.

JEUNESSE DE M. FOURIER JUSQU'A SON DÉPART POUR L'ÉGYPTE[1].

Joseph Fourier, et non pas Fourrier, naquit à Auxerre en 1768. Sa famille était originaire de Lorraine, et elle

1. Nous devons la plupart des renseignements que renferme cette note à M. Roux, un des plus anciens amis de Fourier, qui était avec

avait produit au XVIIe siècle une espèce de saint dans la personne du révérend Pierre Fourier, chef et réformateur des chanoines réguliers de la congrégation de Notre Sauveur, et instituteur des religieuses de la congrégation de Notre-Dame. La vie de Pierre Fourier a été écrite par le révérend P. Jean Bédel, Paris, 1666. Une branche de cette famille passa à Auxerre; elle y resta pauvre. Le père de Joseph Fourier était un simple tailleur. Il le perdit ainsi que sa mère de fort bonne heure, à peu près à l'âge de sept à huit ans. Une bonne dame qui avait remarqué en lui d'heureuses dispositions, le recommanda à l'évêque d'Auxerre, M. de Cicé, frère du fameux achevêque de Bordeaux, lequel s'intéressa au pauvre orphelin et le plaça à l'école militaire d'Auxerre, alors dirigée par les Bénédictins de la congrégation de Saint-Maur. Joseph Fourier s'y distingua par l'heureuse facilité et la vivacité de son esprit. Il était toujours à la tête de sa classe, et cela presque sans effort et sans que les jeux et la légèreté de son âge perdissent rien à ses succès; mais quand il arriva aux mathématiques, il se fit en lui un subit changement : il devint appliqué, et se livra à l'étude avec un zèle et une constance remarquables. Pendant la journée il faisait une ample provision de bouts de chandelle, à l'insu de ses maîtres et de ses camarades; et la nuit, quand tout le monde dor-

lui professeur à l'École militaire d'Auxerre, qui l'a accompagné à l'École normale, ne l'a quitté qu'à son départ pour l'Égypte, et n'a cessé depuis son retour en France d'entretenir avec lui les relations les plus intimes M. Roux, ancien professeur de mathématiques, est un homme de sens et d'honneur, en qui on peut placer toute confiance.

mait, il se réveillait et descendait sans bruit dans la salle d'étude, allumait ses bouts de chandelle, et là passait de longues heures sur des problèmes de mathématiques. A la fin de ses études il désirait entrer dans l'artillerie ou le génie, et les inspecteurs de l'école d'Auxerre, M. le chevalier Raynaud et M. Legendre, le grand géomètre, appuyèrent sa demande auprès du ministre. La réponse fut que Fourier n'étant pas noble ne pouvait entrer dans l'artillerie ni dans le génie, quand il serait un second Newton [1]. Le prieur de l'école d'Auxerre profita de cette circonstance pour engager Fourier à entrer dans l'ordre de Saint-Benoît. Les Bénédictins étaient alors l'ordre religieux le plus éclairé. Sur douze écoles que possédait la France, ils en dirigeaient six, et ils avaient à Paris une maison où, après avoir enseigné quelque temps, ceux qui se distinguaient parmi eux se pouvaient retirer pour se livrer à leurs études favorites. Fourier se laissa séduire à cette perspective, et on l'envoya comme novice à l'abbaye de Saint-Benoît-sur-Loir. Il sortait à peine de cette abbaye, quand la révolution française vint ébranler tous les ordres monastiques. Fourier n'avait jamais été plus que novice : il n'avait point fait de vœux, et il déposa sans regret l'habit de Bénédictin qu'il avait porté quelque temps. Mais sa réputation était

1. De nombreux exemples prouvent qu'avant la révolution on entrait dans l'artillerie et dans le génie sans être noble. Malgré cette remarque, M. Roux a persisté à nous attester l'exactitude du fait mentionné, et des termes mêmes dans lesquels le refus était exprimé. Peut-être fallait-il appartenir au moins à une famille aisée, et Fourier n'avait absolument rien.

déjà si bien établie que, malgré sa résolution de rester laïque ou de le redevenir, il ne fut pas moins appelé comme professeur de mathématiques à cette même école d'Auxerre où il avait été élevé. Il avait alors vingt et un ans. Nous voilà en 1789. Depuis cette époque jusqu'à celle où il fut nommé élève de l'École normale, il ne cessa d'être professeur à l'École militaire d'Auxerre, qui devint collége national, et ne souffrit aucune interruption, même pendant les plus mauvais jours.

Fourier eut les plus grands succès comme professeur de mathématiques. Il se chargea même pendant quelque temps de la rhétorique; et le professeur de philosophie étant venu à manquer, il le suppléa pendant une année, au grand contentement des élèves. Il nous a été impossible de retrouver aucune trace de l'enseignement philosophique de Fourier; mais la doctrine de Condillac était loin de le satisfaire, et il connaissait déjà la philosophie écossaise par les *Institutions de philosophie morale* de Ferguson; petit ouvrage dont il faisait grand cas [1]. Il donna aussi pendant quelque temps, tous les jeudis, une leçon d'histoire générale à laquelle assistaient les élèves de toutes les classes et les professeurs eux-mêmes. On voit que Fourier embrassait alors toutes les connaissances humaines. Mais son étude favorite était les mathématiques. C'est vers ce temps, en 1789, qu'il adressa à l'Académie des Sciences un Mémoire sur

1. Il y a en effet une traduction française des *Institutions*, Genève, 1775. Voyez PHILOSOPHIE ÉCOSSAISE, leç. XIIe. Voyez aussi plus bas la NOTE CINQUIÈME : *Mes relations avec M. Fourier.*

les équations algébriques, où il avait déposé le germe du grand ouvrage auquel il travailla toute sa vie, et qu'il imprimait avant sa mort. Les troubles qui survinrent interrompirent les travaux de l'Académie et empêchèrent qu'it ne fût rendu compte du Mémoire de Fourier, qui s'est égaré avec bien d'autres papiers. Fourier attachait le plus grand prix à ce Mémoire, parce qu'il fixait la date précise de la découverte de sa méthode. Il s'en était procuré une ancienne copie qu'un de ses amis d'Auxerre, M. Roux, a également attesté avoir connue en 1795. Elle est aujourd'hui entre les mains de M. Navier, membre de l'Académie des Sciences, ami intime de Fourier et dépositaire de tous ses papiers scientifiques. Voilà ce que nous avons pu retrouver sur la vie et les travaux de Fourier avant la révolution. Il est temps de dire la part peu connue qu'il prit aux événements de cette grande époque.

En 1789, Fourier avait à Auxerre une assez grande réputation comme mathématicien et comme professeur, et c'était sans contredit l'homme le plus distingué de cette ville. Il y devint aisément une puissance politique. Il fit partie de la société populaire d'Auxerre, qui, comme toutes les sociétés populaires de province, était affiliée à la société des Jacobins de Paris. Il fut aussi membre du comité de surveillance du département, qui était au comité de salut public, dans le système d'administration collective du temps, ce qu'un préfet est aujourd'hui au ministre de l'intérieur. Fourier participait donc et à l'action légale du gouvernement et à

celle de la propagande. On voit par là qu'il était entré fort avant dans les voies de la révolution.

Ceux qui, comme nous, n'ont connu Fourier que dans les dernières années de sa vie, prudent, réservé, parlant même avec peine à cause de l'oppression qui l'étouffait, se le représentent difficilement comme un orateur ardent et entraînant. Cependant tous les témoignages déposent qu'alors, comme plus tard à l'École normale et à l'École polytechnique, il avait une élocution pleine de charme et d'une abondance inépuisable. Un jour, à l'occasion de la levée des trois cent mille hommes, il parla si bien à la société populaire d'Auxerre sur la nécessité de marcher à la défense de la patrie, qu'il y eut sur-le-champ assez d'enrôlements volontaires pour satisfaire à la loi sans qu'il fût besoin de tirer au sort.

En général, la révolution ne fut pas violente à Auxerre, et Fourier y montra la modération et la bonté qui ne l'ont jamais abandonné, avec un courage poussé quelquefois jusqu'à l'imprudence. Voici un trait de bonté ingénieuse qui peut donner une idée de son âme[1]. Fourier avait été chargé, comme membre du comité de surveillance du département de l'Yonne, de je ne sais quelle mission pour Tonnerre. En s'y rendant, il rencontra dans la voiture publique un homme avec

1. Nous tenons cette anecdote de M. Pouillet, de l'Académie des Sciences, qui la tenait de M. Fourier lui-même; celle que nous citons ensuite nous vient de M. Roux, et M. Navier nous a assuré l'avoir aussi entendu raconter à Fourier.

lequel il lia conversation; et celui-ci, séduit par l'amabilité de son interlocuteur, lui confia qu'il était aussi chargé pour Tonnerre d'une mission politique de la nature la plus grave. Il s'agissait de faire arrêter et de traduire au tribunal, c'est-à-dire à peu près d'envoyer à l'échafaud, une personne de Tonnerre que Fourier ne connaissait presque pas, mais qu'il avait toutes raisons de juger innocente. En descendant de voiture, le député devait requérir l'arrestation de cette personne. Fourier s'attacha à cet homme, s'insinua de plus en plus dans sa confiance, et, arrivés à Tonnerre, l'invita à déjeuner avec lui à son auberge; là, il mit en usage toute son habileté pour lui faire oublier sa mission. Impossible de prévenir la personne en question, car c'était mettre dans sa confidence un domestique qui aurait pu le trahir; et d'un autre côté, si Fourier quittait un moment son homme, celui-ci s'en allait tout droit à la municipalité requérir la force armée. Dans cet embarras, après avoir épuisé toutes ses ressources d'amabilité pour retenir volontairement son convive, il sortit sous quelque prétexte de la chambre où ils déjeunaient, et en s'en allant il ferma doucement la porte à double tour, et courut avertir celui que menaçait un si imminent danger. Cependant notre député ne voyant pas revenir Fourier, s'impatiente, veut sortir, et, se trouvant enfermé, se met dans une colère extrême. Bientôt Fourier arrive, s'excuse comme il peut, et ne voulant pas perdre de vue son redoutable compagnon, lui propose de l'accompagner jusqu'à la municipalité. Chemin

faisant, ils rencontrent l'homme menacé et averti, qui gagnait la porte de la ville. Que le député l'eût vu, et c'en était fait du pauvre diable. Fourier s'avise alors d'un singulier stratagème : il s'arrête devant une enseigne de boutique qu'on venait de peindre, et se met à en commenter les beautés avec une éloquence qui tient les yeux et l'esprit de notre homme fixés de ce côté de la rue, pendant que de l'autre l'homme suspect s'écoule inaperçu.

Nous citerons encore un trait de courage qui réussit moins bien à Fourier. Un nommé Ichon, membre de la Convention, était alors à Auxerre avec les pleins pouvoirs d'un représentant du peuple, et spécialement chargé de la remonte des chevaux. Il envoya Fourier à cet effet dans le département du Loiret. Celui-ci, arrivé à Orléans, y trouve le conventionnel Laplanche qui, pour se rendre populaire, faisait faire au peuple des distributions de vin et de viande, et en même temps s'entourait d'un appareil de luxe qui contrastait avec la misère générale et la rudesse des habitudes du temps. Notre jeune patriote s'indigne, et attaque à la société populaire d'Orléans la conduite du représentant. Laplanche, irrité, écrit à Paris au comité de salut public qui, à son tour, écrit à Ichon pour le gourmander d'avoir confié une mission à un homme qui osait entraver les opérations d'un représentant du peuple ; et il y eut un décret de la Convention qui déclara Fourier indigne de la confiance du gouvernement. A la réception de ce décret, Ichon perd la tête, et de peur qu'on ne l'accuse de complicité avec Fourier, lance contre

celui-ci un arrêté pour qu'il soit appréhendé partout où il se trouvera et guillotiné sur-le-champ. Fourier, après avoir achevé sa tournée dans le Loiret, s'en revint à Auxerre, où il aurait couru le plus grand danger si la société populaire et le comité de surveillance ne se fussent mis entre Ichon et lui. More, député du département de l'Yonne à la Convention, qui était alors à Auxerre, s'employa efficacement pour son jeune et savant compatriote. C'était la première injustice qu'éprouvait Fourier : elle le révolta, et il voulut avoir raison du décret du Comité de salut public. Il vint donc à Paris plaider lui-même sa cause. Il fut présenté à la société des Jacobins et introduit auprès de Robespierre ; mais il paraît qu'il réussit fort médiocrement auprès de ce dernier, car peu de temps après son retour à Auxerre, il fut incarcéré par ordre du Comité de salut public. Tout ce qu'il y avait d'honnêtes gens à Auxerre réclamèrent en sa faveur, et il fut mis en liberté. Huit jours après, nouvel ordre d'arrestation. L'estime dont Fourier jouissait à Auxerre était si grande, qu'une députation officielle de la ville fut chargée d'aller à Paris demander sa mise en liberté. Saint-Just reçut la députation avec beaucoup de hauteur. Il convint des talents de Fourier, et n'accusa pas même ses sentiments, mais il lui reprocha de la tiédeur. « Oui, dit-il, il parle bien, mais nous n'avons plus besoin de patriotes en musique. » Et conformément à ces paroles significatives, Saint-Just se préparait à agir quand le 9 thermidor l'arrêta et délivra la France.

Telle fut la première leçon que reçut Fourier : ce ne fut pas la dernière.

Plus tard, quand la réaction thermidorienne égala presque les excès qu'elle voulait punir, ce même Fourier que le Comité de salut public avait si fort maltraité, fut arrêté comme jacobin et fauteur de Robespierre. On vint le prendre un matin chez lui, à Paris, rue de Savoie, et, sans presque lui donner le temps de s'habiller, on le conduisit en prison avec des propos qui ne sont jamais sortis de sa mémoire. Quand la garde qui l'emmenait passa au bas de l'escalier, près de la portière de la maison : « J'espère, leur dit celle-ci, que vous allez bientôt nous le renvoyer. — Tu pourras toi-même, lui répondit le chef des sbires, venir le prendre en deux. » Et cette fois c'en était fait de Fourier, si ses collègues de l'École polytechnique ne fussent intervenus. Mais il faut expliquer comment il se trouvait à Paris.

Sorti des prisons d'Auxerre le 9 thermidor, Fourier reprit ses occupations à l'École militaire, alors collége national. La Convention venait de créer une institution à laquelle il ne pouvait demeurer étranger, l'École normale. Le but de cette grande institution était de former des professeurs pour toute l'étendue de la République. Dans les autres écoles, on enseignait seulement les diverses branches des connaissances humaines; là on enseignait l'art de les enseigner; de là le titre d'École normale [1]. Les élèves devaient être des citoyens

1. On appelait cette école tantôt les Écoles normales, tantôt l'École

appartenant à toutes les parties de la France, au nombre de quinze cents, choisis et présentés par leurs districts, comme se destinant à l'enseignement de telle ou telle branche des sciences. Ces quinze cents élèves étaient entretenus aux frais de leurs districts, et ils devaient y être renvoyés après le cours normal pour y répandre l'instruction qu'ils avaient puisée à Paris. Les professeurs étaient les premiers hommes de la nation en tout genre. Chaque cours [1] devait se composer de leçons où le professeur parlerait seul, et de conférences où les élèves l'interrogeraient et seraient interrogés par lui. Un sténographe recueillait et un journal spécial publiait tout ce qui se disait dans les leçons et dans les conférences [2]. Fondée par un décret de la Convention, du 9 brumaire an III (30 octobre 1794), organisée par un arrêté des représentants du peuple délégués pour

normale. Le pluriel se rapporte à la diversité des cours normaux; le singulier exprime la réunion de ces cours dans un même établissement.

1. Voici la liste des cours et des professeurs :

1° Mathématiques,	*Lagrange* et *Laplace.*
2° Physique,	*Haüy.*
3° Géométrie descriptive,	*Monge.*
4° Histoire naturelle,	*Daubenton.*
5° Chimie,	*Berthollet.*
6° Agriculture,	*Thouin.*
7° Géographie,	*Buache* et *Mentelle.*
8° Histoire,	*Volney.*
9° Morale,	*Bernardin Saint-Pierre.*
10° Grammaire,	*Sicard.*
11° Analyse de l'entendement,	*Garat.*
12° Littérature,	*La Harpe.*

2. Voyez l'ouvrage intitulé : *Séances des Écoles normales.* Il y en a une seconde édition, 1800 à 1801. 10 vol. in-8 de *leçons*, 3 de *débats.*

veiller à l'exécution du décret, l'École normale devait bientôt s'ouvrir. Le district d'Auxerre ayant déjà fait choix d'un élève, celui de Saint-Florentin présenta Fourier; c'est ainsi qu'il vint habiter Paris. L'hiver de 1795 était fort rude; il gelait à pierre fendre, et le verglas était tel qu'on pouvait à peine faire un pas dans les rues. Cependant il fallait aller tous les jours au bout de Paris, au Jardin des plantes, dans l'amphithéâtre du Muséum d'histoire naturelle, chercher des leçons dans une salle sans feu et pour ainsi dire en plein air. On recevait d'abord cent francs par mois; mais bientôt cette somme devint insuffisante, la disette survenant, et les élèves qui n'avaient pas d'autres ressources vivaient dans une gêne extrême. Mais l'enthousiasme surmontait tout; et, en vérité, ces leçons devaient avoir un bien vif intérêt pour ceux des auditeurs qui étaient capables de les suivre. En quelques leçons, le professeur déroulait l'ensemble de la science avec une méthode supérieure, et l'agrandissait par ses propres recherches; la réunion des diverses leçons formait une encyclopédie des connaissances humaines animée d'un même esprit, à savoir l'esprit du temps. L'École normale d'alors avait tout ce qui fallait pour imprimer une direction une et forte, mais elle supposait des connaissances préalables, qui malheureusement manquaient à la plupart des élèves. Aussi ces leçons admirables portèrent peu de fruits, et l'école, ouverte en pluviose, fut fermée en prairial, sur le rapport de M. Daunou. Il aurait fallu 1° que les cours de l'École normale durassent

plusieurs années; 2° que les élèves, en arrivant, fissent preuve des connaissances préliminaires indispensables; 3° qu'un règlement intérieur, à la fois libéral et sévère, donnât le moyen de s'assurer du travail et des progrès des élèves. Ce sont là les bases sur lesquelles a été fondée l'École normale de l'empire, École moins gigantesque, mais plus pratique, qui a duré parce qu'elle était appropriée à son but, qui en quelques années a changé la face de trois grands enseignements, celui de la langue grecque, celui de l'histoire, celui de la philosophie, ou qui pour mieux dire les a créés tous les trois; École qui a eu l'insigne honneur d'être frappée la première par les ennemis des lumières en 1822, et dont le rétablissement et le perfectionnement, en 1830, sont un des premiers bienfaits du nouveau gouvernement[1]. En 1795, le plus grand mal était l'ignorance des élèves. Les conférences, qui étaient la vie même de l'École, cessèrent bientôt, faute d'élèves qui voulussent et qui pussent y prendre part. Fourier s'attacha particulièrement au cours de géométrie descriptive de Monge. Il prit plus d'une fois la parole dans les conférences, et s'y fit remarquer par une grande clarté et des connaissances historiques en géométrie[2]. Monge, c'est-à-dire le professeur par excellence, distingua Fourier, et lui conseilla d'ouvrir un cours élémentaire de mathématiques

1. Voyez le *Moniteur* du 31 octobre 1830, et notre ouvrage : DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE SOUS LE GOUVERNEMENT DE JUILLET, t. I, p. 89-143.

2. *Débats de l'École normale*, t. I, p. 29. Quelques mots sur la définition de la ligne droite d'Archimède.

à l'usage des élèves de l'École normale. Fourier suivit ce conseil; et ce cours était suivi par un nombreux auditoire. C'est dans cette situation que le trouva la clôture de l'École normale, au milieu de l'année 1795. Il avait alors vingt-quatre ans. Il s'était fait connaître avantageusement de Lagrange, de Laplace, et surtout de Monge; il entra sous leurs auspices à l'École polytechnique.

L'École polytechnique avait été fondée et organisée dans l'an III sur un rapport de Fourcroy. Son nom primitif était : École centrale des travaux publics; elle devait former des ingénieurs en tout genre, des hommes habiles dans les sciences et les arts d'application : on y enseignait les parties des mathématiques et de la physique qui s'y rapportent. De là deux branches d'enseignement : 1° analyse mathématique avec ses applications à la géométrie et à la mécanique; 2° géométrie descriptive divisée en trois parties, stéréotomie, architecture, fortification; à cette seconde branche se rattachaient la physique, la chimie, etc. Le cours complet était de trois ans. Et comme le Bureau des longitudes, cette autre grande création de la même époque, publiait un annuaire et l'École normale un journal, l'École polytechnique avait son journal aussi qui rendait compte des travaux intéressants qui se faisaient dans son sein, soit par les professeurs, soit par quelques-uns des élèves. Fourier ne fut pas d'abord professeur en titre à l'École polytechnique, mais seulement un des substituts de ce qu'on appelait alors l'administrateur de police. Il y en avait

trois, et chacun d'eux coopérait à plusieurs parties de l'enseignement. Fourier était chargé de la surveillance des études de fortification. Là, ayant affaire à des auditeurs tout autrement intruits que ceux de l'École normale, il eut occasion de faire connaître la méthode d'analyse algébrique qu'il avait découverte à Auxerre et consignée dans le mémoire envoyé à l'Académie des Sciences, sur la résolution des équations. Il est certain qu'à l'École polytechnique il professait cette méthode; car on a encore des programmes de la propre main de M. Dinet, un des élèves de l'école à cette époque, lequel a depuis reconnu authentiquement son écriture et la date du manuscrit. Ce fait incontestable, joint à la copie légalisée du mémoire antérieurement envoyé à l'Académie des Sciences, ne peut laisser aucun doute sur la parfaite originalité de la méthode que Fourier a portée dans une des parties les plus difficiles de l'analyse algébrique. Nous trouvons aussi un autre monument de ses travaux d'alors dans le journal de l'École, cinquième cahier; c'est un mémoire de statique contenant une démonstration nouvelle du principe des vitesses virtuelles. Plus tard il parlait lui-même avec satisfaction de cet écrit. Ce qu'il y a de plus remarquable peut-être est ce qui frappe déjà dans le peu de paroles qu'il prononça à l'École normale, je veux dire le besoin d'éclaircir et de simplifier les principes des sciences et une connaissance approfondie de leur histoire. Ici, pour la mécanique, il remonte jusqu'aux Grecs et jusqu'à Aristote. Il y a un passage curieux qui jette de la lumière sur plusieurs

endroits très obscurs des *Questions mécaniques* [1]. Le style de ce mémoire, clair et précis, a de plus toute l'élégance que comporte le genre : on sent que l'auteur a passé par l'étude des bonnes lettres. Ses leçons étaient célèbres par l'agrément qu'il savait répandre sur l'enseignement sévère des mathématiques, agrément qui naissait sans effort d'une clarté parfaite, d'heureux et fréquents retours sur l'histoire des sciences, et du vif intérêt qu'il prenait lui-même aux choses et qu'il inspirait à ses auditeurs. Son amabilité personnelle ajoutait encore au charme de ses leçons. Il a laissé dans l'École une mémoire vénérée et chérie. Le seul événement politique de cette époque de sa vie est l'arrestation dont nous avons parlé. Entré à l'École polytechnique dès sa première formation, il y resta jusqu'à l'expédition

1. *Journal de l'École polytechnique, cinquième cahier, p.* 20. « Les « plus anciens traités qui nous soient parvenus sur la mécanique ration- « nelle, sont ceux d'Aristote ; ils ont été loués sans mesure par ses « commentateurs, et depuis négligés sans examen. Ce philosophe pa- « raît avoir connu les principes les plus importants de la mécanique. « Il expose, en termes précis, celui de la composition des mouvements « (*Quæst. mechan.*, ch. II) ; il a même eu quelque idée de la manière « dont les forces centrales agissent dans les mouvements en ligne « courbe (*Ibid.*). Son explication physique de la cause de l'équilibre des « poids inégaux dans le levier est ingénieuse, quoique imparfaite. Il « rapporte à cette première machine le tour, les moufles, les roues den- « tées, le coin (*Ibid.* ch. I), etc. : ailleurs, il enseigne que les forces « sont égales, lorsque les masses sont réciproquement égales aux vi- « tesses (*Physique*, liv. VII, ch. VI.). Voilà ce qu'il me semble avoir re- « connu dans ces traités, à travers mille obscurités et une foule d'idées « singulières ou qui paraissent aujourd'hui incohérentes. On peut ajou- « ter que ses écrits offrent les premières vues sur *le principe des vitesses* « *virtuelles.* »

d'Égypte, c'est-à-dire jusqu'au mois de mai 1798. Il avait alors vingt-huit ans. Tout le monde sait que ce fut à Monge et à Berthollet que le général Bonaparte confia le soin de recruter les savants qu'il pouvait emmener utilement en Égypte; et Monge n'eut pas de peine à décider Fourier à le suivre. L'ardeur de la jeunesse n'était pas éteinte dans son âme, et il ne résista pas à l'idée de visiter cette vieille terre qui passait alors pour le berceau des sciences et en particulier des mathématiques.

NOTE DEUXIÈME.

M. FOURIER EN ÉGYPTE, ET LA PRÉFACE DE LA DESCRIPTION DE L'ÉGYPTE

Il faut considérer la conduite de Fourier en Égypte sous deux rapports, celui de la science et celui de l'administration.

Ici, à défaut de renseignements particuliers, nous avons les journaux mêmes publiés au Kaire, pendant l'expédition; ces journaux sont :

1° L'*Annuaire de la République française*, composé à l'instar de celui de Paris, par une commission de l'Institut d'Égypte formée dans la première décade de fructidor an VI. Cette commission avait préparé un Annuaire pour l'an VII, qui n'a pu être imprimé, toute l'imprimerie étant encore à Alexandrie. On n'a publié que l'Annuaire de l'an VIII et celui de l'an IX.

2° La *Décade égyptienne*, journal littéraire et d'éco-

nomie politique, in-8°. Ce journal publiait un compte rendu des séances de l'Institut d'Égypte, des extraits des mémoires qui s'y lisaient ou des communications qui y étaient faites. Il paraissait, comme le titre l'indique, tous les dix jours. La collection se compose de trois volumes, qui comprennent tous les travaux de l'Institut, depuis sa fondation, le 3 fructidor an VI (20 août 1798), jusqu'au 21 fructidor an VIII; depuis ce temps on ne trouve plus rien dans la *Décade* qui se rapporte à l'Institut.

3° Le *Courrier de l'Égypte*, destiné aux nouvelles en général, et à la publication des actes des autorités civiles et militaires. Chaque numéro a quatre pages in-8°, sur deux colonnes. Il paraissait tous les quatre jours. Le premier numéro est du 12 fructidor an VI; le dernier, au moins dans l'exemplaire de la bibliothèque de l'Institut de France, est le numéro 105 du 12 ventôse an IX.

Nous allons d'abord extraire de ces journaux tout ce qui se rapporte aux travaux littéraires et scientifiques de Fourier dans l'Institut d'Égypte.

Le caractère philosophique de l'expédition d'Égypte serait unique dans les annales du monde, si on ne se rappelait Alexandre parcourant cette même Égypte et l'Orient avec Callisthène, Pyrrhon, Anaxarque, faisant faire partout des recherches d'histoire naturelle et de physique pour Athènes et pour Aristote. Le nouvel Alexandre, dans sa course civilisatrice, avait aussi les yeux sur Paris et sur l'Institut. La création de l'Institut

d'Égypte et son organisation sur le modèle de celui de Paris, est une idée simple, grande et féconde. L'Institut était placé dans un des palais des beys. La grande salle du harem servait aux séances, et le reste de l'édifice au logement des savants. De ce palais dépendait un vaste jardin qui s'étendait dans la campagne et qui devint le jardin de botanique. Dans les salles étaient toutes les machines de physique, de chimie et d'astronomie, apportées de France, et l'on forma successivement un musée d'histoire naturelle où toutes les curiosités du pays, soit du règne animal, soit du règne végétal ou minéral, étaient réunies. Un laboratoire de chimie fut établi au quartier général. Comme l'esprit martial, le mépris du danger et l'habitude des souffrances régnaient parmi les savants, de même l'esprit de la science avait pénétré dans l'armée. Les officiers du génie, de l'artillerie et de l'état-major, qui avaient cultivé les sciences et les arts, concoururent avec les savants de profession pour enrichir l'Institut d'Égypte de curieux mémoires.

L'Institut devait avoir deux séances par décade : dès le milieu de l'an VII il n'y en eut plus qu'une seule. Il était divisé en quatre sections : 1° mathématiques; 2° physique; 3° littérature; 4° économie politique. Chaque section pouvait être composée de douze membres. L'Institut devait principalement s'occuper 1° du progrès et de la popagation des lumières en Égypte; 2° de la recherche, de l'étude et de la publication des faits naturels, industriels et historiques de l'Égypte. Bonaparte était l'âme de l'Institut. C'est lui qui a posé la plupart

des questions les plus importantes, surtout au point de vue pratique; c'est lui, par exemple, qui proposa de fonder un observatoire pour l'astronomie et la météorologie. Le premier trimestre Monge fut nommé président, et Bonaparte vice-président, destiné par là à la présidence pour le trimestre suivant. Bonaparte est alors président et Berthollet vice-président. Dès la première séance Fourier est désigné comme secrétaire perpétuel. Il était donc le centre de tous les travaux. C'est pour la section de mathématiques, dont il faisait partie, qu'il travaillait le plus; mais il prenait part aussi aux recherches des autres sections; et quand même il ne se serait pas mêlé un seul moment d'administration, l'activité littéraire et scientifique qu'il déploya serait vraiment étonnante. Voici la simple liste de ses travaux d'Institut :

Décade. Séance du 21 fructidor an VI. Fourier lit un mémoire sur la résolution générale des équations algébriques. On voit que, sur les bords du Nil, il s'occupait toujours du problème qui l'avait tant exercé à Auxerre et à l'École polytechnique, et ceci nous rappelle ce que nous a dit M. Navier, que plusieurs de ses mémoires sur les équations algébriques sont écrits avec de l'encre et du papier évidemmeut fabriqués en Égypte.

Séance du premier jour complémentaire de l'an VI. Il lit une note sur un projet d'une machine mue par la force du vent, qu'on pourrait employer pour arroser les terres.

Séance du..... an VII. Il fait un rapport au nom d'une commission sur un mémoire de Ripault, intitulé :

Recherches sur les oasis. Ce rapport est imprimé page 150 de la *Décade.*

Même année, séance du 26 brumaire. Il lit un rapport sur l'aqueduc qui porte les eaux du Nil au château du Kaire; il détermine le temps de la construction de ce monument, et en fait la description, ainsi que des machines qui y sont employées.

Séance du 6 frimaire. Il lit la première partie d'un écrit intitulé : *Recherches sur la mécanique générale.*

Séance du 26 frimaire. Il lit la seconde partie de ces *Recherches.*

Séance du 16 pluviôse. Mémoire de mathématiques, intitulé : *Recherches sur la méthode d'élimination.*

Séance du 11 messidor. Mémoire de mathématiques, qui contient la *Démonstration d'un nouveau théorème d'algèbre.*

Complétons cette liste à l'aide des renseignements qui se trouvent dans le *Courrier d'Égypte*, et qui manque dans la *Décade.*

Le numéro 27, an VII, porte que le général Andréossy et les citoyens Berthollet et Fourier, membres de l'Institut d'Égypte, sont de retour du voyage qu'ils ont fait aux lacs de Natron; d'où il suivrait que Fourier, ainsi que Berthollet, pourraient bien être pour quelque chose dans le célèbre travail d'Andréossy sur ces lacs.

N° 37, 29 fructidor an VII. Nomination de deux commissions scientifiques pour la Haute-Égypte. Bonaparte lui-même, avant son départ pour la France, avait organisé avec un soin particulier et une parfaite intelligence

toute cette expédition. Déjà plusieurs savants étaient partis avec Desaix pour la Haute-Égypte, entre autres Denon, Girard, etc.; mais les deux commissions officiellement désignées ne partirent que quand l'administration française fut établie dans la Haute-Égypte. La première commission était composée de Costaz, Nouet, Méchain, Coquebert, Coutel, Savigny, Ripault, Balzac, Corabœuf, Lenoir, Labatte, Lepeyre (l'architecte), Saint-Genis, Viard; la seconde, de Fourier, Parseval, Villoteau, Delille, Geoffroy-Saint-Hilaire, Lepère (l'ingénieur), Redouté, Lacypière, Chabrol, Arnollet et Vincent. C'est dans ce même numéro que se trouve la proclamation de Bonaparte annonçant son départ à l'armée, et celle de Kléber qui en prend le commandement.

N° 44. Retour des deux commissions scientifiques de la Haute-Égypte.

N° 47. Lettre de Kléber où il exprime sa satisfaction aux deux commissions de la Haute-Égypte, et approuve l'*idée vraiment libérale et patriotique* de réunir les belles choses rapportées de cette expédition dans un même ouvrage. Il invite ceux des Français qui, avant la formation des deux commissions et pendant leurs recherches, ont visité la Haute-Égypte, à se joindre aux deux commissions et à concourir à *élever un monument littéraire digne du nom français.* « Je désire, en conséquence, dit-il, que l'on prenne des mesures promptes pour assurer la rédaction des différentes travaux, pour distribuer la matière, et désigner celui qui sera chargé d'ordon-

ner l'ensemble de ce beau tableau et d'en lier toutes les parties. L'Institut sentira la nécessité d'une introduction générale.... » Signé Kléber, au quartier-général du Kaire, 1er frimaire an VIII.

N° 48. Réponse de l'Institut à Kléber, pour lui déclarer qu'il adopte avec reconnaissance l'idée d'un monument unique et d'une introduction générale, et qu'il désigne Fourier pour réunir et publier l'ensemble des travaux.

Voilà donc Fourier présidant à tous les travaux sur l'Égypte, et chargé du monument qui doit les recueillir; et comme cette idée ne pouvait guère être venue spontanément à Kléber, que Fourier était dans son intimité et secrétaire-perpétuel de l'Institut d'Égypte depuis sa fondation, il est très probable et tout le monde nous a assuré que c'est à lui qu'il faut rapporter ce projet.

Le voici maintenant à la tête d'une institution moitié scientifique et moitié administrative. Le n° 47 annonce la création d'un bureau chargé de recueillir tous les renseignements propres à faire connaître l'état moderne de l'Égypte sous le rapport du gouvernement, des lois, des usages civils, religieux et domestiques, de l'enseignement public et du commerce. Ce bureau devait rassembler les chartes, les inscriptions des monuments; son travail devait s'étendre aux relations actuelles de l'Égypte avec les peuples d'Afrique. Il était autorisé à correspondre avec les fonctionnaires publics, français et musulmans. Desgenettes, Gloutier, Fourier, Livron,

Talien, Rossetti, Baudot, Dubois et Protain le composaient. Il avait à ses ordres un écrivain arabe et deux interprètes. Cet arrêté de Kléber est du 28 brumaire an VIII.

N° 51. Division et répartition du travail de la Commission des renseignements sur l'état moderne de l'Égypte, créée par l'arrêté qui précède. Fourier est ici désigné comme président de la Commission tout entière, et comme membre de la section relative à la législation et aux usages civils et religieux, et même comme membre d'une autre section chargée de recueillir des documents relatifs au gouvernement et à l'histoire.

N° 54. 3 pluviôse an VIII. Lettre de Kléber au Directoire, datée du 18 nivôse an VIII, sur le travail de la Commission scientifique d'Égypte. Kléber donne avis au Directoire que la Commission s'occupe d'un *travail un* et *national*, et que Fourier a été choisi à l'*unanimité* par ses collègues pour publier leurs travaux. Il annonce en même temps le retour en France de plusieurs membres de la Commission avec quelques objets d'art et d'antiquité. C'est dans ce même numéro que se trouve, entre autres nouvelles, celle de l'arrestation de Dolomieu, ancien chevalier de Malte, naturaliste très distingué, membre de la Commission scientifique de l'Égypte. Pendant qu'il traversait la mer pour revenir en France, le gouvernement de Naples le jeta dans un cachot en Sicile, et les chevaliers de Malte siciliens demandèrent qu'il fût traduit devant une commission militaire comme coupable de haute trahison envers leur ordre.

N° 55. 9 pluviôse. Lettre de l'Institut d'Égypte au général Kléber en faveur de Dolomieu. Cette lettre, pleine de noblesse et écrite avec élégance, trahit à toutes les lignes la main de Fourier, qui l'a signée comme secrétaire perpétuel de l'Institut, ainsi que Leroy, président, et Conté, vice-président.

N° 56. 13 pluviôse. Tableaux pour servir à la section de géographie et d'hydraulique de la Commission des renseignements sur l'état de l'Égypte moderne. Ce sont des cadres de statistique à remplir, probablement de la même main qui a tracé le plan et écrit l'introduction à la *Statistique du département de la Seine.*

N° 84. 24 vendémiaire an IX. Dans la séance publique de l'Institut du 2 courant, Fourier lit la première partie d'un *Tableau des révolutions et des mœurs de l'Égypte.* Cette première partie comprend le précis des révolutions de l'Égypte jusqu'après la conquête de Sélim.

N° 95. Séance du 6 nivôse an IX. Il présente à l'Institut un mémoire de mathématiques sur l'*analyse indéterminée.*

N° 104. 6 nivôse. Rapport à l'Institut sur les recherches à faire dans l'emplacement de l'ancienne Memphis et dans toute l'étendue de ses sépultures. Une commission avait été nommée à cet effet, et Fourier en était membre. Ce rapport très bien fait se trouve dans les numéros 104 et 105. La suite en est remise au numéro suivant, qui manque dans l'exemplaire de la bibliothèque de l'Institut. Là finit pour nous le *Courrier de l'Égypte.*

On voit que Fourier embrassait tous les genres de travaux dont pouvaient s'occuper les diverses sections de l'Institut d'Egypte : les mathématiques, la physique, l'histoire et l'économie politique. C'est à lui qu'appartient l'heureuse idée d'élever un monument unique aux travaux des Français sur l'Égypte; et le choix que ses collègues firent de lui à l'unanimité pour présider à l'ordonnance des diverses parties de ce monument et pour en élever le frontispice, est un hommage éclatant rendu à ses lumières. Au retour de l'expédition, cette grande idée fût peut-être demeurée stérile, si Fourier ne l'eût souvent rappelée au premier consul, qui était bien digne de l'apprécier, mais auquel il répugnait un peu de se faire l'exécuteur d'un décret de Klébler. Il arrangea tout en prenant l'idée pour son propre compte et en faisant du grand ouvrage de l'Égypte un monument à sa propre gloire.

Passons au rôle de Fourier en Égypte comme administrateur.

Bonaparte dit dans ses Mémoires sur l'expédition d'Égypte qu'il nomma Monge et Berthollet commissaires auprès du grand divan qu'il avait assemblé pour connaître des affaires générales de l'Égypte, et Fourier auprès du divan spécial du Kaire. Mais nous ne trouvons ni dans le *Courrier de l'Égypte*, ni dans la *Décade*, aucune trace de la nomination de Monge et de Berthollet auprès du grand divan, ni même de l'existence de ce grand divan au temps de Bonaparte. Nous ne voyons pas non plus qu'il soit fait mention d'un divan spécial

du Kaire et d'aucune commission de Fourier. Comme l'Annuaire manque pour l'an VII, nous n'avons pu vérifier le fait; nous ne rencontrons les deux institutions du divan du Kaire et du divan de l'Égypte qu'en l'an VIII et sous Kléber.

Aussitôt que Kléber est en possession du commandement, le rôle politique de Fourier s'étend et s'agrandit avec son influence scientifique, et son crédit ne diminua pas sous Menou. Nous le trouvons dès l'an VIII commissaire auprès du divan suprême de l'Égypte. On nous assure [1] que la relation de la bataille d'Héliopolis, envoyée par Kléber au Directoire, est de la main de Fourier. Il y a dans le *Courrier de l'Égypte*, n° 75, un extrait d'un ordre du jour de Kléber, du 27 thermidor an VIII, où sont déterminées les formes pour l'admission dans les différents corps de l'artillerie, du génie civil et militaire, des ingénieurs-constructeurs de vaisseaux et des ingénieurs géographes. Fourier est désigné comme examinateur pour les connaissances de théorie exigées par les lois.

N° 79. 15 fructidor an VIII. Formation d'une commission chargée de rédiger un plan général d'administration de la justice en Égypte. Cette commission est composée de Fourier, de Regnier, commissaire des guerres, et du général Baudot. Dans l'Annuaire de l'an VIII, il est fait mention d'une administration générale de la justice dont le chef est Fourier. Dans le tome III de la *Décade*,

1. M. Jomard.

il est plusieurs fois appelé chef de l'administration de la justice, et en cette qualité on le voit chargé de transmettre à Desgenettes une lettre du divan du Kaire, où cette assemblée remercie Desgenettes de son ouvrage sur le traitement de la petite vérole.

N° 80. 24 fructidor an VIII. Formation d'un conseil général d'administration pour toute l'Égypte, sous le nom de conseil privé d'Égypte. Le conseil se composait de deux ordres de conseillers; les uns que désignaient leurs fonctions, et qui étaient inamovibles; les autres à la nomination du général en chef. Fourier est à la tête de ces derniers conseillers avec Lepère, Conté, Champy, Costaz, Jacotin, Thévenin, Reynier, Regnier, Chanaleilles et Girard. Le conseil s'occupait de tout ce qui a trait au commerce, à l'agriculture, aux finances, à la législation civile et criminelle, aux sciences et aux arts, des rapports à établir entre la métropole et l'Égypte, entre les habitants du pays et les Français y résidant, enfin de tout, hormis la guerre et la politique extérieure. Le conseil était divisé en sections et pouvait prendre l'initiative sur tous les objets dont il croyait utile de s'occuper. Le travail préliminaire était fait par les différentes sections, qui présentaient leur travail au conseil assemblé. L'avis du conseil était envoyé au général en chef, qui adoptait, rejetait, modifiait, selon qu'il le jugeait convenable. Ce conseil est aussi mentionné dans l'*Annuaire*.

N° 91. 15 frimaire. Institution d'un journal arabe destiné à répandre dans toute l'Égypte les actes du gouvernement français, à prémunir les habitants contre

toutes les inquiétudes qu'on pourrait leur inspirer, enfin, à entretenir la confiance et l'union entre la population et les Français. Ce journal portera le nom de *Tanbyeh* (Avertissement). Plusieurs exemplaires de ce journal seront remis aux chefs des caravanes qui arrivent en Égypte, et on prendra tous les moyens pour le répandre dans l'Hyemen, la Syrie, l'Asie-Mineure. Les Ulémas formant le divan d'Égypte devront connaître tout ce qui sera contenu dans ce journal, et la surveillance de la part du gouvernement français devait être entre les mains de Fourier, chef de l'administration de la justice en Égypte. La rédaction en était confiée au cheikh Elkachab.

N° 96. 18 nivôse an IX. Lettre du grand divan d'Égypte au général Abdallah-Menou, dans laquelle le divan lui fait savoir que, sur la demande du citoyen Fourier, commissaire auprès du divan et chef de l'administration de la justice, il a été décidé d'interdire aux soi-disant *saints* le droit de paraître nus dans les rues et de se livrer à aucune indécence. En conséquence, arrêté de Menou contre les désordres de cette espèce.

N° 99. Fourier fit prendre aussi au divan la résolution d'établir des listes de décès et de naissances, de les rassembler et de les conserver dans un registre authentique. On trouve ici une lettre du divan à Menou, où il est établi que cette pratique, qui apprend aux États ce qu'ils perdent de citoyens et ce qu'ils en acquièrent, n'est nullement contraire à la religion, et peut très-bien être observée dans toute l'Égypte. Cette lettre est

d'une certaine étendue, et sous des formes musulmanes contient, sur les rapports de la science et de la foi, des déclarations qui font le plus grand honneur au bon sens du divan et à Fourier qui l'inspirait. C'est encore une institution de statistique tout à fait semblable à celle que Fourier dirigea plus tard à la préfecture de la Seine.

Tout ceci nous donne quelque idée de la conduite du préfet du Kaire, du ministre de l'intérieur et du ministre de la justice en Égypte. Arrivons au diplomate.

Fourier fut chargé de négociations importantes avec les beys et les chefs de l'armée ottomane. Sa principale négociation fut son traité avec Mourâd-Bey, par l'entremise de la célèbre Sitty-Nefiçah. Cette femme, qui joignait, à ce qu'il paraît, un caractère et des talents supérieurs à une rare beauté, avait joui d'une grande influence sous Aly-Bey, et ensuite sous Ibrahim. Elle avait inspiré une grande passion à Mourâd-Bey, qui l'avait enlevée à leur commun maître.

On lit dans les *Mémoires de Napoléon :*

« Napoléon envoya Eugène, son beau-fils, compli-
« menter la femme de Mourâd-Bey, qui avait sous ses
« ordres une cinquantaine d'esclaves appartenant à ce
« chef mameluck et à des katchefs. C'était une espèce
« de couvent de religieuses dont elle était l'abbesse. Elle
« reçut Eugène sur son grand divan, dans le harem,
« où il entra par exception et comme envoyé du sultan
« Kébir. Toutes les femmes voulaient voir le jeune et
« joli Français, et les esclaves eurent beaucoup de

« peine à contenir leur curiosité et leur impatience.
« L'épouse de Mourâd-Bey était une femme de cin-
« quante ans, et avait la beauté et les grâces que com-
« porte cet âge. Elle fit, suivant l'usage, apporter du
« café et des sorbets dans de très riches services et avec
« un appareil somptueux. Elle ôta de son doigt une
« bague de mille louis, qu'elle donna au jeune officier.
« Souvent elle adressa des réclamations au général en
« chef, qui lui conserva ses villages et la protégea con-
« stamment. Elle passait pour une femme d'un esprit
« distingué. »

La femme dont parle ici Napoléon est évidemment Sitty-Nefiçah. En effet, Sitty-Nefiçah ne devait plus être jeune, puisque Mourâd l'avait enlevée à Ibrahim-Bey et qu'elle avait eu du crédit sur Ali, le prédécesseur d'Ibrahim. Elle avait dû être très belle pour gouverner ainsi ces maîtres farouches. Bonaparte relève sa réputation de mérite, et il la peint comme à la tête de la maison de Mourâd et investie de sa confiance. Déjà elle traite avec les Français au Kaire, tandis que son mari se bat contre eux dans la Haute-Égypte. Il est naturel que plus tard elle ait servi d'intermédiaire entre le gouvernement nouveau et Mourâd. Celui-ci lutta longtemps pour ressaisir par la force ce qu'il avait laissé au Kaire, et ne se rendit qu'à la dernière extrémité sous Kléber. Napoléon rapporte qu'une fois, après l'expédition de Syrie, Mourâd descendit dans le Fayoum, se porta par le désert sur le lac de Natron, puis, retournant sur ses pas, erra quelque temps sur la lisière du désert et autour des

Pyramides, monta sur la plus haute, et y resta une partie de la journée à considérer avec sa lunette toutes les maisons du Kaire et sa belle campagne de Gizeh. De toute la puissance du Mameluck, il ne lui restait que quelques centaines d'hommes fugitifs et découragés; mais ce qu'il regrettait par-dessus tout, c'était sa femme, cette Sitty-Nefiçah, pour laquelle il avait bravé autrefois les hasards de la révolte et des combats. Il paraît que Fourier le devina, et ce fut par Sitty qu'il arriva jusqu'à son cœur. Le fier Mameluck consentit à recevoir le titre de gouverneur de la Haute-Égypte, au nom des Français. Avant la bataille d'Héliopolis, il fut assez sage pour répondre à ceux qui voulaient l'attirer dans la révolte : « Je suis actuellement un sultan français; les Français et moi ne sommes qu'un. » Aussi le trouve-t-on dans l'*Annuaire* de l'an IX comme gouverneur du Saïd pour la république française. Après avoir été notre ennemi le plus obstiné, il fut notre allié le plus constant : il ne nous abandonna qu'avec la fortune. Avoir désarmé un si rude adversaire qui nous inquiétait sans cesse, et nous forçait d'entretenir de nombreuses garnisons à Syène et à Éléphantine, était un service de la plus haute importance. On le dut principalement à la sagacité de Fourier et à l'amabilité de ses manières.

Il ne reste plus qu'à dire un mot de la dernière et triste mission qu'il eut à remplir aux funérailles de Kléber et à celles de Desaix. Il avait été l'ami et le ministre de l'un, et il avait eu occasion d'apprécier l'autre dans l'expédition de la Haute-Égypte, dont il avait fait

partie. Il était naturel qu'il fût chargé de leur éloge funèbre. L'éloquence de Fourier y consiste dans la noblesse et l'élévation des sentiments et dans l'expression simple d'une douleur vraie. Le style en est d'une élégance achevée, qui nuit peut-être à la rapidité et à l'énergie. Ce sont deux morceaux extrêmement distingués, et qui méritent d'être conservés ; nous avons pensé qu'on ne nous saurait pas mauvais gré de les rapporter ici.

EXTRAIT DU MONITEUR, DU 19 FRUCTIDOR AN VIII.

« Ce fut le 28 prairial au matin qu'eurent lieu les obsèques du général Kléber. Le convoi arriva à onze heures sur l'esplanade du fort de l'Institut, et s'avança ensuite dans l'enceinte. On déposa le corps du général sur un socle entouré de candélabres de forme antique. L'état-major général mit pied à terre pour saluer les restes du général. Des militaires de toutes les armes et de tous les grades s'avancèrent spontanément en foule, et jetèrent sur le tombeau des couronnes de cyprès et de laurier, en accompagnant ce dernier hommage des accents vrais et flatteurs de leurs regrets.

« Alors le citoyen Fourier, commissaire français près du divan, chargé par le général en chef d'exprimer dans ce jour la douleur commune, alla se placer, environné de l'état-major général et des grands-officiers civils et militaires du Kaire, sur un bastion qui dominait l'armée rangée en bataille, et, d'une voix émue par la sensibilité, il prononça le discours suivant :

« Français,

« Au milieu de ces apprêts funéraires, témoignages fugitifs, mais sincères de la douleur publique, je viens rappeler un nom qui vous est cher et que l'histoire a déjà placé dans ses fastes. Trois jours ne se sont point encore écoulés depuis que vous avez perdu Kléber, général en chef de l'armée française en Orient. Cet homme que la mort a tant de fois respecté dans les combats, dont les faits militaires ont retenti sur les rives du Rhin, du Jourdain et du Nil, vient de périr sans défense sous les coups d'un assassin.

» Lorsque vous jetterez désormais les yeux sur cette place dont les flammes ont presque entièrement dévoré l'enceinte, et qu'au milieu de ces décombres qui attesteront longtemps les ravages d'une guerre terrible et nécessaire, vous apercevrez cette maison isolée où cent Français ont soutenu, pendant deux jours entiers, sous les efforts d'une capitale révoltée, ceux des Mamelucks et des Ottomans, vos regards s'arrêteront, malgré vous, sur le lieu fatal où le poignard a tranché les jours du vainqueur de Maestricht et d'Héliopolis. Vous direz : C'est là qu'a succombé notre chef et notre ami. Sa voix, tout à coup anéantie, n'a pu nous appeler à son secours. Oh! combien de bras, en effet, se seraient levés pour sa défense! combien de vous eussent aspiré à l'honneur de se jeter entre lui et son assassin! Je vous prends à témoin, intrépide cavalerie qui accourûtes pour le sauver sur les

hauteurs de Koraïm, et dissipâtes en un instant la multitude d'ennemis qui l'avaient enveloppé. Cette vie qu'il devait à votre courage, il vient de la perdre par une confiance excessive qui le portait à éloigner ses gardes et à déposer ses armes.

« Après qu'il eut expulsé de l'Égypte les troupes de Youseph pacha, grand vizir de la Porte, il vit fuir ou tomber à ses pieds les séditieux, les traîtres ou les ingrats. C'est alors que, détestant les cruautés qui signalent les victoires de l'Orient, il jura d'honorer par la clémence le nom français qu'il venait d'illustrer par les armes; il observa religieusement cette promesse, et ne connut point de coupables. Aucun d'eux n'a péri, le vainqueur seul expire au milieu de ses trophées. Ni la fidélité de ses gardes, ni cette contenance noble et martiale, ni le zèle sincère de tant de soldats qui le chérissaient, n'ont pu le garantir de cette mort déplorable : Voilà donc le terme d'une si belle et si honorable carrière! C'est là qu'aboutissent tant de travaux, de dangers et de services éclatants!

« Un homme agité par la sombre fureur du fanatisme est désigné dans la Syrie par les chefs de l'armée vaincue pour commettre l'assassinat du général français; il traverse rapidement le désert; il suit sa victime pendant un mois, l'occasion fatale se présente, et le crime est consommé!

« Négociateurs sans foi, généraux sans courage, ce crime vous appartient : il sera aussi connu que votre défaite. Les Français vous ont livré leurs places sur la

foi des traités; vous touchiez aux portes de la capitale, lorsque les Anglais ont refusé d'ouvrir la mer. Alors vous avez exigé des Français qu'ils exécutassent un traité que vos alliés avaient rompu; vous leur avez offert le désert pour asile.

« L'honneur, le péril, l'indignation, ont emflammé tous les courages; en trois jours, vos armées ont été dissipées et détruites; vous avez perdu trois camps et plus de soixante pièces de canon; vous avez été forcé d'abandonner toutes les villes et les forts depuis Damiette jusqu'au Saïd : la seule modération du général français a prolongé le siége du Kaire, ville malheureuse où vous avez laissé répandre le sang des hommes désarmés. Vous avez vu se disperser ou expirer dans les déserts cette multitude de soldats rassemblés au fond de l'Asie; alors vous avez confié votre vengeance à un assassin.

« Mais quels secours, citoyens, nos ennemis attendent-ils de ce forfait? En frappant ce général victorieux, ont-ils cru dissiper les soldats qui lui obéissent? Et si une main abjecte suffit pour faire verser tant de pleurs, pourra-t-elle empêcher que l'armée française ne soit commandée par un chef digne d'elle? Non, sans doute, et s'il faut dans ces circonstances plus que des vertus ordinaires, si pour recevoir le fardeau de cette mémorable entreprise, il faut un esprit élevé qu'aucun préjugé ne peut atteindre, un dévouement sans réserve à la gloire de sa nation, citoyens, vous trouverez ces qualités réunies dans son successeur. Il possédait l'estime de Bonaparte et de Kléber : il leur succède aujourd'hui. Ainsi,

il n'y aura aucune interruption ni dans les honorables espérances des Français ni dans le désespoir de leurs ennemis.

« Armée, qui réunissez les noms de l'Italie, du Rhin et de l'Égypte, le sort vous a placée dans des circonstances extraordinaires ; il vous donne en spectacle au monde entier, et, ce qui est plus encore, la patrie admire votre sublime courage, elle consacrera vos triomphes par sa reconnaissance. N'oubliez pas que vous êtes ici même sous les yeux de ce grand homme que la fortune de la France a choisi pour fixer la destinée de l'État ébranlé par les malheurs publics : son génie n'est point borné par les mers qui nous séparent de notre patrie; il subsiste encore au milieu de vous; il vous anime, il vous excite à la valeur, à la confiance en vos chefs sans laquelle la valeur est inutile, à toutes les vertus guerrières dont il vous a laissé tant et de si glorieux exemples. Puissent les douceurs d'un gouvernement prospère couronner les efforts des Français! C'est alors, guerriers estimables, que vous jouirez des honneurs dus aux vrais citoyens; vous vous entretiendrez de cette contrée lointaine que vous avez deux fois conquise, et des armées innombrables que vous avez détruites, soit que la prévoyante audace de Bonaparte aille les chercher jusque dans la Syrie, soit que l'invincible courage de Kléber les dissipe dans le cœur même de l'Égypte. Que de glorieux et touchants souvenirs vous aurez à reporter dans le sein de vos familles! Puissent-elles jouir d'un bonheur qui adoucisse l'amertume de vos regrets! Vous mêlerez

souvent à vos récits le nom chéri de Kléber; vous ne le prononcerez jamais sans être attendris, et vos direz : Il était l'ami et le compagnon des soldats, il ménageait leur sang, il diminuait leurs souffrances.

« Il est vrai qu'il s'entretenait chaque jour des peines de l'armée, et ne songeait qu'aux moyens de les faire cesser. Combien n'a-t-il pas été tourmenté par les retards alors inévitables de la solde militaire? Indépendamment des contributions extraordinaires, objets des seuls ordres sévères qu'il ait jamais donnés, il s'est appliqué à régler les finances, et vous connaissiez les succès de ses soins. Il en a confié la gestion à des mains pures et désignées par l'estime publique. Il méditait une organisation générale qui embrassât toutes les parties du gouvernement. La mort l'a interrompu brusquement au milieu de cet utile projet. Il laisse une mémoire chère à tous les gens de bien : personne ne désirait plus et ne méritait mieux d'être aimé. Il s'attachait de plus en plus à ses anciens amis, parce qu'ils lui offraient des qualités semblables aux siennes. Leur juste douleur trouvera du moins quelque consolation dans l'estime de l'armée et l'unanimité de nos regrets.

« Réunissez donc tous vos hommages, car vous ne composez qu'une seule famille, guerriers que votre pays a appelés à sa défense; vous tous, Français, qu'un sort commun rassemble sur cette terre étrangère, vos hommages s'adressent aussi, dans cette journée, aux braves qui, dans les champs de la Syrie, d'Aboukir et d'Hélio-

polis, ont tourné vers la France leurs derniers regards et leurs dernières pensées.

« Soyez honoré dans ces obsèques, vous qu'une amitié particulière unissait à Kléber, ô Caffarelli, modèle de désintéressement et de vertus, si compatissant pour les autres, si stoïque pour vous-même.

« Et vous, Kléber, objet illustre et, dirai-je, infortuné de cette cérémonie qui n'est suivie d'aucune autre, reposez en paix, ombre magnanime et chérie, au milieu des monuments de la gloire et des arts! Habitez une terre si longtemps célèbre; que votre nom s'unisse à ceux de Germanicus, de Titus, de Pompée et de tant de grands capitaines et de sages qui ont laissé, ainsi que vous, dans cette contrée d'immortels souvenirs. »

Un recueillement religieux succéda un instant aux émotions vives et profondes qu'avait produites l'orateur.

COURRIER DE L'ÉGYPTE.

Le 11 brumaire an XI eut lieu la cérémonie funèbre en l'honneur du général Desaix. Les troupes prirent les armes et se rendirent dans la plaine de Qaubbéh, où elles furent placées par des officiers de l'état-major sur le terrain qu'elles devaient occuper.

Les officiers supérieurs se rendirent ensuite, avec le général en chef, vers le cénotaphe qu'on avait élevé à l'est du dôme de la Qaubbéh, et ce fut au pied de ce cénotaphe que fut prononcé l'éloge funèbre suivant par le citoyen Fourier, secrétaire perpétuel de l'Institut.

« FRANÇAIS,

« La voix de la patrie éplorée vient encore une fois se faire entendre; elle prononce, au milieu de ce deuil triomphal, le nom de Desaix, général de division dans les armées de la république. Il parut tout à coup en Italie, dans l'un des plus grands événements de la guerre, où il semblait qu'il vînt représenter l'armée d'Égypte; il eut l'honneur de commencer la victoire, et aussitôt après il expira sur le champ de bataille.

« La vertu n'eut jamais de titres plus évidents à l'admiration et aux regrets. Desaix fut grand dans un temps fertile en actions extraordinaires, où l'intrépidité est une qualité nationale qui ne distingue personne. Il servit souvent de modèle, et eut plutôt des imitateurs que des rivaux. Comme sa modestie lui réconciliait sur-le-champ ceux que sa supériorité pouvait offenser, il n'excita jamais l'envie; bonheur rare, dont peu de grands hommes ont joui, et que la fortune accorde à quelques-uns comme une prérogative naturelle.

« On est porté à croire que, puisqu'il était homme, il ne fut point exempt de défauts; mais s'il en eut, ils échapperont à l'impartialité de l'histoire. On n'a connu de lui que des qualités estimables et de nobles sentiments. La simplicité et la bonté étaient ses habitudes naturelles. Il ne se montrait extraordinaire que dans les grandes circonstances; on le voyait intrépide à la tête des avant-gardes, infatigable et opiniâtre dans les marches, terrible dans la déroute de l'ennemi. Le reste de

sa vie coulait uniformément, et il ne conservait de sa grandeur que l'élévation des vues et du caractère.

« Il s'appliquait, dans les loisirs que lui laissait la guerre, à devenir utile pendant la paix : c'est dans ces temps plus calmes qu'il s'exerçait aux vertus civiles, s'efforçant pour ainsi dire de se confondre dans la foule des gens de bien.

« La science du gouvernement était l'objet ordinaire de ses études; mais une pente naturelle le ramenait au récit des faits militaires. Qui fut plus sensible que lui à l'honneur du nom français? Quel tribut d'admiration ne paierait-il point aujourd'hui à l'armée d'Égypte dont l'héroïque constance répond à l'attente de la patrie, sous les yeux du monde entier? Il fut heureux du moins en ce qu'il n'a connu que les triomphes de cette armée; il n'a point eu la douleur d'apprendre le crime qui lui a enlevé un chef illustre et chéri.

« Desaix connaissait les moindres détails de toutes les actions d'éclat; et lorsque la fortune lui avait refusé de participer à une victoire, il fallait du moins qu'il vît le champ de bataille; il semblait qu'il devait concourir à tout ce qui se faisait de grand et d'utile. Il eût envié de pouvoir, dans le même temps, porter nos armes au delà du Rhin, disperser les Ottomans à Héliopolis, et vaincre à Marengo ; il aurait voulu être le contemporain de tous les héros.

« L'admiration, l'amitié, et le désir d'obtenir, en l'imitant, une gloire immortelle, l'unissaient au premier général de l'armée d'Orient, qui lui accorda l'honneur

de conquérir le Saïd. Desaix fit jouir de la paix la plus profonde le pays où il porta nos armes. Homme sensible et guerrier philosophe, il regardait le bonheur de civiliser comme le seul prix digne de la victoire; il pensait que l'on doit des respects à tous les peuples, de quelque manière qu'on arrive sur leur territoire. Il avait repoussé les Mameloucks au delà des déserts et des rochers de Syène. Dès ce moment, il n'y eut plus de conquérant dans la Haute-Égypte, et il eût été difficile de reconnaître s'il était le vainqueur, ou s'il n'était point un ancien ami à qui les habitants donnaient une honorable hospitalité.

« Les lettres, qui ne perdent jamais le souvenir de ce qu'on a fait pour elles, ne laisseront point effacer sa mémoire; il les aimait, il les a servies, elles lui doivent cette sécurité inaccoutumée avec laquelle on a observé les monuments de l'ancienne Égypte, dans les lieux où jusques avant lui l'âme était partagée entre l'admiration et le sentiment du péril de la vie.

« Je ne rapporterai pas les traitements injustes qu'il éprouva de la part des ennemis, lors de son passage en Europe; il n'est pas toujours donné aux âmes communes de pouvoir offenser un grand homme, et leurs injures ne l'ont pas atteint.

« Les triomphes des armées françaises étaient tous présents à sa mémoire; et, l'âme remplie de tant de souvenirs, il pensait que l'on distinguerait difficilement ses propres actions parmi cette multitude de faits éclatants qui se trouvent accumulés et pressés dans le court intervalle de quelques années; il craignait de n'avoir

point assez fait pour vivre dans la postérité : ses regrets sont un hommage rendu à la gloire militaire de son siècle et surtout au héros qu'il avait choisi pour modèle. Desaix pensa que toutes les places de l'immortalité étaient occupées par ses contemporains, et n'osa reconnaître la sienne. Mais l'histoire ne manquera point à ses vertus. Son nom a retenti sur les rives du Rhin; il a été porté jusqu'aux rochers de la Nubie qui marquent les anciennes limites de l'empire romain; il est écrit en lettres immortelles sur la terre de Marengo, il est consacré par la douleur de la patrie et la reconnaissance empressée de tous les bons citoyens.

« Si Desaix venait à paraître au milieu de vous avec cet extérieur simple et modeste qui convenait si bien à cette âme extraordinaire, il vous dirait : « O mes amis « et mes compagnons d'armes, j'ai contemplé votre « gloire, et j'ai craint d'être oublié. Reprenez tous ces « lauriers que vous venez déposer sur ma tombe; ils « vous appartiennent, et c'est vous que ces inscriptions « honorent. Je vous reconnais, guerriers qui illustrâtes « la retraite de la Bavière, et vous qui concourûtes à la « défense de Kehl; vainqueurs d'Italie, j'ai vu sans regret « couler mon sang dans une contrée remplie de vos « souvenirs, et vous qui marchâtes avec moi dans le « Saïd, tous les succès que vous m'attribuez sont le prix « de vos travaux et de votre courage. »

« Tels furent, citoyens, les vrais sentiments de ce grand homme de guerre; il pensait avec raison que les monuments qui perpétuent la mémoire des généraux

sont des titres de gloire pour les soldats. C'est ainsi que la patrie élève des autels à beaucoup de vertus ignorées. Elle n'honore point un seul homme lorsqu'elle assemble les trophées d'un guerrier illustre ; elle célèbre moins son nom que ses grandes actions, et les mêmes hommages s'adressent à tous ceux qui ont concouru aux services éclatants qu'il a rendus. »

La préface de la *Description de l'Égypte* est un exposé des diverses époques de l'histoire de l'Égypte, des événements qui précédèrent l'expédition française, des motifs et des vues qui la firent entreprendre et la dirigèrent, de ses principales circonstances et des avantages scientifiques qui en furent le résultat. C'est une vraie préface où tout est indiqué avec ordre, netteté, élégance. Elle répand sur tout ce qu'elle touche un sérieux intérêt. Le style a l'éclat tempéré que comportait un écrit de cette sorte, d'un caractère presque officiel; et nous ne croyons pas diminuer le mérite de cette introduction si justement estimée en avouant qu'à nos yeux elle montre bien plus d'élévation dans les sentiments, de variété et d'étendue dans les connaissances, que d'originalité et de profondeur.

Fourier ne cède-t-il pas beaucoup trop aux préjugés de son temps par son extrême sévérité envers Mahomet? Il l'accuse de n'avoir pas connu toute la portée de ce qu'il faisait. Mais quel grand réformateur l'a su?

Il compare les Arabes aux Goths, aux Vandales, aux Gépides, et les appelle les *Scythes du Midi*. Mais les Scy-

thes ont-ils créé un empire? Ont-ils donné au genre humain la civilisation arabe, persane et mauresque? C'est confondre les Arabes avec les Turcs.

Le Koran est une seconde édition de l'Évangile, très inférieure sans doute à la première, relativement à l'humanité tout entière, mais fort bien appropriée aux besoins des Orientaux. Fourier reproche au Koran d'avoir arrêté par la suite l'essor du génie arabe après avoir été la première cause de ses succès. Mais n'est-ce pas là le destin de tous les grands livres, de toutes les grandes opinions, aujourd'hui paradoxes, préjugés demain? Les doctrines les plus retardataires ont commencé par être progressives, pour parler le langage du jour; et il en est des choses comme des opinions. La démocratie n'est pas toujours un progrès, et l'aristocratie en est un quelquefois. La démocratie athénienne, qui était un progrès en face des Pisistratides et des Perses, était contraire à tout progrès devant la monarchie de Philippe et d'Alexandre; et le dernier des Brutus, cet ultra sublime, avait commencé par être libéral dans la personne du premier de sa race qui était progressif, quoique aristocrate, en comparaison des fils de Tarquin. Comment Fourier, qui faisait tant de cas de l'amour de l'humanité, a-t-il oublié que la charité, introduite ou du moins propagée dans le monde par le christianisme, est le fond pratique du Koran? Et le dogme de l'unité de Dieu que Moïse et Jésus-Christ avaient déjà si fort répandu, n'est-ce pas le Koran qui l'a porté dans l'Afrique et dans l'Asie, par delà l'Indus et jusqu'à la Chine? C'est peut-

être l'islamisme qui a enlevé le plus de créatures humaines au paganisme. Il ne faut pas oublier que les Arabes ont été pendant cinq cents ans la nation la plus polie. Nous leur devons notre système de numération, les orgues, les cadrans solaires, les pendules et les montres. Ils ont une poésie, toute une littérature, une architecture admirable, une philosophie qui a bien des analogies avec notre philosophie du moyen-âge. Napoléon, dans son chapitre sur la religion de l'Égypte, a pénétré bien plus profondément que Fourier dans le génie du mahométisme.

Toutes les inductions tirées du passé tendent à faire regarder l'émancipation de la Méditerranée comme une conquête certaine du XIXe siècle. La civilisation européenne, qui, un siècle après Mahomet, ne paraissait plus dans la Méditerranée, y rentre peu à peu et de siècle en siècle y obtient une supériorité marquée. D'abord les Croisades et saint Louis y montrent le drapeau de l'Europe. Depuis, Lepante prépara Tschesmé et Tschesmé Navarin. L'expédition d'Égypte, les îles Ioniennes réunies d'abord à la France, puis à l'Angleterre, le passage des Balkans, l'établissement d'un gouvernement national en Grèce, l'occupation de l'Algerie par la France, tous ces événements révèlent assez dans leur enchaînement leur dernière conséquence et prophétisent l'avenir de la Méditerranée.

L'expédition d'Égypte n'était pas une saillie de générosité chevaleresque : elle avait pour elle des raisons positives et des calculs profonds.

D'abord, on s'était permis envers les sujets français en Égypte des violences, des extorsions, des insultes, contre les traités existants, et nulle satisfaction n'avait été donnée par Constantinople. Il fallait renoncer au commerce du Levant ou prendre quelque grande mesure pour l'assurer.

Ensuite l'Égypte échappait à la Porte. A proprement parler, c'était aux Mamelucks qu'on l'enlevait.

Fourier énumère avec soin tous les avantages attachés à l'expédition d'Égypte :

1° Commerce d'Égypte très utile à la France comme exportation et comme importation.

2° Commerce avec l'Inde, en réparant et en achevant le canal du Nil à la mer Rouge et en perçant un autre canal qui unirait le golfe Arabique à la mer Méditerranée.

3° Occupation de l'Égypte, nécessaire à la défense de l'Italie et des îles de la Méditerranée.

4° Sûreté de cette occupation, à l'abri de toute attaque imprévue et avec des défenses naturelles formidables, excepté du côté de la Syrie où mille hommes de garnison à El-Arisch sont une protection suffisante.

5° Enfin, dans l'avenir, une influence immense sur toute l'Asie-Mineure, et peut-être la civilisation de l'Afrique.

Mais la base de tout ce plan, c'est une puissance maritime qui assure une communication constante avec la France. Aussi le grand philosophe, qui est le vrai auteur de ce plan, Leibniz, le proposait-il au roi Louis XIV dont les flottes rivalisaient encore avec celles de l'An-

gleterre ; et un autre grand philosophe, Kant, ne voyant pas à l'expédition du général Bonaparte sa condition nécessaire, n'y crut pas, et pensa que l'expédition était dirigée contre le Portugal[1]. C'est en effet le défaut d'une marine suffisante qui fit échouer notre entreprise. La France fit les plus grands efforts pour donner à Brueys une superbe flotte qu'il perdit à Aboukir. Elle en équipa une seconde, fort belle encore, que l'incapacité de Gantheaume rendit inutile.

Il est certain qu'une expédition et une colonisation française en Égypte ne peuvent réussir qu'autant qu'on sera libre du côté de la mer. Mais, cette difficulté vaincue, il était aisé de se maintenir en Égypte. Bonaparte avait fait la conquête ; c'était à Kléber à la garder. Tel était aussi le premier projet de Kléber, consigné dans sa lettre au directoire, du 26 septembre 1799, lettre où il propose et promet, tout en traitant avec le Grand-Seigneur, de conserver l'Égypte à des conditions avantageuses. La bataille d'Héliopolis, gagnée par six mille hommes contre quatre-vingt mille, prouve le peu de crainte que devaient inspirer les diversions parties de Constantinople et opérées par des troupes orientales. L'expédition de la Haute-Égypte jusqu'aux cataractes, où l'on eut d'abord à combattre, sur une grande étendue de pays, les révoltes des indigènes, les troupes de Mourad et l'armée de la Mecque, n'employa pas plus de six mille hommes. Du côté de la Syrie, le fort El-Arisch

1. Voyez plus haut en ce volume l'article : *Kant dans les dernières années de sa vie*, p. 13 et 14.

avec une garnison d'un millier d'hommes suffisait. Mourad-Bey soumis, la Haute-Égypte exigeait à peine une garnison de six cents hommes à Siène ou à Eléphantine. De Siouth à Alexandrie, il n'y eut d'autre mouvement d'insurrection que celui du Kaire, et la justice terrible et bien entendue qu'en fit Kléber, assura l'ordre pour longtemps. Le reste était l'affaire d'une administration à la fois vigoureuse et paternelle; aussi à la mort de Kléber tout nous souriait en Égypte, et jamais ce grand pays n'avait été aussi heureux ni aussi tranquille.

Menou, incapable comme officier, ne l'était pas comme administrateur, et sous son gouvernement l'Égypte fut encore très florissante. Estève rédigea un plan de finances qui enrichit le trésor sans opprimer le peuple. Une commission fut formée pour rédiger un code de lois approprié aux mœurs et à la religion des Égyptiens. Un tribunal suprême fut même institué au Kaire pour maintenir la religion dans toute sa pureté. Partout les canaux d'irrigation, si longtemps négligés, furent nettoyés, et, par ce moyen, les eaux mieux distribuées et les campagnes mieux arrosées. Plusieurs tributs errantes d'Arabes furent fixées par des cessions de terre. Le Kaire devint une ville européenne. De belles places, des rues bien alignées s'élevèrent comme par enchantement. Déjà du temps de Bonaparte, Menou avait épousé une femme de Rosette et la traitait à la française. Cette conduite tourna la tête aux femmes musulmanes, qui rêvèrent un changement dans les mœurs, et signèrent une demande au sultan Kébir pour obtenir que leurs maris les traitas-

sent comme Abdallah-Menou traitait sa femme. Peu à peu toutes les femmes furent pour nous, et il y eut un très grand nombre de mariages de Français avec des Égyptiennes.

N'oubliez pas qu'on pouvait se recruter avec des Cophtes, des Grecs (Corfou était à nous), des Syriens et des noirs de Darfour et de Sennâr.

Enfin une bonne diplomatie eût pu laisser entrevoir à la Russie vers le Caucase quelque compensation à notre conquête de l'Égypte.

C'est la mort de Kléber, l'insuffisance de Menou, et l'impatience du parti du retour qui ont perdu l'expédition. Le choix de Menou comme général en chef est vraiment incroyable. Il fut porté au commandement comme le plus ancien, raison déplorable qui atteste seulement la jalousie des généraux entre eux. Le tort de Bonaparte, mais il est grand, est d'avoir maintenu et approuvé la nomination de Menou. Le départ de Desaix a été une calamité pour l'armée d'Égypte.

Bonaparte prouve sans réplique que l'Égypte bien gouvernée pouvait se suffire sans secours étrangers; que ce n'est pas une forteresse ni une île stérile, mais un immense pays qui peut vivre sur lui-même. D'Eléphantine au Kaire, la vallée du Nil a cent trente lieues de longueur et souvent cinq de largeur; du Kaire à la mer cinquante lieues; de la Tour-des-Arabes à Péluse au moins soixante lieues.

L'armée d'Égypte, au moment de son débarquement, était de trente mille hommes; elle fut augmentée de

trois mille avec les débris de la flotte de Brueys ; elle avait pu recevoir un millier d'hommes de renfort.

Lorsqu'aux mois d'octobre et de novembre 1801, elle revint en France, elle y ramena vingt-sept mille hommes, dont vingt-quatre mille appartenaient à l'armée. Elle n'avait donc perdu, pendant trois années entières, que neuf mille hommes morts aux hôpitaux ou sur le champ de bataille.

L'Égypte, au rapport des historiens arabes, comptait, à la conquête d'Hamrou, vingt millions d'habitants, sans doute en y comprenant les oasis. Elle en avait un peu moins de trois millions, quand l'expédition française eut lieu.

Elle nourrissait Rome et nourrit encore aujourd'hui Constantinople. Elle sert d'intermédiaire à l'Afrique et à l'Asie. Il vient au Kaire des caravanes de l'Abyssinie, de l'intérieur de l'Afrique et de pays en rapport direct avec le cap de Bonne-Espérance et le Sénégal. Il en arrive de Maroc, de Fez, de Tunis, d'Alger, de Tripoli, qui vont à la Mecque. Il en arrive enfin de l'Arabie et de la Syrie, qui mettent l'Égypte en communication avec la Perse et l'Inde. La mer Rouge est comme un canal entre l'Égypte et l'Inde. L'Égypte pourrait redevenir le principal entrepôt pour le commerce de l'Inde avec l'Europe. La possibilité de la reconstruction du canal de Suez étant résolue, Kosséir, Suez et Alexandrie deviendront des villes de premier ordre. Le port d'Alexandrie est admirable.

Tout conquérant doit respecter ou prendre la religion

du pays. Depuis Montesquieu on comprend enfin la conduite d'Alexandre en Égypte. Les rapports du paganisme grec et du paganisme égyptien permettaient à Alexandre d'adorer Ammon sans renoncer à Jupiter. En Perse, il ne trouva pas Jupiter-Ammon, et il fut presque réduit à abjurer; ce qui le rendit cher à la Perse, mais mécontenta les Macédoniens, dont peu à peu il parvenait à se passer. A la fin du XVIIIe siècle, il y avait dans tous les esprits, en France, un système de naturalisme avec un Dieu abstrait par-dessus, ce qui ressemble beaucoup au mahométisme. Bonaparte, qui se respectait et songeait à la France, n'abjura pas; mais il professait la plus profonde vénération pour le prophète. Si Abdallah-Menou eût été Alexandre, son abjuration, qui ne fut que ridicule, aurait pu lui assurer un grand empire. Au reste, la civilisation par la conquête est toujours inférieure à celle que produit l'apparition d'un grand homme indigène comme Mahomet ou Confucius; il faudrait à l'Égypte un homme de génie, de race arabe et musulman, un réformateur qui se prétendrait orthodoxe et ne choquerait point les masses, qui en même temps innoverait assez pour soulager leurs besoins, souvent en contradiction avec leurs croyances. Il n'y a qu'un homme de l'Orient qui puisse agir sur l'Orient; il n'y a qu'un Arabe qui puisse recréer la nation arabe, si toutefois les nations sortent du tombeau, et si d'anciens acteurs peuvent reparaître sur la scène du monde. Mais à défaut de cet homme ou en l'attendant, une expédition française en Égypte n'était nullement un rêve, et Fourier, et après lui Napoléon, ont

parfaitement établi, avec la possibilité du succès, les solides avantages qui y étaient attachés.

Nous nous sommes trop arrêté sur la Préface de la *Description de l'Égypte* pour qu'il ne nous soit pas permis d'ajouter quelques mots sur l'ouvrage même auquel elle se lie intimement.

On peut distinguer ce grand ouvrage en deux parties, l'une descriptive, l'autre systématique. La première est au-dessus de tout éloge, et malgré quelques défauts inévitables, nés de la précipitation et du premier enthousiasme, on peut dire que c'est un monument immortel qui restera à jamais la base de tous les travaux ultérieurs sur l'Égypte ancienne et moderne. Quant à la partie systématique, elle est fort inférieure à la première, et on n'y peut méconnaître l'empreinte de la mauvaise philosophie et de la mauvaise archéologie du temps.

La philosophie du temps était athée, panthéiste, matérialiste. Or, la religion égyptienne est en grande partie fondée sur des phénomènes physiques et astronomiques. De là l'enthousiasme pour cette religion proclamée la religion par excellence, la religion primitive. De là encore les monuments égyptiens placés à une antiquité infinie, et tous les récits de la Genèse ébranlés.

M. Letronne m'a assuré tenir de la bouche de M. Mongez que Monge, avec lequel il était très lié, débarquant avec Bonaparte à Fréjus au retour d'Égypte, lui écrivit de Fréjus même un billet de quelques lignes où, au lieu de lui donner des nouvelles de toutes les personnes de l'expédition qui lui étaient chères, il lui mandait

qu'ils avaient trouvé en Égypte des zodiaques auxquels Fourier donnait plus de quinze mille ans d'antiquité.

Ce qui charmait surtout nos philosophes, c'est l'analogie trompeuse de la religion de l'Égypte avec la religion juive et la religion chrétienne qu'elle semblait expliquer.

Plus tard la critique a démontré : 1° que le théisme juif est précisément l'opposé du panthéisme égyptien, et que tous ces rapprochements des douze signes du zodiaque et des douze apôtres, d'Osiris, d'Isis et d'Orus avec Dieu, la Vierge et le Christ sont des folies au-dessous des légendes les plus absurdes; 2° que la ressemblance même de la mythologie égyptienne et de la mythologie grecque est plus apparente que réelle, que la mythologie grecque peut bien avoir été égyptienne dans quelques-uns de ses éléments primitifs, mais que son caractère général n'a rien à voir avec celui de l'art et de la religion des Égyptiens; 3° que si la Grèce a en effet emprunté quelque chose à l'Égypte, elle le lui a rendu avec usure, et qu'il y a beaucoup de grec et même du grec des Ptolémées dans plusieurs des prétendues antiquités de l'Égypte; 4° que le zodiaque de Dendérah, ce chef-d'œuvre si vanté de l'antique astronomie égyptienne, est une puérilité assez moderne; 5° que l'Égypte est bien inférieure à l'Inde dont la civilisation est bien plus riche et bien plus avancée, particulièrement dans les sciences et dans les lettres. En un mot, l'Égypte a sans doute été un puissant empire, mais un empire purement africain.

L'Institut d'Égypte était composé de savants très habiles en mathématiques, en chimie, en physique, mais il ne possédait pas d'érudit véritable. Tout le monde improvisa de l'archéologie sur les riches données qui se présentaient de toutes parts; et au lieu de se borner à recueillir des faits, sans chercher d'abord à les expliquer, on se mit à bâtir à la hâte des systèmes. Il faudrait qu'un homme courageux et éclairé, M. Letronne par exemple, osât donner une édition nouvelle de l'ouvrage sur l'Égypte, qui contiendrait pour l'antiquité les descriptions des monuments et les faits, et retrancherait impitoyablement les hypothèses arbitraires. Au reste, malgré toutes ses imperfections, la *Description de l'Égypte* n'en est pas moins un travail immense et un admirable monument. Ce qui rachète, ce qui domine tout, c'est l'enthousiasme sincère pour cet ancien monde qu'on vient en quelque sorte de retrouver; c'est la patience passionnée qui amasse, au prix du sang, d'innombrables matériaux; c'est cette ardeur généreuse qui, ayant conquis si chèrement de pareils trésors, les admire trop pour être capable de s'en bien rendre compte. *La Description de l'Égypte*, avec la préface de Fourier qui en représente les qualités et les défauts, est donc assurément un fort bel ouvrage, mais tel que le comportait l'état de la critique à la fin du XVIIIe siècle.

NOTE TROISIÈME [1].

M. FOURIER, PRÉFET DE L'ISÈRE.

Au retour d'Égypte, Fourier voulait rester à Paris pour reprendre et poursuivre ses anciennes études, et il demandait à être employé dans l'instruction publique qu'on organisait alors. Le premier consul lui fit offrir par Berthollet la préfecture de l'Isère. Cette offre était un ordre, et, le 2 janvier an XI, il fut nommé à cette place qu'il occupa jusqu'en 1815. En 1808, l'empereur le nomma baron avec dotation.

Le grand travail auquel Fourier a attaché son nom pendant sa préfecture de l'Isère est le desséchement des marais de Bourgoin. Imaginez d'immenses marécages qui s'étendent jusque dans trente-sept communes et forment des terrains vagues, dangereux par l'air infect qu'ils exhalent, et à peu près inutiles à tous les riverains. Depuis Louis XIV, le gouvernement avait plusieurs fois entrepris d'assainir ces terrains et de les rendre à l'agriculture. A diverses époques, cette opération avait été reprise sans pouvoir être terminée, à

1. Nous devons les éléments de cette note à l'obligeance de M. Augustin Périer qui, après avoir suivi les cours de Fourier à l'École polytechnique, avait formé avec lui à Grenoble des relations intimes qui ont duré jusqu'à sa mort.

cause des prétentions contraires de toutes les communes riveraines et du conflit des intérêts opposés. Il ne s'agissait pas moins que d'amener toutes ces communes à des sacrifices mutuels dont elles ne voyaient pas l'avantage immédiat, et qu'elles se rejetaient les unes sur les autres. Fourier fut obligé de négocier avec chaque commune et presque avec chaque famille, et ce ne fut qu'à force de raison et de bonté, surtout au moyen d'une patience à toute épreuve, qu'il parvint à obtenir le concert nécessaire à une pareille opération. M. Augustin Périer, qui était sur les lieux, et qui connaît particulièrement cette affaire, nous a paru, en 1831, encore tout pénétré d'admiration pour le talent déployé par Fourier dans cette négociation.

Il fallait faire régler la quotité de terrain qui serait remise à chaque commune après le desséchement, ainsi qu'un grand nombre de conditions accessoires. Ce traité eut lieu le 7 août 1807.

Trente-sept conseils municipaux reconnaissant en même temps le bienfait de l'intervention paternelle de l'administration, adoptant les mêmes bases pour le règlement de leurs intérêts, trente-sept maires comparaissant à la fois et parfaitement d'accord pour souscrire une transaction en 28 articles, attestent la sage et forte influence de l'administrateur, exercée dans l'utilité réelle de cette nombreuse population.

Le desséchement des marais de Bourgoin, terminé en 1812, a livré des terrains immenses à l'agriculture, créé de riches pâturages, et mis de riches moissons à la

place de semences de mort. Franklin eût envié un pareil résultat, et pour l'obtenir il ne fallait pas moins qu'une grande réputation de lumières et de justice, une patience, une adresse, et, pour ainsi dire, un charme de bienveillance digne du sage Américain.

Un travail moins important, mais encore fort utile, est la route nouvelle que traça Fourier pour aller directement de Grenoble à Turin, par le Lantaret et le Mont-Genèvre, et qui devait, en formant une communication facile entre Lyon et Turin, rapprocher la France et l'Italie. L'ancienne route était beaucoup plus longue, mais elle enrichissait des populations que l'entreprise de la route nouvelle alarmait, et qui avaient auprès du gouvernement un zélé défenseur dans leur compatriote, M. Crétet, ministre de l'intérieur. Après s'être inutilement adressé au ministre, Fourier prit le parti de faire présenter un mémoire à l'empereur par une députation de l'Isère; mais il se garda bien de rédiger un long mémoire; il savait qu'il ne fallait pas demander beaucoup d'instants à celui qui avait l'Europe à gouverner, et il savait aussi qu'on pouvait se fier à sa pénétration merveilleuse. La note, présentée par quelques notables de l'Isère, n'avait pas plus d'une page; elle contenait, nettement indiqués, les avantages de la route nouvelle et les moyens de l'exécuter : une petite carte y était jointe. Deux jours après la présentation de cette requête, elle était accordée. L'empereur avait vu, il avait compris; à l'instant même toutes les résistances du ministre avaient été vaincues, et l'ordre de procéder à l'exécu-

tion de la nouvelle route envoyée au préfet de l'Isère.

Le département de l'Isère avait consacré près de deux millions à cette belle entreprise, que les événements de 1814 sont venus interrompre. Le Piémont se refusa naturellement à ouvrir ses frontières de ce côté; mais l'Isère espère que le gouvernement français n'oubliera pas ses sacrifices, et rendra la route complétement praticable aux voitures jusqu'à Briançon. Cette route, suspendue pendant l'espace d'une lieue sur le flanc d'une montagne où la main du mineur pouvait seule la tracer, s'enfonce dans le sein des rochers, sous deux immenses galeries qu'éclairent de distance en distance des ouvertures latérales pratiquées dans l'épaisseur du roc. Le pays voit avec douleur ce superbe travail s'altérer chaque jour faute des réparations nécessaires.

Indépendamment du desséchement des marais de Bourgoin et de l'ouverture de la route du Mont-Genèvre, qui suffiraient pour recommander son administration, Fourier sut faire exécuter des travaux considérables pour les chemins vicinaux; travaux qui, dans l'absence d'une législation précise, étaient presque entièrement dus à l'action personnelle de l'administrateur en chef.

Tels sont les services effectifs et matériels qui marqueront longtemps le passage de Fourier dans l'Isère. Mais il est un travail d'une tout autre nature, qui exigeait au plus haut degré et qui fit paraître toutes les ressources de son esprit, les nobles et aimables qualités de son cœur. Napoléon avait le principe opposé à celui

de Coblentz et des Jacobins : au lieu de se faire un parti en France et encore de l'épurer toujours et de le réduire, il voulait fondre tous les partis dans le commun attachement à son gouvernement et peu à peu à sa personne. Fourier était fait tout exprès pour être l'instrument d'un pareil plan. La tâche était digne de lui, mais elle n'était pas facile dans l'Isère. Le Dauphiné, pays de parlement, possédait de vieilles traditions de liberté qui lui firent embrasser avec ardeur la révolution française; on se rappelle et l'assemblée de Visille, et la conduite d'une partie considérable de la noblesse dauphinoise, et Mounier, et Duport, et Barnave. Mais l'habitude même de la liberté sauva le Dauphiné de l'enivrement révolutionnaire, et on a remarqué que cette province si libérale avait été très modérée. On avait résisté aux folies de la république : on accueillait assez froidement l'empire. En général, il n'y a pas d'enthousiasme dans le Dauphiné, et c'est surtout la liberté pratique que l'on aime. Chacun y tient à ses opinions et veut qu'on les respecte. Fourier trouva là bien des républicains qui voyaient l'empire de mauvais œil, et bien des nobles qui, retirés dans leurs châteaux, entravaient sourdement la marche du gouvernement. L'art de Fourier fut de les rallier peu à peu à la cause de l'empereur, qui était alors celle de la France. Ce n'était point du tout un administrateur dans le sens ordinaire, bureaucrate et paperassier : il écrivait très peu, mais il voyait beaucoup de monde, parlait à chacun le langage de sa position et de son intérêt. Homme nouveau, il lui était aisé de

s'attacher le parti populaire; homme aimable, il séduisait le parti aristocratique; et, sans descendre à des feintes indignes de lui, il trouva, dans d'habiles ménagements, le secret de gagner le clergé. Bientôt les partis, qui jusqu'alors avaient vécu dans cet éloignement fâcheux où les préjugés et les inimitiés se nourrissent de l'ignorance, attirés à la préfecture, apprirent à se connaître, et finirent par déposer leurs ressentiments sous la main d'une autorité éclairée. Fourier, en obligeant tout le monde, conquit tout le monde au gouvernement nouveau. L'empereur étonné lui demandant un jour comment il s'y prenait pour conduire des esprits si difficiles : « Rien de plus simple, répondit « Fourier : je prends l'épi dans son sens, au lieu de le « prendre à rebours [1]. »

Il vivait beaucoup avec la noblesse. C'était son devoir, car il fallait clore la révolution et unir tous les membres de la grande famille française. Il rendit souvent à des émigrés d'importants services qu'il était quelquefois forcé de déguiser pour ne pas trop effaroucher le parti contraire. Un jour, on allait vendre, sur la mise à prix de 40,000 francs, un bien d'émigré qui en valait le triple. L'émigré, nouvellement rentré, alla voir le préfet et lui confia qu'à la rigueur il pourrait bien se procurer les 40,000 francs, mais que l'enchère irait beaucoup plus haut, et qu'il allait perdre la seule occasion de recou-.

1. Nous tenons ce mot de M. Bérenger, alors avocat général à la Cour impériale de Grenoble, longtemps député de la Drôme, aujourd'hui membre de l'Institut et de la Cour de cassation.

vrer à bon marché son ancienne propriété. La vente sur enchère devait se faire le lendemain à huit heures; il y avait toujours une heure ou deux de grâce pour laisser arriver le monde et s'accroître le nombre des acheteurs. Fourier s'y transporta à huit heures précises, et là, au bout d'un quart d'heure, sous prétexte de faire exécuter la loi, et en feignant beaucoup de mauvaise humeur contre les acheteurs en retard, il ordonna à l'huissier de commencer la vente, quand il n'y avait à peu près personne dans la salle. L'émigré eut donc aisément son bien pour 40,000 francs. D'ailleurs Fourier s'était assuré que cela ne serait pas mal vu du public, cet émigré jouissant de l'estime et de l'affection générale [1].

Souvent, malgré le plan conciliateur du maître, il arrivait du bureau du ministre des ordres sévères; Fourier les recevait et ne les exécutait pas. Il laissait le ministre écrire lettre sur lettre, et sans rien contester il ne faisait que ce qui lui paraissait convenable. Ainsi, à l'époque où la levée des gardes d'honneur menaçait les anciennes familles d'être violemment privées de tous les jeunes gens qu'elles n'avaient pas destinés à la carrière militaire, il sut éluder avec adresse les ordres rigoureux qu'il avait reçus, et procurer le contingent demandé en y faisant concourir, à l'aide de sacrifices pécuniaires, ceux qui, par leur situation sociale et leurs opinions politiques, répugnaient trop au service personnel. Il eut le talent de composer le contingent du

1. Ceci nous vient de M. Millon et de sa fille, proches parents de Fourier.

département de l'Isère de volontaires pris dans des conditions convenables, et qui furent équipés par des subventions spontanément confiées à l'administration; en définitive, il y eut des gardes d'honneur qui satisfirent aux besoins de l'État, sans épuiser les familles.

Quand il voulait une chose, il savait y intéresser tout le monde et prendre chacun par où il était prenable. Il s'adressait à l'amour-propre de celui-ci, à la bonté de celui-là, aux défauts et aux bonnes qualités de tous ceux dont il avait besoin, et sans violences comme sans écritures il vous conduisait si bien qu'on avait l'air d'agir ou plutôt qu'on agissait avec la sincérité et la vivacité de zèle qu'on aurait mise à ses propres affaires. M. Augustin Périer nous en a cité plusieurs exemples, entre autres celui d'un bal que la ville de Grenoble donna à Monsieur, depuis Charles X. Personne, d'abord, dans le parti libéral, ne voulait aller à ce bal, et toute la ville finit par s'y rendre et même par s'y amuser.

Non-seulement Fourier avait la confiance absolue de l'Isère pour tout ce qui regardait les affaires publiques, mais chacun s'empressait de le consulter sur ses affaires privées. Fourier accueillait toutes les confidences, et prodiguait à tout le monde, avec une bonté inépuisable, les trésors de sa longue expérience des hommes et des choses. En un mot, avec des lumières, de l'esprit et de la bonté, il résolut le problème de l'administration, beaucoup faire sans se donner un grand mouvement.

Cependant les occupations du préfet n'empêchaient

pas les méditations du savant; et après avoir terminé rapidement toutes les affaires, retiré dans son cabinet solitaire, Fourier mettait en ordre ses papiers sur l'Égypte, poursuivait le développement de ses méthodes analytiques, et jetait les fondements de la théorie de la chaleur. C'est dans une campagne, près de Grenoble, qu'il écrivit sa célèbre introduction au grand ouvrage sur l'Égypte, au sujet de laquelle M. de Fontanes lui écrivit qu'*il avait su réunir les grâces d'Athènes à la sagesse d'Egypte*. Il avait trouvé à Grenoble les deux frères Champollion auxquels il donna le goût des études égyptiennes, et on lui doit peut-être Champollion qui pourtant était destiné à porter le coup mortel à l'antiquité du Zodiaque de Dendérah si chère aux savants de l'expédition.

Terminons cette note en répétant que Fourier avait su se concilier l'estime et l'affection des hommes de toutes les classes et de toutes les opinions dans un pays qui ne se montre pas facile à accorder ces sentiments, mais qui sait y rester fidèle quand on y a de justes droits. Aussi, depuis quinze ans qu'il était éloigné de l'Isère, Fourier n'avait pas cessé de recevoir, dans les situations diverses où il s'était trouvé, les témoignages empressés de la reconnaissance et du profond intérêt que lui conservaient ses anciens administrés, et sa mort prématurée a excité parmi eux des regrets unanimes. La famille Périer est toute pleine de sa mémoire. M. Aug. Périer ne nous a jamais parlé de son illustre ami sans une véritable émotion. M. Bérenger, ancien

avocat général à la cour de Grenoble, a consacré à l'éloge de Fourier, comme préfet de l'Isère, une page remarquable de son ouvrage sur l'*Administration de la justice criminelle.*

NOTE QUATRIÈME.

1814 A 1815. LES CENT JOURS. BUREAU DE STATISTIQUE DE LA PRÉFECTURE DE LA SEINE. L'ACADÉMIE DES SCIENCES. L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

En 1814, à la première restauration, Fourier se trouva en quelque sorte sous la protection du bien qu'il avait fait; les nobles et les émigrés, qu'il avait ou ménagés ou servis sous l'Empire, le soutinrent auprès de la nouvelle dynastie. Mais il fut bien embarrassé lorsqu'il apprit que l'on dirigeait Napoléon sur l'île d'Elbe par Grenoble. Que serait-il devenu en face du général de l'armée d'Égypte, du premier consul de la république française, de l'empereur auquel il devait tout? Il éluda habilement le danger en écrivant au préfet de Lyon, qu'il ne pouvait répondre de son département et particulièrement de Grenoble, si l'empereur passait de ce côté. Son embarras fut bien plus grand encore, quand l'échappé de l'île d'Elbe s'avança sur Grenoble. Fourier regardait cet événement comme un très grand malheur; il voyait une guerre universelle inévitable, l'impossibilité de résister, le peu de fruits que la France et la civilisation pou-

vaient gagner à tout cela, et sans aimer les Bourbons il leur fut fidèle. Sa conduite fut de tout point celle du digne général Marchand. Il fit une proclamation modérée, mais loyale, et quitta Grenoble par une porte quand Napoléon y entrait par l'autre. Celui-ci se mit dans une colère extrême en apprenant la conduite de Fourier. Il le fit chercher et voulut l'entendre. L'entrevue eut lieu sur la route de Lyon, dans une mauvaise auberge. Fourier n'était pas sans inquiétude, quand le général Bertrand l'introduisit dans une chambre où Napoléon était étendu par terre sur des cartes, un compas à la main : « Eh bien, Fourier, lui dit l'empereur en se relevant, « vous vouliez donc aussi me faire la guerre! Comment « avez-vous pu hésiter entre les Bourbons et moi? Qui vous « a fait ce que vous êtes? Qui vous a donné vos titres? « Comment avez-vous pu croire que jamais les Bourbons « pourraient adopter un homme de la révolution? » Ce début n'annonçait rien de favorable; mais Napoléon connaissait trop et sa position et la nature humaine pour ne pas être indulgent, et il ajouta : « Allons, après ce « qui s'est passé, vous ne pouvez plus retourner à Gre- « noble; je vous nomme préfet du Rhône. » C'était une singulière manière de se venger. Cependant jamais conduite ne fut plus raisonnable et plus politique; car Fourier fut aussi bon préfet dans le Rhône qu'il l'avait été dans l'Isère. Mais le génie de Napoléon ne pouvait rien contre une situation fausse. La coalition européenne s'avançait, tandis qu'à l'intérieur l'ancien parti républicain, qui n'avait rien appris et beaucoup

oublié, ne consentait à servir le gouvernement qu'en l'entraînant dans ses voies; et l'empereur, qui avait trouvé toute la France mécontente des Bourbons, ne retrouvant pas non plus sa France impériale, était forcé, contre tous ses instincts et toutes ses habitudes, de donner la main à un parti qu'il détestait et qu'il méprisait. On essayait donc un peu de jacobinisme. Carnot, grand au Comité de salut public, déplacé dans la France nouvelle, était ministre de l'intérieur. Il donna au préfet de Lyon des ordres d'une rigueur bien superflue; il voulait que non-seulement on surveillât les *royalistes*, mais qu'on fît parmi eux des arrestations nombreuses. Fourier avait marché avec son siècle : il ne se prêta point à ce recrépissement de terrorisme, et refusa de renouveler en 1815 le régime de violence qui avait pu être nécessaire à la révolution pour faire son œuvre, mais qu'elle avait décrié et usé. Carnot mécontent envoya à Lyon un commissaire extraordinaire qui se plaignit vivement à Fourier de sa tiédeur à exécuter les ordres de Paris. « Mon« sieur le commissaire extraordinaire, lui répondit « Fourier, c'est à vous à vous charger des mesures « extraordinaires. Je suis tout prêt à mettre à votre dis« position la force armée; quant à moi, il ne m'appar« tient pas de sortir du cercle de mes attributions. » Le commissaire extraordinaire ne manquait pas de lui représenter le danger des réunions royalistes : « Hé, mon « Dieu! je connais toutes ces réunions, disait Fourier; « tout s'y passe en bavardages ridicules. Si vous voulez « frapper des vieillards, des femmes ou quelque étourdi

« sans expérience, vous aurez l'air d'avoir peur, vous « augmenterez les mécontents, et vous ferez ce que « l'empereur ne doit pas vouloir faire, une adminis- « tration révolutionnaire. » Fourier était bien sûr d'être en cela d'accord avec l'empereur; mais il ne l'était point avec son gouvernement, et M. le commissaire extraordinaire lui fit entendre assez clairement que sa conduite ne convenait point au ministre : « Je le « sais, répondit Fourier, et ma démission est prête. » Aussi fut-il bientôt remplacé par un homme à la hauteur des circonstances [1]. La révocation de Fourier est du 1er mai. Il vint alors habiter Paris. Sur ces entrefaites arriva la bataille de Waterloo, la dernière chute de Napoléon et la seconde restauration [2].

On peut se faire une idée de la situation de l'ancien préfet de l'Isère, devenu tout récemment préfet du Rhône de la main de Napoléon, au milieu des violences de la réaction de 1815 et de 1816. Il songea un moment, dit-on, à quitter la France et à accepter l'asile que lui offrait l'Angleterre. Il n'avait pas devant lui plus de vingt mille francs. Le traitement considérable qu'il avait eu pendant longtemps avait été dépensé en expériences de physique et en bonnes œuvres envers sa famille. Le baron de l'Empire se trouva donc fort mal à son aise. Heureusement il rencontra dans M. de Chabrol, préfet du dépar-

1. M. Pons de l'Hérault, le même qui fut quelque temps préfet du Jura dans les premiers mois de la révolution de 1830.

2. Nous devons ces détails peu connus à Fourier lui-même ainsi qu'à M. Champollion-Figeac, qui était alors à Grenoble dans l'intimité de Fourier, et prit une part active aux événements des Cent Jours.

tement de la Seine, son ancien élève à l'École polytechnique et son compagnon en Égypte, un ami puissant qui vint à son secours. M. de Chabrol lui donna la direction supérieure d'un bureau de statistique à la préfecture de la Seine, qui, sans exiger de lui une grande assiduité, lui rapportait quatre ou cinq mille francs et le mit à l'abri de la misère. C'est de ce bureau que sont sortis les beaux travaux de statistique qui ont tant honoré l'administration de M. de Chabrol.

La statistique sérieuse a deux conditions : 1° que les renseignements soient d'une parfaite exactitude; 2° que le nombre des faits observés soit très grand. En effet, dans le premier cas, les chiffres, ne représentant pas des faits, n'ont aucune valeur; et dans le deuxième, les inductions qu'on voudrait tirer de faits trop peu nombreux seraient arbitraires : il faut pouvoir opérer sur de grands nombres pour que la part du hasard soit petite. Or, en Égypte, les renseignements ne pouvaient être assez certains, et dans l'Isère les nombres étaient trop bornés. A Paris, les deux conditions exigées pouvaient être remplies. Fourier y appliqua le calcul des probabilités à de très grands nombres, rigoureusement constatés. Le premier résultat du travail du bureau de statistique furent les *Recherches statistiques sur la ville de Paris et le département de la Seine*, ou Recueil de tableaux dressés et réunis d'après les ordres de M. le comte de Chabrol, conseiller d'État, préfet du département; Paris, 1821, in-8°. L'ouvrage est précédé de notions générales sur la population, où Fourier expose avec précision et lucidité

les règles de critique qui doivent présider à ces recherches, et sur lesquelles avaient été faits les tableaux dont se compose ce recueil. Toutes les causes qui agissent sur la population, la diminuent ou l'augmentent, y sont déterminées, et leur action calculée. Mais ce n'était là qu'une esquisse d'une œuvre plus importante. M. de Chabrol se proposait de publier régulièrement les résultats des travaux du bureau de statistique, et d'élever un monument au département qu'il administrait, à l'économie et à l'hygiène publiques. Le premier volume de ce beau travail parut en 1823 sous le même titre que l'écrit qui lui avait servi de préambule. C'est un grand in-4° qui comprend toutes les matières auxquelles pouvait s'appliquer l'observation dans le département de la Seine pendant les années écoulées depuis la première publication. Il a pour introduction un mémoire sur la population de la ville de Paris depuis la fin du XVII° siècle jusqu'à l'année 1821. Il parut un second volume en 1826, et un troisième en 1829. Ces deux derniers volumes renferment deux mémoires de Fourier, l'un *sur les résultats moyens déduits d'un grand nombre d'observations;* l'autre, *sur les résultats moyens et sur les erreurs des mesures.* Les principes développés dans ces deux importants mémoires ont servi de base à la statistique, et l'ont en quelque sorte élevée au rang et à la dignité d'une science en lui donnant une méthode rigoureuse.

C'est aussi dans les mêmes vues du bien public que Fourier écrivit son Rapport sur les établissements appelés *Tontines*, Paris, 1821, in-4°.

Depuis 1815, il avait pris la ferme résolution de ne se plus occuper que de travaux scientifiques. Il lut plusieurs mémoires à l'Académie des Sciences, et s'y présenta le 27 mai 1816. L'Académie le nomma, mais le roi Louis XVIII refusa de ratifier cette élection. On ne pouvait à la cour lui pardonner la préfecture du Rhône pendant les Cent Jours. Il est juste de rendre hommage à la conduite de M. Dubouchage, gentilhomme du département de l'Isère, alors ministre de la marine, qui autrefois avait eu à se louer de Fourier et qui ne l'abandonna pas dans cette circonstance. Il fit sentir au roi, en conseil des ministres, tout ce qu'une pareille mesure avait d'injuste envers le plus modéré des hommes ; et, le 5 septembre étant survenu, le nouveau ministre de l'intérieur, M. Lainé, secondé par M. Dubouchage, finit par désarmer le roi Louis XVIII. L'Académie des Sciences ayant choisi une seconde fois Fourier à l'unanimité, le 11 mai 1817, en remplacement de M. Rochon, la nouvelle nomination fut confirmée. C'est encore par M. Lainé, et grâce à ses bons offices, que plus tard, à la mort de Delambre, M. de Richelieu fit confirmer par le roi la nomination de Fourier à la place de secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences pour les sciences mathématiques. Depuis nulle contrariété ne troubla sa vie. La place de secrétaire perpétuel, jointe à celle qu'il conserva à la préfecture de la Seine, lui permit de vivre honorablement. La Société royale de Londres et d'autres Sociétés étrangères l'inscrivirent sur leur liste. L'Académie Française, en 1826, l'appela dans son sein pour succéder à

M. Lemontey; et, après la mort de Laplace, il fut nommé à la présidence du conseil de perfectionnement de l'École polytechnique.

Fourier avait beaucoup aimé le monde, et il y était très aimable. On se demandait comment il avait pu acquérir ce ton, ces manières, cette aisance supérieure, lui qui sortait d'une congrégation de moines. Sa conversation était remplie d'intérêt. Il avait dû être très bien dans sa jeunesse. Il était petit, mais bien fait; il avait les traits les plus fins, une belle tête et de beaux yeux. Comme tous les hommes distingués, il avait toujours aimé et recherché la société des femmes. Mais l'âge survenant, il se renferma peu à peu dans la retraite. Il aimait à y recevoir des jeunes gens dont il encourageait les travaux, et qui sont devenus des hommes du plus grand mérite. Il suffit de citer M. Navier, de l'Académie des Sciences, M. Dirichlet, aujourd'hui professeur de mathématiques à l'université de Berlin; M. Pouillet, élève de l'École normale, professeur de physique à la Faculté des Sciences; M. Duhamel, répétiteur à l'École polytechnique, etc.

Aussitôt qu'il l'avait pu, il avait été utile à toute sa famille. Il avait à Paris un frère de père qui faisait un petit commerce et y réussissait médiocrement. Plus d'une fois Fourier releva la modeste boutique, et même, à la fin, il fit une rente à ce frère pour qu'il pût vivre sans travailler. Il avait un autre frère, auquel il fit aussi du bien. Il prit soin de ses neveux et de ses nièces, et les établit convenablement selon leur condition. Un de ses

neveux est aujourd'hui curé auprès d'Auxerre ; une de ses nièces a épousé un employé du ministère des finances. Il vivait dans sa propre maison à peu près comme chez les bénédictins d'Auxerre. Son domestique de confiance, Joseph, touchait pour lui ses appointements, et faisait aller le ménage sans que son maître s'en mêlât. Il n'a rien laissé. A ce désintéressement il joignait une bonté inépuisable, mais il faut convenir que, sur la fin de sa vie, cette bonté allait jusqu'à la faiblesse. Naturellement sage et modéré, l'expérience et le malheur l'avaient rendu réservé jusqu'à la timidité : ses sentiments seuls et son cœur n'avaient pas vieilli.

NOTE CINQUIÈME.

MES RELATIONS AVEC FOURIER PENDANT LES DERNIÈRES ANNÉES DE SA VIE.

Je rencontrai Fourier chez M. Lainé en 1825, à mon retour de Berlin, et l'y retrouvai plusieurs fois sans qu'il s'établît aucune relation particulière entre nous. Il ne cachait pas la libéralité de ses sentiments, mais après tant d'épreuves il était circonspect en général, et encore plus avec un homme qui revenait des prisons de l'étranger et qui était officiellement en disgrâce. Nous nous liâmes un peu plus, à l'occasion de la nomination de M. Royer-Collard à l'Académie Française ; et lorsqu'il vint demeurer rue d'Enfer, à quelques pas de moi, je le vis assez

M. Lemontey; et, après la mort de Laplace, il fut nommé à la présidence du conseil de perfectionnement de l'École polytechnique.

Fourier avait beaucoup aimé le monde, et il y était très aimable. On se demandait comment il avait pu acquérir ce ton, ces manières, cette aisance supérieure, lui qui sortait d'une congrégation de moines. Sa conversation était remplie d'intérêt. Il avait dû être très bien dans sa jeunesse. Il était petit, mais bien fait; il avait les traits les plus fins, une belle tête et de beaux yeux. Comme tous les hommes distingués, il avait toujours aimé et recherché la société des femmes. Mais l'âge survenant, il se renferma peu à peu dans la retraite. Il aimait à y recevoir des jeunes gens dont il encourageait les travaux, et qui sont devenus des hommes du plus grand mérite. Il suffit de citer M. Navier, de l'Académie des Sciences, M. Dirichlet, aujourd'hui professeur de mathématiques à l'université de Berlin; M. Pouillet, élève de l'École normale, professeur de physique à la Faculté des Sciences; M. Duhamel, répétiteur à l'École polytechnique, etc.

Aussitôt qu'il l'avait pu, il avait été utile à toute sa famille. Il avait à Paris un frère de père qui faisait un petit commerce et y réussissait médiocrement. Plus d'une fois Fourier releva la modeste boutique, et même, à la fin, il fit une rente à ce frère pour qu'il pût vivre sans travailler. Il avait un autre frère, auquel il fit aussi du bien. Il prit soin de ses neveux et de ses nièces, et les établit convenablement selon leur condition. Un de ses

neveux est aujourd'hui curé auprès d'Auxerre ; une de ses nièces a épousé un employé du ministère des finances. Il vivait dans sa propre maison à peu près comme chez les bénédictins d'Auxerre. Son domestique de confiance, Joseph, touchait pour lui ses appointements, et faisait aller le ménage sans que son maître s'en mêlât. Il n'a rien laissé. A ce désintéressement il joignait une bonté inépuisable, mais il faut convenir que, sur la fin de sa vie, cette bonté allait jusqu'à la faiblesse. Naturellement sage et modéré, l'expérience et le malheur l'avaient rendu réservé jusqu'à la timidité : ses sentiments seuls et son cœur n'avaient pas vieilli.

NOTE CINQUIÈME.

MES RELATIONS AVEC FOURIER PENDANT LES DERNIÈRES ANNÉES DE SA VIE.

Je rencontrai Fourier chez M. Lainé en 1825, à mon retour de Berlin, et l'y retrouvai plusieurs fois sans qu'il s'établît aucune relation particulière entre nous. Il ne cachait pas la libéralité de ses sentiments, mais après tant d'épreuves il était circonspect en général, et encore plus avec un homme qui revenait des prisons de l'étranger et qui était officiellement en disgrâce. Nous nous liâmes un peu plus, à l'occasion de la nomination de M. Royer-Collard à l'Académie Française ; et lorsqu'il vint demeurer rue d'Enfer, à quelques pas de moi, je le vis assez

souvent. Je trouvais un vif plaisir à l'entendre parler de l'histoire des sciences, et des événements de la grande époque qu'il avait si honorablement traversée.

« Il n'y a pas de plus grands barbares, me disait-il souvent, que certains mathématiciens; ils n'estiment que les mathématiques, et voudraient qu'on y appliquât d'abord les jeunes gens. C'est l'idée la plus fausse, la plus contraire à l'esprit philosophique, à la société et à l'humanité. Il faut maintenir soigneusement dans les colléges l'étude des langues anciennes, du grec et du latin. Car en apprenant le latin, ce n'est pas seulement une belle langue qu'on étudie, c'est un commerce intime qu'on institue avec des hommes sages et d'un génie excellent, un Cicéron, un Virgile, un Horace, un Tite-Live, un Sénèque. Que de belles et bonnes choses on y apprend! Cela passe insensiblement dans l'âme et nous fait une seconde nature qui est l'humanité proprement dite. Par exemple, les vies de Cornélius Népos que l'on explique en sixième et en cinquième sont merveilleusement adaptées aux besoins du jeune âge qu'il faut nourrir de grands modèles. Cette vie d'Épaminondas, comme elle est touchante! comme elle est propre à émouvoir et à élever une jeune âme! » Et là-dessus le bon Fourier ne tarissait pas; il entrait dans les détails les plus minutieux. Il me citait des phrases de Cornélius, il en essayait des traductions, hésitant, tâtonnant, s'arrêtant une demi-heure sur une seule expression, pour m'en bien faire sentir la justesse et la délicatesse; et quand il en venait à Horace, bien plus

difficile que Cornélius, ses explications, toujours instructives et fines, étaient quelquefois un peu longues.

« Les humanités terminées, il faut résumer et développer les études grecques et latines par un cours de philosophie dans lequel on insistera particulièrement sur la morale. Vous vous plaignez de ce qu'il y a si peu de livres élémentaires de philosophie à mettre entre les mains de la jeunesse : mais il semble au contraire qu'il y a une foule d'excellents livres à son usage. N'avez-vous pas le traité de Cicéron *De officiis*, et même les traités de Sénèque? » Parmi les modernes, il me recommandait beaucoup les *Institutions de philosophie morale* de Ferguson; et c'est en effet un excellent cahier de philosophie morale[1].

« Quand l'homme est ainsi formé, alors appliquez-le aux mathématiques. Il y marchera d'autant plus vite, et il s'en servira comme il faut s'en servir, dans un esprit philosophique et pour la plus grande utilité des hommes. »

Fourier revenait sans cesse avec moi sur l'amour de l'humanité; et, avec des réserves infinies, en protestant de son respect pour toutes les croyances, il me disait avec force : « Mon cher Monsieur, c'est là notre religion. »

C'est encore cet amour de l'humanité, considéré comme le but de toute espèce d'études et comme leur imprimant à toutes un caractère élevé, qu'il appelait esprit philosophique. J'étudiais soigneusement avec lui

1. Voyez notre écrit intitulé PHILOSOPHIE ÉCOSSAISE, leç. XIIe.

toute discussion sur la métaphysique. Tout homme est de son temps; et je pensais que Fourier, dont les études philosophiques étaient achevées avant la révolution, devait avoir la philosophie de cette époque, et qu'ayant été élevé par des prêtres, il avait fort bien pu tomber dans les extrémités de la réaction qui emportait alors les meilleurs esprits. Il n'en était rien; et j'atteste qu'une fois, chez M. Royer-Collard, en présence de M. Damiron, il me dit très-sérieusement : « On ne peut pas s'arrêter à la philosophie de Condillac, et il y a longtemps que je suis convaincu comme vous que cette philosophie omet bien des choses importantes, et je place bien au-dessus votre philosophie écossaise. Je suis charmé qu'on l'enseigne dans nos écoles, car elle a rétabli des faits certains; sa méthode est la bonne; sa direction morale est parfaite; mais il y a longtemps aussi que je suis convaincu qu'on peut aller beaucoup plus loin. C'est un excellent commencement. » Il pouvait y avoir de la politesse dans ces paroles, mais tout n'était pas politesse, et je me souviens qu'il s'expliqua cette fois-là même sur la philosophie de M. de Tracy avec une sévérité qui devait être bien sincère, puisqu'en parlant ainsi il ne pouvait être poli envers moi sans cesser de l'être envers un autre.

A cette occasion, je me souviens encore que M. Augustin Périer, un de ses amis les plus intimes, m'a dit et répété plusieurs fois que Fourier ne partageait nullement les préjugés des savants, et que sans être dévot il était loin d'être dépourvu de sentiments religieux.

M. Augustin Périer m'a rapporté que souvent dans l'intimité Fourier lui avait dit avec force, en faisant allusion au système d'athéisme alors si répandu : « Si l'existence de Dieu et l'état futur de l'homme ont leurs difficultés et leurs nuages, il ne faut pas oublier que le système contraire n'en a pas moins, et que la vraisemblance est encore du côté de la foi à la Providence. Dans les incertitudes inévitables en pareille matière, il faut s'attacher au sentiment du juste et de l'injuste, et y conformer sa conduite, afin de se mettre en harmonie avec l'ordre universel dont le premier principe et les dernières conséquences échappent quelquefois à notre faible vue. » Je ne pus m'empêcher de faire remarquer à M. Augustin Périer que c'est là précisément le caractère de la philosophie de Socrate.

Il me questionnait souvent sur le but de mes travaux philosophiques, et quand je lui disais que je m'efforçais de prouver qu'il y a place dans l'esprit humain pour toutes les philosophies bien interprétées et sagement tempérées, il paraissait content de cette direction et ne manquait pas de me rappeler sa maxime favorite : « Ainsi, vous aimez tous les hommes; » et comme on pense bien que j'abondais dans ce sens, nous étions assez bien ensemble.

Pendant l'été de 1829, nous avons fait dans notre jardin du Luxembourg plus d'une promenade intéressante. De jour en jour je m'attachais à lui davantage. Il avait été mêlé aux grands événements des trente dernières années; il avait vu la révolution; il avait connu Caffa-

relli, Kléber, Desaix, Bonaparte; je comptais donc lui arracher bien des confidences précieuses. C'était un vieillard que l'expérience avait rendu réservé et même timide dans la vie, mais sans altérer son intérêt et sa sympathie pour tout ce qui était grand et beau. Je le respectais profondément; j'espérais aussi qu'il voudrait bien mettre à ma portée les résultats de ses études mathématiques sur la nature, et m'entretenir de l'histoire des sciences qui se lie si étroitement à celle de la philosophie. Je le soignais et j'avais pour lui de ces attentions faciles que les jeunes gens devraient toujours avoir pour les vieillards. Il en était touché et commençait à prendre confiance en moi. J'ai perdu en lui un conseiller expérimenté et bienveillant avec une source précieuse d'instruction de toute espèce. Je voulais lui demander sur Bonaparte bien des choses que lui seul savait et pouvait me dire. Je veux du moins consigner ici une anecdote que je lui ai entendu raconter deux ou trois mois avant sa mort.

« Bonaparte, me dit-il un jour, comme tous les grands esprits, aimait passionnément les lettres. Il avait emporté en Égypte une collection d'ouvrages de littérature étrangers à l'expédition, et il les lisait dans le peu de loisir que lui laissaient les travaux et les soucis du commandement. Un jour, au Kaire, nous promenant sur les bords du Nil, il tira de sa poche un Lucain et se mit à m'en lire quelques morceaux, entre autres le fameux passage sur César et Pompée. Il admirait beaucoup, mais il ne comprenait pas toujours bien, et faisait

de temps en temps des contre-sens que je lui corrigeais. » Il paraît que Fourier tâtonnait et hésitait dans sa jeunesse, au pied des Pyramides, en traduisant du Lucain à Bonaparte, tout comme il faisait trente ans plus tard en me traduisant au Luxembourg du Cornélius Népos et de l'Horace; mais Bonaparte, moins philosophe que moi, s'impatientait de ne pas avancer plus vite, et au bout d'une demi-heure, il jeta avec colère le livre sur le sable en se plaignant qu'on ne lui eût pas mieux appris le latin dans sa jeunesse : il enviait Garat, Arnault, etc., de pouvoir lire facilement Lucain, et il fut tout confondu d'entendre de la bouche de Fourier que ces messieurs seraient presque aussi embarrassés que lui. — « Mais on ne sait donc plus le latin en France? Ah! un jour j'y mettrai bon ordre. » — Et déjà il rêvait la restauration des études classiques.

Fourier insistait beaucoup sur l'amabilité de l'empereur; il m'en a cité plusieurs traits qui malheureusement me sont échappés.

Il avait rapporté d'Égypte une vraie maladie, l'habitude et le besoin d'une chaleur extrême. Même en été, il ne sortait jamais sans être très couvert, une redingote par-dessus son habit, et son domestique lui portant un grand manteau. Il était malheureux pendant tout l'hiver. Il avait employé son talent de physicien à se bien chauffer, et quoiqu'on pût à peine tenir à la chaleur de son cabinet, il regrettait toujours le soleil de l'Égypte. En revenant d'Orient en Europe, il avait pris des rhumatismes que renouvelait le moindre froid. Il ne sortait

presque pas de tout l'hiver, et ses précautions ne faisaient qu'augmenter le mal. Il avait toujours eu quelque gêne dans la respiration : sur la fin de sa vie cette gêne était devenue telle qu'il était forcé de dormir presque debout, et que pour écrire et pour parler, de peur de s'incliner et par là de provoquer des suffocations, il se mettait dans une espèce de boîte qui lui tenait le corps droit et ne laissait passer que la tête et les bras. Il courait le risque d'être étouffé au moindre effort qu'il faisait ; il l'a été presque subitement le 16 mai 1830, vers quatre heures de l'après-midi. M. Larrey, qui lui a donné des soins pendant sa maladie, la qualifie d'angine nerveuse chronique, compliquée d'un anévrisme du péricarde et des principaux organes de la poitrine.

NOTE SIXIÈME.

DE LA THÉORIE DE LA CHALEUR.

Dans un discours qui devait embrasser beaucoup d'objets, sans dépasser une demi-heure, nous avons dû choisir, entre les divers travaux scientifiques de M. Fourier, celui qui, par sa célébrité et son originalité, met le nom de son auteur parmi les noms immortels. Nous n'avons parlé que de la théorie de la chaleur, et encore n'en avons-nous pu dire qu'un mot : nous nous sommes borné à indiquer la place qui lui appartient dans l'his-

toire des grandes découvertes. Nous voudrions aujourd'hui la faire un peu mieux connaître, et, sans entrer dans les profondeurs mathématiques de cette théorie, qui nous sont inaccessibles, la considérer du moins et la présenter dans ses résultats les plus frappants et dans ses grands rapports avec le système du monde.

Quand on essaie de se rendre compte de la chaleur répandue sur notre terre, rien de plus naturel que d'en chercher d'abord le principe dans le soleil. C'est en effet le soleil qui, en paraissant ou en se retirant, produit les variations de la chaleur pendant le jour, la fraîcheur des nuits, la différence des saisons et celle des climats, et les phénomènes de tout genre que cette différence amène à sa suite. C'est la différente position du soleil qui fait tantôt les feux de l'équateur et tantôt les glaces des pôles. C'est encore le soleil qui, échauffant la surface de la terre, en tire les trésors de la vie végétale et animale. C'est la chaleur forte, mais variable, qu'il dépose dans les premières couches, et la chaleur plus faible, mais plus constante, qu'il a lentement accumulée dans les couches qui suivent, c'est cette répartition inégale de la chaleur solaire, ajoutée aux autres causes déjà indiquées, qui entretient et fixe, à l'aide des siècles, la différence des saisons et des climats. En un mot, des faits aussi variés qu'éclatants proclament la puissante influence du soleil sur la chaleur de la terre et sur sa distribution. Aussi le genre humain à son berceau l'a-t-il salué comme le père à la fois de la lumière, de la chaleur et de la vie. La science a fait comme le genre

humain; aussitôt qu'elle s'est occupée de la chaleur, elle l'a rapportée au soleil. Et le soleil est certainement une cause de ce grand phénomène; mais est-il la seule? La science, dans sa faiblesse et dans sa témérité, a d'abord répondu oui; plus avancée et plus circonspecte, elle a fini par répondre non.

Si la chaleur de la terre venait uniquement de celle du soleil, elle aurait ce caractère nécessaire de décroître sans cesse à mesure qu'elle s'éloigne davantage de son principe; et c'est aussi ce qui s'observe jusqu'à une certaine profondeur. Mais, passé un certain degré, c'est un fait incontestable que la chaleur s'élève toujours : de là les sources d'eau chaude, la chaleur des mines, les feux des volcans, etc. Et cette chaleur nouvelle ne s'épuise pas comme la première, en s'éloignant de la surface : à mesure qu'on s'enfonce dans les abîmes du globe, elle s'accroît dans des proportions gigantesques. Ces proportions ont été mesurées. Trente-deux mètres donnent un degré entier, de sorte que l'on est conduit à admettre au centre de la terre un brasier immense.

Voilà donc un foyer de chaleur différent du soleil. Au lieu d'un seul principe en voilà deux. Il y a plus : des raisons puissantes portent à penser que la chaleur propre de la terre n'a pas toujours été distribuée comme elle l'est aujourd'hui, qu'elle n'a pas toujours été ramassée dans le centre de notre terre, mais qu'autrefois elle l'a embrasée tout entière, et que d'abord ce globe lui-même a été une matière enflammée qui, se refroidissant avec le temps, a peu à peu permis à la vie de

paraître à la surface. Ainsi nous sommes ramenés à l'idée de Descartes et de Leibniz [1], que la terre est une espèce de soleil à moitié éteint. Buffon, au XVIIIe siècle, s'empara de cette idée, qui avait passé presque inaperçue, et la développa avec la puissance de son admirable talent; mais allant d'une extrémité à l'autre, comme auparavant on n'avait vu dans la chaleur de la terre qu'une émanation de la chaleur solaire, Buffon n'y reconnut plus qu'une émanation affaiblie du feu central, et il en vint jusqu'à prédire que le refoidissement du globe, qui d'abord avait produit la vie, s'augmentant avec le temps, la détruirait, et réduirait peu à peu les régions intermédiaires et celles de l'équateur lui-même à l'état des régions polaires : triste, mais rigoureuse conséquence du nouveau principe considéré exclusivement. Grâce à Dieu, ce n'était là que la menace d'une hypothèse. S'il est vrai que notre terre est une planète refroidie, que ce refroidissement a été et est encore la condition des phénomènes de la vie, et qu'il doit aller sans cesse en s'augmentant, il est vrai aussi que ce refroidissement est d'une lenteur qui peut rassurer les imaginations les plus craintives, et que, fût-il arrivé demain à son dernier terme, les phénomènes de la vie qui se passent à la surface de la terre n'en souffriraient presque aucune altération, parce que le soleil serait encore là, et que le soleil joue un très grand rôle dans la production de ces phénomènes.

1. Descartes : Petit soleil éteint dont la surface seule est refroidie. Leibniz : Toutes les planètes sont de petits soleils encroûtés.

Voulez-vous savoir, en effet, combien à peu près cette matière enflammée que fut la terre à son origine, a pu mettre de temps à se refroidir dans un degré appréciable? Supposez-la échauffée à telle température qu'il vous plaira d'imaginer, et devinez ce qu'en ce cas il lui faudra de temps pour se refroidir tout juste autant que le ferait en une seconde une sphère d'un mètre de diamètre semblablement composée et semblablement échauffée. Quel nombre d'années répond, pour notre terre, à la seconde pour cette petite sphère? Douze cent quatre-vingt mille années. Voilà pour nous l'équivalent de cette seconde. Jugez combien de secondes pareilles il a fallu à notre globe de feu pour arriver au refroidissement actuel? Et ne vous étonnez pas de ces nombres. Le temps est relatif à l'espace, et les siècles sont à leur aise dans un système planétaire qui a plus de douze cents millions de lieues d'étendue. L'univers est vieux si l'homme est jeune. Que de temps, que de révolutions il a fallu pour préparer à ce merveilleux personnage une scène stable où il pût déployer librement son génie! L'homme désormais n'a plus rien à craindre pour sa demeure : d'une part, la durée et la stabilité de notre globe résident dans les conditions mêmes du système solaire, et la vie qui se développe à sa surface n'a besoin que du soleil; et d'une autre part, l'action de la chaleur intérieure, qui pourrait bouleverser cette surface, soulever les mers en montagnes, ou abaisser les montagnes en vastes bassins, cette action perturbatrice, ou plutôt ordonnatrice, a presque partout cessé; et l'immense

foyer contenu dans les entrailles de la terre n'exhale plus qu'une chaleur à peine sensible. Les siècles, sans doute, pourront modifier encore la chaleur des couches inférieures, mais à la surface tous les grands changements sont accomplis, et nulle déperdition de chaleur ne peut causer aucun refroidissement de climat. Depuis l'École d'Alexandrie, la température de la surface terrestre n'a pas diminué, par suite du refroidissement progressif de la terre, de la trois centième partie d'un degré; et cette influence à peine sensible que conserve la chaleur centrale sur celle de la surface, pour la diminuer de moitié, il faudrait trente mille années. Nous n'habitons, il est vrai, que des débris de révolutions de toute espèce; mais ces débris nous pouvons les habiter avec sécurité. Les monuments de la société humaine n'ont plus rien à redouter que des hommes. Et encore les révolutions humaines, comme celles de la nature, sont-elles aussi des pas calculés d'avance par l'éternel Géomètre vers un état meilleur et un ordre plus beau.

Nous avons reconnu deux foyers de chaleur, l'un sous nos pieds, l'autre sur nos têtes, et la théorie de la chaleur doit admettre deux principes au lieu d'un seul; ni l'un ni l'autre exclusivement, mais tous les deux combinés et réunis. Mais n'y a-t-il pas d'autres principes encore? La vraie science ne peut répondre à cette question qu'en recherchant si les deux principes admis épuisent l'explication de tous les phénomènes observables, et s'il n'y a pas encore quelques phénomènes, inexplicables par ces deux principes, et qui en deman-

dent un nouveau. Une observation délicate, dirigée par un raisonnement sévère, atteste l'existence de pareils phénomènes.

Si la chaleur centrale agit à peine à la surface, et s'il faut rapporter au soleil presque toute la chaleur qui s'y observe, il ne reste plus, aussitôt que le soleil se retire, pour expliquer les phénomènes de la vie qui subsistent, que le peu de chaleur déposé par le soleil et accru par ses retours périodiques dans les premières couches de la terre. Or, quand on mesure l'influence de cette cause, on la reconnaît évidemment insuffisante à rendre compte d'un très grand nombre de phénomènes thermométriques.

Comment, dans le jour, quand le soleil est subitement intercepté, un froid soudain, d'une rigueur extrême, ne succède-t-il pas à une extrême chaleur? Comment, quand le soleil n'est plus sur l'horizon, la fraîcheur de la nuit arrive-t-elle par des approches aussi légères et avec des gradations aussi délicates, et comment cette fraîcheur n'est-elle pas incomparablement plus grande? Comment le passage de la nuit au jour est-il ménagé avec tant de mesure? Comment, sur une plus grande échelle, y a-t-il tant de gradations d'une saison à l'autre? Comment les différences des climats ne sont-elles pas plus tranchées? Comment tant d'harmonie dans la distribution de la chaleur à la surface du globe, s'il n'y a d'autres principes de chaleur qu'un foyer interne, aujourd'hui sans influence, et le soleil qui paraît et disparaît sans cesse avec une régularité parfaite, mais sans

gradation? Si l'espace dans lequel roule la terre, était condamné à un froid absolu, il arrêterait aisément, dans l'absence du soleil, la faible action de la chaleur des premières couches, rendrait la nuit affreuse, mettrait l'hiver à côté de l'été, et les glaces des pôles à deux pieds de l'équateur. Il faut donc, pour expliquer des phénomènes incontestables, que les autres causes n'expliquent pas entièrement, supposer que l'espace où se meut la terre est doué d'une certaine température, et encore d'une température constante qui, s'interposant partout, ménage partout des transitions heureuses aux changements nécessaires des jours et des nuits, des saisons et des climats.

Mais d'où peut venir cette température de l'espace terrestre et cette température constante? Ici la théorie s'agrandit; elle sort des limites de la terre, et se lie au système du monde. Il est admis que toutes les étoiles que comprend ce système, ont été primitivement comme la terre à l'état d'incandescence, qu'aujourd'hui elles ne sont pas plus éteintes que la terre, et qu'elles émettent une chaleur qui leur est propre. De là, dans le champ des espaces stellaires, d'innombrables rayons de chaleur émis et réfléchis, et qui, combinés entre eux, composent la température de l'espace[1]. Reste à savoir comment cette température est constante, lorsque les causes en sont tellement diverses, et que les astres la versent dans l'espace avec tant d'inégalité.

1. Théorie de la chaleur rayonnante.

Rien de plus simple. La loi de l'attraction universelle n'est pas autre chose qu'une induction de cette attraction en vertu de laquelle le fruit suspendu à un arbre, la pierre que vous lâchez, tend vers la terre. Cette induction si simple et si grande explique le système du monde. Une induction semblable va vous expliquer la température constante de l'espace dans lequel le monde se meut. N'est-ce pas un fait vulgaire que, dans la plus petite enceinte, deux corps diversement échauffés tendent, l'un en recevant, l'autre en donnant de la chaleur, à se mettre en équilibre, et qu'il en est de chaque point de l'espace enfermé dans cette petite enceinte comme des corps qui y sont contenus? Transportez ceci dans l'immense enceinte du ciel, et vous aurez, en vertu de la même loi, ce résultat, que tous les points de l'espace stellaire, inégalement échauffés, mais agissant perpétuellement les uns sur les autres, tendent à se mettre en équilibre de chaleur. De là la température moyenne et constante de l'espace. La loi est la même, le résultat seul est plus grand; pour l'accomplir, il ne faut qu'une différence de temps; or, nous l'avons déjà dit, le temps est aussi infini que l'espace, la nature prodigue l'un comme l'autre, et fournit des siècles en proportion de l'étendue des effets qu'elle veut obtenir. Ainsi s'explique la température moyenne et constante de l'espace, laquelle explique à son tour ce qui échappe à l'action solaire et à l'action du feu central dans la distribution de la chaleur à la surface de la terre et dans les phénomènes qu'elle y produit.

Tels sont, autant que nous avons pu les saisir nous-même et les présenter dans ce cadre étroit, les aspects les plus populaires de la théorie de la chaleur. Nous désirons surtout qu'ils puissent donner quelque idée de la méthode qui préside à cette théorie, méthode profonde qui, attachée avec une constance admirable à l'explication complète des phénomènes, les décomposant dans tous leurs éléments, les suivant partout où ils mènent, s'est trouvée conduite, par la rigueur même, à la grandeur et à l'originalité. Mais jamais cette méthode n'eût pu parvenir à de pareils résultats sans un instrument digne d'elle, qui répondît à sa pénétration, à sa précision, à son étendue; nous voulons parler de l'analyse mathématique. Que d'obstacles se rencontraient ici de toutes parts! Il fallait d'abord instituer une revue sévère des observations anciennes, et faire soi-même une foule d'observations et d'expériences nouvelles. La distribution de la chaleur solaire dans les premières couches de la terre, celle de la chaleur centrale dans les couches inférieures, se fait à travers des milieux sans nombre et d'une diversité extrême, solides, liquides, gazeux, qui semblent s'opposer à toute généralisation. Partout des différences dont il faut tenir compte, et à travers lesquelles il faut se faire jour pour arriver à quelque loi [1]. Néglige-t-on quelque différence importante, on court risque de n'obtenir qu'une fausse loi que l'expérience ne confirme pas.

1. Théorie des équations différentielles.

S'arrête-t-on à des différences stériles, on n'arrive à aucune loi. Distinguer les différences insignifiantes de celles dont il faut tenir compte, saisir les éléments généraux et constitutifs d'un phénomène, et ceux-là seulement, c'est là ce qui demande une analyse rationnelle, subtile et profonde, qui est le secret et l'âme de l'analyse mathématique. Il n'y a qu'un esprit profondément analytique qui puisse manier puissamment l'analyse. C'est un instrument qui demande la main d'un grand artiste; et tout grand artiste fait le sien pour son usage. Toute espèce de calcul ne s'applique pas à toute espèce de phénomène. Le calcul n'étant autre chose que l'expression abrégée des conditions fondamentales d'un phénomène, s'appuie nécessairement sur le phénomène qu'il résume et qu'il généralise. C'est ainsi que les problèmes particuliers de physique, amenant la nécessité de calculs nouveaux, ont successivement développé et agrandi les mathématiques. Il n'y a pas un grand problème de physique qui n'ait produit un grand calcul. L'auteur de la théorie de la chaleur fut donc comme forcé d'inventer de nouveaux calculs pour résoudre de nouveaux problèmes, et ces calculs ont été pour lui la source d'une double gloire. D'abord, avec eux, il a résolu les grandes questions que soulevait le phénomène le plus universel de la nature, après le mouvement; il a jeté de vastes lumières sur le monde et sur son histoire; il a enrichi à la fois l'astronomie, la physique et la géologie; et de plus, l'instrument de ces belles découvertes, considéré en lui-même, indépendamment de

ses résultats, par les difficultés que présentaient son invention et son application, a placé son auteur parmi les plus grands géomètres.

Mais il ne s'est point arrêté sur ces hauteurs ; il en est descendu pour être utile. C'est à M. Fourier qu'est dû cet ingénieux instrument qui, mesurant la conductibilité des diverses substances selon leur ordre de superposition, pourrait rendre tant de services à l'hygiène et à l'industrie; comme ce sont quelques formules du calcul des probabilités qui ont fondé la statistique [1], et fixé les règles des Compagnies d'assurances [2].

N'avez-vous pas entendu quelquefois accuser la géométrie comme la métaphysique, et leur demander pourquoi tant d'efforts sur des abstractions qui fuient toute borne? Pourquoi? Il faut répondre d'abord pour la gloire de l'esprit humain, afin que l'esprit humain ait un puissant exercice et qu'il déploie toute sa grandeur et son amour désintéressé de la vérité dans des luttes sans fin, loin de la sphère des passions vulgaires. Le triomphe de la haute géométrie, comme celui de la haute métaphysique, est précisément dans leur apparente inutilité ; je dis apparente, car, sans la connaissance de l'humanité, n'espérez pas la conduire; comme, sans l'analyse, n'espérez pas comprendre la nature ni la tourner à votre usage. Les nombres gouvernent le monde, a dit Pythagore : sans eux, le monde est inintelligible, car, sans eux, il n'y a point de lois générales; il n'y a plus

1. Principes mathématiques de la population.
2. Rapport sur les Tontines et les Caisses d'assurances.

que des faits isolés sans lien et sans lumière, incapables de fonder aucune science ni par conséquent aucun art véritable. Ne dédaignez donc pas ces abstractions, comme on les appelle; car il ne faut qu'un moment, une heureuse application, pour les rendre fécondes et en tirer des trésors pour la société tout entière. Non-seulement la dignité de l'esprit humain, mais la puissance matérielle de l'homme, son industrie, les arts qui embellissent la vie, et ceux même qui la défendent, le bonheur des particuliers comme la fortune des empires, sont engagés dans la culture ou dans l'abandon de cette noble science; et il a fallu, dans une nation, une civilisation très avancée et du caractère le plus élevé, pour que cette nation ait possédé à la fois trois hommes comme Lagrange, Laplace et Fourier. Ces trois grands hommes ouvrent magnifiquement le XIXe siècle. Tandis que Lagrange semait à pleines mains les calculs dans les champs de l'infini, Laplace assurait au système du monde d'inébranlables bases, Fourier découvrait les lois de la propagation de la chaleur dans toutes les régions du ciel et de la terre; il déterminait l'état primitif et déroulait la plus antique histoire et les changements intérieurs de ce monde que nous habitons, et dont plus tard M. Cuvier devait décrire les changements extérieurs et les dernières révolutions dans le règne de la nature animale. Puisse ce XIXe siècle ne pas finir sans produire encore un autre travail qu'amènent et préparent tous ces travaux, et pour lequel tant de matériaux s'amassent, une histoire de l'homme!

DISCOURS

PRONONCÉ

AUX FUNÉRAILLES DE M. CHARLES LOYSON

MAITRE DE CONFÉRENCES A L'ÉCOLE NORMALE

Le 29 juin 1819.

Ne craignez pas, Messieurs, que je vienne troubler votre douleur par une vaine formalité. Je ne veux dire qu'un dernier adieu à celui que nous avons tant aimé et que nous pleurerons toujours.

Mon cher Loyson, nos cœurs sont devant ton cercueil dans la disposition où toi-même aurais voulu qu'ils fussent. Nous y apportons une douleur que le temps ne pourra ni effacer ni distraire, mais que la raison et la foi éclairent. Oui, l'intervalle qui semble nous séparer n'a point de réalité pour ton âme et pour la nôtre. Le coup qui t'enlève frappe tes amis plus que toi-même. Tout ce qu'il y avait de meilleur en toi, tout ce que nous avons aimé et honoré, est et sera toujours. Les révolutions du temps et de l'espace, les troubles de la nature, ce phénomène d'un jour qu'on appelle la vie, a cessé pour toi; mais l'immortelle existence t'a recueilli dans son sein; reposes-y en paix, pauvre jeune homme; ta journée a été dure, que ton sommeil soit doux!

Il est vrai, tu n'as paru qu'un instant sur la terre, mais pendant cet instant si court et si bien rempli, tu as cru à la sainteté de l'âme, à celle du devoir, à tout ce qui est beau, à tout ce qui est bien, et tu n'as cessé de nourrir dans ton cœur les seules espérances qui ne trompent point. Ta vie a été pure, ta mort chrétienne. J'ai besoin de me souvenir que c'est là l'unique éloge que ta pieuse modestie voulut recevoir. Mon silence est la dernière preuve de mon dévouement. O le meilleur des fils et des frères, le plus sûr des amis, noble esprit, âme tendre, jeune sage, combien ne faut-il pas que ton ombre m'impose, pour arrêter ainsi le cri de mon cœur et de mes plus chers sentiments !

Encore un mot, mon cher Loyson. J'ai la confiance que tu as été jusqu'à la fin fidèle à l'amitié, et qu'à tes derniers instants, où nos consolations te manquèrent, tu n'as pas cessé de croire que tu avais été et seras toujours présent à ceux qui te connaissaient, et particulièrement à celui auquel tu aurais dû survivre, et que tu n'attendras pas longtemps [1].

1 On trouvera une notice détaillée sur M. Loyson, de la main de M. Patin, dans un recueil périodique auquel ils travaillaient tous deux, *Le Lycée*, t. V, p. 63-72. M. Loyson avait déjà publié, quoique jeune encore, de nombreuses poésies, des articles de critique littéraire et politique, qui mériteraient d'être réunis, et soutiendraient honorablement sa mémoire.

DISCOURS

PRONONCÉ

AUX FUNÉRAILLES DE M. LARAUZA

ANCIEN MAITRE DE CONFÉRENCES A L'ÉCOLE NORMALE

Le 30 septembre 1825.

Ce n'est pas la première fois que la mort frappe un élève de l'École normale, mais on peut dire que jamais elle ne choisit dans ses rangs une victime plus pure et plus irréprochable. Plus tard un autre que moi, surmontant sa douleur, nous entretiendra dignement de celui qu'il a plus particulièrement connu et aimé. Invité à le suppléer en cette triste circonstance, je ne veux qu'acquitter ici en peu de mots la dette commune envers le bon et parfait camarade que nous allons quitter pour toujours.

Plusieurs d'entre nous se rappellent encore les brillants succès du jeune Larauza au lycée Napoléon, et vous savez tous quelle estime et quelle affection ses talents et son caractère lui concilièrent à l'École normale. Déjà M. Larauza était chrétien rigide envers lui-même, doux et facile pour les autres, austère dans ses principes et serein jusqu'à la gaieté la plus aimable, grâce à la candeur de son âme et à la vivacité de son imagination.

Déjà il mettait dans tous ses travaux ce zèle opiniâtre de la vérité et cette sagacité rare qui peu à peu le conduisaient à des résultats inattendus. Il montra successivement ces belles qualités dans les différents postes qui lui furent confiés; et après plusieurs années d'un enseignement honorable à Montpellier et à Alençon, il vint de bonne heure les rapporter à l'École normale où il trouva l'occasion de les accroître et de les développer. Chargé de l'enseignement approfondi des langues anciennes, M. Larauza rencontra ces questions de grammaire générale qui couvrent les questions les plus épineuses de la métaphysique. Il ne traversa pas ces graves matières sans y laisser des traces lumineuses de sa patience et de sa pénétration, et nous avons eu entre les mains plus d'une dissertation dirigée avec un esprit d'analyse qui prouve une tête pensante.

Ces occupations sévères avaient jusqu'alors contenu sans l'étouffer l'instinct secret qui portait M. Larauza vers des régions plus poétiques. La suppression de l'École normale en 1822, en lui faisant un loisir forcé, lui donna le temps d'allier à ses travaux littéraires des études de musique et d'harmonie qu'il poursuivit avec sa patience accoutumée, et où les plus rapides progrès, récompensant bientôt ses efforts, permirent à cette âme pure et tendre d'exhaler en chants mélodieux l'ardente sensibilité qu'il réprimait dans ses mœurs et dans sa conduite. Pourquoi ne s'est-il pas contenté de cultiver parmi nous ces heureux talents? Mais la passion de s'instruire l'entraîne en Italie. Le besoin de tout voir, et

de tout bien voir en peu de temps, lui fait braver les plus rudes fatigues. Un problème d'érudition le retient des mois entiers autour de ces routes des Alpes, escarpées et couvertes de neige, qui se disputent l'honneur d'avoir servi de passage à Annibal. Il croit, après tant d'autres, avoir résolu le célèbre problème. Il revient, mais déjà tout blanchi et portant dans son sein des germes funestes. A peine de retour, il se livre à un travail excessif, et compose en quelques mois un volume entier, monument de labeur, de bonne foi, de sagacité et d'exactitude. Enfin son travail est achevé; il va être admis à l'honneur de le lire devant une savante compagnie [1]; il ne s'agit plus que de choisir le jour; tout est prêt; il n'y a pas deux semaines encore, je m'entretenais avec lui de ses prochains succès, de la carrière qu'ils allaient lui ouvrir; et le voilà aujourd'hui étendu sans vie, foudroyé par une maladie terrible et à jamais enlevé au bonheur et à la gloire! Voilà donc où viennent aboutir tant de nobles efforts, tant de douces vertus, tant de science et d'innocence! La mort vient nous chercher dans un cabinet paisible comme au milieu des hasards. Celui qui pour suivre une étoile aventureuse se jette dans les tempêtes de la vie, au risque d'y être brisé mille fois, a quelquefois traversé l'orage et regagné le port; et toi, pauvre jeune homme, sans avoir quitté le rivage, sans avoir connu ce monde, ni ses biens, ni ses maux, ni l'inquiétude de ses espérances, ni la misère de ses

1. L'Académie des inscriptions et belles-lettres.

promesses, tu tombes à la fleur de l'âge comme affaissé sur toi-même!

Et toi qu'il m'est impossible de séparer de ton ami, toi qui remplissais son âme comme il remplissait la tienne, mon cher Viguier, à Dieu ne plaise que je cherche à te consoler! Après une si longue absence, tu le revois un jour, et il t'échappe sans retour! La perte que tu fais est amère, inattendue, irréparable. Elle doit être et profondément et éternellement ressentie. Mais que la volonté et l'exemple de Larauza te soutiennent. Sa première loi fut de bien faire, vis pour bien faire aussi. Il faut supporter l'existence alors même qu'elle est flétrie, s'attacher à cette vie que l'on méprise parce qu'on peut y être utile encore, et on peut toujours l'être; on le peut puisqu'on le doit. Supporte donc avec force et douceur le malheur que Dieu t'envoie pour t'éprouver, non pour t'accabler.

Et vous, Messieurs, nous surtout élèves de l'École normale, en quittant notre digne et excellent camarade, promettons-lui de l'imiter dans ses mœurs, dans ses fortes croyances, dans son zèle pour la science, et dans cette fraternité d'âme qui l'unissait à chacun de nous. Débris de jour en jour plus rare d'une École qui eût pu être grande et qui voulut être utile, puisque son nom seul nous reste, soutenons-le par notre union, par notre constance, par notre dévouement à tout ce qui est bien. Si nous ne pouvons changer la destinée, élevons-nous au-dessus d'elle par notre courage. Disputons à la mort et à l'injustice des hommes le souvenir de notre École bien-

aimée. Sa gloire ne peut plus être dans le nombre de ses enfants, mais dans les travaux et les vertus de ceux qui lui restent. Sous tous les rapports, nous ne pouvons prendre un meilleur modèle que l'homme vertueux et aimable auquel nous allons dire le dernier adieu. Pour moi, qui m'étonne d'être encore debout sur tant de tombes qui m'appellent, puissé-je à la fin de ma carrière ne pas paraître indigne d'avoir été un de ses amis!

Adieu, mon cher Larauza, nous te remettons avec confiance entre les mains de Dieu [1]!

DISCOURS

PRONONCÉ

AUX FUNÉRAILLES DE J.-G. FARCY

ÉLÈVE DE L'ÉCOLE NORMALE

Le 29 juillet 1831, jour anniversaire de sa mort.

Honneur à la mémoire de Farcy!

Celui qui repose sous cette tombe était le 28 juillet 1830 un jeune homme aimable, modéré dans ses opinions politiques, attaché à la vie par les plus douces affections et les plus nobles projets; et, le 29, il a tout sacrifié à la

1. Voyez sur M. Larauza une excellente notice de M. Viguier en tête du mémoire posthume intitulé : *Histoire critique du passage des Alpes par Annibal*, in-8°, 1826.

cessaire et féconde, poursuivra paisiblement ses nobles destinées, et retrouvera en Europe le rang qui lui appartient par l'énergie et la modération de l'esprit public, par l'expérience et la sagesse du prince que nous avons mis à notre tête, par la sympathie des peuples et la prudence des rois. Mais s'il en était autrement, si de mauvais jours revenaient pour la France, si les factions, ou si l'étranger, appuyé sur elles, venaient ternir ou arrêter notre belle révolution, c'est alors, Farcy, que tes amis se souviendront de toi, et que ton sang versé pour la patrie parlera à tous ceux qui sont dignes de l'entendre. Alors comme aujourd'hui en souffrant ou en tombant pour la France, nous répétons avec amour : Honneur à Farcy ! Vive la France[1] !

DISCOURS

PRONONCÉ

PAR LE MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

AU NOM DU CONSEIL ROYAL

Aux funérailles de M. Poisson, le 30 avril 1840.

J'aurais cru manquer à mes devoirs, si je n'étais venu moi-même dire un dernier adieu à l'un de mes plus illustres confrères de l'Institut et de l'Université.

1. Nous avons aussi dédié à la mémoire de M. Farcy la traduction des *Lois*, t. VIII des œuvres de Platon.

Nous avons perdu, Messieurs, le premier géomètre de l'Europe. Ce titre n'était plus disputé à M. Poisson depuis la mort de Laplace et de Fourier. M. Poisson appartenait à cette grande école de mathématiciens, qui reconnaît pour chefs dans les temps modernes Galilée et Newton, pour qui le calcul n'est qu'un instrument, et dont l'objet est la découverte des lois de la nature. M. Poisson est le disciple direct et l'héritier de Laplace. Son nom demeurera attaché à une foule d'écrits où les problèmes les plus difficiles de la physique mathématique sont abordés avec la méthode la plus rigoureuse, poursuivis sous toutes leurs faces, et résolus toujours avec précision, souvent avec grandeur. Le caractère de son esprit était une sagacité puissante; il y avait en lui de la finesse et de la force. Quand son attention se portait sur un objet, quel qu'il fût, elle s'y concentrait tout entière, et ne l'abandonnait qu'après en avoir pénétré les profondeurs et en avoir tiré des trésors de vues nouvelles et inattendues.

Mais d'autres vous entretiendront du grand géomètre; il m'appartient plus particulièrement d'honorer dans M. Poisson le membre éminent du Conseil royal de l'instruction publique qui, non content d'agrandir la science par ses propres travaux, la servait encore par le mouvement régulier qu'il imprimait aux études mathématiques, et l'ardeur féconde qu'il savait inspirer pour ces belles études à tous ceux qui l'approchaient. Il avait fait deux parts de sa vie : la première était consacrée à ses travaux personnels; la seconde appartenait à quiconque

avait besoin de ses lumières. Depuis qu'il était entré au conseil de l'Université, il s'était fait comme une religion de présider chaque année le concours d'agrégation des sciences. Il suivait les jeunes professeurs dans toute leur carrière. Aux agrégés il montrait le doctorat; aux docteurs, il montrait l'Institut. Qu'il soit permis à l'ancien directeur de l'École normale de renouveler ici le tribut de la reconnaissance de cette École pour les encouragements qu'il prodiguait à tous les élèves, dès qu'ils faisaient preuve de zèle et de goût pour les mathématiques. Il répétait sans cesse que les mathématiques ne repoussent personne, mais qu'elles exigent un culte assidu. Il était lui-même l'exemplaire vivant de cette maxime. Sans être étranger à aucun des intérêts de la vie, de la société et de la littérature, il était voué aux mathématiques, à leur avancement et à leur propagation : c'était la véritable passion de son âme : et elle l'a suivi jusque dans les bras de la mort; car M. Poisson a rendu le dernier soupir sur les épreuves d'un grand ouvrage qu'il corrigeait de sa main défaillante. Il n'a cessé de cultiver les malhématiques qu'en cessant de vivre. Il est tombé en quelque sorte au champ d'honneur, vétéran infatigable de la science.

Du moins, il faut reconnaître que la patrie avait décerné à M. Poisson toutes les récompenses qu'elle réserve à ceux qui l'honorent. Toute la carrière de M. Poisson a été facile; son génie pour les mathématiques, déclaré de bonne heure, lui avait gagné d'abord toutes les sympathies. Jeune encore, à l'École polytechnique, ses

camarades s'étaient cotisés pour le retenir parmi eux, afin de ne pas priver la science d'une telle espérance. Depuis, il avait été nommé successivement membre de l'Académie des sciences, du Bureau des longitudes, examinateur de l'École polytechnique, conseiller de l'Université, et pair de France comme avant lui l'avaient été Prony, Laplace, Monge et Lagrange; et ce m'est une sorte de consolation personnelle d'avoir pu le placer à la tête de la Faculté des sciences quand M. Thénard voulut bien accepter de mes mains d'autres fonctions[1].

Le Conseil royal de l'instruction publique a fait en lui la perte la plus grande qu'il pût faire encore depuis la mort de Cuvier; mais il nous reste l'enseignement de sa vie et la protection de sa renommée. Avoir possédé trente ans M. Poisson est pour l'Université un engagement sacré de ne jamais laisser dépérir ou s'affaiblir dans ses écoles l'étude des mathématiques, qui n'est pas une médiocre part du patrimoine de l'esprit humain et de la gloire de notre patrie.

Adieu, pour la dernière fois, adieu, notre excellent et illustre confrère! Nos regards se tourneront souvent sur la place que tu laisses vide parmi nous; et ton souvenir vivra dans nos cœurs, comme ton nom dans l'histoire des sciences!

Du 8 mai 1840.

(Le Conseil royal de l'instruction publique, désirant consigner dans les procès-verbaux de ses séances un témoignage des pro-

1. La vice-présidence du Conseil de l'instruction publique.

fonds regrets qu'il éprouve de la perte de M. Poisson, vient de décider que le discours prononcé par M. le ministre de l'instruction publique sur sa tombe serait inséré en entier au registre de ses délibérations, et qu'une copie de ce discours et de la présente délibération serait transmise officiellement à la famille de M. Poisson.)

DISCOURS

PRONONCÉ

PAR LE PRÉSIDENT DE L'ACADÉMIE

DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES

Aux funérailles de M. le comte de Cessac, le 18 juin 1841.

L'Académie des sciences morales et politiques vient mêler sa douleur à celle de l'Académie française dans le deuil commun de l'Institut. Nous aussi, nous voulons dire un dernier adieu à celui qui était parmi nous un monument vénéré de l'ancienne Académie, le doyen et l'exemple de la nouvelle.

Un attachement éclairé, mais austère, à tout ce qu'il regardait comme un devoir, une sorte de stoïcisme envers lui-même, qui n'excluait ni la bonté ni l'indulgence pour les autres, tel fut le trait dominant du caractère de M. de Cessac. C'est là ce qui le distingua de bonne heure et ne l'abandonna jamais dans le cours de sa longue carrière.

Avant 1789, M. de Cessac, né en 1752, était déjà retiré du service, et se faisait connaître honorablement par de savants articles, insérés dans l'*Encyclopédie*, sur les diverses parties de l'art militaire. Il embrassa avec une sérieuse conviction les principes de l'assemblée constituante; mais il en posa d'abord le terme, et rien ne put l'entraîner au delà. Il pensait alors, et il a toujours pensé que la monarchie constitutionnelle est le seul gouvernement qui convienne à la France. Député à l'assemblée législative, on le remarqua parmi les intrépides défenseurs d'une constitution qui renfermait au moins une ombre de monarchie. Plus tard, quand un enchaînement fatal de fautes réciproques eut perdu la royauté et compromis la révolution, M. de Cessac n'aperçut plus qu'une seule bonne cause à défendre, la grande cause de l'intégrité du territoire, et il s'y voua obscurément dans les bureaux du ministère de la guerre, sous la direction de Carnot. Plus d'une fois, m'entretenant de ces jours difficiles : « Nous étions placés, me disait-il, entre l'échafaud des clubs et l'épée de l'étranger. » Il ne vit que celle-ci, et ne songea qu'à la France; car la France devait survivre à l'anarchie et il fallait la sauver pour des temps meilleurs. Ces temps arrivèrent, grâce à ceux qui n'avaient pas désespéré de la patrie. Le premier consul discerna bientôt la capacité et la haute probité de M. de Cessac, et il l'appela successivement au conseil d'État et à la tête de l'École polytechnique. Quelques années après, l'Empereur lui confia toute l'administration de la guerre. La fortune et les honneurs vinrent chercher

M. de Cessac; il les mérita par ses services; il les porta avec modestie.

Il était du nombre de ces hommes que la nature semblait avoir faits tout exprès pour l'Empereur. A défaut de facultés extraordinaires, M. de Cessac possédait toutes les qualités que Napoléon recherchait. Il fallait à Napoléon des esprits droits, habiles à discerner les meilleurs moyens, sans trop examiner le but dernier de ses entreprises, ce but qui était comme un secret entre la destinée et lui; il lui fallait cette capacité limitée dans ses objets, mais accomplie en son genre, qui s'exerce impunément sur les détails les plus compliqués de la guerre, des finances ou de l'administration; cette loyauté rigide qui sert et ne flatte pas, qui contredit même quelquefois par fidélité ou par dévouement; des mœurs sévères, une vie retirée, consacrée tout entière au service de l'État, enfin une puissance de travail que rien n'effraie, que rien ne lasse. Voilà les vertus rares par elles-mêmes, plus rares encore dans leur réunion, que Napoléon demandait, et qu'il suscitait autour de lui en les couvrant de ses bienfaits, surtout en les honorant de son estime : car l'estime d'un grand homme est la plus flatteuse de ses récompenses. Ainsi se forma une école de hautes capacités spéciales, au sommet desquelles était l'Empereur, qui les dominait toutes et les dirigeait. M. de Cessac était de cette famille des grands administrateurs et des grands conseillers d'État, les Daru, les Merlin, les Rœderer. Il se faisait même remarquer parmi eux par la fermeté judicieuse de ses avis, par la franchise de sa parole,

surtout par sa simplicité dans une si haute fortune.

Mais que peut l'expérience, que peuvent les plus savantes combinaisons, que peut le génie lui-même quand le but qu'il poursuit est au delà des forces humaines? Après les victoires, les revers; après l'empire du monde, une prison et un tombeau solitaire au milieu de l'Océan. C'est ici que parut dans sa pureté et dans sa force le caractère de M. de Cessac : il s'était attaché à la fortune de l'Empereur, il lui demeura fidèle; il avait tout reçu de lui, il n'accepta rien que de lui. Pendant quinze ans entiers, il vécut dans la retraite. Il fallut la mort de Napoléon et la révolution de 1830 pour lui faire accepter la pairie de la main de M. Casimir Périer. Et quand, l'année passée, la France enfin redemanda les cendres du prisonnier de Sainte-Hélène, M. de Cessac, déjà glacé par l'âge, se ranima un moment à cette nouvelle inattendue; il voulut assister à cette grande cérémonie; il imposa silence à sa famille : « Je le dois, je le veux; j'irai, dussé-je y rester; » et, malgré le froid le plus rigoureux, on le vit, à quatre-vingt-neuf ans, prosterné sur le pavé des Invalides, verser des larmes et prier Dieu sur la bière de celui qu'il avait servi et aimé presque à l'égal de la patrie!

Oui, Messieurs, il pria Dieu; il y avait déjà bien des années que l'âme de M. de Cessac se reposait dans les pensées qui conviennent à une vieillesse vertueuse. Sans éclat, sans faiblesse, une conviction sincère l'avait ramené à toutes les pratiques d'une piété éclairée, et le dernier des encyclopédistes est mort en chrétien. Jus-

qu'au dernier moment, il remplit toutes les obligations que sa foi lui imposait avec la même régularité, avec le même scrupule qu'il avait apporté jadis à l'accomplissement de tous ses devoirs.

Le devoir, dans toute son étendue et dans toute sa rigidité, était la règle inflexible de M. de Cessac, dans la vie et dans la mort, au ministère, à la chambre, à l'Académie. Jamais, Messieurs, vous ne retrouverez un confrère plus assidu, plus heureux de vous appartenir, plus dévoué à l'honneur de notre compagnie. Il était parmi nous, comme partout, simple et digne, grave et affable, vénéré et aimé. Il s'est éteint doucement, emportant avec lui de saintes espérances, et laissant une renommée sans tache. Honorons-le; efforçons-nous de l'imiter : ne le pleurons pas.

DISCOURS ADRESSÉ AU ROI

le 1er mai 1841

AU NOM DE L'INSTITUT

SIRE,

L'Institut présente à Votre Majesté les vœux reconnaissants des lettres, des sciences et des arts. Vous ne vous bornez point à leur prodiguer en toute occasion les plus flatteuses récompenses; vous faites mieux, vous les honorez, et c'est avant tout l'honneur qui inspire les grandes pensées et vivifie l'esprit humain.

Elle appartient au règne de Votre Majesté cette loi qui de la qualité de membre de l'Institut fait un titre pour être appelé par vous dans les conseils de ce grand corps où toutes les illustrations se donnent la main.

Le génie de la victoire avait eu peur de l'Académie des sciences morales et politiques : il l'avait rayée de l'Institut. Vous, roi constitutionnel, placé au-dessus de tous les ombrages par la conscience de la force que vous puisez dans le vœu national, dans le bon sens populaire, et dans une expérience chèrement acquise, vous avez rappelé de l'exil des études généreuses ; vous avez eu confiance en elles, et, par un juste retour, elles poursuivent paisiblement, et non sans quelque gloire, la carrière que vous leur avez ouverte.

Dociles à votre voix, les arts sous nos yeux renouvellent Paris, et y sèment de toutes parts des monuments utiles en respectant ceux des vieux âges. Il ne manquait plus à cette grande cité, pour jouir avec sécurité des trésors de magnificence que chaque jour répand dans son sein, il ne lui manquait qu'un rempart inviolable : elle va le devoir à votre courageuse et patriotique persévérance.

Jouissez, Sire, du fruit de vos travaux ! Aujourd'hui plus que jamais, témoin de l'universelle allégresse qui éclate autour du berceau de votre petit-fils, appuyé sur le noble prince qui plus d'une fois a si bien porté le drapeau de la France, vous pouvez contempler d'un œil satisfait l'avenir de votre race et celui de la patrie.

SÉANCE PUBLIQUE ANNUELLE

DES CINQ ACADÉMIES

du lundi 8 mai 1841

DISCOURS D'OUVERTURE

DU PRÉSIDENT

MESSIEURS,

La séance annuelle des cinq académies de l'Institut est comme le symbole de l'unité de ce grand corps. Cette unité n'est pas le fruit de circonstances passagères, c'est la conquête sérieuse et durable de plusieurs siècles : elle s'est formée peu à peu, comme celle de la France, avec le progrès de la puissance publique et par l'instinct heureux du génie français. Dans la plupart des pays de l'Europe, les individus, les communes, les provinces semblent se complaire à vivre d'une vie qui leur soit propre; en France, une généreuse sympathie, qui est l'esprit même de la société humaine, tend sans cesse à tout rapprocher et à faire de la nation entière un seul homme qui grandit toujours. Le même génie qui porta si haut la royauté sur les ruines des pouvoirs anarchiques qui divisaient et tourmentaient la France, eut aussi la pen-

sée de donner aux lettres leur magistrature, et en quelque sorte un gouvernement qui pût influer heureusement sur les destinées de la langue et du goût. Fidèle héritier de tous les desseins de Richelieu, Louis XIV ajouta à l'Académie Française les Académies des beaux-arts, des inscriptions et belles-lettres, des sciences physiques et mathématiques. La révolution de 1789, qui acheva l'œuvre de ces deux grands hommes, en mettant la dernière main à la centralisation dans l'ordre civil, devait la porter dans l'ordre scientifique et littéraire; et d'académies sans aucun lien entre elles, elle a fait l'Institut de France, c'est-à-dire la représentation de toutes les parties des connaissances humaines dans un conseil où toutes les sciences, tous les arts ont leurs interprètes, et dont l'unité exprime celle de la patrie commune et celle aussi de l'esprit humain. Une habile organisation, successivement perfectionnée, a déterminé les attributions de chaque académie en maintenant et en fortifiant les liens qui les unissent. Non, elle n'est pas vaine, cette fraternité dont nous nous honorons, qui fait asseoir Gérard à côté de Cuvier, et donne une place égale dans le même sanctuaire à l'imagination, au savoir, à la raison, à toutes les gloires de l'intelligence. On dit encore bien du mal des académies, mais on désire toujours en être; on s'agite même un peu pour cela : chaque place est vivement disputée. Quelle renommée avons-nous écartée? quels progrès avons-nous arrêtés? quelle doctrine un peu compatible avec la raison humaine avons-

nous repoussée? La plus entière indépendance préside à vos choix; vos libres élections ont prévenu toutes les autres et leur ont servi comme de modèle. La médiocrité même des avantages attachés au titre de membre de l'Institut en relève la dignité. Notre culte, à nous, ce n'est pas la fortune, c'est la gloire, c'est l'estime au moins, avec la passion du vrai et du beau.

Chaque année l'Institut tout entier se présente au public, et l'initie aux travaux de toutes les académies par des lectures appropriées à l'objet de cette solennité. Chaque académie est appelée à son tour à présider cette réunion. C'est aujourd'hui celui de la plus jeune. L'Académie des sciences morales et politiques, arrivée la dernière dans la famille académique, s'efforce de ne pas être indigne de ses aînées. Le sort a voulu qu'elle fût ici représentée par un membre d'une section vouée à des études qui ne peuvent être populaires. La philosophie n'est pas accoutumée à tant d'honneur; et elle s'empresse de céder la parole aux interprètes éprouvés de la littérature, des sciences et des arts.

SÉANCE PUBLIQUE ANNUELLE

DE

L'ACADÉMIE DES SCIENCES

MORALES ET POLITIQUES

15 mai 1841

DISCOURS

DU PRÉSIDENT

MESSIEURS,

Les sciences diverses dont la culture est confiée à cette Académie se rapportent toutes à un sujet unique, et ce sujet, c'est la nature humaine. La philosophie étudie cette merveilleuse intelligence qui, de ce point de l'espace et du temps où elle semble enchaînée, s'élance dans l'infini, embrasse le système du monde, et s'élève jusqu'à son auteur. La morale s'applique à reconnaître les différents motifs qui sollicitent notre libre volonté : ici les passions qui charment ou agitent la vie, là le devoir qui lui donne sa dignité et son prix. La législation et la jurisprudence travaillent sur les constitutions civiles et politiques qui jadis se dérobaient à l'examen dans leur majesté mystérieuse, et qui aujour-

d'hui comparaissent et s'expliquent elles-mêmes devant la raison publique, depuis que leur principe avoué est le développement le plus libre et le mieux assuré de toutes les facultés humaines. L'économie politique recherche quelle sont les véritables sources du bien-être et de la prospérité pour les États comme pour les particuliers. L'histoire enfin, j'entends l'histoire générale et philosophique, appuyée sur les travaux accumulés de l'érudition et de la critique, interroge tous les grands événements, toutes les grandes époques, pour leur arracher le secret des lois qui gouvernent le monde moral, soutiennent l'humanité et l'élèvent sans cesse au milieu du perpétuel renouvellement des générations et des empires.

Le lien de ces grandes études est manifeste; elles ne sont en réalité que les branches diverses d'une seule et même science, celle de l'homme.

Qui pourrait contester à une telle science ses droits et sa dignité? Qui oserait dire à l'humanité qu'il ne lui a point été donné de se connaître?

Une fois la légitimité de la science de l'homme ébranlée, que deviendrait celle de toutes les autres sciences? L'esprit humain, condamné à s'ignorer lui-même, répandrait ses propres ténèbres sur toutes les connaissances dont il est le principe et l'instrument.

Les sciences vraiment dignes de ce nom se reconnaissent à deux signes éclatants, leur durée et leur progrès.

Ce qui dure toujours doit avoir une racine immortelle : ce qui brille un jour et s'évanouit n'est qu'un

fantôme de l'imagination ou du cœur. Où sont aujourd'hui tant de fausses sciences qui, plus d'une fois, ont abusé l'humanité! Écloses dans la nuit de l'esprit humain et dans les rêves de quelques génies égarés, la lumière de la raison, en se levant, les a fait disparaître; l'état passager du monde qui leur avait donné naissance les a emportées sans retour. Il n'en a point été ainsi de la science de l'homme. Dans quel pays un peu civilisé, à quelle noble époque de l'histoire ne la rencontrez-vous pas! Elle accompagne l'humanité dans toutes ses vicissitudes; elle grandit et s'accroît avec elle. Platon et Aristote s'élèvent à côté de Périclès et d'Alexandre; Descartes et Leibniz ont respiré le même air que Richelieu, Louis XIV et Pierre le Grand, et la nouvelle philosophie française se vante d'être fille de la révolution de 1789.

Grâce à ses succès toujours croissants, la science de l'homme a conquis enfin le rang qui lui appartient parmi les sciences dont s'enorgueillit notre siècle. Mais combien de mauvais jours n'a-t-elle pas traversés pour arriver jusqu'à celui-ci! Pendant combien de siècles ne lui a-t-il pas fallu se cacher sous un vêtement étranger! Les plus libres académies de l'Europe ne l'admettent pas encore pour elle-même : elles lui demandent ou de parler un langage harmonieux, ou de s'allier à une érudition profonde ou au génie des sciences mathématiques. Regardez autour de vous : nulle part vous ne trouverez une institution semblable à la vôtre. Partout les sciences morales ne reçoivent qu'une hospitalité

clandestine. Ici, et ici seulement, elles paraissent sous leur nom propre et avec les titres qui font leur gloire. L'existence de cette Académie est un fait considérable qui atteste un progrès immense.

Mais vous ne l'avez point oublié : l'Académie des sciences morales et politiques, à peine créée par la révolution française, a été une fois supprimée; elle n'a reparu qu'avec cette seconde révolution, qui est venue consacrer la première, remettre en honneur ses principes, rétablir ses légitimes résultats.

Les sciences morales et politiques ont retrouvé leurs droits quand le pays retrouvait les siens; et aujourd'hui, comme la liberté elle-même, cette Académie n'a plus qu'à affermir de plus en plus son autorité par les monuments solides d'un zèle réglé et persévérant.

Nous nous efforçons de ne pas manquer à cette tâche, et cette année particulièrement nous pouvons montrer avec quelque confiance les travaux que nous avons exécutés nous-mêmes et ceux que nous avons inspirés.

Le troisième volume de nos Mémoires vient de paraître : chaque section y est représentée par des écrits d'un ordre élevé, et l'histoire de l'Académie, retracée par la plume habile de M. le secrétaire perpétuel, fait connaître de quelles riches communications le zèle de nos confrères n'a cessé d'animer nos séances.

A côté de ce volume en paraît un autre, le premier du nouveau recueil consacré aux ouvrages de savants, étrangers ou nationaux, dont l'Académie a voulu honorer les travaux en les publiant avec les siens; noble pen-

sée que nous avons empruntée à l'Académie des sciences, et qui fait de notre Compagnie le centre et le foyer du mouvement des sciences morales et politiques dans toutes les parties de la France et de l'Europe. On trouve ici des mémoires venus des bords du Rhin, de l'Italie, de l'Écosse, avec des dissertations ou profondes ou ingénieuses que nous devons à de jeunes savants de Paris, et même de la province, dont l'Académie peut se féliciter d'avoir suscité le talent et encouragé les premiers efforts.

Parmi ces travaux qui se présentent à l'estime publique, sous la garantie de la vôtre, permettez-moi de distinguer celui d'un jeune Piémontais, M. Pallia, que la science vient de perdre, encore à la fleur de l'âge, au moment où il poursuivait avec ardeur ses recherches sur la philosophie arabe, et lorsqu'à peine il venait de terminer un premier essai, sur Algazali, un des philosophes les plus célèbres de l'école de Bagdad. La tempête politique avait jeté M. Pallia sur cette terre de France qui autrefois avait recueilli Campanella au sortir d'une prison de vingt-sept années. Plusieurs de ses amis, qui portaient une épée, la mirent au service de nobles causes, aujourd'hui triomphantes, alors incertaines. Quelques-uns d'entre eux allèrent arroser de leur sang les champs de la Grèce et ceux du nouveau monde; lui, il est mort aussi au champ d'honneur : car il s'est éteint au milieu des peines de l'exil supporté avec dignité, et dans les luttes d'une pauvreté fière et laborieuse. L'Académie, qui l'avait entendu avec intérêt, a voulu pu-

blier ses travaux inachevés, et je crois être l'interprète de ses sentiments en rendant ce modeste hommage à une mémoire qu'elle honore et qui m'est particulièrement chère.

Mais c'est surtout dans ses concours annuels que l'Académie cherche à donner une impulsion utile aux sciences qui composent son domaine. Elle ne propose que de grands sujets qui puissent produire de sérieux travaux, et elle tient un peu haut ses couronnes pour exciter une généreuse ambition.

Cette année elle avait à juger quatre concours.

La section de morale avait provoqué l'examen de la question délicate de l'*Abolition de l'esclavage dans nos colonies.* Six mémoires lui ont été adressés : elle a distingué les mémoires n° 4 et n° 5, sans toutefois les juger dignes du prix ; et comme la question est passée récemment des régions de la théorie dans les conseils du gouvernement, l'Académie, fidèle à sa mission d'éclairer tous les grands problèmes à la lumière de la science et de l'histoire, en s'arrêtant religieusement sur le seuil des discussions législatives, a retiré un sujet qu'elle remercie le gouvernement de lui enlever, et elle le remplace par le sujet suivant, qui intéresse à la fois la morale et l'économie politique : « Rechercher par quels moyens, sans gêner la liberté de l'industrie, on pourrait donner à l'organisation du travail en commun dans les manufactures, et à la discipline intérieure de ces établissements, une influence favorable aux mœurs des classes ouvrières. »

La section de législation, de droit public et de jurisprudence a été plus heureuse que la section de morale, sans que toutefois ses vœux aient été entièrement remplis. Elle avait demandé à la science des lois, éclairée par la morale et la philosophie, de rechercher quelles réformes l'adoption du système pénitentiaire devait apporter dans celui de nos lois pénales. Dès que la peine, gardant le caractère de châtiment qui lui appartient avant tout, et la terreur salutaire qu'elle doit exercer sur les imaginations et sur les âmes, peut avoir aussi pour effet l'amendement du coupable et sa réconciliation avec l'ordre, il est évident que plusieurs points de notre Code pénal ne peuvent subsister. La perpétuité des peines n'est-elle pas en contradiction avec un régime qui se propose d'améliorer le condamné pour le rendre un jour à la société? L'infamie légale, maintenant attachée à des peines afflictives temporaires, peut-elle continuer à dégrader l'homme et à le rendre par cette dégradation incapable de reprendre sa place parmi ses semblables? L'échelle actuelle des peines peut-elle être maintenue? Devançant donc l'époque où nos prisons auront fait place au système pénitentiaire, adopté déjà dans plus d'un pays et auquel est promis l'avenir, l'Académie, prudemment hardie, avait mis au concours cette question : « Indiquer les moyens de mettre en harmonie le système de nos lois pénales avec un système pénitentiaire à instituer, dans le but de donner de plus efficaces garanties au maintien de la paix et de la sûreté générale et privée, en procurant l'améliora-

tion morale des condamnés. » De nombreux concurrents ont répondu à notre appel. Cependant, malgré le mérite de plusieurs des mémoires qui ont été envoyés, l'Académie s'est décidée à ne point décerner le prix ; mais elle partage la somme qui y est attachée, à titre de récompense et d'encouragement, entre le mémoire n° 2 dont l'auteur est M. Alauzet, et le mémoire n° 5 qui appartient à M. Moreau (Christophe), inspecteur-général des prisons du royaume. Elle accorde une mention honorable au n° 4 qui a pour auteur M. Lefran, de Colmar. L'Académie a voulu reconnaître les recherches exactes et l'esprit judicieux dont les auteurs des mémoires n° 2 et n° 5 ont fait preuve, en regrettant de n'avoir pas trouvé dans ces deux mémoires plus de force dans la pensée, plus de noblesse et d'élévation dans le langage.

La section de philosophie avait ouvert deux concours : l'un sur le cartésianisme, l'autre sur la philosophie allemande. La pensée de l'Académie n'est point douteuse, elle l'a plus d'une fois marquée dans ses différents programmes. Non, elle n'abandonne point la philosophie spéculative, mais elle croit la servir en invoquant les leçons de l'expérience. En face de questions purement abstraites, on peut aisément s'éblouir et se perdre en rêveries stériles, ou recommencer de vieilles erreurs et rentrer dans des voies depuis longtemps condamnées. Mais quand on se place entre Descartes, Spinoza, Locke et Leibniz, ou bien entre le philosophe de Kœnigsberg et ses célèbres disciples, on est assurément au milieu

des plus grands problèmes que puisse agiter l'esprit humain, et en même temps on est déjà en possession de solutions sérieuses qui préviennent les solutions chimériques, excitent puissamment l'esprit et l'avertissent de ne s'arrêter qu'à des opinions profondément réfléchies, dignes de se soutenir devant celles de tant de beaux génies. Il faut soi-même s'élever bien haut pour faire ainsi comparaître devant son tribunal les héros de la philosophie et leur distribuer le blâme et l'éloge. C'est donc dans l'intérêt de la philosophie que l'Académie a constamment posé les problèmes philosophiques sous une forme historique. L'an prochain, à pareil jour, elle fera connaître son jugement sur le concours relatif à la philosophie allemande; aujourd'hui elle se plaît à proclamer la force de celui qu'elle avait institué sur le cartésianisme. Ce grand sujet a produit six mémoires, dont trois sont des ouvrages du plus grand mérite. La section de philosophie n'a point hésité à décerner le prix, et même elle a dû le partager entre le mémoire n° 2 et le mémoire n° 5; il lui a paru aussi de la justice la plus rigoureuse d'accorder une mention très honorable au n° 4 qui, dans un autre concours, aurait pu aspirer à un prix. Le mémoire n° 2 est particulièrement remarquable par la vigueur et par l'originalité, qualités éminentes qui auraient emporté notre préférence si elles n'eussent été balancées par plus d'un grave défaut que nous n'avons pas voulu autoriser; par exemple, un caractère théologique parfois trop marqué, et quelques jugements injustes en eux-mêmes et durement exprimés

sur des hommes de génie dont il n'est permis de prononcer les noms qu'avec une vive admiration et une pieuse reconnaissance. On peut préférer, nous l'admettons volontiers, Platon à Aristote et Leibniz à Newton; mais Aristote n'en reste pas moins la tête puissante et vaste qui a constitué trois ou quatre sciences : la métaphysique, la logique, la haute critique, l'histoire naturelle; et, malgré quelques faiblesses, Newton est cet esprit perçant et profond qui, d'inductions en inductions et de calculs en calculs, sans jamais abandonner le fil de l'expérience, a fini par conquérir le système du monde. Le respect, disons mieux, l'amour des grands hommes est une religion aussi, digne d'avoir sa place dans une âme vraiment philosophique à côté de la religion de la vérité. Le mémoire n° 5 a des mérites et des défauts tout opposés : loin d'être trop théologien, l'auteur n'a pas toujours, pour cette grande pensée qu'on appelle le christianisme, la vénération que lui doivent tous ceux qu'elle a nourris et élevés; ne pas professer pour elle un respect sincère, c'est ne la pas comprendre, c'est ne pas être assez philosophe. Nous avons été surpris de rencontrer cette erreur dans un esprit qui paraît si sage; car d'ailleurs il est difficile de montrer plus de justesse, de raison, de mesure. Le système de Descartes est exposé avec une étendue et une clarté qui ne laissent rien à désirer, et Spinoza est traité pour la première fois avec cette forte équité qui relève le génie de cet homme extraordinaire, sans dissimuler les erreurs où l'a précipité sa fidélité téméraire à quelques principes

abstraits mal protégés par l'appareil de la géométrie et repoussés par la conscience du genre humain.

L'auteur du n° 2 est M. Demoulin; celui du n° 5 est M. Boullier, professeur de philosophie à la faculté des lettres de Lyon [1].

Encouragée par les résultats de ce concours et de ceux qu'elle avait ouverts précédemment, l'Académie persiste dans la voie où elle est entrée, et elle propose, pour le 1er juin 1843, le sujet suivant, où se présentent en foule les plus grandes questions de la philosophie et de l'histoire.

Examen critique de l'école d'Alexandrie.

« 1° Faire connaître, par des analyses étendues et approfondies, les principaux monuments de cette école depuis le IIe siècle de notre ère, où elle commence avec Ammonius Saccas et Plotin, jusqu'au VIe siècle, où elle s'éteint, avec l'antiquité philosophique, à la clôture des dernières écoles païennes, par le décret célèbre de 529, sous le consulat de Décius et sous le règne de Justinien;

2° Insister particulièrement sur Plotin et sur Proclus;

3° Montrer le lien systématique qui rattache l'école d'Alexandrie aux religions antiques, et le rôle qu'elle a

1. Le public a maintenant sous les yeux le mémoire de M. Demoulin. M. Bouillier a bien voulu tenir compte des critiques et des conseils de la section de philosophie, et, grâce à un travail persévérant, il a fini par donner au public une HISTOIRE DU CARTÉSIANISME, qui a pris rang parmi les œuvres les plus estimables de la nouvelle philosophie française.

joué dans la lutte du paganisme expirant contre la religion nouvelle;

4° Après avoir reconnu les antécédents de la philosophie d'Alexandrie, en suivre la fortune à travers les écoles chrétiennes du Bas-Empire et du moyen âge, et surtout au XVIe siècle, dans cette philosophie qu'on peut appeler philosophie de la renaissance;

5° Apprécier la valeur historique et la valeur absolue de la philosophie d'Alexandrie; déterminer la part d'erreur et la part de vérité qui s'y rencontrent, et ce qu'il est possible d'en tirer au profit de la philosophie de notre siècle. »

En même temps, l'Académie rappelle que quatre questions demeurent au concours : une de jurisprudence pour l'année 1844 *sur le contrat d'assurance et les nouveaux développements qu'il pourrait recevoir dans l'état de notre commerce et de notre industrie;* une autre d'économie politique pour l'année 1842, *sur les différents modes de loyer de la terre et leur influence sur la prospérité agricole;* deux d'histoire pour la même année, la première *sur l'histoire du droit de succession des femmes, dans l'ordre civil et politique, au moyen âge;* la seconde, *sur l'histoire des états généraux en France, depuis* 1302 *jusqu'en* 1614. Ces questions sont développées dans le programme imprimé de cette séance. Enfin, le prix quinquennal de 5,000 fr., fondé par M. Félix de Beaujour, sera décerné en 1843.

Tous ces nombreux concours ont ranimé et répandu le goût des sciences morales et politiques. En moins de

dix années ils ont porté les plus heureux fruits. Combien de jeunes esprits qui s'orientent à l'entrée des voies diverses de la science, n'ont-ils pas appris à régler leur ardeur inquiète sous la discipline des graves études auxquelles les appelait l'Académie! On nous doit déjà plus d'un livre utile, plus d'un homme distingué. Reconnaissons-se le rétablissement de l'Académie des sciences morales et politiques a pu paraître en 1832 un acte hardi. Aujourd'hui la nouvelle Académie est fondée dans ses succès mêmes; et par la sage direction imprimée à ses travaux, elle a surmonté toutes les défiances, elle a peu à peu conquis les suffrages de ceux-là mêmes qui elle avait d'abord intimidés, et elle a pris définitivement sa place parmi ces grandes institutions du XIXe siècle qui servent à la fois la cause de l'ordre et celle des lumières.

ESSAI

DE

PHILOSOPHIE POPULAIRE

SUIVI DE LA PROFESSION DE FOI DU VICAIRE SAVOYARD ET D'UNE ÉTUDE SUR LE STYLE DE JEAN-JACQUES ROUSSEAU.

Oui, on peut, on doit même enseigner au peuple la philosophie, si la philosophie n'est point une chimère, si elle est, comme elle le prétend, la science des grandes vérités intellectuelles et morales.

Mais entendons-nous bien.

Il y a deux sortes de philosophie : l'une artificielle et savante, réservée à quelques-uns; l'autre naturelle et humaine, et qui est à l'usage de tous.

L'homme qui jouit d'un assez grand loisir, au lieu de s'en tenir aux naïves et solides croyances que lui fournit la nature, et qu'il retrouve partout confirmées dans la langue dont il se sert et dans les discours de ses semblables, peut leur appliquer une réflexion plus ou moins exercée, une critique plus ou moins sévère, au risque de les mettre en péril en les examinant de trop près : car la libre réflexion amène souvent le doute, et le doute

est une épreuve où la foi naturelle peut succomber, comme aussi, grâce à Dieu, elle en peut sortir triomphante et plus sûre d'elle-même. De là les systèmes philosophiques, tantôt faux, tantôt vrais, la plupart du temps mêlés de faux et de vrai, et qui attestent la liberté, la puissance et les bornes du génie de l'homme. Nés dans le berceau de l'humanité, ils se développent avec elle, la suivent dans tous ses progrès. Ils ont leur langue, leur histoire, et ils composent une science particulière qui a ses périls, comme tout ce qui est libre et grand, mais qui sera toujours le besoin impérieux et l'invincible attrait des esprits assez fiers, assez intrépides pour abandonner les paisibles rivages de l'opinion commune, et chercher, à travers les orages et les abîmes de la réflexion, le rameau d'or de la philosophie. Mais ces hardis navigateurs ont été et seront toujours peu nombreux : évidemment, la philosophie spéculative, comme les hautes mathématiques, n'est pas faite pour le peuple.

Mais le peuple a sa philosophie, et pour ainsi dire une métaphysique naturelle qui sort des suggestions spontanées de la conscience. Cette métaphysique-là est tout à la fois le point de départ, la règle et le juge de l'autre métaphysique, plus sublime, mais plus périlleuse, qui s'y doit appuyer sans cesse et ne la perdre jamais de vue, si elle ne veut pas s'égarer en de vaines spéculations. La vraie philosophie n'est en effet que l'expression la plus haute du sens commun. Le sens commun est déjà une philosophie bornée, mais solide, et à laquelle manquent seulement les développements illimités et hasar-

deux de la réflexion. Le plus grand des philosophes ne tire pas des études de toute sa vie, et n'a pas, au bout du compte, une croyance essentielle de plus que le paysan ou l'ouvrier un peu cultivé; et le mauvais philosophe, qui n'a pas su triompher du doute, et n'est point arrivé à une science supérieure, mais conforme au sens commun, peut avoir perdu plus d'une bonne croyance que possède intacte et pure cet ouvrier, ce paysan.

Si on met de côté les procédés particuliers qu'emploie la philosophie, pour s'arrêter aux résultats qu'elle a obtenus, et qui seuls importent au genre humain, quels sont ceux que lui présentent avec un peu de confiance les philosophes les plus illustres? Demandez à Socrate et à Platon, à Descartes et à Leibniz, à Reid et à Kant, ce qu'ils voudraient que vous eussiez emporté de la méditation de leurs immortels ouvrages? Tous ils vous répondront que vous en avez assez profité si vous y avez puisé une foi plus profonde et plus assurée dans un petit nombre de grandes vérités, que je vais vous rappeler ici brièvement, en les dépouillant de leur appareil scientifique.

1° L'homme n'est pas tout entier dans ses sens; il a une âme qui est en soi distincte du corps et d'une tout autre nature.

2° L'homme n'est pas non plus une partie ordinaire de ce monde, une des roues, un des ressorts de la mécanique universelle, se mouvant, comme les astres, la plante ou la pierre, selon des lois qu'il ne connaît pas et qu'il suit irrésistiblement. L'homme connaît ces lois,

il y cède et s'en sert; souvent aussi il y résiste. C'est un être qui dispose de lui-même, choisit à volonté entre des mobiles contraires, lutte contre ses penchants, et quelquefois sacrifie le plaisir, la fortune, et tout ce qui s'appelle bonheur, à une idée : il est libre.

3° L'homme, attaché par son corps à la terre, a une pensée qui embrasse l'univers, s'élance dans l'infini, se replie sur sa propre essence, et dans ce point du temps et de l'espace conçoit l'immensité et l'éternité.

4° Non-seulement l'homme est doué d'une intelligence en rapport avec l'infini, mais il a un cœur capable d'aimer, d'aimer les autres, d'aimer la patrie et l'humanité d'une affection à la fois profonde et désintéressée.

5° Comme l'homme distingue le vrai du faux et le beau du laid, il distingue aussi le bien et le mal, le bien moral et le mal moral. Il conçoit une loi qui nous oblige contre nos instincts les plus forts et les plus doux, une loi qu'il est difficile de suivre sans déchirer souvent notre cœur, et qu'il est impossible de violer sans que toute notre nature intellectuelle et morale ne se révolte, une loi enfin qui nous impose la vertu.

6° La vertu est un effort qui témoigne de la puissance divine de l'intelligence et de la liberté. Cet effort est douloureux dans les commencements; mais comme il nous porte vers l'ordre moral, pour lequel nous sommes faits, il se termine par le plus grand bien de l'âme, et nous conduit à la paix avec nous-mêmes et avec les autres. L'honnête est essentiellement distinct de l'utile; il est des cas où il faut choisir entre eux, mais la plupart

du temps ils se rencontrent, et concourent à l'harmonie générale.

7° Le monde a un auteur qui l'a fait avec poids et mesure, avec une parfaite connaissance de son œuvre et la libre volonté de l'accomplir. Si plus d'une obscurité est encore pour nous dans l'ordre universel, nous savons pourtant que cet ordre existe; les lois que nous connaissons certainement nous aident à conjecturer, avec une vraisemblance bien voisine de la certitude, qu'il y en a de semblables là où nous ne les apercevons pas encore, et notre science soutient notre ignorance. Chaque siècle accroît l'une et diminue l'autre. L'univers est une géométrie vivante dont nous n'avons pas encore pénétré tous les secrets, mais qui partout nous révèle un admirable géomètre.

8° S'il n'y a pas dans l'univers un brin d'herbe qui ne prouve Dieu, l'homme nous le fait connaître plus abondamment et plus pleinement. L'homme est le chef-d'œuvre de l'univers, et il vaut mieux que l'univers. L'univers a ses lois, qu'il ne connaît point, tandis que l'homme les connaît. De plus, l'homme a des lois que l'univers n'a pas, les lois morales, incomparablement supérieures à toutes celles de la physique, de la mécanique et de la géométrie. Comme il a ses lois particulières, l'homme a des facultés particulières qui en font un être à part, une merveille dans l'univers : il est libre; il est capable de vertu; il est fait pour la justice; l'amour et la charité parlent à son cœur. Le Dieu que l'homme manifeste est donc un Dieu tout autrement grand que le Dieu de l'u-

nivers : à l'infinitude et à l'immensité il joint la liberté, la justice, la charité ; ou il n'aurait pas en lui le principe des lois morales et des facultés morales qu'il nous a données, ce qui serait la plus grande des absurdités, Dieu posséde incontestablement toutes les puissances qu'il a mises en nous ; il les possède dans le degré incommensurable de sa perfection infinie ; et cette perfection n'est pas seulement celle de la force et de l'intelligence, mais de la justice et de l'amour [1].

Ainsi l'homme n'est pas un enfant du hasard, n'ayant au-dessus de lui qu'un ciel d'airain, muet et sourd, qu'il regarde en vain pendant quelques instants avant de retomber dans la nuit éternelle. Non : l'homme a un père qui l'a fait à son image, qui l'a créé, et qui par conséquent le soutient et le suit dans le développement de son être, avec l'intelligence, la justice, la bonté dont il est le principe inépuisable.

Dieu est une intelligence qui nous entend, une justice qui nous juge, un cœur qui nous aime. Il lui a plu de mettre en nous une âme qui se sent faite pour l'immortalité, et qui la réclame par toutes les voix de ses sentiments les plus intimes. L'homme rapporte à Dieu cette âme ; il le remercie avec effusion de lui avoir donné quelque chose de lui ; et sur cette grâce première il élève l'espérance qu'elle ne lui aura pas été accordée en vain et sans une fin digne de son auteur. Il espère donc qu'après une culture imparfaite en ce monde, les fa-

1. Voyez sur ce point capital *Une dernière nuit en Allemagne,* plus haut en ce volume, p. 174, etc.

cultés qu'il a reçues trouveront ailleurs le développement qui leur manque, et que leur nature même comporte et appelle.

Telles sont les vérités fondamentales que la métaphysique établit à l'aide de procédés que nous avons supprimés, et qui demeurent inaccessibles à la foule, parce qu'ils exigent, pour être suivis et compris, du loisir et de l'étude. Mais cette haute métaphysique, qui va sans cesse s'éclaircissant et s'agrandissant par les efforts de quelques sages répandus à travers les siècles, a sa source première et son plus ferme fondement dans la métaphysique naturelle, qui repose à son tour dans la conscience de chacun de nous.

Quel homme en effet, qu'il le sache ou qu'il l'ignore, ne possède pas toutes les vérités qui viennent d'être rappelées? Prenez le plus pauvre d'esprit, pourvu qu'il soit doué d'un entendement sain, et que les préjugés du vice et du crime n'aient point corrompu ou éteint en lui la lumière naturelle; regardez-le agir, écoutez-le parler, recueillez fidèlement les jugements instinctifs qui échappent à tout moment de sa bouche et de ses actes.

Par exemple, ne croit-il pas être libre? Est-ce que souvent il ne se repent pas d'avoir fait ceci ou cela? Est-ce qu'il ne s'accuse pas souvent, lui et les autres, d'avoir agi de telle ou telle manière? Donc il croit que lui et les autres pouvaient agir autrement; il se croit donc libre, et il croit les autres libres comme lui. Voilà pourquoi tantôt il les loue, et tantôt il les blâme.

Il les loue ou il les blâme; donc il croit qu'ils ont bien ou mal fait, et il croit qu'ils devaient bien faire, qu'il y a quelque chose qui est mal, et quelque chose qui est bien, que telle action est juste, et telle autre injuste. Vous reste-t-il le moindre doute à cet égard, faites l'épreuve suivante. Devant lui qu'un homme vigoureux cherche une mauvaise querelle à un homme plus faible, l'insulte et le batte. Vous allez voir l'indignation éclater dans ses yeux; il maudit l'oppresseur, il embrasse la victime; quelquefois même, contre son intérêt manifeste, sans réflexion ni calcul, étourdiment généreux, il prend en main la cause de l'opprimé, et se jette dans la lutte, au risque d'être maltraité et de souffrir. Il souffre, mais il proteste : lui aussi, comme Caton, il oppose la justice à la force, et ne fléchit pas le genou devant l'iniquité triomphante.

La scène change : le voilà en présence de la jeune femme qu'il aime; il la regarde, et il est heureux. Il n'a point réfléchi sur ce qui constitut la beauté; il la voit, il la sent, il en est ému.

Un misérable s'offre à lui, ayant soif, ayant faim, défaillant, épuisé. Réclame-t-il comme un droit et avec menace les secours dont il a besoin, notre homme indigné le repousse. Mais que l'aumône soit demandée avec douceur, s'il le peut, il la fera; il gémit de ne pouvoir la faire; il se reproche quelquefois de ne l'avoir pas faite. Au fond de son cœur, il sait donc que la charité libre est souvent un devoir tout comme la justice.

Il n'a lu ni le *Phédon*, ni les *Méditations*, ni la *Théo-*

dicée; mais à la vue du soleil qui se lève ou se couche, devant la mer immense, ou quand le ciel étoilé brille sur sa tête, il soupire et il rêve. Disciple de Socrate, accoucheur industrieux des intelligences qui s'ignorent, philosophe patient et bon, sachez interroger cet homme, en évitant les mots d'école; ou même, sans l'interroger, sachez le comprendre; percez le voile qui lui cache à lui-même ce qui se passe au dedans de lui; vous y reconnaîtrez une scène grande et pathétique. Des pensers confus et sublimes, qu'il ne peut ni démêler ni exprimer, traversent et agitent son esprit; il erre à travers l'infini; il plonge dans les abîmes où descend régulièrement, et se perd bien souvent aussi, la méditation savante. Il ne dit pas un seul mot, et pourtant il confesse, il invoque Dieu; il prie, car il pleure. C'est là l'hymne primitif et éternel qui s'élève naturellement du fond de l'âme, et que toutes les religions et toutes les philosophies recueillent et développent.

Voulez-vous un spectacle aussi vrai et plus grand encore? Ramenez dans ce même lieu ce même homme, éprouvé par l'adversité, aux prises avec un chagrin profond, sentant son courage s'abattre et ses forces défaillir. Son regard, en se tournant vers le ciel, n'a-t-il pas un caractère particulier? En désespérant de tout appui en ce monde, sa douleur silencieuse ne semble-t-elle pas chercher plus haut le secours qui lui manque, et ne sentez-vous pas monter de son cœur à ses lèvres ces naïves et saintes paroles : Notre Père, qui êtes aux cieux?

Il y a donc une philosophie naturelle qui sort de toutes parts du cœur et de l'esprit de l'homme; et c'est restituer à l'homme ce qu'on lui a emprunté que de lui remettre sous les yeux cette philosophie, fidèlement exprimée en un langage simple et vrai qui fasse dire à celui qui l'entend : C'est bien là ce que je pensais.

Cette philosophie populaire comprend autant de parties que la philosophie savante; elle aussi elle a sa psychologie, sa morale, sa théodicée, et on peut fort bien enseigner tout cela à tout le monde, en écartant les termes scientifiques, sans retrancher aucune vérité essentielle. Approchons de tous les hommes les sources pures de la vraie et de la bonne science, ou plutôt faisons-les jaillir en eux; car ils les portent dans leur sein. Ayons un peu confiance dans le sens commun, osons le suivre jusqu'où il mène. Bien dirigé, il conduit plus loin et plus haut qu'on ne le croit.

Instituteurs du peuple, en dépit de vos méthodes, il vous sera toujours impossible d'étendre, d'enrichir, d'orner beaucoup l'esprit du peuple; élevez-lui donc le cœur : voilà le but que vous devez par-dessus tout vous proposer.

Mais ce but, vous ne l'atteindrez point en suivant les conseils d'une pédagogie pusillanime, en offrant à des hommes qui, après tout, sont vos semblables, une instruction subalterne, comme étant encore assez bonne pour eux, quelques préceptes de morale usuelle où l'ombre même de toute doctrine est soigneusement évitée. Loin de là : donnez au peuple un enseignement

borné, mais solide, généreux, puissant. Ouvrez-lui de vastes horizons où se puisse dilater son âme, qu'oppriment ordinairement d'étroites et dures nécessités. Parlez-lui des grands objets qui vous occupent vous-mêmes; parlez-lui de la vraie fin de la vie, de la beauté de la destinée humaine, de l'éternelle justice et de l'inépuisable bonté qui a créé le monde et le gouverne, qui a fait l'homme et qui le recueillera. Mais en l'entretenant de l'âme et de Dieu, gardez-vous d'employer avec lui le style de la philanthropie à la mode, ce style à la Berquin, qui veut être simple et qui n'est que ridicule, alambiqué et maniéré dans le genre niais, et dont tout l'effet est de gâter et d'efféminer la vérité. Mais la vérité ainsi présentée n'est plus la vérité. Il est à remarquer que ces écrits puérils, si vantés dans un certain monde, n'ont jamais eu de succès populaire. Quels sont les livres qui ont été le plus lus par le genre humain? Ceux qui contiennent les vérités les plus hautes et les plus saintes dans un style naïf et sublime. Même à parler littérairement, on ne peut méconnaître dans la multitude un goût naturel qui la rend sensible à la beauté de la forme, et lui fait aimer et applaudir avec transport les grandes choses grandement exprimées. Traitons le peuple comme une créature raisonnable, si nous voulons cultiver et fortifier sa raison. Respectons-le, pour lui apprendre à se respecter lui-même; élevons-le dans sa propre estime en ne craignant pas de lui adresser un langage simple, mais vrai, clair, mais sérieux. Ce n'est jamais la profondeur d'une idée qui la rend

inaccessible, c'est la forme dont on la revêt. Laissons là toutes les langues particulières des systèmes et des écoles; parlons la langue universelle et pure de la raison et du sentiment; et, dans cette langue, présentons au peuple les pensées les plus mâles, les plus sérieuses, les plus grandes, car ce sont précisément celles-là dont il a besoin dans tous les temps, et surtout dans le nôtre.

Le peuple aujourd'hui, en France, est mis à une épreuve où il est difficile qu'il ne succombe pas, si on ne vient promptement à son secours. Une vaste conspiration travaille à renverser cette admirable société française que l'Empire a organisée sur les principes sacrés de la Révolution de 1789. L'instrument le plus énergique du désordre est une littérature corrompue et corruptrice, et particulièrement une philosophie perverse qui nous donne, comme les fruits légitimes de l'esprit nouveau, les erreurs les plus vieilles, les plus honteuses, les plus malfaisantes.

Telle est la grandeur de l'homme, qu'on n'exerce sur lui une action forte et un peu durable qu'en lui présentant un système complet sur toutes choses, sur son âme, sur sa destinée, sur le monde, sur Dieu. Aussi, descendez au fond de ces sociétés secrètes qui éclatent de loin en loin, comme un ouragan sinistre, au milieu de notre civilisation, et jettent parmi nous la sédition, le brigandage et l'assassinat : ces sociétés ont leur métaphysique.

Une d'elles a été récemment contrainte de laisser paraître son programme, et ce programme débute par

une déclaration de matérialisme. La religion de la fameuse *Société des droits de l'homme* est la réhabilitation de la chair et le culte du plaisir; sa morale est la plus grande participation aux jouissances de la vie. De là sa politique fort conséquente à sa philosophie.

Et qu'est-ce que le saint-simonisme, dont les disciples occupent aujourd'hui, sous toutes les livrées, les avenues de la fortune et du pouvoir? C'est à la lettre le mysticisme du matérialisme et de l'athéisme. Les saint-simoniens parlent volontiers de Dieu; il n'y a qu'un malheur ; c'est que leur Dieu est une figure de rhétorique sans réalité, sans sujet propre et individuel. Leur immortalité est une suite de métempsycoses sans conscience et sans mémoire, à travers lesquelles l'homme a l'avantage d'être tour à tour eau, terre, plante, animal, et le reste. Outre cette immortalité-là, il peut prétendre aussi à celle de la gloire, ce qui est d'une très grande ressource et d'une consolation bien efficace pour le pâtre et pour l'artisan. Ces messieurs font d'ailleurs au christianisme l'honneur de lui emprunter des lambeaux de son saint vocabulaire ; et il se trouve de bonnes âmes qui se laissent prendre et qui applaudissent à cette triste comédie.

Mais voici venir un docteur de la loi nouvelle, trop convaincu, trop fier pour en dissimuler les dogmes. Celui-là dit hautement ce qu'il pense; il va droit à la racine du mal qui arrête encore l'humanité dans sa course. Et ce mal, savez-vous quel il est? C'est Dieu. « Le premier devoir de l'homme libre est de chasser

l'idée de Dieu de son esprit et de sa conscience. » Le dernier progrès de la liberté demande que « le nom de « Dieu, ce nom si longtemps le dernier mot du savant, « la sanction du juge, l'espoir du pauvre, le refuge du « coupable repentant, soit voué au mépris et à l'ana- « thème, et sifflé parmi les hommes. » Et ce malheureux insensé s'emporte jusqu'à ce cri sauvage : « Dieu, retire- « toi. »

Il faut, en effet, que Dieu se retire de la pensée et du cœur de l'homme, pour que les principes de ces novateurs rétrogrades s'y établissent et y fructifient. Oui, pour renverser la société, détruire la famille, réduire la propriété au vol, armer le bras de ceux qui souffrent et leur faire dépouiller et égorger sans remords les heureux de ce monde, comme on les appelle, il est nécessaire, avant tout, de semer d'un bout à l'autre de la France ces grandes découvertes, qu'il n'y a ni bien ni mal en soi, que l'unique but de la vie est le plaisir, que la résignation est une duperie, la vertu une hypocrisie, Dieu une invention des riches à l'usage des pauvres, destinée à faire supporter patiemment la misère et l'oppression. Telle est la noble métaphysique que l'école socialiste répand parmi nous depuis quinze années, par toutes les voies et sous toutes les formes, depuis le long et lourd traité réservé à la rêverie solitaire, jusqu'au roman à l'aile légère se promenant parmi les boudoirs et les salons, depuis les feuilletons que la bourgeoisie dévore jusqu'à ces petits livres à cinq sous que l'ouvrier ramasse pour en faire sa lecture du soir, l'aliment choisi

de son esprit et de son âme! Que signifieraient devant une pareille métaphysique, à la fois raffinée et grossière, des fadaises sentimentales, des moralités sans grandeur? A quoi bon prêcher la propriété à des gens qui nient la distinction du juste et de l'injuste, la liberté et la dignité de la personne humaine? A quoi sert de composer des hymnes en l'honneur de la sainteté de la famille, quand ceux à qui on les adresse ne reconnaissent rien de saint et de sacré sur la terre?

> Non tali auxilio nec defensoribus istis
> Tempus eget.

Puisqu'au nom de la philosophie on verse sans relâche dans l'âme du peuple tous les poisons du matérialisme et de l'athéisme, n'est-ce pas le devoir d'une philosophie généreuse de disputer le peuple à ses corrupteurs, d'opposer l'apostolat du bon sens et de la vertu à celui du mensonge et du crime, et d'essayer à son tour de pénétrer dans l'atelier de l'artisan et sous le toit du pauvre, pour y faire arriver des vérités salutaires et des lumières pacifiques?

Mais qui trouvera des accents assez forts pour se faire entendre de la foule, et accréditer auprès d'elle la philosophie? Les grands métaphysiciens ont écrit pour leurs pareils, ou du moins pour un très petit nombre. Les beaux traités de Bossuet et de Fénelon sur l'existence de Dieu, sur la connaissance de Dieu et de soi-même, déjà plus accessibles, demandent cependant pour être compris des connaissances préliminaires assez étendues;

ils appartiennent encore à la métaphysique savante; enfin, ils ne sont pas assez courts pour servir de bréviaire à des hommes de peu de loisir.

A défaut de mieux, voici quelques pages, recommandées aussi par le grand nom de leur auteur, où toutes les vérités dont l'homme a besoin sont exposées avec une rigueur parfaite, et sous la forme la plus lumineuse, la plus saisissante, la plus dramatique.

La Profession de foi du Vicaire savoyard est, sans contredit, le meilleur écrit de Rousseau; c'est même le seul qu'une saine philosophie puisse avouer tout entier. La raison en est, qu'il n'y a presque rien du sien ni dans les idées qu'il développe, ni dans les arguments dont il se sert. Les unes appartiennent à la tradition permanente du genre humain; les autres sont empruntés aux philosophes les plus autorisés. Il est aisé d'y reconnaître les lectures habituelles de l'auteur et les sources où il a puisé, la République et les Lois de Platon, les Méditations de Descartes, la Logique de Port-Royal, le Traité de l'existence de Dieu de Fénelon, la Théodicée de Leibniz, celle de Clarke dont il fait lui-même un si magnifique éloge. Mais tout ce qu'on retranche à l'invention et à l'originalité philosophique de Rousseau, il faut l'ajouter à son talent. Nulle part ce talent n'a trouvé, avec une matière plus illustre, une perfection plus achevée. C'est ici le triomphe de cette parole enflammée et savante, et de cette forte dialectique, trop souvent ailleurs au service du paradoxe, cette fois au service de la vérité, du bon sens et de la vertu. Le vicaire savoyard,

c'est Rousseau lui-même, avec tout ce qui le fait grand et presque seul dans son siècle : le goût du beau et du bien poussé jusqu'à la passion ; l'enthousiasme de l'honnête dans une société corrompue ; une logique austère parmi des raisonneurs efféminés ; une imagination tendre, profonde, mélancolique, à côté de froids beaux esprits ou de violents déclamateurs. La sainteté de la cause pour laquelle il combat a épuré son éloquence, qui trop souvent se ressent du commerce et des leçons de Diderot : elle lui a communiqué quelque chose de plus simple et de vraiment grand. A la hauteur où il est placé, l'orage qui gronde ordinairement dans son sein s'est presque entièrement apaisé. Son style a emprunté aux immortelles pensées qu'il exprime leur sérénité majestueuse. Et en écoutant ce philosophe du XVIIIe siècle, parlant ainsi de l'âme, de la liberté, de la vertu, de Dieu, en face des Alpes, au lever du soleil, on croirait entendre Socrate s'entretenant avec ses amis des mêmes objets dans le charmant et sublime langage de Platon, aux bords de l'Ilissus ou sur la route d'Éleusis, si dans la réfutation des mêmes sophismes, dans la défense des mêmes vérités, dans cet admirable concert de deux beaux génies consacrés à la même cause, ici presque toujours un art un peu trop marqué, qui décèle une main moderne, et de loin en loin encore je ne sais quel accent triste et passionné, ne nous rappelaient à Paris, au milieu d'une vieille société prête à se dissoudre, et à la veille de la Révolution française.

Nous croyons donc faire une chose utile, en oppo-

sant aux sophistes et aux déclamateurs de notre temps le plus redoutable adversaire de ceux du XVIIIe siècle, que les nôtres continuent avec un redoublement inouï d'insolence et d'extravagance.

Ce solide et éloquent résumé des leçons de la vraie philosophie nous a paru d'autant mieux convenir à la situation présente, que les vérités éternelles y portent les insignes de la démocratie. L'auteur de la *Profession de foi du Vicaire savoyard* est aussi celui du *Contrat social*. Républicains [1], vous pouvez donc lire cet écrit en toute sûreté de conscience : c'est un républicain qui vous parle. Puisse ce titre, aujourd'hui si favorable, gagner plus aisément les esprits et les cœurs à ces nobles doctrines qui seules peuvent donner du prix et de la dignité à la vie, et sur lesquelles repose toute société bien ordonnée, république ou monarchie !

1. Ce mot et la date de cet écrit disent assez dans quelles circonstances il a été composé Ces circonstances ont passé. Puisse la conspiration de l'athéisme et de la démagogie, à laquelle alors nous avons assisté, pour être moins apparente, ne pas être toute aussi vive, toute aussi puissante!

10 septembre 1848.

PROFESSION DE FOI

DU

VICAIRE SAVOYARD

« On était en été. Nous nous levâmes à la pointe du jour. Le bon ecclésiastique me mena hors de la ville, sur une haute colline, au-dessous de laquelle passait le Pô, dont on voyait le cours à travers les fertiles rives qu'il baigne; dans l'éloignement, l'immense chaîne des Alpes couronnait le paysage; les rayons du soleil levant rasaient déjà les plaines, et, projetant sur les champs par longues ombres les arbres, les coteaux, les maisons, enrichissaient de mille accidents de lumière le plus beau tableau dont l'œil humain puisse être frappé. On eût dit que la nature étalait à nos yeux toute sa magnificence, pour en offrir le texte à nos entretiens. Ce fut là qu'après avoir quelque temps contemplé ces objets en silence, l'homme de paix me parla ainsi :

« Mon enfant, n'attendez de moi ni des discours savants ni de profonds raisonnements. Je ne suis pas un grand philosophe, et je me soucie peu de l'être ; mais j'ai quelquefois du bon sens, et j'aime toujours la vérité. Je ne veux pas argumenter avec vous,

ni même tenter de vous convaincre; il me suffit de vous exposer ce que je pense dans la simplicité de mon cœur. Consultez le vôtre durant mon discours; c'est tout ce que je vous demande. Si je me trompe, c'est de bonne foi; cela suffit pour que mon erreur ne me soit pas imputée à crime : quand vous vous tromperiez de même, il y aurait peu de mal à cela. Si je pense bien, la raison nous est commune, et nous avons le même intérêt à l'écouter : pourquoi ne penseriez-vous pas comme moi?

. . . . . .

. . . . . .

« Qui suis-je? quel droit ai-je de juger les choses? et qu'est-ce qui détermine mes jugements? S'ils sont entraînés, forcés par les impressions que je reçois, je me fatigue en vain à ces recherches; elles ne se feront point, ou se feront d'elles-mêmes sans que je me mêle de les diriger. Il faut donc tourner d'abord mes regards sur moi pour connaître l'instrument dont je veux me servir, et jusqu'à quel point je puis me fier à son usage.

« J'existe, et j'ai des sens par lesquels je suis affecté. Voilà la première vérité qui me frappe et à laquelle je suis forcé d'acquiescer. Ai-je un sentiment propre de mon existence, ou ne la sens-je que par mes sensations? Voilà mon premier doute, qu'il m'est, quant à présent, impossible de résoudre. Car, étant continuellement affecté de sensations, ou immédiatement ou par la mémoire, comment puis-je savoir si le sentiment du *moi* est quelque chose hors de ces mêmes sensations, et s'il peut être indépendant d'elles?

« Mes sensations se passent en moi, puisqu'elles me font sentir mon existence; mais leur cause m'est étrangère, puisqu'elles m'affectent malgré que j'en aie, et qu'il ne dépend de moi ni de les produire ni de les anéantir. Je conçois donc clairement que ma sensation qui est en moi, et sa cause ou son objet qui est hors de moi, ne sont pas la même chose.

« Ainsi, non-seulement j'existe, mais il existe d'autres êtres, savoir, les objets de mes sensations; et quand ces objets ne

seraient que des idées, toujours est-il vrai que ces idées ne sont pas moi.

« Or, tout ce que je sens hors de moi et qui agit sur mes sens, je l'appelle matière; et toutes les portions de matière que je conçois réunies en êtres individuels, je les appelle des corps. Ainsi toutes les disputes des idéalistes et des matérialistes ne signifient rien pour moi : leurs distinctions sur l'apparence et la réalité des corps sont des chimères.

« Me voici déjà tout aussi sûr de l'existence de l'univers que de la mienne. Ensuite je réfléchis sur les objets de mes sensations; et, trouvant en moi la faculté de les comparer, je me sens doué d'une force active que je ne savais pas avoir auparavant.

« Apercevoir, c'est sentir; comparer, c'est juger; juger et sentir ne sont pas la même chose[1]. Par la sensation, les objets s'offrent à moi séparés, isolés, tels qu'ils sont dans la nature; par la comparaison, je les remue, je les transporte pour ainsi dire, je les pose l'un sur l'autre pour prononcer sur leur différence ou sur leur similitude, et généralement sur tous leurs rapports. Selon moi, la faculté distinctive de l'être actif ou intelligent est de pouvoir donner un sens à ce mot *est*. Je cherche en vain

1. Cet admirable passage et les suivants sont une réfutation directe de la théorie de Condillac, et surtout de celle d'Helvétius, dans le livre trop célèbre *de l'Esprit*. Quand ce livre parut, en 1758, Rousseau indigné prit la plume pour défendre la nature humaine; mais lorsqu'il vit que la Sorbonne et le parlement s'en mêlaient, il supprima ce qu'il avait écrit. C'est lui-même qui nous apprend cela dans la lettre à M. Davenport, du 7 février 1767. Il avait commencé à mettre des notes critiques aux marges d'un exemplaire de l'édition in-4° que lui avait donné Helvétius. On trouvera ces notes au tome X de l'édition de Rousseau par M. Musset-Pathay. Quelques années après, en 1762, toute apparence de persécution étant dissipée, Rousseau rencontra dans l'*Émile* l'occasion naturelle de répondre à Helvétius. C'est contre lui que sont dirigés tous les traits de ce paragraphe. Voyez PHILOSOPHIE SENSUALISTE, IVe leçon, *Helvétius*.

dans l'être purement sensitif cette force intelligente qui superpose et puis qui prononce; je ne la saurais voir dans sa nature. Cet être passif sentira chaque objet séparément, même il sentira l'objet total formé des deux; mais, n'ayant aucune force pour les replier l'un sur l'autre, il ne les comparera jamais, il ne les jugera point.

« Voir deux objets à la fois, ce n'est pas voir leurs rapports ni juger de leurs différences; apercevoir plusieurs objets les uns hors des autres, n'est pas les nombrer. Je puis avoir au même instant l'idée d'un grand bâton et d'un petit bâton sans les comparer, sans juger que l'un est plus petit que l'autre, comme je puis voir à la fois ma main entière, sans faire le compte de mes doigts. Ces idées comparatives, *plus grand*, *plus petit*, de même que les idées numériques d'*un*, de *deux*, etc., ne sont certainement pas des sensations, quoique mon esprit ne les produise qu'à l'occasion de mes sensations.

« On nous dit[1] que l'être sensitif distingue les sensations les unes des autres par les différences qu'ont entre elles ces mêmes sensations : ceci demande explication. Quand les sensations sont différentes, l'être sensitif les distingue par leurs différences; quand elles sont semblables, il les distingue parce qu'il sent les unes hors des autres. Autrement, comment dans une sensation simultanée distinguerait-il deux objets égaux? il faudrait nécessairement qu'il confondît ces deux objets et les prît pour le même, surtout dans un système où l'on prétend que les sensations représentatives de l'étendue ne sont point étendues.

« Quand les deux sensations à comparer sont aperçues, leur impression est faite, chaque objet est senti, les deux sont sentis, mais leur rapport n'est pas senti pour cela[2]. Si le jugement de ce rapport n'était qu'une sensation, et me venait uniquement de

1. C'est Helvétius qui dit cela. *Ibid.*

2. Cette distinction lumineuse est déjà dans les notes marginales. Voyez l'édit. précitée de Rousseau, t. X, p. 190.

l'objet, mes jugements ne me tromperaient jamais, puisqu'il n'est jamais faux que je sente ce que je sens.

« Pourquoi donc est-ce que je me trompe sur le rapport de ces deux bâtons, surtout s'ils ne sont pas parallèles? Pourquoi, dis-je, par exemple, que le petit bâton est le tiers du grand, tandis qu'il n'en est que le quart? Pourquoi l'image, qui est la sensation, n'est-elle pas conforme à son modèle, qui est l'objet? C'est que je suis actif quand je juge, que l'opération qui compare est fautive, et que mon entendement, qui juge les rapports, mêle ses erreurs à la vérité des sensations, qui ne montrent que les objets.

« Ajoutez à cela une réflexion qui vous frappera, je m'assure, quand vous y aurez pensé : c'est que, si nous étions purement passifs dans l'usage de nos sens, il n'y aurait entre eux aucune communication; il nous serait impossible de connaître que le corps que nous touchons et l'objet que nous voyons sont le même. Ou nous ne sentirions jamais rien hors de nous, ou il y aurait pour nous cinq substances sensibles, dont nous n'aurions nul moyen d'apercevoir l'identité.

« Qu'on donne tel ou tel nom à cette force de mon esprit qui rapproche et compare mes sensations; qu'on l'appelle attention, méditation, réflexion, ou comme on voudra; toujours est-il vrai qu'elle est en moi et non dans les choses, que c'est moi seul qui la produis, quoique je ne la produise qu'à l'occasion de l'impression que font sur moi les objets. Sans être maître de sentir ou de ne pas sentir, je le suis d'examiner plus ou moins ce que je sens.

« Je ne suis donc pas simplement un être sensitif et passif, mais un être actif et intelligent; et, quoi qu'en dise la philosophie[1], j'oserai prétendre à l'honneur de penser. Je sais seulement

1. Entendez la philosophie telle que Rousseau la rencontrait dans son siècle, dans les écrits de Condillac, de Diderot, d'Helvétius, d'Holbach, de Lamettrie; il ne peut pas être question de la philosophie en général,

que la vérité est dans les choses et non pas dans mon esprit qui les juge, et que moins je mets du mien dans les jugements que j'en porte, plus je suis sûr d'approcher de la vérité : ainsi ma règle de me livrer au sentiment plus qu'à la raison est confirmée par la raison même.

« M'étant, pour ainsi dire, assuré de moi-même, je commence à regarder hors de moi, et je me considère avec une sorte de frémissement, jeté, perdu, dans ce vaste univers, et comme noyé dans l'immensité des êtres, sans rien savoir de ce qu'ils sont, ni entre eux, ni par rapport à moi. Je les étudie, je les observe ; et, le premier objet qui se présente à moi pour les comparer, c'est moi-même.

« Tout ce que j'aperçois par les sens est matière, et je déduis toutes les propriétés essentielles de la matière des qualités sensibles qui me la font apercevoir, et qui en sont inséparables. Je la vois tantôt en mouvement et tantôt en repos ; d'où j'infère que ni le repos ni le mouvement ne lui sont essentiels ; mais le mouvement, étant une action, est l'effet d'une cause dont le repos n'est que l'absence. Quand donc rien n'agit sur la matière, elle ne se meut point, et, par cela même qu'elle est indifférente au repos et au mouvement, son état naturel est d'être en repos.

« J'aperçois dans les corps deux sortes de mouvements, savoir, mouvement communiqué et mouvement spontané ou volontaire. Dans le premier, la cause motrice est étrangère au corps mû, et dans le second elle est en lui-même. Je ne conclurai pas de là que le mouvement d'une montre, par exemple, est spontané ; car si rien d'étranger au ressort n'agissait sur lui, il ne tendrait point à se redresser, et ne tirerait pas la chaîne. Par la même raison, je n'accorderai point non plus la spontanéité aux fluides, ni au feu même qui fait leur fluidité.

« Vous me demanderez si les mouvements des animaux sont

encore bien moins de la philosophie socratique et cartésienne dont Rousseau est ici le disciple et l'interprète.

spontanés; je vous dirai que je n'en sais rien, mais que l'analogie est pour l'affirmative. Vous me demanderez encore comment je sais donc qu'il y a des mouvements spontanés; je vous dirai que je le sais parce que je le sens. Je veux mouvoir mon bras et je le meus, sans que ce mouvement ait d'autre cause immédiate que ma volonté. C'est en vain qu'on voudrait raisonner pour détruire en moi ce sentiment, il est plus fort que toute évidence; autant vaudrait me prouver que je n'existe pas.

« S'il n'y avait aucune spontanéité dans les actions des hommes, ni dans rien de ce qui se fait sur la terre, on n'en serait que plus embarrassé à imaginer la première cause de tout mouvement. Pour moi, je me sens tellement persuadé que l'état naturel de la matière est d'être en repos, et qu'elle n'a par elle-même aucune force pour agir, qu'en voyant un corps en mouvement je juge aussitôt ou que c'est un corps animé ou que ce mouvement lui a été communiqué. Mon esprit refuse tout acquiescement à l'idée de la matière non organisée se mouvant d'elle-même, ou produisant quelque action.

« Cependant cet univers visible est matière, matière éparse et morte[1], qui n'a rien dans son tout de l'union, de l'organisation, du sentiment commun des parties d'un corps animé, puisqu'il est certain que nous qui sommes parties ne nous sentons nullement dans le tout. Ce même univers est en mouvement, et dans ses mouvements réglés, uniformes, assujettis à des lois constantes, il n'a rien de cette liberté qui paraît dans les mouvements spontanés de l'homme et des animaux. Le monde n'est donc pas un grand animal qui se meuve de lui-même; il y a donc dans ses mouvements quelque cause étrangère à lui, laquelle je n'aperçois pas; mais la persuasion intérieure me rend

1. « J'ai fait tous mes efforts pour concevoir une molécule vivante, sans pouvoir en venir à bout. L'idée de la matière sentant sans avoir de sens me paraît inintelligible et contradictoire. Pour adopter ou rejeter cette idée, il faudrait commencer par la comprendre, et j'avoue que je n'ai pas ce bonheur-là. » — Note de Rousseau dirigée contre Helvétius.

cette cause tellement sensible, que je ne puis voir rouler le soleil sans imaginer une force qui le pousse, ou que, si la terre tourne, je crois sentir une main qui la fait tourner.

« S'il faut admettre des lois générales dont je n'aperçois pas les rapports essentiels avec la matière, de quoi serai-je avancé ? Ces lois n'étant point des êtres réels, des substances, ont donc quelque autre fondement qui m'est inconnu. L'expérience et l'observation nous ont fait connaître les lois du mouvement; ces lois déterminent les effets sans montrer les causes; elles ne suffisent point pour expliquer le système du monde et la marche de l'univers. Descartes avec des dés formait le ciel et la terre; mais il ne put donner le premier branle à ces dés, ni mettre en jeu sa force centrifuge qu'à l'aide d'un mouvement de rotation. Newton a trouvé la loi de l'attraction; mais l'attraction seule réduirait bientôt l'univers en une masse immobile : à cette loi il a fallu joindre une force projectile, pour faire décrire des courbes aux corps célestes. Que Descartes nous dise quelle loi physique a fait tourner ses tourbillons; que Newton nous montre la main qui lança les planètes sur la tangente de leurs orbites[1].

« Les premières causes du mouvement ne sont point dans la matière; elle reçoit le mouvement et le communique, mais elle ne le produit pas. Plus j'observe l'action et réaction des forces de la nature agissant les unes sur les autres, plus je trouve que d'effets en effets il faut toujours remonter à quelque volonté pour première cause; car supposer un progrès de causes à l'infini, c'est n'en point supposer du tout. En un mot, tout mouvement qui n'est pas produit par un autre ne peut venir que d'un acte spontané, volontaire; les corps inanimés n'agissent que par le mouvement, et il n'y a point de véritable action sans volonté. Voilà mon premier principe. Je crois donc qu'une volonté meut

1. Descartes et Newton ont exposé en physiciens les lois du mouvement; mais, comme Platon et Aristote, ils n'ont jamais douté qu'un premier moteur n'ait imprimé le mouvement à la matière.

l'univers et anime la nature. Voilà mon premier dogme, ou mon premier article de foi.

« Comment une volonté produit-elle une action physique et corporelle? Je n'en sais rien, mais j'éprouve en moi qu'elle la produit. Je veux agir, et j'agis; je veux mouvoir mon corps, et mon corps se meut : mais qu'un corps inanimé et en repos vienne à se mouvoir de lui-même ou produise le mouvement, cela est incompréhensible et sans exemple. La volonté m'est connue par ses actes, non par sa nature. Je connais cette volonté comme cause motrice; mais concevoir la matière productrice du mouvement, c'est clairement concevoir un effet sans cause, c'est ne concevoir absolument rien.

« Il ne m'est pas plus possible de concevoir comment ma volonté meut mon corps, que comment mes sensations affectent mon âme. Je ne sais pas même pourquoi l'un de ces mystères a paru plus explicable que l'autre. Quant à moi, soit quand je suis passif, soit quand je suis actif, le moyen d'union des deux substances me paraît absolument incompréhensible. Il est bien étrange qu'on parte de cette incompréhensibilité même pour confondre les deux subsances, comme si des opérations de nature si différente s'expliquaient mieux dans un seul sujet que dans deux.

« Le dogme que je viens d'établir est obscur, il est vrai; mais enfin il offre un sens, et il n'a rien qui répugne à la raison ni à l'observation ; en peut-on dire autant du matérialisme? N'est-il pas clair que si le mouvement était essentiel à la matière, il en serait inséparable, il y serait toujours en même degré, toujours le même dans chaque portion de matière; il serait incommunicable, il ne pourrait ni augmenter ni diminuer, et l'on ne pourrait pas même concevoir la matière en repos? Quand on me dit que le mouvement ne lui est pas essentiel, mais nécessaire, on veut me donner le change par des mots qui seraient plus aisés à réfuter s'il avaient un peu plus de sens. Car, ou le mouvement de la matière lui vient d'elle-même, et alors il lui est essentiel,

ou s'il lui vient d'une cause étrangère, il n'est nécessaire à la matière qu'autant que la cause motrice agit sur elle : nous rentrons dans la première difficulté.

« Les idées générales et abstraites sont la source des plus grandes erreurs des hommes ; jamais le jargon de la métaphysique n'a fait découvrir une seule vérité [1], et il a rempli la philosophie d'absurdités dont on a honte, sitôt qu'on les dépouille de leurs grands mots. Dites-moi, mon ami, si, quand on vous parle d'une force aveugle répandue dans toute la nature, on porte quelque véritable idée à votre esprit. On croit dire quelque chose par ces mots vagues de force universelle, de mouvement nécessaire, et l'on ne dit rien du tout. L'idée du mouvement n'est autre chose que l'idée du transport d'un lieu à un autre ; il n'y a point de mouvement sans quelque direction ; car un être individuel ne saurait se mouvoir à la fois dans tous les sens. Dans quel sens donc la matière se meut-elle nécessairement ? Toute la matière en corps a-t-elle un mouvement uniforme, ou chaque atome a-t-il son mouvement propre ? Selon la première idée, l'univers entier doit former une masse solide et indivisible ; selon la seconde, il ne doit former qu'un fluide épars et incohérent, sans qu'il soit jamais possible que deux atomes se réunissent. Sur quelle direction se fera ce mouvement commun de toute la matière ? Sera-ce en droite ligne ou circulairement, en haut ou en bas, à droite ou à gauche ? Si chaque molécule de matière a sa direction particulière, quelles seront les causes de toutes ces directions et de toutes ces différences ? Si chaque atome ou molécule de matière ne faisait que tourner sur son propre centre,

1. Il était bien difficile à Rousseau de se défendre de ce mouvement d'humeur contre la métaphysique, en voyant les prétendus métaphysiciens de son temps opposer l'inintelligible et absurde jargon du matérialisme et de l'athéisme au cri de la conscience et aux notions les plus claires du sens commun. Les mauvaises philosophies, comme les superstitions, déshonorent, en les pervertissant, l'esprit religieux et l'esprit philosophique, qui n'en sont pas moins excellents en eux-mêmes.

jamais rien ne sortirait de sa place, et il n'y aurait point de mouvement communiqué; encore même faudrait-il que ce mouvement circulaire fût déterminé dans quelque sens. Donner à la matière le mouvement par abstraction, c'est dire des mots qui ne signifient rien; et lui donner un mouvement déterminé, c'est supposer une cause qui le détermine Plus je multiplie les forces particulières, plus j'ai de nouvelles causes à expliquer, sans jamais trouver aucun agent commun qui les dirige. Loin de pouvoir imaginer aucun ordre dans le concours fortuit des éléments, je n'en puis pas même imaginer le combat, et le chaos de l'univers m'est plus inconcevable que son harmonie. Je comprends que le mécanisme du monde peut n'être pas intelligible à l'esprit humain; mais sitôt qu'un homme se mêle de l'expliquer, il doit dire des choses que les hommes entendent.

« Si la matière mue me montre une volonté, la matière mue selon de certaines lois me montre une intelligence : c'est mon second article de foi. Agir, comparer, choisir, sont les opérations d'un être actif et pensant : donc cet être existe. Où le voyez-vous exister? m'allez-vous dire. Non-seulement dans les cieux qui roulent, dans l'astre qui nous éclaire; non-seulement dans moi-même, mais dans la brebis qui paît, dans l'oiseau qui vole, dans la pierre qui tombe, dans la feuille qu'emporte le vent.

« Je juge de l'ordre du monde, quoique j'en ignore la fin, parce que pour juger de cet ordre il me suffit de comparer les parties entre elles, d'étudier leur concours, leurs rapports, d'en remarquer le concert. J'ignore pourquoi l'univers existe, mais je ne laisse pas de voir comment il est modifié; je ne laisse pas d'apercevoir l'intime correspondance par laquelle les êtres qui le composent se prêtent un secours mutuel. Je suis comme un homme qui verrait pour la première fois une montre ouverte, et qui ne laisserait pas d'en admirer l'ouvrage, quoiqu'il ne connût pas l'usage de la machine et qu'il n'eût point vu le cadran. Je ne sais, dirait-il, à quoi le tout est bon; mais je vois que

chaque pièce est faite pour les autres; j'admire l'ouvrier dans le détail de son ouvrage, et je suis bien sûr que tous ces rouages ne marchent ainsi de concert que pour une fin commune qu'il m'est impossible d'apercevoir.

« Comparons les fins particulières, les moyens, les rapports ordonnés de toute espèce, puis écoutons le sentiment intérieur : quel esprit sain peut se refuser à son témoignage? à quels yeux non prévenus l'ordre sensible de l'univers n'annonce-t-il pas une suprême intelligence? et que de sophismes ne faut-il point entasser pour méconnaître l'harmonie des êtres, et l'admirable concours de chaque pièce pour la conservation des autres! Qu'on me parle tant qu'on voudra de combinaisons et de chances : que vous sert de me réduire au silence, si vous ne pouvez m'amener à la persuasion? et comment m'ôterez-vous le sentiment involontaire qui vous dément toujours malgré moi? Si les corps organisés se sont combinés fortuitement de mille manières avant de prendre des formes constantes, s'il s'est formé d'abord des estomacs sans bouches, des pieds sans têtes, des mains sans bras, des organes imparfaits de toute espèce qui sont péris faute de pouvoir se conserver, pourquoi nul de ces informes essais ne frappe-t-il plus nos regards? pourquoi la nature s'est-elle enfin prescrit des lois auxquelles elle n'était pas d'abord assujettie? Je ne dois point être surpris qu'une chose arrive lorsqu'elle est possible, et que la difficulté de l'événement est compensée par la quantité des jets; j'en conviens. Cependant si l'on me venait dire que des caractères d'imprimerie, projetés au hasard, ont donné l'Énéide tout arrangée, je ne daignerais pas faire un pas pour aller vérifier le mensonge. Vous oubliez, me dira-t-on, la quantité des jets. Mais de ces jets-là combien faut-il que j'en suppose pour rendre la combinaison vraisemblable? Pour moi, qui n'en vois qu'un seul, j'ai l'infini à parier contre un que son produit n'est point l'effet du hasard. Ajoutez que des combinaisons et des chances ne donneront jamais que des produits de même nature que les éléments combinés, que l'organisation

et la vie ne résulteront point d'un jet d'atomes, et qu'un chimiste combinant des mixtes ne les fera point sentir et penser dans son creuset.

« J'ai lu Nieuwentyt [1] avec surprise, et presque avec scandale. Comment cet homme a-t-il pu vouloir faire un livre des merveilles de la nature qui montrent la sagesse de son auteur? Son livre serait aussi gros que le monde, qu'il n'aurait pas épuisé son sujet; et sitôt qu'on veut entrer dans les détails, la plus grande merveille échappe, qui est l'harmonie et l'accord du tout. La seule génération des corps vivants et organisés est l'abîme de l'esprit humain; la barrière insurmontable que la nature a mise entre les diverses espèces, afin qu'elles ne se confondissent pas, montre ses intentions avec la dernière évidence. Elle ne s'est pas contentée d'établir l'ordre, elle a pris des mesures certaines pour que rien ne pût le troubler.

« Il n'y a pas un être dans l'univers qu'on ne puisse, à quelque égard, regarder comme le centre commun de tous les autres, autour duquel ils sont tous ordonnés, en sorte qu'ils sont tous réciproquement fins et moyens les uns relativement aux autres. L'esprit se confond et se perd dans cette infinité de rapports, dont pas un n'est confondu ni perdu dans la foule. Que d'absurdes suppositions pour déduire toute cette harmonie de l'aveugle mécanisme de la matière mue fortuitement!

1. Savant Hollandais, mort en 1718; auteur d'un traité *De l'existence de Dieu démontrée par les merveilles de la nature*, traduit en français en 1725, etc. Quoi qu'en dise Rousseau, les livres du genre de celui-là sont fort utiles, malgré leur imperfection inévitable : ils rendent sensible aux yeux et au cœur la sagesse de Dieu, en appelant l'attention sur tel ou tel ordre de phénomènes naturels. Il importe beaucoup de faire voir que la plus petite partie du monde démontre Dieu, indépendamment de l'ensemble qui souvent échappe. La moitié du traité *De l'existence de Dieu* de Fénelon est fondée sur ce genre de preuves; il a donné naissance à de nombreux ouvrages de théologie naturelle qui forment en Angleterre une branche étendue et fort appréciée de la littérature à la fois savante et populaire.

Ceux qui nient l'unité d'intention qui se manifeste dans les rapports de toutes les parties de ce grand tout, ont beau couvrir leur galimatias d'abstractions, de coordinations, de principes généraux, de termes emblématiques; quoi qu'ils fassent, il m'est impossible de concevoir un système d'êtres si constamment ordonnés, que je ne conçoive une intelligence qui l'ordonne. Il ne dépend pas de moi de croire que la matière passive et morte a pu produire des êtres vivants et sentants, qu'une fatalité aveugle a pu produire des êtres intelligents, que ce qui ne pense point a pu produire des êtres qui pensent.

« Je crois donc que le monde est gouverné par une volonté puissante et sage; je le vois ou plutôt je le sens, et cela m'importe à savoir. Mais ce même monde est-il éternel ou créé? Y a-t-il un principe unique des choses? y en a-t-il deux ou plusieurs? et quelle est leur nature? Je n'en sais rien; et que m'importe? A mesure que ces connaissances me deviendront intéressantes, je m'efforcerai de les acquérir; jusque-là je renonce à des questions oiseuses qui peuvent inquiéter mon amour-propre, mais qui sont inutiles à ma conduite et supérieures à ma raison.

« Souvenez-vous toujours que je n'enseigne point mon sentiment, je l'expose. Que la matière soit éternelle ou créée, qu'il y ait un principe passif ou qu'il n'y en ait point, toujours est-il certain que le tout est un, et annonce une intelligence unique; car je ne vois rien qui ne soit ordonné dans le même système et qui ne concoure à la même fin, savoir, la conservation du tout dans l'ordre établi. Cet être qui veut et qui peut, cet être actif par lui-même, cet être enfin, quel qu'il soit, qui meut l'univers et ordonne toutes choses, je l'appelle Dieu. Je joins à ce nom les idées d'intelligence, de puissance, de volonté, que j'ai rassemblées, et celle de bonté, qui en est une suite nécessaire : mais je n'en connais pas mieux l'être auquel je l'ai donné; il se dérobe également à mes sens et à mon entendement; plus j'y pense, plus je me confonds : je sais très certainement qu'il existe, et qu'il existe par lui-même; je sais que mon existence

est subordonnée à la sienne, et que toutes les choses qui me sont connues sont absolument dans le même cas. J'aperçois Dieu partout dans ses œuvres; je le sens en moi, je le vois tout autour de moi; mais sitôt que je veux le contempler en lui-même, sitôt que je veux chercher où il est, ce qu'il est, quelle est sa substance, il m'échappe, et mon esprit troublé n'aperçoit plus rien.

« Pénétré de mon insuffisance, je ne raisonnerai jamais sur la nature de Dieu, que je n'y sois forcé par le sentiment de ses rapports avec moi. Ces raisonnements sont toujours téméraires; un homme sage ne doit s'y livrer qu'en tremblant, et sûr qu'il n'est pas fait pour les approfondir; car ce qu'il y a de plus injurieux à la Divinité n'est pas de n'y point penser, mais d'en mal penser [1].

« Après avoir découvert ceux de ses attributs par lesquels je conçois son existence, je reviens à moi, et je cherche quel rang j'occupe dans l'ordre des choses qu'il gouverne, et que je puis examiner. Je me trouve incontestablement au premier par mon espèce : car, par ma volonté et par les instruments qui sont en mon pouvoir pour l'exécuter, j'ai plus de force pour agir sur tous les corps qui m'environnent, ou pour me prêter ou me dérober comme il me plaît à leur action, qu'aucun d'eux n'en a pour agir sur moi, malgré moi, par la seule impulsion physique; et par mon intelligence je suis le seul qui ait inspection sur le tout. Quel être ici-bas, hors l'homme, sait observer tous les autres, mesurer, calculer, prévoir leurs mouvements, leurs effets, et joindre, pour ainsi dire, le sentiment de l'existence

1. Proposition du sceptique Montaigne, fort contestable et qui a besoin d'être expliquée. La faiblesse et la témérité de l'esprit humain nous conduisent à mêler des erreurs, souvent très-graves, à la suprême vérité de l'existence de Dieu ; cette vérité est encore bienfaisante et sacrée, même à ce prix. Il en est de même de presque toutes les autres vérités importantes, morales et politiques, que nous gâtons presque toujours en les outrant. Il n'y faut pas renoncer pour cela, mais les contenir en leurs justes bornes, et nous efforcer d'être sages avec sobriété.

commune à celui de son existence individuelle? Qu'y a-t-il de si ridicule à penser que tout est fait pour moi, si je suis le seul qui sache tout rapporter à lui?

« Il est donc vrai que l'homme est le roi de la terre qu'il habite; car non-seulement il dompte tous les animaux, non-seulement il dispose des éléments par son industrie, mais lui seul sur la terre en sait disposer, et il s'approprie encore par la contemplation les astres mêmes dont il ne peut approcher. Qu'on me montre un autre animal sur la terre qui sache faire usage du feu, et qui sache admirer le soleil. Quoi! je puis observer, connaître les êtres et leurs rapports; je puis sentir ce que c'est qu'ordre, beauté, vertu; je puis contempler l'univers, m'élever à la main qui le gouverne; je puis aimer le bien, le faire, et je me comparerais aux bêtes! Ame abjecte[1], c'est ta triste philosophie qui te rend semblable à elles! ou plutôt tu veux en vain t'avilir; ton génie dépose contre tes principes, ton cœur bienfaisant dément ta doctrine, et l'abus même de tes facultés prouve leur excellence en dépit de toi.

« Pour moi, qui n'ai point de système à soutenir, moi, homme simple et vrai que la fureur d'aucun parti n'entraîne, et qui n'aspire point à l'honneur d'être chef de secte, content de la place où Dieu m'a mis, je ne vois rien, après lui, de meilleur que mon espèce; et si j'avais à choisir ma place dans l'ordre des êtres, que pourrais-je choisir de plus que d'être homme?

« Cette réflexion m'enorgueillit moins qu'elle ne me touche; car cet état n'est point de mon choix, et il n'était pas dû au mérite d'un être qui n'existait pas encore. Puis-je me voir ainsi distingué sans me féliciter de remplir ce poste honorable, et sans bénir la main qui m'y a placé? De mon premier retour sur moi naît dans mon cœur un sentiment de reconnaissance et de bénédiction pour l'auteur de mon espèce, et de ce sentiment mon

1. Cette apostrophe est adressée à Helvétius, qui nie toute différence de l'homme et de l'animal, sauf un détail d'organisation physique.

premier hommage à la Divinité bienfaisante. J'adore la puissance suprême, et je m'attendris sur ses bienfaits. Je n'ai pas besoin qu'on m'enseigne ce culte, il m'est dicté par la nature elle-même. N'est-ce pas une conséquence naturelle de l'amour de soi, d'honorer ce qui nous protége, et d'aimer ce qui nous veut du bien?

« Mais quand, pour connaître ensuite ma place individuelle dans mon espèce, j'en considère les divers rangs, et les hommes qui les remplissent, que deviens-je? quel spectacle! Où est l'ordre que j'avais observé? Le tableau de la nature ne m'offrait qu'harmonie et proportions, celui du genre humain ne m'offre que confusion, désordre! Le concert règne entre les éléments, et les hommes sont dans le chaos! Les animaux sont heureux, leur roi seul est misérable! O sagesse, où sont tes lois? O Providence, est-ce ainsi que tu régis le monde? Être bienfaisant, qu'est devenu ton pouvoir? Je vois le mal sur la terre.

« Croiriez-vous, mon bon ami, que de ces tristes réflexions et de ces contradictions apparentes se formèrent dans mon esprit les sublimes idées de l'âme, qui n'avaient point jusque-là résulté de mes recherches? En méditant sur la nature de l'homme, j'y crus découvrir deux principes distincts, dont l'un l'élevait à l'étude des vérités éternelles, à l'amour de la justice et du beau moral, aux régions du monde intellectuel, dont la contemplation fait les délices du sage, et dont l'autre le ramenait bassement en lui-même, l'asservissait à l'empire des sens, aux passions qui sont leurs ministres, et contrariait par elles tout ce qui lui inspirait le sentiment du premier. En me sentant entraîné, combattu par ces deux mouvements contraires, je me disais : Non, l'homme n'est point un; je veux et je ne veux pas; je me sens à la fois esclave et libre; je vois le bien, je l'aime, et je fais le mal; je suis actif quand j'écoute la raison, passif quand mes passions m'entraînent; et mon pire tourment, quand je succombe, est de sentir que j'ai pu résister.

« Jeune homme, écoutez avec confiance, je serai toujours de bonne foi. Si la conscience est l'ouvrage des préjugés, j'ai tort

sans doute, et il n'y a point de morale démontrée, mais si se préférer à tout est un penchant naturel à l'homme, et si pourtant le premier sentiment de la justice est inné dans le cœur humain, que celui qui fait de l'homme un être simple lève ces contradictions, et je ne reconnais plus qu'une substance.

« Vous remarquerez que, par ce mot de substance, j'entends en général l'être doué de quelque qualité primitive, et abstraction faite de toutes modifications particulières ou secondaires. Si donc toutes les qualités primitives qui nous sont connues peuvent se réunir dans un même être, on ne doit admettre qu'une substance; mais s'il y en a qui s'excluent mutuellement, il y a autant de diverses substances qu'on peut faire de pareilles exclusions. Vous réfléchirez sur cela; pour moi, je n'ai besoin, quoi qu'en dise Locke [1], de connaître la matière que comme étendue et divisible, pour être assuré qu'elle ne peut penser; et quand un philosophe viendra me dire que les arbres sentent et que les rochers pensent [2], il aura beau m'embarrasser dans ses argu-

1. Sur cette proposition malheureuse échappée à Locke, que Dieu a pu donner à la matière la faculté de penser, voyez PHILOSOPHIE SENSUALISTE, leç. 1re, *Locke*, p. 31, etc.

2. « Il me semble que, loin de dire que les rochers pensent, la philosophie moderne a découvert au contraire que les hommes ne pensent point. Elle ne reconnaît plus que des êtres sensitifs dans la nature; et toute la différence qu'elle trouve entre un homme et une pierre, est que l'homme est un être sensitif qui a des sensations, et la pierre un être sensitif qui n'en a pas. Mais s'il est vrai que toute matière sente, où concevrai-je l'unité sensitive ou le moi individuel? Sera-ce dans chaque molécule de matière ou dans des corps agrégatifs? Placerai-je également cette unité dans les fluides et dans les solides, dans les mixtes et dans les éléments? Il n'y a, dit-on, que des individus dans la nature. Mais quels sont ces individus? Cette pierre est-elle un individu ou une agrégation d'individus? Est-elle un seul être sensitif, ou en contient-elle autant que de grains de sable? Si chaque atome élémentaire est un être sensitif, comment concevrai-je cette intime communication par laquelle l'un sent dans l'autre, en sorte que leurs deux *moi* se confondent en un? L'attraction peut être une loi de la nature, dont le mystère nous est in-

ments subtils, je ne puis voir en lui qu'un sophiste de mauvaise foi, qui aime mieux donner le sentiment aux pierres que d'accorder une âme à l'homme.

« Supposons un sourd qui nie l'existence des sons, parce qu'ils n'ont jamais frappé son oreille. Je mets sous ses yeux un instrument à cordes, dont je fais sonner l'unisson par un autre instrument caché. Le sourd voit frémir la corde, je lui dis : C'est le son qui fait cela. Point du tout, répond-il ; la cause du frémissement de la corde est en elle-même ; c'est une qualité commune à tous les corps de frémir ainsi. Montrez-moi donc, reprends-je, ce frémissement dans les autres corps, ou du moins sa cause dans cette corde. Je ne puis, réplique le sourd ; mais parce que je ne conçois pas comment frémit cette corde, pourquoi faut-il que j'aille expliquer cela par vos sons, dont je n'ai pas la moindre idée ? C'est expliquer un fait obscur par une cause encore plus obscure. Ou rendez-moi vos sons sensibles, ou je dis qu'ils n'existent pas.

« Plus je réfléchis sur la pensée et sur la nature de l'esprit humain, plus je trouve que le raisonnement des matérialistes ressemble à celui de ce sourd. Ils sont sourds, en effet, à la voix intérieure qui leur crie, d'un ton difficile à méconnaître : Une machine ne pense point ; il n'y a ni mouvement ni figure qui produise la réflexion : quelque chose en toi cherche à briser les

connu ; mais nous concevons au moins que l'attraction, agissant selon les masses, n'a rien d'incompatible avec l'étendue et la divisibilité. Concevez-vous la même chose du sentiment ? Les parties sensibles sont étendues, mais l'être sensitif est indivisible et un : il ne se partage pas, il est tout entier ou nul : l'être sensitif n'est donc pas un corps. Je ne sais comment l'entendent nos matérialistes, mais il me semble que les mêmes difficultés qui leur ont fait rejeter la pensée leur devraient faire aussi rejeter le sentiment ; et je ne vois pas pourquoi, ayant fait le premier pas, ils ne feraient pas aussi l'autre. Que leur en coûterait-il de plus ? et puisqu'ils sont sûrs qu'ils ne pensent pas, comment osent-ils affirmer qu'ils sentent ? » — Cette note de Rousseau répond encore à divers passages d'Helvétius. Voyez PHILOSOPHIE SENSUALISTE, leç. IVe.

liens qui le compriment; l'espace n'est pas ta mesure, l'univers entier n'est pas assez grand pour toi : tes sentiments, tes désirs, ton inquiétude, ton orgueil même, ont un autre principe que ce corps étroit dans lequel tu te sens enchaîné.

« Nul être matériel n'est actif par lui-même, et moi je le suis. On a beau me disputer cela, je le sens, et ce sentiment qui me parle est plus fort que la raison [1] qui le combat. J'ai un corps sur lequel les autres agissent, et qui agit sur eux; cette action réciproque n'est pas douteuse; mais ma volonté est indépendante de mes sens : je consens ou je résiste, je succombe ou je suis vainqueur, et je sens parfaitement en moi-même quand je fais ce que j'ai voulu faire ou quand je ne fais que céder à mes passions. J'ai toujours la puissance de vouloir, non la force d'exécuter. Quand je me livre aux tentations, j'agis selon l'impulsion des objets externes. Quand je me reproche cette faiblesse, je n'écoute que ma volonté; je suis esclave par mes vices, et libre par mes remords; le sentiment de ma liberté ne s'efface en moi que quand je me déprave, et que j'empêche enfin la voix de l'âme de s'élever contre la voix du corps.

« Je ne connais la volonté que par le sentiment de la mienne, et l'entendement ne m'est pas mieux connu. Quand on me demande quelle est la cause qui détermine ma volonté, je demande à mon tour quelle est la cause qui détermine mon jugement : car il est clair que ces deux causes n'en font qu'une; et si l'on comprend bien que l'homme est actif dans ses jugements, que son entendement n'est que le pouvoir de comparer et de juger, on verra que sa liberté n'est qu'un pouvoir semblable, ou dérivé de celui-là; il choisit le bon comme il a jugé le vrai; s'il juge faux, il choisit mal. Quelle est donc la cause qui détermine sa volonté? C'est son jugement. Et quelle est la cause qui détermine son

1. Rousseau confond ici mal à propos la raison avec le raisonnement, et même avec le raisonnement au service des matérialistes. Sur cette confusion, voyez plus bas la note de la page 484.

jugement? C'est sa faculté intelligente, c'est sa puissance de juger; la cause déterminante est en lui-même. Passé cela, je n'entends plus rien.

« Sans doute je ne suis pas libre de ne pas vouloir mon propre bien, je ne suis pas libre de vouloir mon mal; mais ma liberté consiste en cela même que je ne puis vouloir que ce qui m'est convenable ou que j'estime tel, sans que rien d'étranger à moi me détermine. S'ensuit-il que je ne sois pas mon maître, parce que je ne suis pas le maître d'être un autre que moi?

« Le principe de toute action est dans la volonté d'un être libre; on ne saurait remonter au delà. Ce n'est pas le mot de liberté qui ne signifie rien, c'est celui de nécessité [1]. Supposer quelque acte, quelque effet qui ne dérive pas d'un principe actif, c'est vraiment supposer des effets sans cause, c'est tomber dans le cercle vicieux. Ou il n'y a point de première impulsion, ou toute première impulsion n'a nulle cause antérieure, et il n'y a point de véritable volonté sans liberté. L'homme est donc libre dans ses actions, et comme tel, animé d'une substance immatérielle; c'est mon troisième article de foi. De ces trois premiers vous déduirez aisément tous les autres, sans que je continue à les compter.

« Si l'homme est actif et libre, il agit de lui-même; tout ce qu'il fait librement n'entre point dans le système ordonné de la Providence, et ne peut lui être imputé. Elle ne veut point le mal que fait l'homme en abusant de la liberté qu'elle lui donne; mais elle ne l'empêche pas de le faire, soit que de la part d'un être si faible ce mal soit nul à ses yeux, soit qu'elle ne pût l'empêcher sans gêner sa liberté, et faire un mal plus grand en dégradant sa nature. Elle l'a fait libre, afin qu'il fît, non le mal, mais le bien par choix. Elle l'a mis en état de faire ce choix en usant bien des facultés dont elle l'a doué, mais elle a tellement borné ses forces, que l'abus de la liberté qu'elle lui laisse ne

1. Encore une réponse à Helvétius.

peut troubler l'ordre général. Le mal que l'homme fait retombe sur lui sans rien changer au système du monde, sans empêcher que l'espèce humaine elle-même ne se conserve malgré qu'elle en ait. Murmurer de ce que Dieu ne l'empêche pas de faire le mal, c'est murmurer de ce qu'il la fit d'une nature excellente, de ce qu'il mit à ses actions la moralité qui les ennoblit, de ce qu'il lui donna droit à la vertu. La suprême jouissance est dans le contentement de soi-même; c'est pour mériter ce contentement que nous sommes placés sur la terre et doués de la liberté, que nous sommes tentés par les passions et retenus par la conscience. Que pouvait de plus en notre faveur la puissance divine elle-même? Pouvait-elle mettre de la contradiction dans notre nature, et donner le prix d'avoir bien fait à qui n'eut pas le pouvoir de mal faire? Quoi! pour empêcher l'homme d'être méchant, fallait-il le borner à l'instinct et le faire bête? Non, Dieu de mon âme, je ne te reprocherai jamais de l'avoir faite à ton image, afin que je pusse être libre, bon et heureux comme toi!

« C'est l'abus de nos facultés qui nous rend malheureux et méchants. Nos chagrins, nos soucis, nos peines, nous viennent de nous. Le mal moral est incontestablement notre ouvrage, et le mal physique ne serait rien sans nos vices, qui nous l'ont rendu sensible. Nest-ce pas pour nous conserver que la nature nous fait sentir nos besoins? La douleur du corps n'est-elle pas un signe que la machine se dérange, et un avertissement d'y pourvoir? La mort... Les méchants n'empoisonnent-ils pas leur vie et la nôtre? Qui est-ce qui voudrait toujours vivre? La mort est le remède aux maux que vous vous faites; la nature a voulu que vous ne souffrissiez pas toujours. Combien l'homme vivant dans la simplicité primitive est sujet à peu de maux! Il vit presque sans maladies ainsi que sans passions, et ne prévoit ni ne sent la mort; quand il la sent, ses misères la lui rendent désirable : dès lors elle n'est plus un mal pour lui. Si nous nous contentions d'être ce que nous sommes, nous n'aurions point à déplorer

notre sort; mais pour chercher un bien-être imaginaire, nous nous donnons mille maux réels. Qui ne sait pas supporter un peu de souffrance doit s'attendre à beaucoup souffrir. Quand on a gâté sa constitution par une vie déréglée, on la veut rétablir par des remèdes; au mal qu'on sent on ajoute celui qu'on craint; la prévoyance de la mort la rend horrible et l'accélère; plus on la veut fuir, plus on la sent; et l'on meurt de frayeur durant toute sa vie, en murmurant, contre la nature, des maux qu'on s'est faits en l'offensant.

« Homme, ne cherche plus l'auteur du mal : cet auteur c'est toi-même. Il n'existe point d'autre mal que celui que tu fais ou que tu souffres, et l'un et l'autre te vient de toi. Le mal général ne peut être que dans le désordre, et je vois dans le système du monde un ordre qui ne se démènt point. Le mal particulier n'est que dans le sentiment de l'être qui souffre; et ce sentiment l'homme ne l'a pas reçu de la nature, il se l'est donné. La douleur a peu de prise sur quiconque, ayant peu réfléchi, n'a ni souvenir ni prévoyance. Otez nos funestes progrès [1], ôtez nos erreurs et nos vices, ôtez l'ouvrage de l'homme, et tout est bien.

« Où tout est bien, rien n'est injuste. La justice est inséparable de la bonté [2]; or, la bonté est l'effet nécessaire d'une puissance sans borne, et de l'amour de soi essentiel à tout être qui se sent. Celui qui peut tout étend pour ainsi dire son existence avec celle des êtres. Produire et conserver sont l'acte perpétuel de la puissance; elle n'agit point sur ce qui n'est pas. Dieu n'est pas le dieu des morts, il ne pourrait être destructeur et méchant

1. On sent ici le fond du triste système qui gâte tous les ouvrages de Rousseau. Les vices de la société le révoltent contre la société elle-même. Parce qu'il voit les lettrés de son temps corrompus, il en conclut que la culture de l'esprit est le principe de toute corruption. A ce compte, il devrait aussi accuser la liberté, car sans elle il n'y aurait pas de crime. Grâce à Dieu, ces traits, qui abondent dans l'*Émile*, sont très-rares dans ce fragment.

2. Voyez la note 2 de la page 473.

sans se nuire. Celui qui peut tout ne peut vouloir que ce qui est bien. Donc l'Être souverainement bon, parce qu'il est souverainement puissant, doit être aussi souverainement juste ; autrement il se contredirait lui-même, car l'amour de l'ordre qui le produit s'appelle *bonté*, et l'amour de l'ordre qui le conserve s'appelle *justice*.

« Dieu, dit-on, ne doit rien à ses créatures. Je crois qu'il leur doit tout ce qu'il leur promit en leur donnant l'être. Or, c'est leur promettre un bien, que de leur en donner l'idée et de leur en faire sentir le besoin. Plus je rentre en moi, plus je me consulte, et plus je lis ces mots écrits dans mon âme : *Sois juste, et tu seras heureux.* Il n'en est rien pourtant, à considérer l'état présent des choses ; le méchant prospère, et le juste reste opprimé. Voyez aussi quelle indignation s'allume en nous quand cette attente est frustrée! La conscience s'élève et murmure contre son auteur ; elle lui crie en gémissant : Tu m'as trompé!

« Je t'ai trompé, téméraire ! et qui te l'a dit? Ton âme est-elle anéantie? As-tu cessé d'exister? O Brutus! ô mon fils ! ne souille point ta noble vie en la finissant ; ne laisse point ton espoir et ta gloire avec ton corps aux champs de Philippes. Pourquoi dis-tu : La vertu n'est rien, quand tu vas jouir du prix de la tienne? Tu vas mourir, penses-tu : non, tu vas vivre, et c'est alors que je tiendrai tout ce que je t'ai promis.

« On dirait, aux murmures des impatients mortels, que Dieu leur doit la récompense avant le mérite, et qu'il est obligé de payer leur vertu d'avance. Oh! soyons bons premièrement, et puis nous serons heureux. N'exigeons pas le prix avant la victoire, ni le salaire avant le travail. Ce n'est point dans la lice, disait Plutarque [1], que les vainqueurs de nos jeux sacrés sont couronnés, c'est après qu'ils l'ont parcourue.

« Si l'âme est immatérielle, elle peut survivre au corps, et si

1. Voyez le traité : *On ne peut vivre heureux selon Épicure*, § 59.

elle lui survit, la Providence est justifiée. Quand je n'aurais d'autre preuve de l'immatérialité de l'âme que le triomphe du méchant et l'oppression du juste en ce monde, cela seul m'empêcherait d'en douter. Une si choquante dissonance dans l'harmonie universelle me ferait chercher à la résoudre. Je me dirais : Tout ne finit pas pour nous avec la vie, tout rentre dans l'ordre à la mort. J'aurais, à la vérité, l'embarras de me demander où est l'homme, quand tout ce qu'il avait de sensible est détruit. Cette question n'est plus une difficulté pour moi, sitôt que j'ai reconnu deux substances. Il est très-simple que, durant ma vie corporelle, n'apercevant rien que par mes sens, ce qui ne leur est point soumis m'échappe. Quand l'union du corps et de l'âme est rompue, je conçois que l'un peut se dissoudre, et l'autre se conserver. Pourquoi la destruction de l'un entraînerait-elle la destruction de l'autre? Au contraire, étant de natures si différentes, ils étaient, par leur union, dans un état violent ; et quand cette union cesse, ils rentrent tous deux dans leur état naturel : la substance active et vivante regagne toute la force qu'elle employait à mouvoir la substance passive et morte. Hélas ! je le sens trop par mes vices, l'homme ne vit qu'à moitié durant sa vie, et la vie de l'âme ne commence qu'à la mort du corps.

« Mais quelle est cette vie? et l'âme est-elle immortelle par sa nature? Je l'ignore. Mon entendement borné ne conçoit rien sans bornes ; tout ce qu'on appelle infini m'échappe. Que puis-je nier, affirmer, quels raisonnements puis-je faire sur ce que je ne puis concevoir ? Je crois que l'âme survit au corps assez pour le maintien de l'ordre : qui sait si c'est assez pour durer toujours? Toutefois, je connais comment le corps s'use et se détruit par la division des parties : mais je ne puis concevoir une destruction pareille de l'être pensant, et n'imaginant point comment il peut mourir, je présume qu'il ne meurt pas. Puisque cette présomption me console et n'a rien de déraisonnable, pourquoi craindrais-je de m'y livrer ?

« Je sens mon âme, je la connais par le sentiment et par la

pensée; je sais qu'elle est, sans savoir quelle est son essence; je ne puis raisonner sur des idées que je n'ai pas. Ce que je sais bien, c'est que l'identité du *moi* ne se prolonge que par la mémoire, et que, pour être le même en effet, il faut que je me souvienne d'avoir été. Or, je ne saurais me rappeler, après ma mort, ce que j'ai été durant ma vie, que je ne me rappelle aussi ce que j'ai senti, par conséquent ce que j'ai fait; et je ne doute point que ce souvenir ne fasse un jour la félicité des bons et le tourment des méchants. Ici-bas, mille passions ardentes absorbent le sentiment interne, et donnent le change aux remords. Les humiliations, les disgrâces qu'attire l'exercice des vertus, empêchent d'en sentir tous les charmes. Mais quand, délivrés des illusions que nous font le corps et les sens, nous jouirons de la contemplation de l'Être suprême et des vérités éternelles dont il est la source, quand la beauté de l'ordre frappera toutes les puissances de notre âme, et que nous serons uniquement occupés à comparer ce que nous avons fait avec ce que nous avons dû faire; c'est alors que la voix de la conscience reprendra sa force et son empire; c'est alors que la volupté pure qui naît du contentement de soi-même, et le regret amer de s'être avili, distingueront par des sentiments inépuisables le sort que chacun se sera préparé. Ne me demandez point, ô mon bon ami, s'il y aura d'autres sources de bonheur et de peines; je l'ignore; et c'est assez de celles que j'imagine pour me consoler de cette vie, et m'en faire espérer une autre. Je ne dis point que les bons seront récompensés; car quel autre bien peut attendre un être excellent, que d'exister selon sa nature? mais je dis qu'ils seront heureux, parce que leur auteur, l'auteur de toute justice, les ayant faits sensibles, ne les a pas faits pour souffrir; et que, n'ayant point abusé de leur liberté sur la terre, ils n'ont pas trompé leur destination par leur faute; ils ont souffert pourtant dans cette vie, ils seront donc dédommagés dans une autre. Ce sentiment est moins fondé sur le mérite de l'homme que sur la notion de bonté qui me semble inséparable de l'essence divine. Je ne fais que

supposer les lois de l'ordre observées, et Dieu constant à lui-même[1].

« Ne me demandez pas non plus si les tourments des méchants seront éternels, et s'il est de la bonté de l'auteur de leur être de les condamner à souffrir toujours; je l'ignore encore, et n'ai point la vaine curiosité d'éclaircir des questions inutiles. Que m'importe ce que deviendront les méchants? Je prends peu d'intérêt à leur sort. Toutefois, j'ai peine à croire qu'ils soient condamnés à des tourments sans fin. Si la suprême justice se venge, elle se venge dès cette vie. Vous et vos erreurs, ô nations, êtes ses ministres. Elle emploie les maux que vous vous faites à punir les crimes qui les ont attirés. C'est dans vos cœurs insatiables, rongés d'envie, d'avarice et d'ambition, qu'au sein de vos fausses prospérités les passions vengeresses punissent vos forfaits. Qu'est-il besoin d'aller chercher l'enfer dans l'autre vie? il est dès celle-ci dans le cœur des méchants.

« Où finissent nos besoins périssables, où cessent nos désirs insensés, doivent cesser aussi nos passions et nos crimes. De quelle perversité de purs esprits seraient-ils susceptibles? N'ayant besoin de rien, pourquoi seraient-ils méchants? Si, destitués de nos sens grossiers, tout leur bonheur est dans la contemplation des êtres, ils ne sauraient vouloir que le bien; et quiconque cesse d'être méchant peut-il être à jamais misérable? Voilà ce que j'ai du penchant à croire, sans prendre peine à me décider là-dessus. O être clément et bon! quels que soient tes décrets, je les adore : si tu punis éternellement les méchants, j'anéantis ma faible raison devant ta justice; mais si les remords de ces infortunés doivent s'éteindre avec le temps, si leurs maux doivent finir, et si la même paix nous attend tous également un jour, je t'en loue. Le méchant n'est-il pas mon frère? Combien

1. Cette distinction entre être récompensé et être dédommagé est bien subtile. Il faut faire concourir le mérite réel avec la bonté de Dieu, comme aussi avec sa justice, dans l'espoir d'une vie meilleure. DU VRAI, DU BEAU ET DU BIEN, leç. XVIe.

de fois j'ai été tenté de lui ressembler! Que, délivré de sa misère, il perde aussi la malignité qui l'accompagne; qu'il soit heureux ainsi que moi : loin d'exciter ma jalousie, son bonheur ne fera qu'ajouter au mien.

« C'est ainsi que, contemplant Dieu dans ses œuvres, et l'étudiant par ceux de ses attributs qu'il m'importait de connaître, je suis parvenu à étendre et augmenter par degrés l'idée, d'abord imparfaite et bornée, que je me faisais de cet être immense. Mais si cette idée est devenue plus noble et plus grande, elle est aussi moins proportionnée à la raison humaine. A mesure que j'approche en esprit de l'éternelle lumière, son éclat m'éblouit, me trouble, et je suis forcé d'abandonner toutes les notions terrestres qui m'aidaient à l'imaginer. Dieu n'est plus corporel et sensible; la suprême intelligence qui régit le monde n'est plus le monde même : j'élève et fatigue en vain mon esprit à concevoir son essence inconcevable. Quand je pense que c'est elle qui donne la vie et l'activité à la substance vivante et active qui régit les corps animés; quand j'entends dire que mon âme est spirituelle et que Dieu est un esprit, je m'indigne contre cet avilissement de l'essence divine; comme si Dieu et mon âme étaient de même nature! comme si Dieu n'était pas le seul être absolu, le seul vraiment actif, sentant, pensant, voulant par lui-même [1], et duquel nous tenons la pensée, le sentiment, l'activité, la volonté, la liberté, l'être! Nous ne sommes libres que parce qu'il veut que nous le soyons, et sa substance inexplicable est à nos âmes ce que nos âmes sont à nos corps. S'il a créé la matière, les corps, les esprits, le monde, je n'en sais rien. L'idée de création

1. Prenons garde d'exagérer rien, même l'humilité. Dieu est le seul être absolu, mais il n'est pas le seul vraiment actif, sentant, pensant et voulant par lui-même; car j'agis, je pense, et surtout je veux très véritablement par moi-même. Dieu a créé mon être, il ne crée pas les déterminations de ma volonté; j'en suis l'auteur vrai, et par conséquent responsable, comme la conscience l'atteste, et comme Rousseau l'a très bien prouvé précédemment.

me confond et passe ma portée; je la crois autant que je la puis concevoir : mais je sais qu'il a formé l'univers et tout ce qui existe, qu'il a tout fait, tout ordonné. Dieu est éternel, sans doute; mais mon esprit peut-il embrasser l'idée de l'éternité? Pourquoi me payer de mots sans idée [1]? Ce que je conçois, c'est qu'il est avant les choses, qu'il sera tant qu'elles subsisteront, et qu'il serait même au delà, si tout devait finir un jour. Qu'un être que je ne conçois pas donne l'existence à d'autres êtres, cela n'est qu'obscur et incompréhensible; mais que l'être et le néant se convertissent d'eux-mêmes l'un dans l'autre, c'est une contradiction palpable, c'est une claire absurdité.

« Dieu est intelligent; mais comment l'est-il? L'homme est intelligent quand il raisonne, et la suprême intelligence n'a pas besoin de raisonner; il n'y a pour elle ni prémisses ni conséquences, il n'y a pas même de proposition : elle est purement intuitive, elle voit également tout ce qui est et tout ce qui peut être; toutes les vérités ne sont pour elle qu'une seule idée, comme tous les lieux un seul point, et tous les temps un seul moment. La puissance humaine agit par des moyens, la puissance divine agit par elle-même. Dieu peut parce qu'il veut; sa volonté fait son pouvoir. Dieu est bon, rien n'est plus manifeste : mais la bonté de l'homme est l'amour de ses semblables, et la bonté de Dieu est l'amour de l'ordre; car c'est par l'ordre qu'il maintient ce qui existe, et lie chaque partie avec le tout. Dieu est juste, j'en suis convaincu, c'est une suite de sa bonté [2] : l'injustice des

1. Encore de l'exagération. L'éternité n'est pas un mot sans idée; c'est une idée très nette et très précise, mais qui se rapporte à l'intelligence et non pas à l'imagination. On ne peut se représenter l'éternité et l'infini, on les conçoit, bien entendu sans pouvoir s'en rendre compte, comme il en est de toutes les notions nécessaires. On les embrouille, on les détruit même, dès qu'on tente de les expliquer par le raisonnement ou de se figurer leurs objets. Voyez la réponse que nous avons déjà faite sur ce sujet à l'auteur de la *Critique de la Raison pure*, PHILOSOPHIE DE KANT, leç. VIe, *dialectique transcendentale*.

2. Pourquoi déduire ainsi les attributs de Dieu les uns des autres? Il

hommes est leur œuvre, et non pas la sienne; le désordre moral, qui dépose contre la Providence aux yeux des philosophes[1], ne fait que la démontrer aux miens. Mais la justice de l'homme est de rendre à chacun ce qui lui appartient; et la justice de Dieu, de demander compte à chacun de ce qu'il lui a donné.

« Que si je viens à découvrir successivement ces attributs dont je n'ai nulle idée absolue, c'est par des conséquences forcées, c'est par le bon usage de ma raison : mais je les affirme sans les comprendre, et, dans le fond, c'est n'affirmer rien. J'ai beau me dire, Dieu est ainsi, je le sens, je me le prouve, je n'en conçois pas mieux comment Dieu peut être ainsi[2].

« Enfin, plus je m'efforce de contempler son essence infinie, moins je la conçois, mais elle est, cela me suffit : moins je la conçois, plus je l'adore. Je m'humilie, et lui dis : Être des êtres, je suis parce que tu es; c'est m'élever à ma source que de te méditer sans cesse. Le plus digne usage de ma raison est de s'anéantir devant toi : c'est mon ravissement d'esprit, c'est le charme de ma faiblesse, de me sentir accablé de ta grandeur.

« Après avoir ainsi, de l'impression des objets sensibles et du

n'est pas plus vrai de dire que la justice vient de la bonté que la bonté de la justice. Nous avons des raisons fondées de croire que Dieu est bon, et nous en avons d'autres également fondées de croire qu'il est juste. Ces raisons s'accordent parfaitement, mais elles ne s'enchaînent pas entre elles par voie de syllogisme, comme on convertit les différents termes d'une équation, ou comme d'une propriété du triangle on déduit ses autres propriétés. La vraie théodicée est moins artificielle. DU VRAI, DU BEAU ET DU BIEN, leç. XVIe p. 407, etc.

1. Encore une fois, entendez ici les mauvais philosophes des salons de Versailles et du baron d'Holbach.

2. Sentir et prouver très solidement que Dieu est ainsi, c'est-à-dire qu'il est intelligent, juste, bon, etc., c'est comprendre et c'est affirmer quelque chose, et quelque chose de très clair, alors même qu'on ne conçoit pas *comment* Dieu *peut* être ainsi. Je ne conçois pas *comment* je *puis* mouvoir mon bras, et je sais certainement que je le meus. Je renvoie ici Rousseau à lui-même. Voyez aussi, sur la vraie incompréhensibilité de Dieu, PHILOSOPHIE ÉCOSSAISE, leç. II, p. 56, etc.

sentiment intérieur qui me porte à juger des causes selon mes lumières naturelles, déduit les principales vérités qu'il m'importait de connaître, il me reste à chercher quelles maximes j'en dois tirer pour ma conduite, et quelles règles je dois me prescrire pour remplir ma destination sur la terre, selon l'intention de celui qui m'y a placé. En suivant toujours ma méthode, je ne tire point ces règles des principes d'une haute philosophie, mais je les trouve au fond de mon cœur, écrites par la nature en caractères ineffaçables. Je n'ai qu'à me consulter sur ce que je veux faire : tout ce que je sens être bien est bien, tout ce que je sens être mal est mal : le meilleur de tous les casuistes est la conscience; et ce n'est que quand on marchande avec elle qu'on a recours aux subtilités du raisonnement. Le premier de tous les soins est celui de soi-même : cependant combien de fois la voix intérieure nous dit qu'en faisant notre bien aux dépens d'autrui nous faisons mal! Nous croyons suivre l'impulsion de la nature, et nous lui résistons; en écoutant ce qu'elle dit à nos sens, nous méprisons ce qu'elle dit à nos cœurs : l'être actif obéit, l'être passif commande. La conscience est la voix de l'âme, les passions sont la voix du corps. Est-il étonnant que souvent ces deux langages se contredisent? et alors lequel faut-il écouter? Trop souvent la raison nous trompe, nous n'avons que trop acquis le droit de la récuser : mais la conscience ne nous trompe jamais; elle est le vrai guide de l'homme; elle est à l'âme ce que l'instinct est au corps [1]; qui la suit obéit à la nature, et ne craint point de s'égarer... »

« Ce point est important, poursuivit mon bienfaiteur, voyant

1. « La philosophie moderne, qui n'admet que ce qu'elle explique, n'a garde d'admettre cette obscure faculté appelée *instinct*, qui paraît guider, sans aucune connaissance acquise, les animaux vers quelque fin. L'instinct, selon l'un de nos plus sages philosophes, n'est qu'une habitude privée de réflexion, mais acquise en réfléchissant; et, de la manière dont il explique ce progrès, on doit conclure que les enfants réfléchissent plus que les hommes : paradoxe assez étrange pour valoir la peine d'être

que j'allais l'interrompre : souffrez que je m'arrête un peu plus à l'éclaircir.

« Toute la moralité de nos actions est dans le jugement que nous en portons nous-mêmes. S'il est vrai que le bien soit bien, il doit l'être au fond de nos cœurs comme dans nos œuvres, et le premier prix de la justice est de sentir qu'on la pratique. Si la bonté morale est conforme à notre nature, l'homme ne saurait être sain d'esprit ni bien constitué qu'autant qu'il est bon. Si elle ne l'est pas, et que l'homme soit méchant naturellement, il ne peut cesser de l'être sans se corrompre, et la bonté n'est en lui qu'un vice contre nature. Fait pour nuire à ses semblables comme le loup pour égorger sa proie, un homme humain serait un animal aussi dépravé qu'un loup pitoyable; et la vertu seule nous laisserait des remords.

« Rentrons en nous-mêmes, ô mon jeune ami! examinons,

examiné. Sans entrer ici dans cette discussion, je demande quel nom je dois donner à l'ardeur avec laquelle mon chien fait la guerre aux taupes, qu'il ne mange point, à la patience avec laquelle il les guette quelquefois des heures entières, et à l'habileté avec laquelle il les saisit, les jette hors terre au moment qu'elles poussent, et les tue ensuite pour les laisser là, sans que jamais personne l'ait dressé à cette chasse et lui ait appris qu'il y avait là des taupes. Je demande encore, et ceci est plus important, pourquoi, la première fois que j'ai menacé ce même chien, il s'est jeté le dos contre terre, les pattes repliées, dans une attitude suppliante et la plus propre à me toucher : posture dans laquelle il se fût bien gardé de rester, si, sans me laisser fléchir, je l'eusse battu dans cet état. Quoi! mon chien, tout petit encore et ne faisant presque que de naître, avait-il acquis déjà des idées morales? savait-il ce que c'était que clémence et générosité? sur quelles lumières acquises espérait-il m'apaiser, en s'abandonnant ainsi à ma discrétion? Tous les chiens du monde font à peu près la même chose dans le même cas, et je ne dis rien ici que chacun ne puisse vérifier. Que les philosophes, qui rejettent si dédaigneusement l'instinct, veuillent bien expliquer ce fait par le seul jeu des sensations et des connaissances qu'elles nous font acquérir; qu'ils l'expliquent d'une manière satisfaisante pour tout homme sensé; alors je n'aurai plus rien à dire, et je ne parlerai plus d'instinct. » Le philosophe auquel Rousseau fait ici allusion est Condillac, dans le *Traité des animaux*.

tout intérêt personnel à part, à quoi nos penchants nous portent. Quel spectacle nous flatte le plus, celui des tourments ou du bonheur d'autrui ? Qu'est-ce qui nous est le plus doux à faire, et nous laisse une impression plus agréable après l'avoir fait, d'un acte de bienfaisance ou d'un acte de méchanceté ? Pour qui vous intéressez-vous sur vos théâtres ? Est-ce aux forfaits que vous prenez plaisir? Est-ce à leurs auteurs punis que vous donnez des larmes ? Tout nous est indifférent, disent-ils [1], hors notre intérêt : et, tout au contraire, les douceurs de l'amitié, de l'humanité, nous consolent dans nos peines ; et, même dans nos plaisirs, nous serions trop seuls, trop misérables, si nous n'avions avec qui les partager. S'il n'y a rien de moral dans le cœur de l'homme, d'où lui viennent donc ces transports d'admiration pour les actes héroïques, ces ravissements d'amour pour les grandes âmes? Cet enthousiasme de la vertu, quel rapport a-t-il avec notre intérêt privé ? Pourquoi voudrais-je être Caton qui déchire ses entrailles, plutôt que César triomphant ? Otez de nos cœurs cet amour du beau, vous ôtez tout le charme de la vie. Celui dont les viles passions ont étouffé dans son âme étroite ces sentiments délicieux; celui qui, à force de se concentrer au dedans de lui, vient à bout de n'aimer que lui-même, n'a plus de transports, son cœur glacé ne palpite plus de joie, un doux attendrissement n'humecte jamais ses yeux, il ne jouit plus de rien ; le malheureux ne sent plus, ne vit plus; il est déjà mort.

« Mais, quel que soit le nombre des méchants sur la terre, il est peu de ces âmes cadavéreuses devenues insensibles, hors leur intérêt, à tout ce qui est juste et bon. L'iniquité ne plaît qu'autant qu'on en profite; dans tout le reste, on veut que l'innocent soit protégé. Voit-on dans une rue ou sur un chemin quelque acte de violence et d'injustice, à l'instant un mouvement de colère et d'indignation s'élève au fond du cœur, et nous porte à prendre la défense de l'opprimé : mais un devoir puissant nous

1. Encore Helvétius.

retient, et les lois nous ôtent le droit de protéger l'innocence. Au contraire, si quelque acte de clémence ou de générosité frappe nos yeux, quelle admiration, quel amour il nous inspire! Qui est-ce qui ne se dit pas : J'en voudrais avoir fait autant? Il nous importe sûrement fort peu qu'un homme ait été méchant ou juste il y a deux mille ans; et cependant le même intérêt nous affecte dans l'histoire ancienne, que si tout cela s'était passé de nos jours. Que me font à moi les crimes de Catilina? ai-je peur d'être sa victime? Pourquoi donc ai-je de lui la même horreur que s'il était mon contemporain? Nous ne haïssons pas seulement les méchants parce qu'ils nous nuisent, mais parce qu'ils sont méchants. Non-seulement nous voulons être heureux, nous voulons aussi le bonheur d'autrui; et quand ce bonheur ne coûte rien au nôtre, il l'augmente. Enfin l'on a, malgré soi, pitié des infortunés; quand on est témoin de leur mal, on en souffre. Les plus pervers ne sauraient perdre tout à fait ce penchant; souvent il les met en contradiction avec eux-mêmes. Le voleur qui dépouille les passants couvre encore la nudité du pauvre, et le plus féroce assassin soutient un homme tombant en défaillance.

« On parle du cri des remords, qui punit en secret les crimes cachés, et les met si souvent en évidence. Hélas! qui de nous n'entendit jamais cette importune voix? On parle par expérience; et l'on voudrait étouffer ce sentiment tyrannique qui nous donne tant de tourment. Obéissons à la nature, nous connaîtrons avec quelle douceur elle règne, et quel charme on trouve, après l'avoir écoutée, à se rendre un bon témoignage de soi. Le méchant se craint et se fuit; il s'égaie en se jetant hors de lui-même; il tourne autour de lui des yeux inquiets, et cherche un objet qui l'amuse; sans la satire amère, sans la raillerie insultante, il serait toujours triste; le ris moqueur est son seul plaisir. Au contraire, la sérénité du juste est intérieure; son ris n'est point de malignité, mais de joie : il en porte la source en lui-même; il est aussi gai seul qu'au milieu d'un cercle; il ne tire

pas son contentement de ceux qui l'approchent, il le leur communique.

« Jetez les yeux sur toutes les nations du monde, parcourez toutes les histoires ; parmi tant de cultes inhumains et bizarres, parmi cette prodigieuse diversité de mœurs et de caractères, vous trouverez partout les mêmes idées de justice et d'honnêteté, partout les mêmes principes de morale, partout les mêmes notions du bien et du mal. L'ancien paganisme enfanta des dieux abominables, qu'on eût punis ici-bas comme des scélérats, et qui n'offraient pour tableau du bonheur suprême que des forfaits à commettre et des passions à contenter. Mais le vice, armé d'une autorité sacrée, descendait en vain du séjour éternel, l'instinct moral le repoussait du cœur des humains. En célébrant les débauches de Jupiter, on admirait la continence de Xénocrate ; la chaste Lucrèce adorait l'impudique Vénus; l'intrépide Romain sacrifiait à la Peur ; il invoquait le dieu qui mutila son père, et mourait sans murmure de la main du sien. Les plus méprisables divinités furent servies par les plus grands hommes. La sainte voix de la nature, plus forte que celle des dieux, se faisait respecter sur la terre, et semblait reléguer dans le ciel le crime avec les coupables.

« Il est donc au fond des âmes un principe inné de justice et de vertu, sur lequel, malgré nos propres maximes, nous jugeons nos actions et celles d'autrui comme bonnes ou mauvaises ; et c'est à ce principe que je donne le nom de conscience.

« Mais, à ce mot, j'entends s'élever de toutes parts la clameur des prétendus sages [1]. Erreurs de l'enfance, préjugés de l'éducation ! s'écrient-ils tous de concert. Il n'y a rien dans l'esprit humain que ce qui s'y introduit par l'expérience, et nous ne jugeons d'aucune chose que sur des idées acquises. Ils font plus : cet accord évident et universel de toutes les nations, ils l'osent rejeter ; et, contre l'éclatante uniformité du jugement des hommes,

1. Les sages du XVIIIe siècle, Diderot, Helvétius, etc.

ils vont chercher dans les ténèbres quelque exemple obscur, et connu d'eux seuls, comme si tous les penchants de la nature étaient anéantis par la dépravation d'un peuple, et que, sitôt qu'il est des monstres, l'espèce ne fût plus rien. Mais que servent au sceptique Montaigne les tourments qu'il se donne pour déterrer en un coin du monde une coutume opposée aux notions de la justice? Que lui sert de donner aux plus suspects voyageurs l'autorité qu'il refuse aux écrivains les plus célèbres? Quelques usages incertains et bizarres, fondés sur des causes locales qui nous sont inconnues, détruiront-ils l'induction générale tirée du concours de tous les peuples, opposés en tout le reste, et d'accord sur ce point? O Montaigne, toi qui te piques de franchise et de vérité, sois sincère et vrai, si un philosophe peut l'être, et dis-moi s'il est quelque pays sur la terre où ce soit un crime de garder sa foi, d'être clément, bienfaisant, généreux, où l'homme de bien soit méprisable, et le perfide honoré.

« Chacun, dit-on [1], concourt au bien public pour son intérêt. Mais d'où vient donc que le juste y concourt à son préjudice? Qu'est-ce qu'aller à la mort pour son intérêt? Sans doute nul n'agit que pour son bien; mais, s'il n'est un bien moral dont il faut tenir compte, on n'expliquera jamais par l'intérêt propre que les actions des méchants : il est même à croire qu'on ne tentera point d'aller plus loin. Ce serait une trop abominable philosophie que celle où l'on serait embarrassé des actions vertueuses, où l'on ne pourrait se tirer d'affaire qu'en leur controuvant des intentions basses et des motifs sans vertu, où l'on serait forcé d'avilir Socrate et de calomnier Régulus. Si jamais de pareilles doctrines pouvaient germer parmi nous, la voix de la nature, ainsi que celle de la raison, s'élèveraient incessamment contre elles, et ne laisseraient jamais à un seul de leurs partisans l'excuse de l'être de bonne foi.

1. Helvétius. — Sur la morale de l'intérêt, voyez DU VRAI, DU BEAU ET DU BIEN, leçon XIIe.

« Mon dessein n'est pas d'entrer ici dans des discussions métaphysiques qui passent ma portée et la vôtre, et qui, dans le fond, ne mènent à rien. Je vous ai déjà dit que je ne voulais pas philosopher avec vous, mais vous aider à consulter votre cœur. Quand tous les philosophes du monde prouveraient que j'ai tort, si vous sentez que j'ai raison, je n'en veux pas davantage.

« Il ne faut pour cela que vous faire distinguer nos idées acquises de nos sentiments naturels; car nous sentons nécessairement avant de connaître; et comme nous n'apprenons point à vouloir notre bien et à fuir notre mal, mais que nous tenons cette volonté de la nature, de même l'amour du bon et la haine du mauvais nous sont aussi naturels que l'amour de nous-mêmes. Les actes de la conscience ne sont pas des jugements, mais des sentiments : quoique toutes nos idées nous viennent du dehors, les sentiments qui les apprécient sont au dedans de nous, et c'est par eux seuls que nous connaissons la convenance ou disconvenance qui existe entre nous et les choses que nous devons rechercher ou fuir.

« Exister, pour nous, c'est sentir; notre sensibilité est incontestablement antérieure à notre intelligence, et nous avons eu des sentiments avant des idées. Quelle que soit la cause de notre être, elle a pourvu à notre conservation en nous donnant des sentiments convenables à notre nature; et l'on ne saurait nier qu'au moins ceux-là ne soient innés. Ces sentiments, quant à l'individu, sont l'amour de soi, la crainte de la douleur, l'horreur de la mort, le désir du bien-être. Mais si, comme on n'en peut douter, l'homme est sociable par sa nature, ou du moins fait pour le devenir, il ne peut l'être que par d'autres sentiments innés, relatifs à son espèce; car, à ne considérer que le besoin physique, il doit certainement disperser les hommes au lieu de les rapprocher. Or, c'est du système moral, formé par ce double rapport à soi-même et à ses semblables, que naît l'impulsion de la conscience. Connaître le bien, ce n'est pas l'aimer; l'homme n'en a pas la connaissance innée : mais sitôt que la raison le lui

fait connaître, sa conscience le porte à l'aimer; c'est ce sentiment qui est inné.

« Je ne crois donc pas, mon ami, qu'il soit impossible d'expliquer par des conséquences de notre nature le principe immédiat de la conscience, indépendant de la raison même. Et quand cela serait impossible, encore ne serait-il pas nécessaire : car, puisque ceux qui nient ce principe admis et reconnu par tout le genre humain ne prouvent point qu'il n'existe pas, mais se contentent de l'affirmer; quand nous affirmons qu'il existe, nous sommes tout aussi bien fondés qu'eux, et nous avons de plus le témoignage intérieur, et la voix de la conscience qui dépose pour elle-même. Si les premières lueurs du jugement nous éblouissent et confondent d'abord les objets à nos regards, attendons que nos faibles yeux se rouvrent, se raffermissent; et bientôt nous reverrons ces mêmes objets aux lumières de la raison, tels que nous les montrait d'abord la nature : ou plutôt soyons plus simples et moins vains; bornons-nous aux premiers sentiments que nous trouvons en nous-mêmes, puisque c'est toujours à eux que l'étude nous ramène quand elle ne nous a point égarés.

« Conscience! conscience! instinct divin, immortelle et céleste voix; guide assuré d'un être ignorant et borné, mais intelligent et libre : juge infaillible du bien et du mal, qui rends l'homme semblable à Dieu! c'est toi qui fais l'excellence de sa nature et la moralité de ses actions; sans toi je ne sens rien en moi qui m'élève au-dessus des bêtes, que le triste privilége de m'égarer d'erreurs en erreurs, à l'aide d'un entendement sans règle et d'une raison sans principe.

« Grâces au ciel, nous voilà délivrés de tout cet effrayant appareil de philosophie : nous pouvons être hommes sans être savants : dispensés de consumer notre vie à l'étude de la morale, nous avons à moindres frais un guide plus assuré dans ce dédale immense des opinions humaines. Mais ce n'est pas assez que ce guide existe, il faut savoir le reconnaître et le suivre. S'il parle à tous les cœurs, pourquoi donc y en a-t-il si peu qui l'enten-

dent? Eh! c'est qu'il nous parle la langue de la nature, que tout nous a fait oublier. La conscience est timide, elle aime la retraite et la paix; le monde et le bruit l'épouvantent : les préjugés dont on la fait naître sont ses plus cruels ennemis; elle fuit ou se tait devant eux; leur voix bruyante étouffe la sienne, et l'empêche de se faire entendre; le fanatisme ose la contrefaire, et dicter le crime en son nom. Elle se rebute enfin à force d'être éconduite; elle ne nous parle plus, elle ne nous répond plus; et après de si longs mépris pour elle, il en coûte autant de la rappeler qu'il en coûta de la bannir.

« Combien de fois je me suis lassé, dans mes recherches, de la froideur que je sentais en moi! Combien de fois la tristesse et l'ennui, versant leur poison sur mes premières méditations, me les rendirent insupportables! Mon cœur aride ne donnait qu'un zèle languissant et tiède à l'amour de la vérité. Je me disais : Pourquoi me tourmenter à chercher ce qui n'est pas? Le bien moral n'est qu'une chimère; il n'y a rien de bon que les plaisirs des sens. Oh! quand on a une fois perdu le goût des plaisirs de l'âme, qu'il est difficile de le reprendre! Qu'il est plus difficile encore de le prendre quand on ne l'a jamais eu! S'il existait un homme assez misérable pour n'avoir rien fait en toute sa vie dont le souvenir le rendît content de lui-même et bien aise d'avoir vécu, cet homme serait incapable de jamais se connaître; et, faute de sentir quelle bonté convient à sa nature, il resterait méchant par force, et serait éternellement malheureux. Mais croyez-vous qu'il y ait sur la terre entière un seul homme assez dépravé pour n'avoir jamais livré son cœur à la tentation de bien faire? Cette tentation est si naturelle et si douce, qu'il est impossible de lui résister toujours; et le souvenir du plaisir qu'elle a produit une fois suffit pour la rappeler sans cesse. Malheureusement elle est d'abord pénible à satisfaire; on a mille raisons pour se refuser au penchant de son cœur; la fausse prudence le resserre dans les bornes du *moi* humain; il faut mille efforts de courage pour oser les franchir.

Se plaire à bien faire est le prix d'avoir bien fait, et ce prix ne s'obtient qu'après l'avoir mérité. Rien n'est plus aimable que la vertu; mais il faut en jouir pour la trouver telle. Quand on la veut embrasser, semblable au Protée de la fable, elle prend d'abord mille formes effrayantes, et ne se montre enfin sous la sienne qu'à ceux qui n'ont point lâché prise.

« Combattu sans cesse par mes sentiments naturels qui parlaient pour l'intérêt commun, et par ma raison qui rapportait tout à moi, j'aurais flotté toute ma vie dans cette continuelle alternative, faisant le mal, aimant le bien, et toujours contraire à moi-même, si de nouvelles lumières n'eussent éclairé mon cœur, si la vérité, qui fixa mes opinions, n'eût encore assuré ma conduite et ne m'eût mis d'accord avec moi. On a beau vouloir établir la vertu par la raison seule [1], quelle solide base peut-on lui donner? La vertu, disent-ils, est l'amour de l'ordre. Mais cet amour peut-il donc et doit-il l'emporter en moi sur celui de mon bien-être? Qu'ils me donnent une raison claire et suffisante pour le préférer. Dans le fond leur prétendu principe est un pur jeu de mots; car je dis aussi, moi, que le vice est l'amour de l'ordre, pris dans un sens différent. Il y a quelque ordre moral partout où il y a sentiment et intelligence. La différence est que le bon s'ordonne par rapport au tout, et que le méchant ordonne le tout par rapport à lui. Celui-ci fait le centre de toutes choses; l'autre mesure son rayon et se tient à la circonférence. Alors il est ordonné par rapport au centre commun, qui est Dieu, et par rapport à tous les cercles concentri-

1. Par raison Rousseau entend ici et ailleurs la raison qui rend compte de ce qu'elle examine. On peut aussi et on doit appeler raison la faculté en nous qui aperçoit immédiatement le vrai, le bien, le beau, sans en rendre compte autrement que par la force naturelle qui est en elle. Cette raison primitive et instinctive, profondément différente de la sensation et du raisonnement, est la source de l'idée du bien moral, de l'obligation et de la vertu désintéressée. Voyez ÉTUDES SUR PASCAL, Ve édition. *Philosophie de Pascal et de Port-Royal*, p. 45, etc.

ques, qui sont les créatures. Si la Divinité n'est pas, il n'y a que le méchant qui raisonne ; le bon n'est qu'un insensé.

« O mon enfant ! puissiez-vous sentir un jour de quel poids on est soulagé, quand, après avoir épuisé la vanité des opinions humaines et goûté l'amertume des passions, on trouve enfin si près de soi la route de la sagesse, le prix des travaux de cette vie et la source du bonheur dont on a désespéré ! Tous les devoirs de la loi naturelle, presque effacés de mon cœur par l'injustice des hommes, s'y retracent au nom de l'éternelle justice, qui me les impose et qui me les voit remplir. Je ne sens plus en moi que l'ouvrage et l'instrument du grand Être qui veut le bien, qui le fait, qui fera le mien par le concours de mes volontés aux siennes, et par le bon usage de ma liberté : j'acquiesce à l'ordre qu'il établit, sûr de jouir moi-même un jour de cet ordre et d'y trouver ma félicité ; car quelle félicité plus douce que de se sentir ordonné dans un système où tout est bien ? En proie à la douleur, je la supporte avec patience, en songeant qu'elle est passagère. et qu'elle vient d'un corps qui n'est point à moi. Si je fais une bonne action sans témoin, je sais qu'elle est vue, et je prends acte pour l'autre vie de ma conduite en celle-ci. En souffrant une injustice, je me dis : L'Être juste qui régit tout saura bien m'en dédommager : les besoins de mon corps, les misères de ma vie, me rendent l'idée de la mort plus supportable. Ce seront autant de liens de moins à rompre quand il faudra tout quitter.

« Pourquoi mon âme est-elle soumise à mes sens, et enchaînée à ce corps qui l'asservit et la gêne ? Je n'en sais rien : suis-je entré dans les décrets de Dieu ? Mais je puis, sans témérité, former de modestes conjectures. Je me dis : Si l'esprit de l'homme fût resté libre et pur, quel mérite aurait-il d'aimer et de suivre l'ordre qu'il verrait établi, et qu'il n'aurait nul intérêt à troubler ? Il serait heureux, il est vrai ; mais il manquerait à son bonheur le degré le plus sublime, la gloire de la vertu et le bon témoignage de soi ; il ne serait que comme les anges, et sans doute

l'homme vertueux sera plus qu'eux. Unie à un corps mortel par des liens non moins puissants qu'incompréhensibles, le soin de la conservation de ce corps excite l'âme à rapporter tout à lui, et lui donne un intérêt contraire à l'ordre général, qu'elle est pourtant capable de voir et d'aimer ; c'est alors que le bon usage de sa liberté devient à la fois le mérite et la récompense, et qu'elle se prépare un bonheur inaltérable, en combattant ses passions terrestres et se maintenant dans sa première volonté.

« Que si même, dans l'état d'abaissement où nous sommes durant cette vie, tous nos premiers penchants sont légitimes, si tous nos vices nous viennent de nous, pourquoi nous plaignons-nous d'être subjugués par eux ? pourquoi reprochons-nous à l'Auteur des choses les maux que nous nous faisons, et les ennemis que nous armons contre nous-mêmes ? Ah ! ne gâtons point l'homme ; il sera toujours bon sans peine, et toujours heureux sans remords. Les coupables qui se disent forcés au crime sont aussi menteurs que méchants : comment ne voient-ils point que la faiblesse dont ils se plaignent est leur propre ouvrage ; que leur première dépravation vient de leur volonté ; qu'à force de vouloir céder à leurs tentations, ils leur cèdent enfin malgré eux et les rendent irrésistibles ? Sans doute il ne dépend plus d'eux de n'être pas méchants et faibles, mais il dépendit d'eux de ne le pas devenir. Oh ! que nous resterions aisément maîtres de nous et de nos passions, même durant cette vie, si, lorsque nos habitudes ne sont point encore acquises, lorsque notre esprit commence à s'ouvrir, nous savions l'occuper des objets qu'il doit connaître, pour apprécier ceux qu'il ne connaît pas ; si nous voulions sincèrement nous éclairer, non pour briller aux yeux des autres, mais pour être bons et sages selon notre nature, pour nous rendre heureux en pratiquant nos devoirs ! Cette étude nous paraît ennuyeuse et pénible, parce que nous n'y songeons que déjà corrompus par le vice, déjà livrés à nos passions. Nous fixons nos jugements et notre estime avant de connaître le bien

et le mal ; et puis, rapportant tout à cette fausse mesure, nous ne donnons à rien sa juste valeur.

« Il est un âge où le cœur, libre encore, mais ardent, inquiet, avide du bonheur qu'il ne connaît pas, le cherche avec une curieuse incertitude, et trompé par les sens, se fixe enfin sur sa vaine image, et croit le trouver où il n'est point. Ces illusions ont duré longtemps pour moi. Hélas ! je les ai trop tard connues, et n'ai pu tout à fait les détruire ; elles dureront autant que ce corps mortel qui les cause. Au moins, elles ont beau me séduire, elles ne m'abusent plus ; je les connais pour ce qu'elles sont ; en les suivant je les méprise ; loin d'y voir l'objet de mon bonheur, j'y vois son obstacle. J'aspire au moment où, délivré des entraves du corps, je serai *moi* sans contradiction, sans partage, et n'aurai besoin que de moi pour être heureux : en attendant je le suis dès cette vie, parce que j'en compte pour peu tous les maux, que je la regarde comme presque étrangère à mon être, et que tout le vrai bien que j'en peux retirer dépend de moi.

« Pour m'élever d'avance autant qu'il se peut à cet état de bonheur, de force et de liberté, je m'exerce aux sublimes contemplations. Je médite sur l'ordre de l'univers, non pour l'expliquer par de vains systèmes, mais pour l'admirer sans cesse, pour adorer le sage auteur qui s'y fait sentir. Je converse avec lui, je pénètre toutes mes facultés de sa divine essence ; je m'attendris à ses bienfaits, je le bénis de ses dons ; mais je ne le prie pas. Que lui demanderais-je ? qu'il changeât pour moi le cours des choses, qu'il fît des miracles en ma faveur ? Moi qui dois aimer par-dessus tout l'ordre établi par sa sagesse et maintenu par sa providence, voudrais-je que cet ordre fût troublé pour moi [1] ? Non, ce vœu téméraire mériterait plutôt d'être

1. On peut très bien prier Dieu, si Dieu peut nous entendre et s'il nous aime ; et il nous entend et il nous aime, s'il est l'intelligence et la bonté suprême. On peut le prier, non pour lui demander des miracles,

puni qu'exaucé. Je ne lui demande pas non plus le pouvoir de bien faire : pourquoi lui demander ce qu'il m'a donné ? Ne m'a-t-il pas donné la conscience pour aimer le bien, la raison pour le connaître, la liberté pour le choisir ? Si je fais le mal, je n'ai point d'excuse ; je le fais parce que je le veux : lui demander de changer ma volonté, c'est lui demander ce qu'il me demande ; c'est vouloir qu'il fasse mon œuvre et que j'en recueille le salaire ; n'être pas content de mon état, c'est ne vouloir plus être homme, c'est vouloir autre chose que ce qui est, c'est vouloir le désordre et le mal. Source de justice et de vérité, Dieu clément et bon ! dans ma confiance en toi, le suprême vœu de mon cœur est que ta volonté soit faite. En y joignant la mienne, je fais ce que tu fais, j'acquiesce à ta bonté ; je crois partager d'avance la suprême félicité qui en est le prix.

Dans la juste défiance de moi-même, la seule chose que je lui demande, ou plutôt que j'attends de sa justice, est de redresser mon erreur si je m'égare, et si cette erreur m'est dangereuse. Pour être de bonne foi, je ne me crois pas infaillible : mes sentiments qui me semblent les plus vraies sont peut-être autant de mensonges : car quel homme ne tient pas aux siennes ? et [illegible] d'hommes sont d'accord en tout ? L'illusion qui [illegible] beau venir de moi, c'est lui seul qui peut m'en guérir. [illegible] ce que j'ai pu pour atteindre à la vérité ; mais sa source [illegible] quand les forces me manquent pour aller plus [illegible] puis-je être coupable ? c'est à elle à s'approcher. »

LE VICAIRE avait parlé avec véhémence ; il était ému, je l'étais aussi. Je croyais entendre le divin Orphée chanter les premiers hymnes, et apprendre aux hommes le culte des dieux. »

mais pour lui rapporter et lui offrir nos efforts, nos sacrifices, nos souffrances, et puiser, dans ce sublime commerce, les consolations et les forces dont notre faiblesse a besoin. Invoquer, remercier, bénir Dieu, lui dire : Notre Père, que ta volonté soit faite, n'est-ce donc pas prier ?

DU STYLE DE ROUSSEAU

PARTICULIÈREMENT DANS LA PROFESSION DE FOI DU VICAIRE SAVOYARD

D'après le manuscrit de l'*Émile*, conservé à la bibliothèque de la Chambre des Représentants.

Nous l'avons déjà dit [1], et nous le répétons avec une conviction qui s'accroît chaque jour : le temps est venu de traiter nos grands écrivains avec la même religion que ceux de l'antiquité, et d'instituer sur les classiques français cette même critique philologique qui, depuis le XVIe siècle, épure et illustre les classiques grecs et latins. Une telle critique se proposerait, avant tout, de conserver ou plutôt de rétablir dans leur intégrité des textes immortels, que dégradent peu à peu des éditions de plus en plus défectueuses. Elle aurait aussi pour effet nécessaire d'introduire dans l'intimité des grands écrivains, et ce commerce est fécond en enseignements de tout genre. Nous n'en voulons ici exprimer qu'un seul, celui dont notre siècle a le plus besoin : c'est que dans l'art d'écrire comme dans tous les arts, l'homme de gé-

(1) ÉTUDES SUR PASCAL.

nie se crée à lui-même un idéal auquel il aspire sans cesse, qu'il ne réalise presque jamais à son gré, et dont il n'approche, même de loin, que par un effort opiniâtre et continu, par un travail presque herculéen. Il dissimule ce travail aux yeux du vulgaire, auquel il ne lui déplaît pas de laisser croire qu'il doit tout à l'inspiration ; mais il sait fort bien que cette inspiration, qu'en effet rien ne remplace, ne suffit point pour produire une œuvre grande et belle, et qu'il y faut ajouter toute une vie de réflexion et de labeur. De là, dans la carrière des grands artistes, avec l'unité de leur génie, le progrès et les transformations souvent très diverses de leur talent. Le divin Raphaël a eu trois manières. Un œil exercé peut en discerner plusieurs aussi dans Platon. Pour chaque ouvrage en particulier, bien des ébauches précèdent l'exécution, et dans l'exécution on ne parvient pas du premier coup à la beauté parfaite. Le signe infaillible de la médiocrité est d'être éprise d'elle-même ; elle produit vite et corrige peu ; et sur quoi corrigerait-elle? elle n'a point un exemplaire de perfection qu'elle poursuive, et qui lui serve à reconnaître et à réparer ses fautes : aussi s'admire-t-elle de la meilleure foi du monde. Au contraire, un grand esprit est presque toujours mécontent de ce qu'il fait, parce qu'il a rêvé bien mieux encore. Superbe quelquefois lorsqu'il se compare aux autres, il est modeste, il est humble devant l'idéal sur lequel il a les yeux fixés ; il éprouve le besoin de retoucher sans cesse l'œuvre sortie de ses mains, d'y ajouter des beautés nouvelles, de l'élever de

plus en plus à la hauteur de sa pensée. Il essaye donc, il parcourt successivement des formes très diverses, jusqu'à ce qu'il croye avoir trouvé la meilleure, c'est-à-dire la moins imparfaite. L'étude de ces formes diverses est, selon nous, une excellente école à qui veut s'instruire dans l'art si difficile de penser et d'écrire. Nous regardons comme un exercice d'une utilité sans égale la comparaison des différentes éditions des bons auteurs. Les variantes des grands écrivains nous sont d'un prix infini. L'abbé d'Olivet a recueilli celles de Racine; il faudrait les mettre sans cesse sous les yeux de la jeunesse. Racine a trouvé des fautes jusque dans Athalie, et dans une seconde édition il les a corrigées. Combien ne serait-il pas précieux de posséder le Tartufe tel qu'il fut d'abord représenté en 1664 et en 1665, et de le comparer, même au seul point de vue de l'art, avec le Tartufe de 1667, avec celui de 1668, enfin avec celui de 1669, le seul malheureusement qui soit demeuré? Voltaire nous a conservé lui-même les variantes de la Henriade. Nous souhaiterions vivement qu'un homme de goût prît la peine de donner une édition du Cid avec les changements de toute sorte que l'auteur a faits successivement à cette pièce, dont l'histoire est si curieuse, depuis la première édition de 1637 jusqu'à celle où Corneille, en pleine possession de sa gloire, prit le parti de ne plus toucher à son œuvre, de peur de la gâter en voulant la perfectionner encore.

Mais l'étude des différentes éditions d'un même ouvrage ne vaut pas celle du manuscrit lui-même, quand

le manuscrit contient un grand nombre de corrections. La rencontre de tels manuscrits est une bonne fortune qu'il faut savoir mettre à profit. En rendant compte du singulier manuscrit dont Port-Royal a fait ce qu'il a appelé les *Pensées de Pascal*, nous avons tâché d'en tirer quelques enseignements utiles. Nous avons arraché à l'oubli et à l'inexorable sévérité de Pascal des lignes inconnues, par lui effacées, et qui étaient déjà bien belles. Oui, elles nous paraissent belles à nous, mais elles ne l'étaient point assez pour l'auteur des *Provinciales*. Il les a rayées, sans les détruire, grâce à Dieu; il leur a substitué des lignes nouvelles, et quelquefois même à celles-là d'autres lignes encore, jusqu'à ce qu'il eût forcé la langue de recevoir l'empreinte fidèle de son esprit et de son âme.

Nous ne comparons point Rousseau à Pascal. Ils appartiennent à deux siècles entièrement différents. Le XVIIe siècle est l'âge classique de la prose française : il connaît l'art sans le pousser jusqu'au raffinement, et la naïveté y subsiste à côté de la grandeur. Dans le siècle qui suit, l'art domine, la manière commence, et avec elle déjà la décadence. Un seul écrivain au XVIIIe siècle est exempt de toute affectation : c'est Voltaire. Voltaire est simple, c'est là sa gloire. Il est net, rapide, varié, abondant, étincelant, toujours vrai; mais comme la vérité qu'il exprime est un peu subalterne, son style est, comme sa pensée, d'une qualité parfaite sans atteindre à la grandeur. Il ne déclame jamais, mais presque jamais non plus il ne s'élève au sublime, au naïf, au pathéti-

que, tandis que ces trois choses abondent dans Corneille, dans Pascal, dans Bossuet. J.-J. Rousseau est juste l'opposé de Voltaire. Il n'en a pas le bon sens et la simplicité; il rêve et il déclame; il a un système absurde, et il l'expose avec un art excessif. Voilà le mauvais côté, et qui suffit à gâter tout le reste. Mais le bon sens à part, Rousseau a des endroits par lesquels il est très supérieur à Voltaire. C'est bien un autre raisonneur : quand il est dans le vrai, sa dialectique est irrésistible. Toutes les grandes idées, tous les grands sentiments que l'auteur de la *Pucelle* et de *Candide* a pris à tâche de vouer au ridicule, celui d'*Émile* les a souvent exprimés avec une force, une magnificence, et un charme de langage inconnu à Voltaire et à tout le XVIIIe siècle. Il a l'éloquence vraie de la logique et de la passion ; malheureusement il y mêle un art qui paraît trop, et donne encore un air de rhétorique aux pages les plus vives et les plus fortes. Par ses défauts comme par ses qualités, Rousseau est donc un excellent sujet d'études. Comme il est évident que ce style vigoureux et tourmenté a été mis plus d'une fois sur l'enclume, on serait curieux d'assister au travail de ce puissant ouvrier, et de surprendre ses artifices.

I

Tout le monde sait que la bibliothèque de la Chambre des Représentants possède plusieurs manuscrits de Rousseau, avec d'innombrables corrections de sa main;

cependant nul éditeur n'a su encore les mettre à profit selon les règles d'une critique éclairée.

L'auteur d'un ouvrage intitulé : *le Léman, ou Voyage pittoresque, historique et littéraire à Genève et dans le canton de Vaud*, deux vol. in-8°, Paris, 1842, M. Bailly de Lalonde, à propos des manuscrits de Rousseau qu'il a rencontrés à Genève, parle de ceux du palais Bourbon, tome I, chapitres XVII et XVIII. Il n'a pas l'air de se douter qu'en 1819 et 1820 M. Petitain, dans son excellente édition de Rousseau, a fait connaître ces manuscrits, et même que l'édition célèbre de 1801, sortie des presses de M. Didot, leur a souvent emprunté son texte. Il nous reste à peine à dire quelques mots de ces manuscrits bien connus, et même seulement des trois principaux.

1° Les Confessions. Rousseau avait fait deux copies de cet ouvrage. Il donna l'une à son ami M. Moultou, de Genève, en lui recommandant de ne l'imprimer qu'en 1801, mais sans en rien retrancher. En dépit de cette recommandation, trois ans et demi après la mort de Rousseau, en 1782, on publia à Genève, la première partie des Confessions, les six premiers livres, et plus tard, en 1789, la dernière partie, composée des six derniers livres, avec la suppression de la plupart des noms propres, de bien des phrases et même de morceaux entiers. Depuis, M. Moultou a donné lui-même une édition exacte du manuscrit qu'il avait entre les mains, et qui est encore aujourd'hui en la possession de mademoiselle Moultou, à Genève. Quant à l'autre copie, Rousseau l'avait gardée; sur la fin de sa vie, il la destinait à M. de

Girardin ; à sa mort, elle a été trouvée dans ses papiers, et offerte par sa veuve à la Convention : c'est ainsi qu'elle est arrivée à la bibliothèque de la Chambre des Représentants. Cette copie, tout entière de la main de Rousseau, est très soignée ; mais il est reconnu qu'elle a été faite avant celle de M. Moultou ; elle ne contient donc pas le dernier mot de Rousseau. Ce dernier mot est dans le manuscrit que celui-ci remit lui-même à son ami, pour qu'il l'imprimât longtemps après sa mort.

Les éditeurs de 1801 ont cru faire merveille de prendre le manuscrit de Paris pour base de leur édition; ils ont cru par là effacer celle de Genève : c'est une erreur qui a été fort justement relevée. La règle, en pareille matière, est de faire ce que l'auteur a voulu qu'on fît, c'est-à-dire de publier le dernier manuscrit désigné par lui pour être imprimé. Qu'il ait eu tort ou qu'il ait eu raison, il n'importe : on n'a pas le droit de se mettre à sa place, et de donner sous son nom un texte qu'il a rejeté. Cette règle est absolue; elle s'applique aux éditions ainsi qu'aux manuscrits. Comme parmi les manuscrits d'un ouvrage, celui-là doit être certainement préféré auquel l'auteur avait mis la dernière main et qu'il destinait au public; de même, parmi les diverses éditions, c'est la dernière publiée par l'auteur qui fait autorité et qui doit toujours être reproduite. Les différences des éditions antérieures peuvent et doivent être indiquées avec soin, mais on n'a pas le droit de les introduire dans le texte. Ainsi, pour La Bruyère, le choix est forcé; il faut prendre l'édition de 1696, la dernière que La

Bruyère ait publiée. Revenir à celle de 1688, ou à quelqu'une des nombreuses éditions intermédiaires, non-seulement ce serait nous priver d'un bon nombre de *caractères* admirables, mais, ce qui est la raison suprême de décider, ce serait aller contre la volonté de l'auteur. Un habile homme tel que M. Walckenaer ne pouvait manquer à cette règle. Mais La Rochefoucauld a été moins heureux que La Bruyère : au lieu de reproduire la dernière édition telle que lui-même avait jugé à propos de la donner au public, celle de 1678, des mains pieuses et téméraires, trouvant dans ses papiers de nouvelles *maximes* ou qu'il avait rejetées ou qu'il destinait à une édition nouvelle, ce qu'il est très difficile de distinguer, les ont, à tort et à travers, mêlées aux pensées par lui publiées, quand il aurait fallu les placer en appendice; en sorte que nous avons aujourd'hui un livre des *Maximes* bien différent de celui qu'il avait plu à La Rochefoucauld de nous donner[1]. Ce grand écrivain, moins délicat et moins raffiné que La Bruyère, mais d'une trempe aussi exquise et plus forte, attend encore un éditeur digne de lui. Le Molière de 1682, qui depuis a servi de base à toutes les éditions, a été, il est vrai, publié sur les manuscrits laissés par l'auteur et communiqués par sa veuve; mais la question est de savoir quels étaient ces manuscrits. Étaient-ce les anciens brouillons de Molière, ou bien une dernière copie destinée par lui à une édition définitive? Il ne serait pas impossible que

(1) Voyez, sur les éditions des *Maximes* de la Rochefoucauld, MADAME DE SABLÉ, chapitre III.

l'édition de 1682 ait donné au public des leçons que Molière avait abandonnées; et nous craignons que Lagrange, pour servir les intérêts de madame Guérin, ne se soit pas toujours fait faute de substituer, après coup, les anciens manuscrits de son illustre camarade au travail achevé qu'il avait publié lui-même.

Pour revenir à Rousseau et aux Confessions, il est certain que la belle édition de 1801, loin d'être un progrès sur celle de Genève, mettait une rédaction antérieure et inférieure à la place de la bonne et dernière rédaction. M. Petitain en 1819, et un peu plus tard M. Musset-Pathay, ont donc très bien fait de rétablir le texte du manuscrit de M. Moultou et de l'édition de Genève; mais ils ont eu grand tort de ne pas mettre religieusement au bas des pages toutes les différences que pouvait fournir le manuscrit de Paris; car ces différences sont autant de leçons de goût. Les plus petites sont encore précieuses à recueillir; et il y en a de considérables, qui répandent de vives lumières sur l'âme de Rousseau, sur l'artifice de sa composition et de son style.

2° La bibliothèque de la chambre des Représentants possède aussi une belle copie de la Nouvelle Héloïse, faite avec le plus grand soin et une véritable coquetterie pour madame la maréchale de Luxembourg. Sur cette copie, Rousseau a encore trouvé le moyen de faire çà et là bien des corrections dont aucune ne doit être négligée, et qui méritaient toutes d'être publiées et placées au bas du seul texte authentique, celui de l'édi-

tion de 1761, donnée par Rousseau lui-même. Mais ce qu'il faut particulièrement signaler à l'attention et à l'étude des sérieux amateurs de la langue et de la littérature française, ce sont plusieurs volumes qui contiennent les brouillons d'un grand nombre de lettres de la Nouvelle Héloïse. On y verra avec étonnement de quel informe chaos, lentement fécondé et débrouillé par l'art et par la passion, sont souvent sorties les pages que nous admirons le plus aujourd'hui. Les corrections abondent à chaque page, ou plutôt à chaque ligne. Assurément il serait insensé de transporter dans le texte ces brouillons merveilleux; mais une main diligente y trouverait une ample moisson de variantes de toute espèce, qui ne seraient pas un médiocre ornement d'une édition nouvelle.

3° La dernière copie de l'Émile, celle qui a servi de base à la première édition de 1762, avait été donnée en présent par Rousseau à son ami M. Coindet, de Genève, et elle est encore dans les papiers de cette famille. M. Bailly de la Londe l'y a vue, il y a quelques années. Cette copie est sans aucune importance, puisqu'elle représente seulement le texte imprimé. Il n'en est pas ainsi du manuscrit d'Émile conservé à la bibliothèque de la chambre des Représentants. C'est la copie antérieure à la mise au net de M. Coindet. Elle est remplie de corrections et d'additions grandes et petites, qui souvent tombent sur les endroits les plus célèbres, et sont autant de révélations du plus haut intérêt sur la manière de composer et d'écrire de l'auteur d'Émile. Nous blâ-

mons à la fois les éditeurs de 1801 d'avoir tiré un peu au hasard de ce manuscrit des leçons nouvelles qu'ils ont osé mettre à la place du texte authentique de 1762, et M. Petitain ainsi que M. Musset, qui ont passé dédaigneusement à côté de ce riche et incomparable manuscrit, et en ont à peine emprunté quelques lignes, la plupart du temps insignifiantes. M. de la Londe a eu l'heureuse idée de relever les variantes du fameux passage du quatrième livre sur la majesté des Écritures et la sainteté de l'Évangile. Nous nous proposons de continuer cette étude commencée, et de faire connaître plus amplement et dans un plus grand détail ce précieux manuscrit.

Disons d'abord qu'on ne sait pas très bien d'où il vient. Tous ceux qui en ont parlé prétendent qu'il faisait partie des papiers de Rousseau que sa veuve offrit à la Convention. On peut douter de l'exactitude de cette tradition. La Convention s'empressa de soumettre les papiers de Rousseau à une commission dont on voit encore la marque sur le manuscrit des Confessions. Ici rien de pareil. Il est certain que la belle copie de la Nouvelle Héloïse, qui appartenait à madame la maréchale de Luxembourg, a été achetée dans une vente publique par la bibliothèque. Le manuscrit de l'Émile peut avoir été acquis de la même manière. Le savant bibliothécaire actuel de la chambre des Représentants, M. Beuchot, a entendu dire à un homme digne de foi, M. Landrieux, de l'administration des postes, qu'il avait vu dans sa jeunesse ce manuscrit entre les mains de Héraut de Séchelles,

et que celui-ci avait déclaré le tenir du libraire de Rousseau, qui lui en avait fait cadeau en récompense d'un service littéraire que Héraut de Séchelles lui avait rendu. Mais comment le libraire de Rousseau possédait-il une copie de l'Émile qui n'avait point servi à l'impression?

Quoi qu'il en soit de la provenance de ce manuscrit, décrivons-le exactement. Il est composé de trois volumes petit in-4°, reliés en maroquin rouge. L'écriture en est propre et nette. Elle occupe un seul côté du feuillet. Le verso est réservé aux notes et aux corrections. Évidemment c'est une copie déjà voisine de la perfection, sur laquelle Rousseau a déposé ses corrections dernières. En effet, l'ouvrage ainsi corrigé est, à quelques différences près, le texte imprimé ; entre ce texte et notre copie, il ne peut plus y avoir qu'une mise au net destinée à l'imprimeur, et cette mise au net est le manuscrit de M. Coindet. Le nôtre est certainement le dernier travail sérieux de Rousseau. Le texte antérieurement arrêté, et qu'on voit sur le recto du manuscrit, était déjà excellent ; il eût suffi à la gloire de Rousseau, il n'a pas suffi à cette soif de perfection qui est la marque des grands artistes en tout genre.

Rappelons-nous avec quelle lenteur et quelle peine Rousseau écrivait. « Il y a, nous dit-il lui-même dans ses Confessions[1], telle de mes périodes que j'ai tournée et retournée cinq ou six nuits dans ma tête, avant qu'elle fût en état d'être mise sur le papier... Je n'ai ja-

1. Livre III.

mais pu rien faire la plume à la main, vis-à-vis d'une table et de mon papier; c'est à la promenade, au milieu des rochers et des bois, c'est la nuit dans mon lit et durant mes insomnies, que j'écris dans mon cerveau : on peut juger avec quelle lenteur... Mes manuscrits raturés, barbouillés, mêlés, indéchiffrables, attestent la peine qu'ils m'ont coûtée. Il n'y en a pas un qu'il ne m'ait fallu transcrire quatre ou cinq fois avant de le donner à la presse... » Ainsi c'est probablement la quatrième ou cinquième copie de l'Émile que nous avons sous les yeux, et pourtant elle n'a point satisfait Rousseau.

Denys d'Halicarnasse, au traité *de la Composition des mots*, nous apprend que Platon à quatre-vingts ans, et quelques heures avant sa mort, retouchait le début de la *République* et lui donnait un tour encore plus naturel et plus facile. Ne nous étonnons donc pas de voir l'auteur de l'Émile s'efforçant, pour la quatrième ou cinquième fois peut-être, d'ajouter à la perfection d'un ouvrage auquel il voulait attacher son nom.

Mais comment choisir au milieu de ces trois volumes, et quel ordre mettre dans une suite de citations? Allons d'abord un peu au hasard, et prenons les premiers endroits qui se présentent.

II

J'ouvre le troisième livre, où Émile, entre l'enfance et l'adolescence, commence à étudier les sciences ou

du moins les objets naturels qu'il a besoin de connaître. Ce n'est pas le livre le plus intéressant : c'est peut-être une raison de commencer par là, pour finir par les pages les meilleures et les plus célèbres, en sorte que nous ayons une idée du travail accompli sur l'ouvrage entier.

En quel état Rousseau trouve-t-il ce troisisième livre dans la copie qu'il relit et qu'il entreprend de corriger une dernière fois? Il le trouve bien composé, bien lié dans toutes ses parties, écrit d'un style clair, correct, d'une sobre élégance et d'un mouvement modéré, tel, en un mot, que le sujet le comportait. Que fait Rousseau? Il ne change rien à l'ordre et à la composition, il transpose seulement quelques endroits; mais partout il raffine l'expression, sème çà et là des traits piquants ou brillants, et fortifie la couleur de certains morceaux, au risque de la charger un peu, pour frapper davantage, pour exciter et soutenir l'attention. Nous voici à côté de Rousseau, dans le plus intime de ce secret laboratoire où nul artiste ne laisse pénétrer un regard profane. Il est seul devant son œuvre presque achevée, avec sa riche et industrieuse palette. Le moindre coup de pinceau, la moindre touche d'une telle main doit être observée avec soin et recueillie.

Commençons par relever des variantes légères, mais qui ne sont pas sans prix.

Émile, édition Ire, Amsterdam, chez Néaulme, 1762; 4 volumes in-12. Livre III, tome II, page 130. Rousseau veut qu'Émile ait un métier, une profession; mais il

exclut les professions oiseuses, futiles, ou sujettes à la mode, telles par exemple que celle de perruquier, qui n'est jamais nécessaire ou qui peut devenir inutile d'un jour à l'autre, « tant que la nature, avait-il dit d'abord, *ne se lassera pas* de nous donner des cheveux. » Il corrige et met : *ne se rebutera pas.* C'est une nuance bien plus délicate.

Pages 87 et 88 : « Apprenez-lui premièrement ce que sont les choses en elles-mêmes, et vous lui apprendrez après ce qu'elles sont à nos yeux. Pour rendre un jeune homme judicieux, il faut bien former ses jugements *avant de lui parler des nôtres.* » La seconde main excellemment : *Au lieu de lui dicter les nôtres.*

Page 81, à la fin du charmant morceau sur Robinson Crusoé : « Au reste, dépêchons-nous de l'établir dans cette île, tandis qu'il y borne sa félicité ; car le jour approche où, s'il y veut vivre encore, il n'y voudra plus vivre seul. » Rousseau s'était arrêté là ; il ajoute : « et où Vendredi, qui maintenant ne le touche guère, ne lui suffira pas longtemps. »

Page 150. Dans le passage sur les différentes sortes d'esprit, il y avait d'abord : « Celui qui ne compare pas ou se paye de mots, est un imbécile. » Se payer de mots et ne pas comparer sont des choses très dissemblables, qu'on ne peut rapporter à un même vice de l'esprit, ni surtout à l'imbécillité. Rousseau l'a senti ; il a biffé cette phrase, et l'a remplacée par celle-ci, qui est à la fois une définition d'idée et de mot, une leçon d'analyse et de bon langage : « Celui qui controuve des

rapports imaginaires, qui n'ont ni réalité ni apparence, est un fou; celui qui ne compare point est un imbécile. »

Page 139. Rousseau, qui d'ordinaire élève le ton, l'abaisse quelquefois et l'adoucit, pour éviter la monotonie du grand style. Après avoir attaqué et flétri les occupations féminines entres les mains des hommes, il avait dit, selon sa manière vive et un peu déclamatoire : « Hommes de ce siècle, qui vous glorifiez d'être femmes, j'en dis trop pour vous, je le sens. » Mais il se souvient qu'il a déjà fait un grand usage de l'apostrophe; il ôte celle-ci, et met à sa place cette phrase, plus distinguée peut-être en sa tournure plus modeste: « J'en dis trop pour mes agréables et délicats contemporains, je le sens. » Et même, sur les épreuves, il a retranché une des deux épithètes et n'a laissé que « mes agréables contemporains. »

Page 150. Il s'agit de conduire Émile de la sensation à l'idée, de la faculté de sentir à celle de comparer et de juger. A ce propos, Rousseau montrait la différence essentielle de ces deux facultés, et que la puissance du jugement est un attribut de l'être actif et spirituel. A la réflexion, il a trouvé ce passage un peu trop métaphysique pour ce troisième livre, et l'a transporté tout entier dans les premières pages de la Profession de foi du vicaire savoyard.

Par le même motif, il a supprimé le paragraphe suivant sur la vraie cause des erreurs qu'on attribue aux sens. Page 78 du manuscrit : « Je dis qu'il est impos-

sible que nos sens nous trompent; car il est toujours vrai que nous sentons ce que nous sentons, et les épicuriens avaient raison en cela. Les sensations ne nous font tomber en erreur que par les jugements qu'il nous plaît d'y joindre sur les causes productives de ces mêmes sensations, ou sur la nature des objets qu'elles nous font apercevoir, ou sur les rapports qu'elles ont entre elles. Or, c'est en ceci que se trompaient les épicuriens, prétendant que les jugements que nous faisons sur nos sensations n'étaient jamais faux. Nous sentons toutes nos sensations, mais nous ne sentons pas nos jugements; nous les produisons[1]. »

On ne peut établir plus solidement et en meilleurs termes la nécessité de faire précéder les règles par l'observation des faits, quand on veut instruire un enfant, et même un jeune homme. Page 25 du manuscrit : « Que l'expérience et l'observation précèdent toujours, et que les règles suivent; mais gardez-vous de trop généraliser ces règles. Les conclusions par induction sont la source de presque toutes nos erreurs. Ne lui (à l'enfant) apprenez pas à établir des principes, mais au contraire à s'en défier. Ce qui mène à la vérité de la nature ce n'est pas tant la science des lois que celle des faits; car, faute de pouvoir remonter aux lois primitives, qui ne souffrent point d'exception, nous trouvons partout des exceptions à celles que nous avons établies. Les propositions générales exigent une expérience con-

1. Nous devons dire que M. Petitain, et après lui M. Musset, ont mis au jour cette curieuse variante.

sommée. La philosophie en maximes ne convient qu'à la vieillesse. Les jeunes gens ne doivent raisonner qu'au singulier. » Ce morceau, qui paraît ici pour la première fois, n'est indigne de Rousseau sous aucun rapport; mais l'habile écrivain a voulu joindre l'exemple au précepte, être simple et commun, pour ainsi dire, éviter les règles abstraites et les maximes générales, et mettre à leur place les faits. Page 49 de l'édition : « Dans la recherche des lois de la nature, commencez toujours par les phénomènes les plus communs et les plus sensibles, et accoutumez votre élève à ne pas prendre ces phénomènes pour des raisons, mais pour des faits. Je prends une pierre; je feins de la poser dans l'air, etc., etc... »

Mais si Rousseau abrége en certains endroits, souvent aussi il développe. Il s'était d'abord contenté de marquer brièvement le danger des études encyclopédiques pour la jeunesse. « Si vous regardez la science en elle-même, vous entrez dans une mer sans fond, sans rives, toute pleine d'écueils; vous ne vous en tirerez jamais. » Et cela pouvait paraître suffisant. Au dernier moment, Rousseau a introduit cette comparaison charmante : « Celui qui vient pour la première fois au bord de la mer, enchanté du spectacle des coquillages, en ramasse un, puis un second, puis un autre; il ne cesse d'être tenté de se baisser, de choisir, de prendre; il se charge, s'accable, et finit par tout jeter. » Ce petit tableau pouvait paraître achevé. Pour Rousseau, ce n'est qu'une ébauche; il l'a savamment retouchée, et de corrections en corrections, que nous

n'osons reproduire en détail, il en a tiré cette peinture accomplie : « Quand je vois un homme, épris de l'amour des connaissances, se laisser séduire à leur charme, et courir de l'une à l'autre sans savoir s'arrêter, je crois voir un enfant sur le rivage, cueillant des coquilles et commençant par s'en charger, puis, tenté par celles qu'il voit encore, en rejeter, en reprendre, jusqu'à ce qu'accablé de leur multitude, et ne sachant plus que choisir, il finisse par tout jeter et retourne à vide. »

L'Émile est rempli de tirades véhémentes où l'exagération de la pensée s'accroît de l'amertune du langage. Notre manuscrit nous apprend que ce n'est pas un premier mouvement chagrin, mais la réflexion, et souvent une réflexion tardive, qui a suggéré ces passages moroses. Ainsi, page 76 : « Je hais les livres, etc. » Ce trait bizarre n'est pas sorti involontairement, comme on pourrait le croire, d'un fonds sauvage mal poli par les muses ; non, c'est un ornement littéraire, un dernier coup de pinceau, un ton énergique et mâle jugé nécessaire pour relever les pages qui précèdent et qui sont très-sensées, mais un peu languissantes. La mauvaise humeur est comme la dernière ressource de la rhétorique de Rousseau.

Pages 115-120. Dans le morceau admirable sur la nécessité d'apprendre un métier, où une amère déclamation se mêle trop souvent à une vraie éloquence fondée sur le bon sens et la vérité, qui n'a pas été frappé de cet avertissement prophétique ? « Nous approchons de l'état de crise et du siècle des révolutions. »

Cette terrible prophétie, si bien justifiée, et qui n'est pas encore épuisée, a été ajoutée à la dernière extrémité, et c'est pour elle qu'a été faite la note fameuse : « Je tiens pour impossible que les grandes monarchies « de l'Europe aient encore longtemps à durer... »

Le paragraphe, pages 118 et 119 : « L'homme et le citoyen...,» jusqu'à ces mots : « Tout citoyen oisif est un fripon, » est une addition introduite en cette dernière copie. Aussi est-elle pleine de ratures et de corrections accumulées les unes sur les autres. C'est même sur les épreuves que Rousseau a trouvé le trait le plus faux et le plus noir de ce sombre tableau, la maxime qui encore aujourd'hui évoque les furies de l'anarchie : « Un rentier que l'État paye pour ne rien faire, ne « diffère guère, à mes yeux, d'un brigand qui vit aux « dépens des passants ; » comme si, en vérité, l'État, en tenant compte à un citoyen de l'intérêt de l'argent qu'il lui a emprunté, faisait autre chose que reconnaître et acquitter une dette, et respecter une propriété tout aussi sacrée qu'une autre, dont il n'est pas l'auteur, et dont il tire profit !

Mais revenons à cette étude littéraire, et poursuivons-la sur des pages bien différentes, où Rousseau applique sa dialectique et son éloquence à la défense des principes éternels de la morale et de la religion naturelle : nous voulons parler de la Profession de foi du vicaire savoyard.

III

La Profession de foi du vicaire savoyard est un de ces épisodes que les grands maîtres jettent dans leurs ouvrages pour les varier et les animer[1]. A la manière dont nous savons que Rousseau composait, on ne peut douter qu'au moins dans les passages les plus éloquents elle n'ait été, pour nous servir des expressions mêmes de l'auteur, tournée et retournée en tous sens dans sa tête avant d'être déposée pour la première fois sur le papier. Encore n'est-ce pas ici le brouillon de la Profession de foi; c'en est la dernière copie; aussi est-elle à peu près arrivée à la perfection. Elle forme, dans le manuscrit de l'Émile, un cahier distinct, qui a sa pagination spéciale; l'écriture en est très-belle, surtout au commencement. La première partie sur la morale et la religion naturelle, la seule, bien entendu, que nous nous proposons d'examiner, était une composition moins considérable que celle que le public possède, mais complète et achevée en son genre, et le style excellent et fort soigné ne laissait rien, ce semble, à désirer. Mais la Profession de foi du vicaire savoyard était l'écrit de prédilection de Rousseau : il y avait mis toute son âme et ses convictions les plus intimes; il y déclarait ouvertement la guerre à la philosophie à la mode; il savait qu'il allait soulever contre lui de nombreux et puissants ennemis; il sentait donc le besoin de rassembler toutes ses forces

1. Études sur Pascal, p. 277, etc.

dans ce grand combat, et de donner à ce petit nombre de pages toute la solidité et toute la grâce qui dépendaient de son art. Dans ce travail suprême, bien des corrections de style ont été faites; de longues et considérables additions ont été introduites. L'ensemble a-t-il gagné à tous ces changements? Rousseau l'a pensé. Qui l'oserait contredire?

Pour nous, distinguons d'abord les corrections de détail des grandes additions, et occupons-nous premièrement de celles-ci.

Ces additions tombent, pour la plupart, sur la partie métaphysique de la Profession de foi : elle en est augmentée au moins d'un tiers. Le vicaire savoyard parlait d'abord d'une façon plus simple et plus générale, ne répondant qu'aux objections connues et célèbres, et plus occupé d'établir les grandes vérités dont l'humanité a besoin que de réfuter les erreurs contraires, surtout celles qui avaient cours dans les salons philosophiques de Paris. Il était solide et lumineux, sans être savant. Rousseau, dans le dernier travail dont nous rendons compte, a eu devant lui Condillac, Helvétius, Diderot, d'Holbach; il a voulu protéger d'avance contre leurs objections la profession de foi du bon vicaire, et il y a joint, à l'adresse de ses anciens amis, une polémique particulière et presque personnelle, dont on ne saisit pas toute la portée quand on ne connaît pas le dessous des cartes, c'est-à-dire quand on n'a pas sous les yeux le *Traité des sensations*, le *Traité des animaux*, le livre *de l'Esprit*, et l'*Interprétation de la*

nature. Il faut bien le reconnaître : la plupart de ces additions n'étaient pas en elles-mêmes absolument indispensables. Aussi l'auteur en a-t-il rejeté un certain nombre dans les notes; et on peut douter si toutes celles qu'il a insérées dans le texte sont toujours parfaitement fondues dans la composition première. Cette composition, dégagée de ces argumentations intercalées après coup, était plus simple, plus rapide, plus saisissante, mais beaucoup moins forte, comme on en pourra juger par les exemples que nous allons rapporter.

Tome III de l'édition de 1762, page 37. On se rappelle le beau passage contre la philosophie, qui ramène toutes nos facultés à celle de sentir : « Apercevoir [1], c'est sentir; comparer, c'est juger : juger et sentir ne sont pas la même chose... » La dernière moitié de ce passage, depuis ces mots : « Selon moi, la faculté distinctive de l'être actif ou intelligent est de pouvoir donner un sens à ce mot *est*... » jusqu'au paragraphe, « Voir deux objets à la fois, ce n'est pas voir leurs rapports », toute cette dernière moitié, dis-je, manquait au texte primitif, et elle a été tirée du livre IIIe pour être placée ici.

Pages 38 et 39. « On nous dit que l'être sensitif distingue les sensations les unes des autres... surtout dans un système où l'on prétend que les sensations représentatives de l'étendue ne sont point étendues [2]. » Ce

1. Plus haut, p. 447.
2. *Ibid.*, p. 448.

paragraphe est entièrement ajouté : c'est une polémique contre Condillac. Nous doutons que le jeune auditeur du bon vicaire l'ait bien comprise, et les trois quarts des lecteurs ne l'entendent pas davantage. Il fallait ou la développer pour la rendre parfaitement claire, ou la mettre dans une note, en la rapportant directement à Condillac. Supposez ce paragraphe supprimé, le raisonnement général marche mieux; il est à la fois plus lumineux et plus simple.

Les deux paragraphes, pages 40 et 41 : « Ajoutez à cela une réflexion... Qu'on donne tel ou tel nom à cette force de mon esprit[1]... » sont ajoutés.

Il en est de même du paragraphe, page 50, où Rousseau établit qu'il n'est pas plus facile de concevoir comment la sensation affecte l'âme que comment la volonté meut le corps[2], et aussi de l'admirable paragraphe, page 55 : « Je juge[3] de l'ordre du monde, quoique j'en ignore la fin... et je suis bien sûr que tous ces rouages ne marchent ainsi de concert que pour une fin commune qu'il m'est impossible d'apercevoir. »

Pages 58 et 59, dans le morceau sur Nieuwentit, la dernière moitié, « la seule génération des corps vivants[4] » est ajoutée. En effet, cette dernière moitié ne tient pas intimement à la première, et elle formerait plus convenablement un passage distinct sur la diffé-

1. Plus haut, p. 449.
2. *Ibid.*, p. 453.
3. *Ibid.*, p, 455.
4. *Ibid,*, p. 457.

rence essentielle des espèces et des genres. Toucher à la composition, même d'un seul paragraphe, et intercaler un morceau dans un autre, est une opération délicate par l'extrême difficulté d'unir; tandis qu'il est sans danger et toujours à propos de perfectionner le style. Ainsi, l'addition que nous venons de signaler contient une correction digne d'être remarquée. Rousseau avait écrit d'abord cette noble phrase, que Buffon n'eût pas désavouée : « La génération des corps vivants et organisés est un abîme d'étonnement pour l'esprit humain. » Il a corrigé, et il a dit à la manière de Pascal : « La génération des corps vivants et organisés est l'abîme de l'esprit humain. »

Page 65, le paragraphe : « Il est donc vrai[1] que l'homme est le roi de la terre qu'il habite » se terminait à ces mots : « Qu'on me montre un autre animal sur la terre qui sache faire usage du feu et qui sache admirer le soleil. » Puis venait immédiatement et fort logiquement le paragraphe qui se trouve maintenant à la page 66 : « Puis-je me voir[2] ainsi distingué sans me féliciter de remplir ce poste honorable et sans bénir la main qui m'y a placé? » Rousseau a rompu cette trame si bien tissue pour introduire le fameux morceau où se trouve l'apostrophe à Helvétius. Mais afin d'amener et de préparer cette apostrophe, il a fallu bien des traits nouveaux qui anticipent sur la marche

1. Plus haut, p. 460.
2. *Ibid.*

des idées et du discours. Dans le paragraphe ajouté on trouve ces mots : « Quoi... je puis sentir ce que c'est qu'ordre, beauté, vertu... » Quand il écrivait cela, Rousseau venait sans doute de relire la partie morale de la Profession de foi; mais le jeune homme qui le représente ici ne l'avait pas encore entendue, et cet argument, tiré de l'idée de la beauté et de la vertu, dont il n'a pas encore été question, est pour lui dénué de fondement.

L'apostrophe à Helvétius a été bien des fois retouchée. On en voit ici la première forme et les perfectionnements succesifs. Rousseau se proposait de désigner le plus clairement possible Helvétius sans le nommer, surtout sans l'outrager, et même en tempérant la vivacité de la réfutation par quelque politesse choisie et méritée. Ni lui ni personne ne pouvait arriver là du premier coup.

Il avait mis d'abord : *âme vile*, qu'il a bien vite condamnée et remplacée par *âme abjecte*. — « Ta sombre philosophie n'avilit pas ton espèce, elle n'avilit que toi. » Effacé avec raison. « Oh ! écartons de nos cœurs cette abjecte philosophie qui nous... » — Encore effacé. « Ame abjecte, c'est ta sombre philosophie qui te rend semblable à elles (aux bêtes), ou plutôt tu veux en vain t'avilir; ton noble génie » — *noble* effacé. « ton triste génie » — *triste* effacé. « ton génie dépose contre lui-même, » — *lui-même* effacé. « contre toi-même » — encore effacé. Enfin : « contre tes principes. L'abus même de tes facultés prouve leur excellence en dépit de toi,

et la primauté de ton espèce est décidée par l'obligation que t'a donnée l'auteur de ton être d'être comme lui le bienfaiteur de tout ce qui t'environne. » Cette dernière phrase : *et la primauté de ton espèce*, etc., est très justement biffée et remplacée par celle-ci, qui désigne clairement et honorablement Helvétius : « ton cœur bienfaisant dément ta doctrine » ; un renvoi la reporte à la suite de ces mots : « ton génie dépose contre tes principes » ; et de tout ce travail est sortie la phrase imprimée, aussi limpide qu'énergique et brillante. Sur les épreuves, Rousseau n'a plus fait qu'un seul changement. Dans le manuscrit il y a toujours : « ta *sombre* philosophie; » en dernier lieu il a mis : « ta *triste* philosophie. » Quel enseignement délicat et profond dans la suite de ces variantes sur un seul passage ! Et chaque page pourrait être le sujet d'un exercice semblable.

Tout le paragraphe : « Pour moi qui n'ai pas de système à soutenir [1]... » est une addition qui était nécessaire pour descendre avec une juste gradation de la véhémente et magnifique apostrophe aux formes tempérées du raisonnement et du langage philosophique.

Page 75. Le solide et lumineux paragraphe : « Je ne connais la volonté que par le sentiment de la mienne [2]... » est entièrement ajouté.

Page 84. La belle tirade : « On dirait aux murmures des impatients mortels [3]... » est aussi une addition.

1. Plus haut, p. 460.
2. *Ibid.*, p. 464.
3. *Ibid.*, p. 468.

Page 89. Le morceau obscur et subtil sur cette distinction que les bons ne seront pas récompensés, mais seulement dédommagés dans une autre vie [1], a été tardivement inséré à la fin d'un paragraphe qui pouvait parfaitement s'en passer.

Pages 90 et 91. Les deux beaux paragraphes sur le sort futur des méchants sont le fruit du dernier travail dont notre manuscrit nous conserve la trace. Au lieu de ces pages [2] de la plus vraie éloquence, il y avait seulement : « Ne me demandez pas non plus si les tourments des méchants seront éternels, et s'il est de la bonté de l'auteur de leur être de les condamner à souffrir toujours. Je l'ignore encore, et n'ai point la vaine curiosité d'agiter des questions inutiles. Que m'importe ce que deviendront les méchants? Je ne prends aucun intérêt à leur sort. C'est ainsi que contemplant Dieu dans ses œuvres... » Rousseau a senti que ce peu de mots étaient bien dédaigneux et bien durs pour une grande partie de nos semblables. Il a commencé à substituer : « Je prends peu d'intérêt » à « Je ne prends aucun intérêt à leur sort. » Puis il a ajouté quelques lignes, puis quelques lignes encore, en pratiquant renvois sur renvois; et d'additions en additions très difficiles à déchiffrer il a rempli deux pages. Nous avons en cet endroit le vrai brouillon de Rousseau, comme au reste dans tous les endroits nouveaux. On assiste au

1. Plus haut, p. 470.
2. *Ibid.*, p. 471.

travail du grand maître depuis la plus faible ébauche jusqu'à la forme la plus achevée. Ici Rousseau a véritablement atteint la perfection, par des efforts opiniâtres et en sachant faire bien des sacrifices. Que de traits il a rejetés dont un autre eût fait son trésor ! On nous saura gré d'arracher à l'oubli ce petit paragraphe : « Qu'importe à l'Être inaltérable le vice et la perversité des hommes? Leurs blasphèmes, leurs impiétés, n'offensent qu'eux-mêmes. En abusant de leurs facultés, ils s'ôtent le prix du bon usage, ils se préparent d'inévitables regrets. Mais comment les hommes peuvent-ils offenser Dieu? Ce mot même me paraît absurde. »

Page 101. Le morceau célèbre : « Tout nous est indifférent, disent-ils, hors notre intérêt [1]... » jusqu'à ces mots : « Voit-on dans une rue, etc.... » manquait dans la première composition. On lisait d'abord : « Entre le héros malheureux et le tyran triomphant, duquel des deux vos vœux vous rapprochent-ils sans cesse? Et qui de vous, forcé de choisir, n'aimerait pas mieux encore être le bon qui souffre que le méchant qui le tourmente? Tant l'horreur de faire le mal l'emporte, même naturellement sur celle de l'endurer ! Voit-on dans une rue... » Au lieu de ce peu de mots, Rousseau a mis une réponse développée et foudroyante à la doctrine de l'intérêt. C'était, comme on le sait, la doctrine régnante au XVIIIe siècle ; elle dominait partout, à la cour et à la ville, dans les livres et dans les mœurs. En face de cet

1. Plus haut, p. 477.

adversaire tout-puissant, l'indignation, se mêlant au sens commun, a fourni au philosophe de Genève des traits bien autrement vifs et de pathétiques accents. Là encore nous possédons un brouillon tout rempli de corrections successivement effacées et remplacées par des corrections meilleures. Sous ces dernières, on peut reconnaître plus d'une ligne dont la belle simplicité peut au moins balancer l'énergie savante des leçons auxquelles Rousseau s'est arrêté. Voici, par exemple, une première leçon qui n'a pas suffi à l'auteur : « Celui qui, à force de se concentrer au dedans de lui, vient à bout de n'aimer que lui-même, n'a plus de transports; son cœur glacé ne palpite plus ; ses yeux ne savent plus verser de larmes; il ne vit plus, il est déjà mort. » Rousseau a préféré la leçon suivante : « Celui qui.....; son cœur glacé ne palpite plus de joie, un doux attendrissement n'humecte jamais ses yeux, il ne jouit plus de rien; le malheurex ne sent plus, il ne vit plus, il est déjà mort.» Cette dernière phrase est plus développée; tout y est mieux préparé et gradué avec plus d'art; mais la première, dans sa brièveté et sa simplicité, n'a-t-elle pas au moins autant de force? Nous doutons qu'un ancien l'eût abandonnée.

Page 103. « Il nous importe sûrement fort peu qu'un homme ait été méchant ou juste il y a deux mille ans [1]... » jusqu'à : « Les plus pervers ne sauraient perdre tout à fait ce penchant... » est un morceau ajouté.

1. Plus haut, p. 478.

On voit par toutes ces citations que la Profession de foi a reçu de nombreux et puissants développements dans le dernier travail de Rousseau. Si on la considère comme étant le discours d'un simple vicaire, qui ne devait pas être très savant, à un jeune homme médiocrement instruit, on pourra préférer la composition que nous a conservée notre manuscrit. Elle était fort solide et ne manquait point de grandeur. L'œuvre sortie du dernier travail de Rousseau présente un caractère différent. En s'accroissant d'un assez grand nombre de paragraphes nouveaux contre la métaphysique matérialiste et athée du XVIIIe siècle, la Profession de foi a pris un haut intérêt historique et scientifique ; elle est moins à la portée du vulgaire, mais elle se recommande davantage à l'attention du philosophe ; elle a conquis une place éminente à côté des productions philosophiques de l'ordre le plus élevé, entre le traité *de l'Existence de Dieu* et celui *de la Connoissance de Dieu et de nous-mêmes.*

IV

Passons maintenant aux corrections de détail, aux variantes que contient notre manuscrit. Nous dirons des détails ce que nous venons de dire de l'ensemble. Comme l'ouvrage entier a perdu de sa simplicité première et gagné en force et en profondeur par les nombreuses et considérables additions que le dernier travail lui a apportées, de même le style a peut-être quelque-

fois perdu, mais il a presque toujours gagné aux innombrables corrections qu'il a reçues. Toutes mériteraient d'être relevées dans une édition critique; ici nous sommes condamnés à faire un choix.

Rousseau pousse l'art beaucoup trop loin, il a des scrupules excessifs qui sentent l'étranger; il est puriste; il évite les répétitions de mots avec une sévérité outrée, inconnue des écrivains de l'âge précédent et de ceux de l'antiquité. La peur d'une répétition le conduit quelquefois à un défaut bien autrement grave, celui d'équivalents inexacts ou maniérés. En voici quelques exemples.

Page 9 : « Il commença par gagner la confiance du prosélyte. » Ce mot de prosélyte est peu heureux. Le bon vicaire n'est point un convertisseur; et en tout cas son interlocuteur n'est point encore un converti, un homme gagné à la doctrine du maître; ce n'est qu'un vagabond qu'on essaye de ramener dans la bonne voie. Aussi le mot de vagabond est celui qui était venu d'abord sous la plume de Rousseau. Pourquoi l'a-t-il effacé? Nous n'en pouvons trouver d'autre raison, sinon que plus bas il a mis et voulait maintenir : « Sa vie oisive et vagabonde. »

Page 15. « Je ne savais plus que juger de ces contradictions. » Il faut évidemment : Je ne savais plus que penser; et c'est, en effet, ce que Rousseau avait écrit; mais, comme un peu au-dessus il y a déjà : « Que devais-je penser? » pour varier, il a mis ici *juger*. Mais ce n'est pas du tout la même chose, quoique la différence

se sente plus qu'elle ne se définit. Ces nuances sont la vie des langues : si quelquefois elles échappent à Rousseau, par cela seul qu'il est né à Genève et n'avait pas été dès son berceau comme pénétré du génie de la bonne langue française, quel moderne, doué d'un peu d'esprit, oserait écrire deux lignes dans une langue morte?

Page 25, notre manuscrit laisse voir distinctement cette phrase : « J'étais dans cet état d'incertitude et de doute que Descartes exige pour la recherche de la vérité. Cet état est peu fait pour durer. » Pascal ou Bossuet n'auraient pas même remarqué qu'il y a deux fois « cet état. » Cette répétition a choqué l'écrivain du XVIIIe siècle, et, pour l'éviter, il s'est résigné à écrire : « J'étais dans ces dispositions d'incertitude et de doute; cet état est peu fait pour durer. » La correction ne vaut rien. On dit et on conçoit des dispositions à l'incertitude et au doute, mais on n'a jamais dit et on ne conçoit guère des dispositions d'incertitude et de doute.

Hâtons-nous d'ajouter que la crainte d'une répétition fait souvent trouver à Rousseau des beautés inattendues, comme on dit que la nécessité de la rime en suggère quelquefois aux poëtes.

Page 20 : « [1] Après avoir quelque temps considéré ces objets en silence, mon digne maître commença ainsi : » Telle était la première leçon du manuscrit. Heureusement Rousseau s'est souvenu qu'il avait déjà dit plus haut, page 15 : « Dans la vie privée de mon digne maî-

1. Plus haut, p. 445.

tre. » De là cette belle correction : « L'homme de paix me parla ainsi : »

Page 30 : « Le premier fruit que je tirai de ces réflexions fut d'apprendre à borner mes recherches aux seules connaissances nécessaires au repos et à la consolation de ma vie, à me reposer dans une profonde ignorance sur tout le reste, etc. » Cette répétition : *au repos de ma vie* et *me reposer* ne pouvait subsister. Rousseau a d'abord corrigé de cette façon : « Borner mes recherches aux seules connaissances nécessaires à l'espoir et à la consolation de ma vie. » *L'espoir de ma vie* est bien obscur. Il a donc effacé avec raison cette première correction, et il a fini par celle-ci : « Borner mes recherches à ce qui m'intéressait immédiatement, » correction parfaite, car c'est la chose même, dite le plus simplement; et cette simplicité fait encore mieux paraître la forte expression qui suit : « Me reposer dans une profonde ignorance sur tout le reste. »

Le logicien, dans Rousseau, n'abandonne jamais l'écrivain; on le voit s'appliquer sans cesse à ne rien laisser échapper qui ne soit exact, bien motivé, fondé en raison. Page 42 ; « Je déduis toutes les propriétés essentielles de la matière des qualités sensibles qui me la font apercevoir [1]. » Cela était insuffisant et même faux : car toutes les qualités sensibles n'introduisent pas dans l'esprit la connaissance des propriétés essentielles de la matière, mais celles-là seules *qui en sont inséparables.*

1. Plus haut, p. 450.

Aussi, à la réflexion, Rousseau a ajouté ces mots, et il s'en est félicité lui-même, car il a écrit à la marge : *Bonne addition.*

Page 44. « Vous me demanderez si les mouvements des animaux sont spontanés; je vous dirai que je n'en sais rien, mais que je le pense. » Mais c'est penser et croire au-delà de ce qu'on sait. La seconde main a donc corrigé fort judicieusement : « mais que l'analogie est pour l'affirmative [1]. »

Pages 45 et 46. « Cet univers est matière, matière éparse et morte, qui n'a rien de l'organisation d'un corps animé. » Cette assertion est vraisemblable sans être évidente. Il en faut donc donner la raison, aussi brièvement qu'il vous plaira, mais solidement, sans quoi c'est un propos jeté en l'air, le lecteur ne suit pas, et vous parlez sans convaincre. Rousseau a senti la nécessité de justifier cette proposition en la développant un peu. A ces mots : « matière éparse et morte » il a mis une note, et à cette affirmation « qui n'a rien de l'organisation d'un corps animé, » il a substitué une période dont les diverses parties se préparent et se soutiennent les unes les autres, et forment un raisonnement plein et entier : « qui n'a rien dans son tout de l'union, de l'organisation, du sentiment commun des parties d'un corps animé, puisqu'il est certain que nous, qui sommes parties, ne nous sentons nullement dans le tout [2]. »

1. Plus haut p. 451.
2. *Ibid.*

Rousseau s'efforce sans cesse de se surpasser lui-même, de confirmer sa pensée, de l'enfoncer plus profondément, de lui donner une forme plus frappante et plus vive.

Page 20. « On eût dit que la nature étalait à nos yeux toute sa pompe, pour écarter de nos âmes toutes les pensées basses et nous élever aux sublimes contemplations. » Il semble difficile de concevoir quelque chose de mieux. Écoutez cette correction : « On eût dit que la nature étalait à nos yeux toute sa magnificence, pour en offrir le texte à nos entretiens[1]. »

Page 55. « Où le voyez-vous exister? m'allez-vous dire. Dans une pierre qui tombe, dans une feuille qu'emporte le vent. » Telle était la première façon. Voici la seconde, déjà bien supérieure : « Non-seulement dans les cieux qui roulent, dans l'astre qui nous éclaire, mais dans une pierre qui tombe, dans une feuille qu'emporte le vent. » Enfin, sur les épreuves, l'infatigable artiste a corrigé encore, et il est arrivé à cette phrase à laquelle il ne ne manque plus rien pour la solidité et pour la beauté : « Non-seulement dans les cieux qui roulent, dans l'astre qui nous éclaire, non-seulement dans moi-même, mais dans la brebis qui paît, dans l'oiseau qui vole, dans la pierre qui tombe, dans la feuille qu'emporte le vent[2]. »

Page 73. Quelle différence entre ces deux leçons !

1. Plus haut, p. 445.
2. *Ibid.*, p. 455.

« Tes désirs, ta gran deur, ton inquiétude, ont unautre principe que le corps qui t'enveloppe. » Il est trop évident que la grandeur de l'homme, si cette grandeur existe, ce qui est la question, suppose un autre principe que le corps; et puis, le corps *qui t'enveloppe* ne dit rien de plus que le corps lui-même. « Tes sentiments, tes désirs, ton inquiétude, ton orgueil même, ont un autre principe que ce corps étroit dans lequel tu te sens enchaîné [1]. »

Page 74. « J'ai toujours la puissance de vouloir, mais non celle d'exécuter [2]. » On ne peut saisir l'imperfection bien légère de cette leçon qu'en lisant la correction du maître : « J'ai toujours la puissance de vouloir, non la force d'exécuter. » *La puissance* a quelque chose de plus intime qui se rapporte mieux à la volonté; *la force* est plus extérieure et touche davantage à l'exécution.

Page 94. Le morceau suivant était bien abstrait, un peu scolastique, et en même temps assez vulgaire: « Rien ne se fait de rien : quelle puissance lui (à l'Être actif par excellence) aurait donné l'être? Rien ne retourne à rien : comment pourrait-il finir? Sa durée est certainement éternelle par rapport à moi : que voudrais-je savoir de plus? Si je ne conçois pas comment l'Être actif est par lui-même, je conçois beaucoup moins comment il serait sorti du néant et comment il pourrait y rentrer. » Rousseau a substitué à cette sub-

1. Plus haut, p. 464.
2. *Ibid.*

tile argumentation ce résumé simple et fort : « Qu'un être que je ne conçois point donne l'existence à d'autres êtres, cela n'est qu'obscur et incompréhensible; mais que le néant et l'être se convertissent l'un dans l'autre, c'est une contradiction palpable, c'est une claire absurdité [1]. »

Le morceau célèbre sur la conscience, est une tirade à effet qui avait dû être longuement travaillée, et qui était parvenue dans cette dernière copie à une perfection à laquelle il ne semblait pas qu'on pût ajouter. Cependant, Rousseau a trouvé le secret d'y introduire ce trait nouveau et énergique : « Le fanatisme ose la contrefaire (la voix de la conscience), et dicter le crime en son nom [2]. »

Page 120. Un autre se serait reposé après avoir écrit le paragraphe suivant : « Je ne sens plus en moi que l'ouvrage et l'instrument du grand Être qui veut le bien, qui le fait, et qui me donne la liberté pour le faire à son exemple. Je tiens ma volonté dans l'ordre qu'il établit, afin de jouir de cet ordre; car quel est le vrai sentiment du bien-être, si ce n'est de se sentir bien ordonné? » De nouveaux efforts ont heureusement développé ce passage : « Je ne sens plus en moi que l'ouvrage et l'instrument du grand Être qui veut le bien, qui le fait, qui fera le mien par le concours de mes volontés aux siennes, et par le bon usage de ma

1. Plus haut, p. 473.
2. *Ibid.*, p. 483.

liberté. J'acquiesce à l'ordre qu'il établit, sûr de jouir moi-même un jour de cet ordre et d'y trouver ma félicité; car quelle félicité plus douce que de se sentir ordonné dans un système où tout est bien[1] ? »

Mais, il faut l'avouer, tout nous est péril; si le travail seul conduit à la perfection, un soin trop précieux peut mener à la recherche, pire que la négligence, et quelquefois Rousseau, en s'efforçant de trouver le mieux, n'a fait que gâter ce qui était bien.

Page 18. Il s'était d'abord contenté de dire : « Ah ! quel triste tableau, m'écriai-je avec amertume. Que nous a donc servi de naître, et qui est-ce qui sait être heureux? » Après tout ce qui précède, ce peu de mots nous semble suffisant et d'une heureuse simplicité. L'auteur n'en a pas jugé ainsi, et le manuscrit donne cette correction : « Ah! quel triste tableau, m'écriai-je avec amertume. S'il faut renoncer à tout, que nous a donc servi de naître? S'il faut ne tenir à rien pour vivre sans peine, qui est-ce qui sait être heureux? » *Renoncer à tout, ne tenir à rien,* reviennent à peu près au même, et avec tous ces circuits la pensée n'avance guère. Et puis, la phrase a bien de la symétrie : on ne parle pas ainsi dans une conversation. Eh bien! cela même n'a pas satisfait Rousseau : il a passé de nouveau cette période à l'alambic, et il en est sorti l'antithèse suivante: « S'il faut se refuser à tout, que nous a donc servi de naître? Et s'il faut mépriser le bonheur, qui est-ce qui sait être heureux?

1. Plus haut, p. 485.

Le début de la profession de foi du vicaire savoyard[1] passe avec raison pour une des meilleures pages de l'*Emile*. Dans la première composition, ce début était plus court et plus simple. Rousseau y a introduit des tournures plus savantes; selon sa coutume, il a lié plus étroitement les différents membres de chaque phrase; le style est devenu plus fort, mais il est moins limpide, et il semble qu'un commencement ne saurait être trop aisé et trop coulant. Voici ce premier début tel que nous le trouvons dans notre manuscrit:

« Mon enfant, n'attendez de moi ni des discours savants, ni de profonds raisonnements. Je ne suis pas un grand philosophe, et ne me soucie point de l'être; mais j'ai quelquefois du bon sens et j'aime toujours la vérité. Je ne veux point argumenter avec vous; je ne cherche pas à vous convaincre; il me suffit de vous exposer ce que je pense dans la simplicité de mon cœur. Si je me trompe, c'est de bonne foi; quand vous vous tromperiez de même, il y aurait peu de mal à cela. Si je pense bien, la raison nous est commune : pourquoi ne penseriez-vous pas comme moi? »

A notre sens, cet exorde est parfait de simplicité, de naturel et de grâce, et nous osons croire que Fénelon n'y eût rien changé. Examinons les corrections que Rousseau y a faites.

1° « Il me suffit de vous exposer ce que je pense dans la simplicité de mon cœur. Consultez le vôtre durant

1. Plus haut, p. 445.

mon discours : c'est tout ce que je vous demande. »

Mon cœur, le vôtre, rapprochement familier à Rousseau et qui sent déjà l'apprêt. *Durant mon discours* est un peu trop oratoire : le bon prêtre ne doit pas dire qu'il fait un discours.

2° « Si je me trompe, c'est de bonne foi ; cela suffit pour que mon erreur ne me soit pas imputée à crime, » expression bien savante pour un commencement ; d'ailleurs, qui songe à lui imputer à crime ce qu'il dira ? Évidemment le vicaire savoyard ne parle plus au jeune homme qui l'écoute ; il s'adresse au clergé et à la Sorbonne.

3° « Si je pense bien, la raison nous est commune, et nous avons le même intérêt à l'écouter : pourquoi ne penseriez-vous pas comme moi? » Cette addition : « et nous avons le même intérêt à l'écouter, » est au moins inutile, et sépare assez peu agréablement les deux membres de la phrase.

En somme, la première manière est du ton du discours parlé; la seconde est du style du discours écrit; c'est déjà une imperfection. Platon travaille à écrire comme on parle ; Rousseau fait parler le bon vicaire comme lui-même écrit.

Page 51. Il y avait d'abord : « Les idées générales et abstraites sont la source des plus grandes erreurs des hommes. Dites-moi, mon ami, si, quand on vous parle d'une force aveugle répandue dans toute la nature, on porte quelque véritable idée à votre esprit? » Rousseau a commencé à intercaler entre ces deux phrases cette re-

marque : « Défiez-vous d'un philosophe qui, vous éblouissant par ses grandes abstractions, ne vous laisse jamais rien éclaircir sur des exemples sensibles. » C'était là le langage de la raison. Mais la raison n'a pas semblé assez piquante. Ici, comme en d'autres endroits, Rousseau a appelé l'humeur à son aide; au lieu d'un sage conseil, il a mis une injure [1] contre la métaphysique, fort innocente pourtant des égarements des métaphysiciens du XVIIIe siècle.

Page 54. On admire, et avec raison, cette phrase tant de fois citée : « et le chaos de l'univers m'est plus inconcevable que son harmonie [2]. » Rousseau avait mis d'abord : « et le chaos m'est incompréhensible. » C'est là, en effet, ce qu'il a voulu montrer : il s'est proposé d'établir qu'un état quelconque de la matière, sans lois et sans direction déterminée, c'est-à-dire le chaos, est absolument inintelligible; que toute chose réellement existante existe de toute nécessité d'une certaine manière, avec telle ou telle détermination, telle ou telle loi, et par conséquent suppose un moteur et un législateur. Oui, le chaos est incompréhensible : cette proposition simple et profonde est d'un bien autre prix que la brillante antithèse que Rousseau a préférée.

Page 79. « Le mal moral est incontestablement notre ouvrage, et le mal physique, *nécessaire au mérite de la vertu*, ne serait *presque* rien *pour nous* sans nos vices,

1. Plus haut, p. 454, et la note.
2. *Ibid.*

qui nous l'ont rendu sensible. » Cette assertion ainsi tempérée était irréprochable; mais il fallait la rendre un peu plus frappante; et pour cela le secret est bien connu : il ne s'agit que d'ôter les tempéraments qui retiennent la pensée en ses justes limites. Rousseau a donc ainsi corrigé : « Le mal physique ne serait rien sans nos vices [1] », supprimant la vraie raison et comme la justification du mal physique, c'est-à-dire la matière qu'il fournit à la vertu, et à la place de ce solide motif élevant cette prétention absolue et systématique que nos vices seuls produisent le mal physique, ce qui est une exagération manifeste.

Ibid. « La mort.... qui est-ce qui voudrait toujours vivre? » C'était la première façon, simple, vraie, parfaitement suffisante. Rousseau l'a raffinée et aiguisée en ajoutant ce trait misanthropique : « La mort... les méchants n'empoisonnent-ils pas leur vie et la nôtre[2]? Qui est-ce qui.... »

Page 81. Le fameux morceau sur le mot attribué à Brutus porte l'empreinte d'un travail extrême. Il y avait d'abord : « Je t'ai trompé, téméraire ! et qui te l'a dit ? *Ta carrière est-elle finie?* » J'aime bien autant, je l'avoue, cette expression noble et claire que celle que Rousseau y a substituée : « *Ton âme est-elle anéantie?* » On lit malheureusement dans le manuscrit comme dans l'imprimé : « Ne laisse point ton espoir et ta gloire avec ton

1. Plus haut, p. 466.
2. *Ibid.*

corps aux champs de Philippes[1]. » Puisque Rousseau faisait des corrections, il aurait bien dû supprimer ces mots : « et ta gloire » qui ne signifient rien et donnent à toute la phrase un air de déclamation. Il voulait dire que Brutus n'aurait pas dû croire que ses espérances étaient ensevelies avec son corps aux champs de Philippes : il fallait donc qu'il dît cela et rien de plus. L'effet même, ce suprême objet des efforts de Rousseau, eût été plus net et plus grand.

Quelquefois Rousseau corrige très bien ; mais à la fin, il supprime la bonne correction et rétablit la leçon inférieure. Page 95 : « On dirait aux murmures des impatients mortels que Dieu leur doit la récompense avant le mérite, et qu'il est obligé de payer leur vertu d'avance[2]. » Telle était la première leçon, excellente assurément. Rousseau l'avait rendue meilleure encore, plus claire et plus distinguée : « Que Dieu leur doit la récompense *avant qu'ils l'aient méritée*, et qu'il est obligé de payer *la* vertu d'avance. » Au dernier moment et sur les épreuves, il a remis la première leçon.

Page 123. « Sans doute, il ne dépend plus d'eux de n'être pas méchants et faibles; mais il dépendit d'eux de ne le pas devenir[3]. » Le texte imprimé s'arrête là. Notre manuscrit laisse paraître une heureuse addition que Rousseau a, selon nous, mal à propos effacée : « Et il dépend d'eux encore de ne le pas devenir davantage. »

1. Plus haut, p. 468.
2. *Ibid.*
3. *Ibid.*, p. 486.

Le dernier paragraphe se terminait de cette manière : « C'est à elle (à la vérité) à s'approcher [1]. En attendant, je suis heureux, parce que je compte pour peu tous les maux de la vie, et que le prix qui les rachète est en mon pouvoir. » Tel, en effet, devait être le couronnement du discours du bon vicaire. Il avait été provoqué par cette interrogation de son jeune ami : « Qui est-ce qui sait être heureux? — C'est moi, répondit le prêtre. — Vous... Et qu'avez-vous fait pour l'être? — Mon enfant, je vous le dirai volontiers. » En terminant par le bonheur que donne la sagesse, fondée sur la vertu et la foi en Dieu, Rousseau avait le double avantage de rattacher la fin du discours à son commencement, et d'exprimer la vraie conclusion de toute saine philosophie.

Ibid. « Le bon prêtre avait parlé avec véhémence; il était ému, je l'étais aussi [2]. » Rousseau s'était arrêté là. Il me semble qu'on se passerait fort bien de cette espèce d'ornement mythologique ajouté après coup : « Je croyais entendre le divin Orphée chanter les premiers hymnes et apprendre aux hommes le culte des dieux. » On ne voit guère qu'une utilité à cette addition, c'est d'expliquer la gravure d'Eisen et de Longueil dont Rousseau ou son libraire a cru devoir embellir cet endroit du IIIe volume de l'Émile. Mais il fallait mettre cette interprétation au bas de la planche. Transportée dans le texte, elle en ôte le sérieux, et semble nous renvoyer

1. Plus haut, p. 488.
2. *Ibid.*

dans le pays des fables. Malheureusement il se mêle toujours quelque chose d'apprêté et de factice dans l'éloquence de Rousseau.

Malgré ces défauts, la Profession de foi du Vicaire savoyard est la production philosophique la plus saine et la plus grande du XVIIIe siècle ; c'est le chef-d'œuvre de Rousseau. Il méritait bien cette étude, que nous aurions pu rendre aisément plus étendue, et qui au moins donnera une idée des travaux modestes, mais utiles, dont les autres livres de l'Émile, les Confessions et la Nouvelle Héloïse pourraient devenir la matière, grâce aux manuscrits de la chambre des Représentants. Nous prenons la liberté de recommander de pareils travaux à quelque jeune professeur de l'Université, ou à quelque homme de lettres, patient et attentif, qui aurait un peu de passion pour l'art d'écrire, pour notre belle langue et notre grande littérature.

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

AVANT-PROPOS..... 1

Kant dans les dernières années de sa vie..... 1

Souvenirs d'Allemagne.

I. Francfort-sur-le-Mein. — M. Reinhardt, ministre de France à la diète germanique. — M. Schlosser l'historien. — M. Manuel, pasteur méthodiste. — Le Dr Passavant, médecin mystique. — M. Fréd. Schlegel. — Excursion à Heidelberg. M. Hegel..... 55

II. Route de Francfort à Gœttingen. — Marburg et M. Tennemann. — Cassel et Willemshœhe..... 81

III. Dix jours à Gœttingen. — Les étudiants. L'Université. La Bibliothèque. — M. Heeren. — M. Staüdlin. — M. Eichorn. — M. Schulze. — M. Bouterweck. — Mme de R..... 94

IV. Route de Gœttingen à Berlin par Hannover, Brunsweig, Magdeburg, Brandeburg et Postdam..... 117

V. La ville de Berlin. — M. Ancillon. — M. Solger. — M. Schleiermacher. — M. de Wette..... 123

VI. Route de Berlin à Dresde..... 149

VII. Weimar. — Visites à Goethe..... 150

VIII. Dernière nuit en Allemagne..... 165

Santa-Rosa. Lettre à M. le prince de la Cisterna..... 189

Discours de réception à l'Académie française. Éloge de M. Fourier. 283

Notes sur M. Fourier..... 301

Divers discours..... 393

Essai de philosophie populaire..... 427

Profession de foi du Vicaire savoyard..... 445

Du style de Rousseau, particulièrement dans la *Profession de foi du Vicaire savoyard*..... 489

PARIS. — IMPRIMERIE DE J. CLAYE, RUE SAINT-BENOIT, 7.